Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nouvellessoire03tach

12102 (82) I
719
111

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

" Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il ne les ait oubliées."

CHARLES NODIER.

TROISIEME VOLUME

1844 S2.
S. 10. 23.

MONTREAL
TYPOGRAPHIE DE LA "GAZETTE"
1884

AP
21
N8
v.3

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1ER JANVIER 1882 À QUÉBEC ET PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE

M. LOUIS H. TACHÉ

Droits de reproduction réservés

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

SONNET

A M. et Mme Chas Langelier

(Pour leur premier-né)

Des pays inconnus cher petit voyageur,
Récemment arrivé dans notre monde étrange,
Pourquoi ton grand œil noir qui de longs cils se frange
Nous jette-t-il parfois ce regard tout songeur ?

Te sentirais-tu donc prisonnier dans ton lange ?
Ton cœur nourrirait-il quelque secret rongeur ?
Ou bien mesures-tu l'effrayante largeur
Du gouffre qui déjà te sépare de l'ange ?

Dis, regretterais-tu les fleurs d'or de l'Eden ?
Mais non, ton front rosé s'illumine soudain ;
Un sourire a chassé le nuage éphémère ;

Une vision blanche accourt à ton chevet ;
Et ta prunelle, qui des chérubins rêvait,
Retrouve tout un ciel dans les yeux de ta mère !

LOUIS FRÉCHETTE.

LE NOM DE LA VÉRENDRIE

Pierre Gautier de Varennes, sieur de La Vérendrie, a été le Cartier et le Champlain du Nord-Ouest. La première époque de sa vie est encore peu comprise. Dans cet article, je me propose de parler du nom qu'il portait et de faire en sorte qu'on ne confonde pas ce personnage avec ses frères.

Louis, frère aîné de Pierre, avait été baptisé aux Trois-Rivières le 7 septembre 1673. Il porta le surnom de La Vérandrie. Vers ce temps existait en France un certain Monsieur de la Vérandrie ou Vérendrye, qui était parent de René Gaultier de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, et qui transigeait avec lui des affaires concernant la traite des pelleteries.

Le 25 mai 1676, au registre des Trois-Rivières, (baptême de Louis Massé) " M. de la Vérandrie " est mentionné comme parrain, représenté par le sieur Godefroy de Lintot. Il s'agit probablement du jeune Louis ci-dessus, né en 1673. Au même lieu, le 21 juin 1686, à la sépulture de Jean-Baptiste Pepin, furent présents " Louis Gaultier, sieur de la Verenderie " et " Jean Gaultier, sieur de la Verenderie " ; la seule signature que porte la pièce se lit " Laverandrie." Même année, 26 septembre, le parrain de M. Marguerite Lefebvre dit Lacerisaye est " Louis Gaultier, fils du gouverneur " ; il signe : " Louis de Laverandrie."

Voici l'acte de baptême du Découvreur : " Le dix " huictiesme jour de novembre de l'an mil six cent

" quatre vingt cinq, par moy, F. G. de Brullon, curé de " l'Eglise paroissialle de Nostre-Dame des Trois-Rivières, " a esté baptisé en la dite Eglise, Pierre Gaultier, fils " de Messire René Gaultier, Escuier sieur de Varenne " et Gouverneur pour sa majesté, des Trois-Rivières, et " Damoiselle Marie Boucher sa femme. l'enfant est né " du dix sept du dit mois et an. Son parrein a esté " Messire Pierre Boucher, son grand père, en la place " duquel Lambert Boucher, son fils, a tenu le dit enfant ; " et la marraine a esté Magdeleine Gaultier dit du " Tremblé sa sœur ; lesquels ont signé suivant l'ordon- " nance." (Signatures) " GRAND-PRÉ. MAGDELAINE DE " VARENNE. F. G. DE BRULLON."

Le 17 novembre 1685 tombait le samedi. L'année prochaine (1885), nos compatriotes établis au Nord-Ouest devraient célébrer le deuxième centenaire du découvreur et fondateur de leur pays.

Au baptême de Louis LeMaistre, le 6 janvier 1689, (Trois-Rivières), le parrain est " Louis Gaultier, sieur de la Veranderie, enseigne d'une compagnie des troupes qui sont en Canada " ; il signe " Laveranderie." Ce jeune homme était âgé de quinze ans et quatre mois. Le 20 avril 1690, à Boucherville, Madeleine de Varennes est marraine avec " son frère Louis de Varennes, Ecuyer, sieur de la Verandrie." A Boucherville encore, le 19 décembre 1691, " Madeleine Gaultier " est marraine ; le parrain se nomme " M. de la Verandrie son frère " ; ce dernier signe : " Laverandery." Après cette date, on ne le retrouve plus en Canada.

René Gaultier de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, étant mort en 1689, sa veuve alla se fixer à Boucherville où elle est mentionnée le 13 août 1690 ; elle y demeura jusqu'à la fin de l'année 1695, époque où

elle se rendit à Varennes ; sa résidence ordinaire était encore dans cette seigneurie à la date du 1er juillet 1707.

D'après M. Margry ([1]), Pierre était, en 1697, cadet dans les troupes et s'appelait La Verendrye. Notons qu'il avait douze ans. L'officier en question devait être Louis, frère aîné de Pierre, alors âgé de vingt-quatre ans, et qui, si je ne me trompe, partit pour la France vers 1701 au moment où commençait la guerre dite de la succession d'Espagne, car de 1697 à 1701, la paix ayant été générale en Europe, il n'est pas probable que l'on ait offert du service en Europe aux officiers canadiens durant ces trois ou quatre années. M. Margry fait entrer Pierre au régiment de Bretagne en 1706, mais il est évident qu'il s'agit de Louis puisque Pierre était à Varennes en 1707.

" Pierre Gauthier de Varennes, Ecuier, sieur de Boumois," figure au registre de Varennes en 1702, 1704, 1707. Il n'y prend ni autre titre ni autre grade. Sa signature est : " Boumois." C'est la première fois que nous le revoyons après son baptême. Selon M. Margry, il aurait fait la campagne de la Nouvelle-Angleterre en 1704 et celle de Terreneuve en 1705.

Le 1 juillet 1707, madame veuve de Varennes passa à son second fils, Jacques-René, le titre de la seigneurie de ce nom. Par le même acte, on voit qu'elle possédait une maison à Montréal. Elle se réserve "une seigneurie dite de la Verranderie située dans la rivière dite des Trois-Rivières " ; c'est l'endroit appelé La Gabelle. Il y a aussi dans la paroisse actuelle de Varennes un fief qui porte le nom de La Verendrye. A cet acte de partage des biens de madame de Varennes, Pierre est cité comme absent sous le nom de " sieur de Boumois et de

---

([1]) *Revue Canadienne*, 1872, p. 362.

la Veranderie." C'est la première fois que ce dernier nom lui est donné dans les documents que j'ai vus. En cette occasion, sa mère lui accorde la seigneurie du Tremblay contiguë à celle de Varênnes. Marguerite, sa sœur, est nommée " Gaultier de la Véranderie." Louis n'est pas mentionné. Doit-on croire qu'il était mort ? Peut-être est-ce de lui que parle la reddition de comptes mise à la fin de la pièce, où il est dit que certaines sommes sont dues à M. de la Veranderie.

Quoiqu'il en soit, Pierre était présent à Varennes, le 22 septembre de cette même année 1707, au mariage de sa sœur M.-Marguerite avec Louis Hingue de Puigibault. C'est la dernière fois que le registre de cette paroisse le mentionne. Le 20 octobre suivant, il est à Montréal, ratifiant pour sa part l'acte du 1 juillet. On le nomme alors " Pierre Gautier, Escuyer, sieur de Boumois de la Veranderie." Il signe " Boumois." Quelques jours plus tard (9 novembre 1707), à Québec, est passé son contrat de mariage avec M.-Anne Dandonneau. Les membres de la famille déclarent au notaire que madame veuve de Varennes donne son consentement, et que si l'on avait le temps de lui écrire avant le départ des navires de Québec pour la France, elle répondrait dans ce sens. Cela n'indique-t-il pas que Pierre devait s'embarquer sans retard, aussitôt après avoir terminé les arrangements relatifs à ses fiancailles ?

La guerre faisait rage en Europe. La France pliait sous les coups du prince Eugène et du duc de Marlborough. Plusieurs Canadiens entraient dans les armées de la mère-patrie, de même que nous avons vu, de 1790 à 1812, les Salaberry et les DesRivières s'enrôler dans les troupes anglaises et parcourir avec elles plusieurs contrées des deux mondes. Pierre de la Vérendrye alla rejoindre son frère, Louis, au régiment de Bretagne, si

toutefois ce dernier vivait encore, car on sait qu'il fut tué en Italie, avant 1709.

A la bataille de Malplaquet, le 11 septembre 1709, Pierre gagna le grade de lieutenant, par huit coups de sabre et un coup de fusil dans le corps, dont il guérit contre toute espérance, après avoir été laissé pour mort sur le champ de bataille et cité à l'ordre du jour, dit M. Margry. Néanmoins, comme la guerre tournait au désavantage de Louis XIV et que le trésor était épuisé, les promotions faites dans ces circonstances glorieuses pour les officiers de notre armée ne furent point maintenues. Madame de Vaudreuil, femme du gouverneur général, était passée en France cette année, pour diriger l'éducation des enfants du duc de Berri, s'intéressa au sort de la Vérendrie, mais ne put réussir à lui faire rendre son grade de lieutenant. Bien plus, la commission de cadet, qu'il avait gagnée en Amérique lui fut retirée. L'Histoire nous apprend que ces injustices sont assez fréquentes au lendemain d'un grand désastre national. La Vérendrie était destinée, dans la première partie de sa carrière active, à être traité avec ingratitude, et dans la seconde, à voir ses découvertes et ses prodigieuses fondations méconnues, ou plutôt faisant la fortune des favoris du pouvoir. Madame de Vaudreuil persista dans ses démarches et parvint à arracher une commission d'enseigne, avec laquelle son protégé reparut en Canada.

Le mariage du brave Canadien avec Melle Dandonneau fut célébré à Québec, le 29 octobre 1712. L'époux est nommé au registre de l'église " Pierre Gauthier, écuyer, sieur de la Véranderie, enseigne des troupes de ce pays." Il signe " De Laverandrye." En 1715, il obtint un privilége de traite pour La Gabelle, c'est-à-dire, sur son petit fief de La Vérendrie. L'année suivante (28 octobre), on

voit par l'acte de baptême d'un sauvage, aux Trois-Rivières, que le parrain fut " M. Beaumois, enseigne." Ce nom ne reparait plus par la suite.

De ce qui précède, je conclus : 1°. que Louis et Marguerite ont porté le nom de La Vérendrie, alors que Pierre n'était encore connu que sous celui de Boumois ; 2° que Pierre adopta ce nom après la mort de Louis ; 3° que la Vérandrie, la Vérendrie, La Verendrie, La Verenderie, Laverandrie, la Véranderie, La Veranderie, Laveranderie, la Verandrie, Laverandery, La Verendrye, la Verranderie, la Veranderie et De Laverandrye sont quatorze formes d'orthographe appliquées à ce nom, tant par la famille qui le portait, que par les notaires et les curés desservant les paroisses. La dernière en date est la signature (29 octobre 1712) du Découvreur lui-même : " De Laverandrye ; " elle diffère de toutes les autres, mais elle arrive trop tardivement pour faire autorité.

Et on nous demande d'écrire correctement les noms des personnages qui figurent dans l'Histoire !

BENJAMIN SULTE.

L'ISLE AUX DÉMONS

I

PROLOGUE

Par un soir d'octobre 1539, Georges de Roberval descendait distraitement la rue St Denis, à Paris. Il venait de quitter son ami Gontran de Kermer qui partait, cette nuit là même, pour un long voyage tout-à-fait inattendu.

Georges et Gontran s'étaient connus six ans auparavant, par suite d'un de ces hasards qui enchaînent à toujours deux existences, de même qu'ils mettent aussi parfois entre les hommes une barrière infranchissable. Depuis lors, ils ne s'étaient pas quittés.

On était à cette époque glorieuse du seizième siècle, où la France et l'Italie, après s'être rencontrées les armes à la main, rivalisaient maintenant sur un autre terrain ; où un grand pape et un grand roi présidaient aux destinées de deux grandes nations qui se disputaient la palme dans les arts et la littérature ; où toute une génération ardente, ambitieuse, enthousiaste, se levait au soleil de la Renaissance et s'inspirait des œuvres de ceux qui devaient rester les maîtres dans l'avenir.

M. de Roberval et M. de Kermer se préparaient une carrière brillante, l'un dans les lettres, l'autre dans la

diplomatie. Vivant de la même vie, partageant les mêmes idées, possédés tous deux d'une noble ambition, ils voyaient chaque jour se resserrer les liens de leur amitié. Ils avaient les mêmes joies, les mêmes tristesses. Pas un rêve n'était formé par l'un que l'autre n'encourageât. La douleur ne frappait jamais qu'à demi, chacun des deux en prenant une part.

Gontran avait vingt-six ans, Georges deux années de moins. Le premier avait les cheveux noirs, les yeux noirs, le teint des hommes du midi. Sa haute taille indiquait la force. Sa figure respirait je ne sais quelle fierté et quelle franchise qui commandaient la sympathie et le respect.

M. de Roberval était blond, pâle, délicat. Dans son grand œil bleu flottait vaguement la fatigue, l'ennui. Il semblait que ce jeune homme fût trop faible pour supporter la vie avec ses déboires et ses larmes.

Autant M. de Kermer était gai, entrainant, plein de fougue, autant M. de Roberval était sombre et mélancolique. La nouvelle du départ de son ami avait profondément affecté Georges. Gontran s'en allait, sans dire où, ni pour combien de temps. Ce voyage que rien n'avait fait présager et dont la cause était gardée secrète, brisait bien des projets dont la réalisation avait été révée par les deux jeunes gens.

Tout en marchant, M. de Roberval pensait à ces choses. Il arrivait au fleuve.

On était à la veille d'un ouragan et il faisait une profonde obscurité. Le vent ne soufflait point. Pas un bruit dans la ville que les vibrations du beffroi qui, de temps à autre, se prolongeaient dans l'espace. Des

éclairs fréquents traversaient le ciel : alors pendant deux secondes la rue se déroulait aux yeux du jeune homme comme un immense ruban de deuil. De chaque côté, semblables à de lugubres apparitions, se dressaient les maisons et les édifices. Puis tout rentrait dans la nuit.

C'était le fantastique apaisement qui règne parfois dans l'air, à l'heure où la tempête va déchaîner les éléments.

George traversa le pont au Change. Sur chaque grève on apercevait, à distances irrégulières, des fanaux qui répandaient une pâle lumière à travers l'épaisseur des ténèbres. La Seine coulait silencieuse dans son lit resserré, et la couleur assombrie de ses eaux se confondait avec l'obscurité de la nuit.

Le jeune homme enfila la rue de la Barillerie. A peine avait-il fait quelques pas qu'un homme vint le heurter violemment. Le choc fut d'autant plus rude que Georges n'avait pas entendu marcher.

—Tonnerre ! faites donc attention, gronda brusquement une voix dans l'ombre.

—Tiens ! de Forgues, s'écria Georges de Roberval. Que diable faites-vous ici à cette heure, par un temps pareil ?

—Comment, c'est vous ! répliqua Henri de Forgues. Je rentrais chez moi quand j'ai laissé tomber un objet que je n'ai encore pu retrouver, grâce à cette maudite nuit qu'il fait. Que Satan m'emporte si l'on peut y voir à deux pas.

—Cherchons alors.

Ce n'était pas chose facile. Une minute se passa. Les deux hommes se mouvaient sans se voir.

—Où donc êtes-vous, demanda M. de Forgues ?

—Ici, répondit Georges.

En ce moment la nue se fendit, et un éclair illumina la ville. M. de Roberval, courbé sur le pavé, s'efforçait de distinguer les objets. Derrière lui, tout droit, son manteau rejeté en arrière, se tenait Henri de Forgues. Un poignard étincela dans sa main levée. Ce fut l'affaire d'une seconde : le bras s'abattit avec force et l'arme pénétra entre les deux épaules de Georges qui tomba roide.

A vingt pas s'éleva un cri : cri de rage, de désespoir, de vengeance. Et une ombre s'élança vers le lieu de la scène.

Le bruit de la fuite de l'assassin se perdait déjà dans la nuit.

Comme si ce crime eût été un signal, la tempête éclata tout-à-coup. Le tonnerre se prit à gronder dans les cieux, la pluie à tomber à torrents, le vent à souffler avec violence.

L'inconnu n'eut pas de peine à trouver le corps de la victime. Comme eût fait une mère, il s'agenouilla dans l'eau, dans la boue, et souleva la tête de M. de Roberval.

—Georges, Georges, appela-t-il, réponds-moi. Dis-moi que tu vis encore.

Rien ne répondit. L'inconnu plaça une de ses mains

sur le cœur du jeune homme ; le cœur battait à peine. Alors il prit le corps dans ses bras et marcha rapidement vers le pont St Michel qu'il traversa. Après quelques minutes, il atteignit un petit hôtel, situé en face du Louvre. Il ouvrit une porte fermée à clef, pénétra dans l'intérieur et déposa son fardeau sur un lit.

Cet homme que le hasard avait fait témoin du crime était un officier de la marine française. Il s'appelait Charles Brunelle. Il n'avait pas trente ans, mais à l'expression de sa figure, à ses cheveux presque gris, à son regard baigné d'ombre, on lui eût donné dix années de plus.

Lié depuis plusieurs mois avec Georges de Roberval, il avait senti pour ce jeune homme doux et faible une affection profonde, un attachement nouveau qu'il n'avait éprouvés pour nul autre. Aussi était-ce presqu'avec désespoir qu'il contemplait maintenant la figure de son ami, sur laquelle la mort imprimait déjà ses ombres.

Georges respirait avec peine ; un son rauque sortait difficilement de sa gorge. Sa bouche se frangeait d'une écume rougie de sang. Sa poitrine se soulevait avec peine et par saccades. Pendant quelques instants, l'officier se tint près du blessé, étudiant sur ses traits le progrès ou la diminution du mal.

Soudain Georges ouvrit les yeux. Il fit un mouvement accompagné d'un cri de douleur. Quelques minutes se passèrent : Charles Brunelle regardait avec frayeur cet œil ouvert injecté de sang, qui roulait hagard dans son orbite.

Puis Georges se dressa tout-à-coup sur son séant.

Tout son corps se tordit dans une horrible convulsion, une exclamation s'échappa de sa poitrine :

—Henri de Forgues, misérable assassin !

Et il retomba sur sa couche. Il était mort.

L'officier baisa le cadavre au front. Pendant un instant, il contempla le mort. Puis, avec un calme effrayant, il étendit lentement la main sur le corps et d'une voix sourde, menaçante, il dit :

—Dors tranquille, pauvre enfant ! Va, tu seras vengé !

***

Transportons-nous dans la grande salle de l'Auberge des Trois-Pigeons, au lendemain soir de cette lugubre scène.

A l'époque de ce récit, cette hôtellerie était célèbre dans Paris. Située au centre de cette partie de la ville qu'on nommait jadis l'Université, elle servait de lieu de réunion à nombre de grands seigneurs, d'officiers de la maison du Roi, et de gentilhommes de l'armée. On y servait le meilleur vin des crus du midi et de la Bourgogne, et on y faisait tranquillement la partie de cartes ou d'échecs, en causant des événements du jour.

Ce soir-là, une animation inusitée régnait dans la grande salle. Les habitués entouraient avec curiosité un jeune homme de haute taille qui racontait les détails d'un assassinat.

Cet homme avait une étrange figure. Avec son œil noir et perçant, avec son nez recourbé, ses lèvres minces,

son front fuyant, sa chevelure crépue, il inspirait au premier abord la défiance, presque la répulsion. Pourtant il n'était pas laid. Dans l'animation de ses traits, dans l'expression de son regard, dans l'énergie de son geste, il y avait je ne sais quoi qui fascinait. On ressentait à sa vue un sentiment de crainte et à la fois d'intérêt. Le timbre de sa voix était puissant, sa parole facile, hardie. Il charmait. En l'écoutant, on oubliait sa personne et on se laissait dominer par ses accents.

—Oui, disait-il, c'est un crime atroce, incompréhensible, qui a jeté l'émoi et la consternation de tous côtés. Georges de Roberval a été lâchement assassiné au détour d'une rue, d'nn coup de poignard dans le dos.

—Mais sait-on la raison de ce crime ?

—Les motifs qui ont poussé l'assassin à cette infamie sont inconnus. Mais on sait le nom du criminel. Il a quitté Paris hier soir même, et la justice est à sa poursuite.

A cet instant un nouveau venu pénétra dans la salle. Son œil embrassa le groupe avec curiosité. Personne ne remarqua son entrée.

—L'assassin, continua le jeune homme, vous le connaissez tous. Il a joui jusqu'ici d'une estime universelle. Jamais on n'eut pensé que son nom de gentilhomme cachât le cœur d'un bandit et que sous des dehors honnêtes il portât une âme aussi vile. Je puis vous le nommer. Son nom ne sera bientôt plus un secret pour personne. C'est.....

—Pardon, monsieur, interrompit vivement le dernier arrivé en écartant la foule, mais ne craignez-vous pas de lancer un peu à la hâte une accusation aussi grave

contre un homme dont j'ignore le nom, mais que vous dites avoir été jusqu'ici sans reproches.

Le jeune homme tressaillit à cette voix. Il regarda son interrupteur, et vit qu'il portait l'uniforme des officiers de la marine de France. Les paroles de ce dernier vibraient encore à ses oreilles.

—De quoi vous mêlez-vous, demanda-t-il avec insolence, et de quel droit prétendez-vous faire la leçon aux gens qui ne vous connaissent pas ?

—Messieurs, s'écria l'officier sans paraitre avoir remarqué ces derniers mots, je proclame ici que Henri de Forgues est un misérable, et qu'il mérite d'être souffleté comme le dernier des lâches.

Celui-ci rugit, un voile de sang passa devant ses yeux. L'écume de la rage lui monta à la bouche et il voulut s'élancer à la gorge de celui qui venait de l'insulter aussi mortellement. Mais on s'interposa. Un tumulte presqu'indescriptible suivit, pendant lequel tous ces hommes se bouscoulaient de côté et d'autre, avec des cris et des imprécations. Au milieu de tout ce bruit, l'officier était calme, froid et attendait l'apaisement. Enfin, un calme relatif s'établit, et les deux antagonistes se rapprochèrent.

—Mon nom est Charles Brunelle, fit l'officier de marine. Je suis lieutenant de vaisseau au service du roi. Aux yeux du monde, je vous dois une réparation. Je serai à vos ordres là où et quand vous le désirerez.

Il fut décidé de régler l'affaire sans délai. Les témoins furent choisis, les conditions arrêtées, et le combat fixé au lendemain, au point du jour.

II

EVOCATION

Depuis longtemps la nuit était venue.

Au quatrième étage d'une maison de triste apparence, dans une chambre plus triste encore, un homme marchait avec agitation de long en large.

Cet homme faisait peur, avec ses vêtements en désordre, ses cheveux épars, et ses yeux brillants comme des charbons ardents.

Une table, trois chaises, un lit modeste, un coffre de bois, voilà ce qu'embrassait le regard, en pénétrant dans cette chambre. Une bougie jetait sa lueur tremblante sur les murs étroits et le plafond noircis par le temps.

C'était là la demeure de M. de Forgues. L'homme n'était autre que l'assassin.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis la provocation de l'officier de marine. Après le crime, Henri de Forgues s'était cru à l'abri du soupçon. Maintenant il se demandait si Charles Brunelle ne connaissait pas son secret. En effet quel autre motif pouvait-il attribuer à l'attaque inattendue de ce dernier ?

Dans l'état d'excitation qui avait suivi son crime, l'assassin ne s'était pas rappelé le cri entendu en frappant Georges. Il n'avait pas vu une forme humaine se dessiner sur la pâleur d'un édifice, à la lueur de l'éclair. Il ne supposait donc que l'incertitude ou le soupçon

dans l'esprit de l'officier, et il se répétait pour la vingtième fois avec rage :

—Je le tuerai demain, et la tombe gardera mon secret, s'il le connait.

Pendant une heure, Henri de Forgues fut en proie à l'inquiétude, à la colère. Ce qui se passa dans l'esprit de cet homme est quelque chose de presque invraisemblable tant c'est effrayant. La haine, la vengeance, le remords, la crainte y vinrent tour à tour. Il murmurait entre ses dents des mots étranges, à travers lesquels se faisaient jour le blasphème et la malédiction.

Finalement il se jeta sur son lit, espérant le repos.

Le sommeil ne vint pas. Mais peu à peu s'opéra dans l'assassin une transfiguration complète. Ses traits se détendirent, son regard s'adoucit, une expression indicible, presqu'un sourire de bonheur se dessina sur sa bouche, les ombres de son front firent place à un calme qui ressemblait à la sérénité.

Par quel magique pouvoir ce phénomène avait-il eu lieu. Et comment la colère de cet homme s'était-elle effondrée si tôt dans ce grand apaisement ? C'est ce que nous allons essayer d'expliquer.

Il est des heures où l'on ressent une immense lassitude dans l'âme, où l'on se laisse envahir, absorber, sans tenter un effort pour s'y soustraire, même sans la moindre révolte intérieure, par l'indifférence de toutes choses. Ceci arrive parfois lorsque les fibres longtemps tendues se relâchent tout-à-coup, lorsque les ambitions nourries de longue date, les espérances soutenues énergiquement se sont réalisées, ou encore quand la lutte de l'esprit et du corps, se poursuivant sans trève,

atteint ce dégré où le bras et le cœur sont fatigués d'une opiniatreté stérile.

Henri de Forgues en était là.

Il avait, depuis des années, combattu pas à pas contre la destinée pour arriver au but de ses rêves. Longtemps il s'était roidi contre les obstacles, et il avait marché de l'avant. Georges de Roberval s'était trouvé sur son chemin. C'était une dernière barrière : il l'avait supprimée. Et maintenant que la route était libre, dégagée, il cédait à la fatigue des luttes passées et se laissait gagner par l'insouciance.

L'insulte de l'officier de marine avait été le dernier coup. Après l'accès de rage qui suivit, l'assassin tomba d'épuisement.

Comme toujours lorsque la douleur, la tristesse ou l'ennui viennent nous visiter, la pensée de cet homme se reporta vers les jours disparus.

Il y a dans l'évocation du passé, je ne sais quelle poésie qui berce, quel nectar qui enivre, quelle musique qui charme. On se laisse aller doucement, sur l'aile du souvenir, aux endroits habités jadis, vers les cœurs qui nous aimaient, près de ceux qui ne sont plus mais que l'on bénit encore. On revit des joies et des douleurs d'autrefois, et on oublie le présent dans la béatitude du rêve.

Le souvenir ! Le rêve ! Deux choses qui font croire au bonheur. Qui n'a son passé ? L'enfant se souvient d'hier, le jeune homme de l'enfance, l'âge mûr de l'enfance et de la jeunesse, le vieillard de toute la vie. Le rêve est une des formes du souvenir. Depuis le berceau jusqu'à l'heure actuelle, tout se retrace avec des couleurs,

des nuances nouvelles. Les premiers pas, les premières joies, les premiers désirs, les premiers désappointements, tout cela si petit et si grand, se confond avec les ambitions, les projets et les illusions de nos vingt ans. Les caresses de la mère, les sourires de l'amante, les baisers de l'épouse ont la même douceur, la même suavité. Et quelle naïveté gracieuse et touchante dans ces amours que la réalité n'a pas déflorées, et qui se sont envolées, chastes apparitions, en laissant sur nos lèvres la saveur du fruit désiré.

Cela nous revient aux heures de la souffrance. C'est l'ange de consolation que la vie nous donne et qui marche à côté de l'espérance, cet ange de l'avenir.

Henri de Forgues se souvenait.

Devant ses yeux passèrent, comme de doux fantômes, les jours de son enfance. Il se laissa emporter, malgré lui, avec soulagement, par ces retours vers le jeune âge. Et une à une défilèrent dans sa pensée les diverses phases de son existence, les ambitions, les obstacles, les vains désirs, les désillusions, les luttes, tout un enchaînement fatal, mystérieux, sombre, qui était son passé, et qui eut courbé sous son poids tout autre que cet homme de fer.

D'abord il revit la forêt dans laquelle il avait fait ses premières courses.

Sous les bois, loin des habitations, une chaumière, sombre, humide, faite de branches cassées, de feuillage et de terre, lui servait d'abri, à lui et à un homme farouche qui était son père. Ce dernier était un bandit, la terreur des pays environnants. Sa tête avait été mise à prix. On le traquait comme une bête fauve. La nuit, le jour, il était exposé à être arrêté et traîné sur le gibet.

Pas un moment de trève, pas une heure de repos. Le misérable n'avait jamais une parole douce pour Henri. Dans son cœur, rien ne battait. Son fils lui rappelait pourtant la seule femme qui l'eut suivi, soigné, aimé. Mais il lui rappelait aussi que cette femme n'était plus, et le père avait fermé son âme à la tendresse.

L'enfant grandissait. Sa vie se passait à courir à travers les taillis et les fourrés, à faire la chasse aux bêtes de la forêt, à écouter au pied des chênes les éternelles mélodies des bois, à se perdre pendant des heures dans de longues rêveries.

A quoi songeait-il, ce sauvage enfant de la solitude qui ne connaissait rien de la vie, qui n'avait point de songes pour l'avenir ? Que pouvait-il se passer dans ce jeune cœur ulcéré par l'abandon, avide d'immensité, privé de toutes les affections ? Dieu sait ces choses que l'homme ignore, et nous ignorons les ressources et les consolations que Dieu réserve aux déshérités.

Un jour, Henri poussa sa course plus loin que d'habitude. Après quelques heures, il se jeta dans un nid de verdure pour reposer. A deux pas se déroulait, à travers les arbres, une large route dont la poussière se dorait aux rayons du soleil. Tout-à-coup passa sur cette route une jeune fille, dont les longues boucles blondes flottaient au vent, emportée au galop d'un cheval blanc qui semblait avoir des ailes.

Henri jeta un cri d'admiration autant que d'étonnement. L'écho répéta le cri, mais la vision n'était déjà plus, et le galop se perdait dans le lointain. Alors le jeune homme resta un moment immobile. Puis il regagna la chaumière.

Cette nuit-là, il ne dormit point. L'aurore le surprit

songeant encore à la gracieuse apparition de la veille. Qu'était-ce donc que cette créature éblouissante ? Il ne connaissait rien de la femme. Cette forme élégante, douce, chaste, sympathique, disparue sitôt qu'elle eut ébloui l'enfant, était pour lui à la fois un problème et un désir. Dans son esprit, la curiosité l'emportait sur l'admiration. Il retourna à l'endroit béni, où, pour la première fois, il avait éprouvé la sensation de quelque chose de meilleur dans la vie que ce qu'il avait connu jusques là. Il s'enivrait du bonheur de voir passer cette blonde jeune fille sur la route solitaire. Un jour, il put l'examiner. C'était une enfant d'une douzaine d'années, grande pour son âge, élancée, gracieuse, belle. Il la revit souvent, et dans son cœur éleva désormais à l'inconnue un autel d'amour, presque de vénération.

Rien de suave et de doux comme cet oubli complet de soi-même qui est la première manifestation d'un premier amour. Le cœur se fond dans une ivresse indicible, l'âme s'emplit d'aspirations naïves et sublimes, la jeunesse et la candeur éclatent dans toutes les pensées. Il s'opère en nous une transformation complète. L'amour est comme cette sève puissante que le printemps féconde dans les plantes, qui ouvre les bourgeons et fait éclore les fleurs.

Henri avait alors dix-sept ans. Ce n'était plus l'être faible, craintif, que nous avons connu. Sa taille s'était développée, sa démarche affermie. Il portait la tête droite, assurée. Il ne tremblait plus à la voix de son père. Le respect filial, chez lui, s'alliait à une certaine indépendance, et le bandit commençait à regarde · son enfant. Le père s'étonnait de la transformation rapide qui en avait fait presque son égal par la force, par le courage et par la volonté.

La solitude avait donné à la figure du jeune homme

une expression souveraine, la liberté le faisait roi dans ses domaines, l'amour ajouta un cachet de mélancolie sur ses traits.

Depuis deux mois il aimait. Ses jours se passaient dans le rêve. Il songeait à l'inconnue. C'était une extase continuelle. Dans le frémissement des feuilles, dans les ombres des ramures, dans les épaisseurs des bois, dans l'espace qui dominait les cimes, il entendait ou voyait sans cesse une forme riante vers laquelle il tendait les bras. Son bonheur était de la voir, la voir incessamment, le jour, la nuit, dans ses courses et dans son sommeil.

Henri n'avait pas connu sa mère. Par suite, les premières tendresses, les soins affectueux avaient manqué à son enfance. La vie pour lui était une chose stérile, sans but, sans lendemain. Il n'en connaissait que le côté mauvais. Le jour où il rencontra une femme, il l'aima. Il ne comprit pas cet amour. Seulement il s'y livra tout entier. Il sentait des frissons inconnus lui courir par les veines, il éprouvait des désirs effrénés de saisir cette ombre, ses lèvres débordaient de baisers dont il aurait voulu couvrir la figure de son rêve, son cœur s'élargissait à l'infini.

Aimer, c'est le nom qu'on donne à cette flamme sacrée du dévouement, de l'abnégation, du sacrifice. C'est cette force invisible qui crée ou tue la volonté, qui fait concevoir des mondes ou ferme les intelligences, qui donne l'audace ou rend lâche, qui fertilise les sillons les plus ingrats ou sème la désolation là où tout fleurit.

Aimer, voilà ce qui prend l'enfant et en fait un homme, ce qui fait éclore soudain dans une intelligence fermée les plus grandes ambitions et donne les

moyens de les réaliser. C'est encore ce qui renverse les obstacles, franchit les difficultés, pousse de l'avant sans permettre un regard aux lambeaux de soi-même oubliés aux ronces de la voie, et ranime la vie et le courage quand l'âpreté de la lutte a épuisé les forces.

Un jour Henri ne revit pas la jeune fille. Ce jour-là, il faillit devenir fou. Lui qui n'avait rien au monde que cette femme, qui s'était fait une douce nécessité de la voir chaque matin, qui ne vivait que par elle, il était soudain privé d'une jouissance presqu'indispensable à son existence. Le lendemain, longtemps avant l'heure accoutumée, il se trouvait à son poste. L'inconnue ne passa pas. Plusieurs jours s'écoulèrent : elle ne revint plus.

Un soir le jeune homme se trouva seul à la chaumière. La veille, son père l'avait embrassé pour la première fois. Le bandit avait pleuré. Henri se demanda s'il n'était pas arrivé un malheur. L'homme ne reparut plus.

Un mois après, l'enfant de la forêt quittait, pour n'y point revenir, la pauvre habitation qui avait abrité sa jeunesse contre les orages.

Où allait-il, lui qui ne connaissait ni la vie, ni le monde, qui n'avait pas de nom, pas de ressources, et que consumait un amour fatal ? C'est ce que lui-même n'aurait pu dire.

Avec l'amour, l'ambition était entrée au cœur du jeune homme. Cette étoile invisible qui guide les audacieux vers le triomphe, conduisait ses pas. Il vit la femme de son rêve, il admira ce château et ces domaines qui étaient son bien, il regarda d'en bas ce monde superbe au milieu duquel se passait sa vie, et à l'éton-

nement qu'il éprouva d'abord succéda le sentiment des différences sociales. Il devina que les hommes, bien qu'égaux par la naissance et frères par la mort, n'ont pas la même égalité ni la même fraternité dans la dispensation des choses de la terre. Il se révolta contre cette destinée qui fait les uns heureux, les autres parias, qui donne la fortune à celui-ci quand celui-là n'a pour partage que l'indigence et la douleur, qui crée des rois et courbe des esclaves, qui établit entre les hommes une ligne de démarcation, et qui éternise les pleurs à côté des chants de joie. Il ressentit une immense pitié pour ces déshérités dont il se savait le frère, et de la haine pour ces favoris du hasard qui l'avaient ignoré. L'ambition dont le germe était déposé dans son âme, grandit. Elle prit des proportions colossales, et désormais cet humble enfant du malheur releva la tête et marcha fièrement dans la vie.

Huit ans plus tard, nous le retrouvons à Paris dans la personne de Henri de Forgues.

Par suite de quels événements avait-il pu en venir là ? Quelle volonté, quelle énergie, quelle puissance, quels combats avait-il fallu pour faire d'un enfant ignoré, un homme que tout Paris connaissait et qui semblait sur la voie d'un brillant avenir ? Ce secret était si bien gardé que nul n'en savait le premier mot.

Henri de Forgues aimait toujours. Mais l'inconnue d'autrefois, il savait maintenant son nom. Sa vie, ses ambitions, ses espérances gravitaient autour de cette femme dont il suivait l'ombre bien-aimée depuis dix ans.

.....

L'assassin avait revu tout son passé. Il se sentait soulagé. Après une couple d'heures d'oubli, il revint

à la réalité. Il n'avait pas dormi, mais il avait reposé. Son esprit était plus calme et il songea à préparer ses armes pour le lendemain.

Quand ce travail fut fait, il était trois heures du matin. Le jeune homme s'assit devant l'unique table de sa chambre et se prit à réfléchir :

—Allons, se dit-il presqu'à voix haute, le malheur l'a voulu. J'aurais pu rester honnête, pur, digne de mon amour : la fatalité m'en a empêché. Le sacrifice eut peut-être mieux valu que le remords. N'importe ! Je poursuivrai ma route quand même. Je renverserai quiconque sera sur mon chemin. J'ai dû m'abaisser à une infamie pour avoir cette femme : il n'est plus temps de m'arrêter, dussé-je marcher dans le sang et le crime.

Il saisit une plume et traça à la hâte les lignes suivantes :

A Mademoiselle DE ROBERVAL,
au Château d'Yvonic,
(en Bretagne.)

" MADEMOISELLE,

" Dans quelques heures, je me battrai pour venger " Georges. Je puis succomber dans ce duel et je " veux vous dire le nom de l'assassin de mon meilleur " ami. Que ce nom soit à jamais gravé dans votre mé- " moire : Gontran de Kermer a assassiné votre frère " hier, lâchement, d'un coup de poignard, au détour " d'une rue.

" Quelque soit l'issue de la lutte que je vais soutenir, " souvenez-vous aussi que je vous ai voué une adoration " sans bornes, et que j'ai voulu venger à la fois mon " ami et le frère de la femme que j'aime.

" HENRI DE FORGUES."

—Maintenant, murmura-t-il en cachetant l'enveloppe, que je tue mon adversaire et mon chemin est tracé d'avance. Georges n'est plus là pour m'empêcher d'arriver à Marguerite. Gontran passera pour l'assassin de son frère ; c'est une vieille dette de haine que je lui paie. Et je serai bien malheureux si je n'arrive pas à épouser la dot de Mademoiselle de Roberval, l'héritage de Georges, et une femme adorable.

Le lendemain, le bruit courut dans Paris que M. de Forgues avait été mortellement blessé. On n'entendit plus parler de lui, et personne ne regretta sa disparition.

III

EN BRETAGNE

Bordé à un endroit, vers la mer, par une falaise inaccessible, et plus loin par une grève sablonneuse sur laquelle l'océan déferle éternellement, tantôt présentant une plaine fertile et tantôt une épaisse forêt de chênes, le domaine d'Yvonic s'étendait au loin dans les terres. A quelque distance de la côte, s'élevaient les tours crénelées du château, l'un des plus beaux de France, massive construction datant de plusieurs siècles. Les dépendances formaient presqu'un petit village au milieu duquel la chapelle dressait sa flèche élancée.

Le mois des morts était arrivé. A cette époque de l'année, la terre de Bretagne, toujours si poétique, ajoute un cachet nouveau à sa beauté. Les jours d'automne la revêtent de mélancolie. Le vieil Atlantique est plus agité, ses accents sont plus plaintifs. Les

grands bois jaunissent sous une haleine desséchante et les feuilles tombées font un épais tapis à la forêt. Les oiseaux se font rares ; ils ne disent plus que des refrains pleins d'une harmonieuse tristesse. La Rêverie étend ses ailes sur toute la création et chaque chose porte l'empreinte d'un deuil universel.

Le seigneur du lieu, vieux gentilhomme dont la noblesse remontait aux Croisades, vivait retiré du monde et partageait sa solitude avec sa pupille Marguerite de Roberval. L'affection et les soins prévenants de ceux qui les entouraient n'avaient pu faire oublier la mort terrible de Georges, arrivée deux ans plus tôt. Le temps rendait plus profond de jour en jour le sentiment de cette perte. Le sourire ne revenait sur leurs lèvres qu'avec une expression triste comme les larmes.

Un soir tous deux causaient dans la bibliothèque du château, devant un large feu de grille, en compagnie d'un étranger.

Le comte Yvon était un grand vieillard voûté par la douleur et par les ans. Ses cheveux blancs retombaient en longues mèches sur son cou. Ses yeux se fixaient obstinément sur les langues de feu qui montaient de l'âtre et s'engouffraient dans la cheminée.

Mademoiselle de Roberval avait vingt-deux ans. Sa taille se dessinait gracieusement dans le large fauteuil où elle songeait. Sur un tabouret, deux petits pieds, chaussés de noir, rivalisaient de beauté avec des mains d'une transparence d'albâtre que la jeune fille laissait tomber sur ses genoux. Les lueurs de la flamme baignaient sa figure. Ses grands yeux bleus et une opulente chevelure d'un blond doré, faisaient songer à ces vierges flamandes que Rubens a créées dans des tableaux immortels.

L'étranger, jeune homme d'environ vingt-sept ans, beau garçon de haute taille et de figure sympathique, jouissait depuis deux jours de l'hospitalité au château par un hasard dont nous ne dirons qu'un mot.

L'avant-veille, pendant une tempête, un navire avait fait naufrage à la côte. Les pêcheurs avaient pu mettre une chaloupe à la mer et sauver la vie à trois personnes dont l'une était l'étranger et les autres deux hommes de l'équipage.

Le Comte, apprenant qu'un gentilhomme avait été sauvé, était venu lui offrir l'hospitalité.

Le jeune homme s'était présenté sous le nom de Gaston de Ruvert. Il arrivait d'un long voyage et devait être quinze jours plus tard à Paris. Il accepta de passer quelques jours au château.

Ce soir-là, à la suite d'une promenade à travers le parc, Marguerite et Gaston étaient venus rejoindre le comte au coin du feu.

M. de Ruvert regardait la jeune fille avec curiosité.

—Mon oncle, fit tout-à-coup Mademoiselle de Roberval, ne pourrions-nous pas demain faire visiter à M. de Ruvert le Carrefour-du-Maudit ? pourvu, ajouta-t-elle en se tournant vers l'étranger, que cela vous intéresse.

—Certainement. Je serai enchanté de visiter cet endroit de votre beau pays !

—Alors nous pourrions y aller avant le déjeûner, si le temps est favorable, dit le Comte.

—Le Carrefour-du-Maudit, reprit la jeune fille, est célèbre dans le pays par un crime horrible qui y fut

commis, il a environ dix ans. Une pauvre femme y fut massacrée avec ses deux petits enfants, par un bandit qui habitait les forêts avoisinantes. Je me souviens qu'à la suite de ce crime, mon oncle ne voulut plus consentir à me laisser courir les bois à cheval, comme j'avais l'habitude de le faire chaque jour. On raconte que depuis cet événement, le soir de chaque anniversaire, le meurtrier vient gémir dans ces lieux en implorant le pardon de ses victimes. Je ne crois guère à ces histoires, mais quand les gens du pays passent là, ils se signent avec crainte et s'éloignent précipitamment. L'esprit des Bretons aime à se nourrir de ces légendes et de ces terreurs qui ont bercé leur enfance.

—Vous ne devez pas désirer, dit M. Ruvert, voir disparaître ces traits caractéristiques de vos populations. Car ils sont à la fois l'un des charmes et l'une des poésies les plus purs de la Bretagne.

—Non, sans doute, continua la jeune fille. Il faut seulement se garder de ce que ces récits ont de trop poignant et de trop cruel.

Marguerite s'arrêta en voyant des larmes dans les yeux du vieillard. Sans le vouloir, elle avait évoqué des souvenirs cuisants. Elle reporta sa pensée en arrière. Sous sa paupière s'allumait un feu sombre, et sa figure se couvrait d'une énergique expression de volonté. Elle aussi songeait au meurtrier de son frère.

Gontran de Ruvert qui se tenait dans les strictes bornes d'une discrétion que lui imposaient à la fois les convenances et son titre d'inconnu, les examinait tous deux. Il devinait quelque lugubre drame dans le passé de ces êtres qu'une affection profonde attachait l'un à l'autre. Et il se promit de chercher à connaitre

le mystère et à rendre à la jeune fille le sourire et le bonheur absents.

Toute la nuit, il songea à cette blonde enfant que le hasard jetait ainsi dans sa vie. Le lendemain, dès sept heures, il était debout. Un domestique vint l'avertir que le Comte ne pourrait se joindre à l'excursion projetée, mais que les chevaux seraient bientôt prêts pour Mademoiselle de Roberval et lui-même.

Une heure plus tard, Gaston et Marguerite galopaient dans la forêt, suivis à distance d'un domestique. La jeune fille portait une amazone noire et conduisait avec élégance un superbe poney blanc. M. de Ruvert la regardait avec admiration.

Tous deux chevauchèrent pendant quelque temps sur une large route. Puis Mademoiselle de Roberval prit un sentier détourné où Gaston la suivit. Tout à coup, ils débouchèrent dans une clairière au milieu de laquelle se dressait un chêne géant.

A leur approche des volées de corbeaux s'élevèrent au-dessus des bois. Le soleil dominait maintenant les plus hautes têtes d'arbres qu'agitait la brise du matin. De tous côtés, des murmures se faisaient entendre. C'était le réveil d'une grande nature par un beau jour d'automne.

Les jeunes gens descendirent de cheval et allèrent s'asseoir sur un tronc roulé à l'ombre du grand chêne. La jeune fille admirait pour la centième fois ces lieux qu'elle aimait. Gaston regardait distraitement : sa pensée était à autre chose.

—Vous habitiez Paris, il y a deux ans, m'avez-vous dit, Monsieur ? interrogea Mademoiselle de Roberval après quelques instants de muette contemplation.

—Oui, Mademoiselle.

—Avez-vous connu mon frère Georges ?

—Georges de Roberval est votre frère ! fit joyeusement M. de Ruvert. Je m'en doutais à la ressemblance que vous avez l'un avec l'autre. Seulement je craignais de vous interroger. Je devinais un deuil dans votre vie et j'hésitais de peur que Georges n'en fut l'objet. Nous étions très liés et j'ai toujours caressé avec bonheur l'idée de le revoir bientôt.

—Vous ne le reverrez plus, fit tristement la jeune fille, car mon frère est mort.

—Georges de Roberval est mort ?.....

—Oui, de la main d'un assassin, il y a deux ans.

—Mais à quelle date ce crime a-t-il eu lieu ? demanda douleureusement M. de Ruvert.

—Le 21 octobre 1539.

—Le 21 octobre 1539 !. ..... C'était le jour de mon départ. J'ai vu Georges une heure avant de quitter Paris, et depuis je n'ai pas eu de nouvelles.

Et après une pause, il reprit :

—Puis-je vous demander des détails sur les circonstances du crime ?

—L'assassin s'appelle Gontran de Kermer, et.....

—Gontran de Kermer, assassin de Georges de Roberval ! s'écria impétueusement le jeune homme en se redressant. Oh ! ils en ont menti !

Mademoiselle de Roberval le regarda avec étonne-

ment. Toute la figure de l'étranger respirait une immense indignation.

—Comment savez-vous cela ?

—Comment ?..... Parce que Gontran n'a jamais commis une action infâme, parce que.....

Il s'interrompit..... Puis, ployant le genoux devant la jeune fille, et avec un regard suppliant, il dit :

—Oh ! Mademoiselle, ne croyez pas que Gontran de Kermer soit coupable. Sur tout ce que j'ai de sacré au monde, je vous jure qu'il est innocent !

—Monsieur, vous ne croirez pas, je suppose, repliqua fièrement Mademoiselle de Roberval, que j'ai nourri pendant deux ans dans mon cœur l'horreur d'un homme que je ne connais pas, sans avoir eu la preuve de son crime ?

—Cette preuve ?.....

—C'est une lettre d'un ami de mon frère.

—Et le nom de cet homme ?

—M. de Forgues.

—Henri de Forgues ! Oh ! le misérable, je le tuerai !.....

—Vous ne le tuerez pas, car il est mort lui aussi, en voulant venger mon frère.

Quelques secondes se passèrent. On pouvait entendre les battements du cœur de l'étranger. Puis il reprit avec plus de calme :

—Mademoiselle, je vous remercie de la confiance que

vous m'avez témoigné, en me disant les causes de votre deuil et les détails du crime dont Georges a été la malheureuse victime. Je dois partir. On vous a trompée et je m'en vais, je ne sais où, à la recherche d'une preuve. Bientôt je vous l'apporterai. Mais en partant, laissez-moi vous dire que je laisse ici toute mon âme. Dans les quelques heures passées près de vous, je sens qu'il est entré dans ma vie une affection qu'il me serait désormais impossible de briser. Avant longtemps vous saurez pourquoi il faut que Gontran de Kermer ne soit pas coupable à vos yeux.

Les deux jeunes gens remontèrent à cheval et regagnèrent silencieusement le château. M. de Ruvert prit congé de ses hôtes, et quand il se vit sur la grande route, au galop de son cheval, il murmura d'une voix menaçante :

—Et maintenant Gontran de Kermer, à bas ton nom d'emprunt et va demander à Paris le secret de la mort de Georges de Roberval.

LOUIS H. TACHÉ.

(*A continuer*)

L'ARTISAN

Quand la cloche fidèle aux échos jette l'heure
Où partout, dans la ville, on ferme l'atelier,
L'artisan fatigué reprend le doux sentier
Qui le ramène à sa demeure.

Après l'âpre travail cet homme, à son foyer,
Retrouve chaque soir du jour la part meilleure,
Un ange qui l'attend, consolant si l'on pleure,
Et des enfants sur qui veiller.

Bien qu'il gagne sa vie au prix de la fatigue,
Son cœur est large ouvert, et toujours il prodigue
La charité sur son chemin.

Plus un morceau de pain peut-être dans la huche :
N'importe ! si la faim lui dressait une embûche,
Le Ciel y pourvoirait demain !

SPERANZA.

Montréal, janvier 1884.

LA CLOCHE DE CAUGHNAWAGA

Sur la rive gauche du St. Laurent, à neuf milles en haut de Montréal, est situé le village de Caughnawaga, habité par les derniers Iroquois de la tribu jadis puissante qui lui donna son nom. C'est un endroit pittoresque qui mérite d'être visité. Mais les sauvages qu'on y trouve aujourd'hui paraissent bien ridicules, quand on se rappelle les légendes des vaillants " hommes rouges." Après avoir été pendant des siècles d'invincibles guerriers, ils ont été terrassés par la civilisation. Maintenant ce sont des hommes misérables, souvent dégradés et esclaves de l'eau de feu.

Les navires du Haut-Canada qui descendent les rapides de Lachine, s'arrêtent ordinairement en face de Caughnawaga pour prendre à leur bord le pilote qui doit les diriger à travers les terribles sinuosités du Sault St. Louis. Et le touriste peut voir sur la côte, le contraste qu'offrent la vaste église de pierre, au toit de ferblanc, sur laquelle se dardent les rayons du soleil couchant, et les pauvres cabanes des sauvages.

Dans le clocher de l'église, il y a deux cloches, l'une toute moderne et très grosse, l'autre toute petite et vieille de près de deux siècles. Cette dernière éveille rarement les échos d'alentour. Mais on la conserve avec le plus grand soin, à cause d'une légende qui s'y rattache et qui la rend précieuse.

Vers 1690, le Père Nicols, missionnaise plein de foi et d'énergie, après avoir fait beaucoup de conversions par-

mi les Iroquois, avait réussi à leur bâtir une église. Il obtint de ces derniers une quantité de fourrures assez considérable qu'il envoya en France en échange d'une cloche qu'il voulait se procurer pour son église. La cloche fut expédiée du Havre, mais des mois et des mois se passèrent sans que le dévoué missionnaire apprit son arrivée à Montréal. Le navire qui l'apportait n'entra jamais au port. Les pauvres Iroquois pleurèrent avec leur pasteur, le deuil de cette "chose bénie," qui devait faire résonner les échos du St. Laurent et appeller les fidèles à la prière.

Quelques années se passèrent. On était au temps des guerres entre les deux ennemies séculaires, la France et l'Angleterre. Un jour on apprit que le navire sur lequel la cloche avait été expédiée, n'avait pas péri, mais qu'il avait été capturé par un croiseur anglais, et que la cloche était maintenant suspendue au-dessus de l'église protestante de Deerfield, petite ville du Massachusett.

Cette nouvelle attrista beaucoup les Iroquois et en même temps fit bouillir dans leurs veines le vieux sang sauvage.

Leur cloche qui n'avait pas encore été bénie, mais qu'ils vénéraient sans l'avoir vue, était captive chez les hérétiques. Ils jurèrent qu'à la première occasion favorable, ils iraient la recouvrer. Plusieurs années se passèrent dans cette attente ; les conversions se faisaient de plus en plus nombreuses dans cette tribu, ce qui n'empêchait pas la continuation des guerres entre les sauvages.

Vers le commencement de l'année 1704, le marquis de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, prépara une expédition contre les colonies anglaises et sollicita le

concours des Iroquois, par l'entremise de leur missionnaire, le Père Nicols. Celui-ci posa comme condition que l'on s'emparerait d'abord de la ville de Deerfield, ce qui fut accepté. Alors il assembla la tribu et lui annonça en paroles éloquentes qu'une occasion se présentait de recouvrer leur cloche, si les guerriers voulaient se réunir et marcher à sa délivrance. Sa parole tombait sur les cœurs bien préparés. Les armes furent mises en ordre, et, avec un enthousiasme digne des croisés de la Palestine, la vaillante troupe enrôlée pour la délivrance de la captive de Deerfield, se mit en marche, au milieu de l'hiver, pour rejoindre l'armée régulière du marquis de Vaudreuil au Fort Chambly. Les sauvages y arrivèrent au moment où l'expédition allait partir.

Les Français, n'étant pas habitués à marcher dans la neige, souffrirent beaucoup dès le commencement du voyage.

Le froid était rigoureux et la neige épaisse. Les hommes étaient obligés de porter eux-mêmes les provisions et les munitions. Les soldats murmuraient et ils furent plusieurs fois sur le point de se révolter. Mais les sauvages, habitués aux voyages à la raquette, s'avançaient avec presque autant de facilité que par des chemins d'été. Le Père Nicols était à leur tête, et à côté de lui un sauvage de belle taille portait la bannière de la croix.

Chaque soir l'armée s'arrêtait tantôt au pied d'une colline ou d'une montagne, tantôt dans la plaine, et pendant que les soldats juraient et se lamentaient, les sauvages écoutaient leur guide qui les exhortait et les faisait prier avec lui.

En arrivant à la tête du lac Champlain, l'expédition le traversa sur la glace jusqu'à l'endroit maintenant

occupé par la ville de Burlington. Puis elle pénétra dans les solitudes inexplorées du Vermont, dans la direction de Deerfield.

A partir de là, la misère augmenta et les sauvages eux-mêmes en souffrirent. Le Père Nicols faillit tomber martyr de son dévouement, mais soutenu par un zèle admirable, il eut la force de continuer sa route jusqu'au jour où l'armée arriva à sa destination, et s'arrêta à quatre milles de la ville, pour y passer la nuit. Au point du jour, De Rouville prit le commandement des troupes.

Le vent soufflait avec violence et la neige était durcie par une couche de glace qui se brisait sous le poids des hommes. Après quelques heures, on atteignit les remparts de Deerfield.

Les habitants ne se doutaient nullement qu'une surprise leur fut ménagée par l'ennemi. Les difficultés d'une marche à travers les forêts du Canada en hiver, leur semblaient un obstacle insurmontable. La ville était endormie ; la neige durcie et accumulée autour des remparts en rendait l'accès très facile, et l'ennemi escalada tranquillement les murs en observant le plus profond silence. La sentinelle tomba la première sous le tomahawk ; tout le monde fut pris par surprise et la résistance fut presque nulle. Quelques habitants réussirent à s'échapper, mais beaucoup d'entre eux furent tués, et plus de cent furent faits prisonniers.

Les soldats ne songeaient qu'à se divertir, mais les sauvages pensaient à leur cloche. A la prière du Père Nicols, le commandant ordonna à un soldat de la mettre en branle, et les sauvages se rassemblèrent en silence devant la petite église. Aux sons de la cloche, ils s'a-

genouillèrent avec respect, tandis que le prêtre rendait grâce à Dieu des succès de l'entreprise.

La cloche fut descendue de l'église et suspendue sur deux bâtons croisés, prête à être transportée ; le feu fut mis aux quatre coins de la ville, et l'armée s'éloigna par le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Rendus à Burlington les sauvages étaient exténués ; ils n'avaient plus la force de porter leur cloche C'était un poids trop lourd pour des hommes chaussés de raquettes. Ils décidèrent de l'enterrer et de revenir la chercher au printemps.

Quand la neige eut disparu et que les forêts se furent revêtues de leurs vertes parures, les guerriers, guidés par le Père Nicols, revinrent à Burlington et retrouvèrent leur cloche à l'endroit où elle avait été abandonnée. Elle fut emportée avec joie au village. Les guerriers en avait fait une description enthousiaste ; ils en comparaient les sons au chant des oiseaux, au murmure de l'eau, à la grande voix des rapides.

Porteurs et fardeau étaient décorés de couronnes de feuillage et de fleurs des champs. L'entrée dans Caughnawaga fut un véritable triomphe, et la cloche, après avoir été contemplée par tous les yeux depuis si longtemps avides de la voir, fut hissée dans le clocher d'où ses sons argentins se répercutèrent sur la rive opposée

Les sauvages continuèrent pendant plusieurs jours leurs réjouissances à l'occasion de l'arrivée de leur cloche, mais aux pauvres vaincus que, depuis l'hiver, les sauvages gardaient prisonniers, elle semblait faire entendre le glas funèbre. Ils songeaient à leurs parents assassinés, à leurs foyers désolés ou détruits qu'ils n'espéraient plus revoir. Deux ans plus tard, cependant,

grâce aux efforts des colons du Massachusetts, secondés par le Gouverneur du Canada, les survivants, au nombre de cinquante-sept, furent relachés et ils retournèrent à Deerfield. Il y eut une exception ; une jeune fille du nom de Eunice Williams, qui avait été protégée par un jeune guerrier, devint sa fiancée et ne voulut pas se séparer de lui. Elle embrassa la foi catholique et le Père Nicols bénit leur mariage. Dans le cours des années suivantes, elle revit sa ville natale mais jamais elle ne fut tentée d'y demeurer. Ses descendants prirent le nom de Williams, et quelques-uns d'entre eux ont habité Caughnawaga jusqu'à ces dernières années.

Cette légende extraordinaire est vraie, et c'est à tort que les évènements en ont été attribués par la croyance populaire à la tribu de St Régis. Cette dernière paroisse a été fondée par des sauvages de Caughnawaga, en 1760 seulement, cinquante-six ans après la prise de Deerfield, tandis que l'existence de la petite cloche et les détails qui s'y rapportent sont des preuves irrécusables à l'appui de ce que nous avons raconté.

TRADUCTION.

OCTAVE CRÉMAZIE

(SUITE)

A d'autres endroits, après avoir parcouru un grand nombre de pièces contenues dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, on peut interrompre sa lecture et réciter, les yeux fermés, la fin du vers, de la strophe où l'on est rendu, tant on est habitué au retour périodique et presque fatal de certaines tournures, étant donné un certain ordre d'idées.

Ainsi, dans sa pièce du jour de l'an 1852, après avoir célébré les exploits de nos ancêtres, le poète s'écrie :

> Les fils de ces héros ont gardé l'héritage
> De leur lointain pays, *pur de tout alliage,*
> *Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.*

Et, en 1855, dans son adieu aux marins de la *Capricieuse*, sur le point de quitter notre port, on trouve ces vers :

> Nous avons conservé le *brillant héritage*
> Légué par nos aïeux, *pur de tout alliage,*
> *Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.*

Dans la pièce intitulée : *La Paix*, le poète demande encore à ses compatriotes de

> ..... garder toujours ce *brillant héritage*
> *Transmis par nos aïeux* malgré les jours d'orage :
> Notre langue et nos lois.

Plus loin dans la poésie, *Aux Canadiens-Français*, même répétition :

> Quoi ! ce dépôt sacré, *ce brillant héritage*
> Conservé jusqu'à nous *pur de tout alliage*,
> A d'ignobles objets nous le sacrifierions.

Enfin, dans l'*Envoi* aux prêtres du séminaire de Québec, qui accompagne la pièce sur le *Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Laval*, nous lisons :

> Si nous avons gardé, *pur de tout alliage*,
> Des pionniers français l'héroïque héritage, etc.

L'héroïque héritage, le *brillant héritage*, *pur de tout alliage*, *les ronces du chemin* : des critiques sévères trouveraient sans doute que le poète nourrit pour ces expressions une tendresse trop prononcée.

Nous pourrions donner plus d'un exemple de ce défaut, qui, répété, peut devenir grave. Dans le *Drapeau de Carillon*, Montcalm *enveloppe sa mort dans un rayon de gloire*, et, dans *Castelfidardo*, les soldats de Lamoricière *enveloppent leur mort dans un linceul de gloire*. Dans l'*Envoi aux marins de la Capricieuse*, le poète adresse au drapeau français un émouvant adieu :

> Adieu, noble drapeau ! Te verrons-nous encore
> *Déployant* au soleil *ta splendeur tricolore ?*

Et, dans *La guerre d'Italie*, il salue l'étendard français

> *Déployant* dans les airs *sa splendeur tricolore.*

Eclairs du génie, *splendeurs*, *héroïque*, *immortel*, *géant*, *resplendissant*, toutes ces expressions et un grand nombre d'autres, reviennent trop souvent dans ses strophes. En un mot, son style manque de variété.

Il manque aussi de souplesse et de naturel. Crémazie aspire presque toujours à faire grand ; il y parvient

souvent, mais cette préoccupation le fait quelquefois tomber dans l'emphase et la roideur. Son vers est trop constamment solennel, trop composé, et pas assez spontané.

En poésie, il y a l'âme et le corps, l'idée et le vers. Ce qui constitue l'harmonie caractéristique et la beauté mystérieuse du langage poétique, c'est l'éclosion simultanée de ces deux éléments. Chez Crémazie poète, on dirait que souvent, l'âme et le corps ne naissent pas au même instant. C'est la grande différence qu'il y a entre son talent et celui de Fréchette. La pensée de Fréchette semble naître avec des ailes, avec du rythme et des images, tandis qu'on serait porté à croire que celle de Crémazie naît toute nue, et qu'il lui compose à loisir le vêtement souvent magnifique dont il la drape. Il s'ensuit que le vers de Fréchette est plus spontané. Mais Crémazie se relève par l'éloquence de l'accent et par l'énergie, l'éclat, la hardiesse de la pensée.

Les défauts les plus sérieux que l'on puisse reprocher à ce dernier sont donc le manque de variété et de souplesse, l'emphase, la solennité trop soutenue, l'abus des épithètes éclatantes, et parfois l'impropriété des termes. Les lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici dans cette étude, ont pu se convaincre que ces critiques n'ont rien d'outré. Mais le talent de Crémazie ne nous a pas encore dit son dernier mot. Nous arrivons aux *Mille-Iles* et à la *Promenade des Trois Morts*.

C'est à dessein que nous avons mis à part ces deux pièces. En effet, le poète s'y révèle sous un jour nouveau. Ainsi aucune des poésies de Crémazie ne nous a montré jusqu'à présent qu'il ait le don de la grâce littéraire. Il est énergique, éloquent, quelque fois sublime, il n'est pas gracieux. Dans les *Mille-Iles*, son talent s'assouplit, sa muse quitte les hauteurs et des-

cend dans la plaine, sa lyre module des sons plus doux. Chose rare quand on parle des œuvres de Crémazie, on peut dire de certaines strophes des *Mille-Iles*, qu'elles sont *charmantes*. Toutefois, avant de les indiquer, nous devons signaler un défaut qui dépare un peu la pièce. L'énumération du début, *j'irais au pays des Espagnes*, etc., est trop longue. Le Victor Hugo des *Orientales* a déteint en cet endroit sur notre poète. Mais lorsqu'il a parcouru en imagination l'Europe, l'Afrique et l'Asie, et qu'il revient au sol natal, quels vers ravissants coulent de sa plume. Comment ne pas citer la poétique fiction de l'origine des Mille-Iles :

Quand Eve à l'arbre de la vie
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie
On vit paraître le remord. (*)

Puis Adam s'en fut sur la terre
Qui déjà pleurait avec lui,
S'abreuver à la source amère
Où nous allons boire aujourd'hui.

Et les Archanges sur leurs ailes,
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles
Le déposèrent dans les cieux ;

Mais en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

(*) L'exactitude grammaticale voudrait *remords*. Mais on doit passer aux poètes quelques licences.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,
Tombant dans le fleuve géant,
Firent éclore les Mille-Iles
Ce paradis du Saint-Laurent.

N'est-ce pas là une note tout-à-fait nouvelle dans l'œuvre de notre poète ? Ecoutons encore ces strophes délicieuses qui terminent la pièce :

O patrie ! ô rive natale
Pleine d'harmonieuses voix !
Chants étranges que la rafale
Nous apporte du fond des bois !

O souvenirs de la jeunesse,
Frais comme un rayon du printemps !
O fleuve, témoin de l'ivresse
De nos jeunes cœurs de vingt ans !

O vieilles forêts ondoyantes
Teintes du sang de nos aïeux !
O lacs ! ô plaines odorantes
Dont le parfum s'élève aux cieux !

Bords où les tombeaux de nos pères
Nous racontent le temps ancien,
Vous seuls possédez ces voix chères
Qui font battre un cœur canadien !

Quelle fraîcheur, quelle harmonie suave, quelle émotion douce dans ces vers heureux ! Est-ce bien le chantre des combats qui fait entendre ces mélodieux accents ?

THOMAS CHAPAIS.

(*A continuer.*)

ANTE LUCEM

Aux membres de l'Institut canadien de Boston

Qui pourrait raconter ces âges sans annales ?
Quel œil déchiffrera ces pages virginales
Où Dieu seul a posé son doigt mystérieux ?
Tout ce passé qui gît, sinistre ou glorieux,
Tout ce passé qui dort, heureux ou misérable,
Dans les bas-fonds perdus de l'ombre impénétrable,
Quel est-il ?

A ce sphinx sans couleur et sans nom,
Plus muet que tous ceux des sables de Memnon,
Et qui, de notre histoire encombrant le portique,
Entr'ouvre dans la nuit son œil énigmatique,—
A tant de siècles morts, l'un par l'autre effacé,
Qui donc arrachera le grand mot du passé ?

Hélas ! n'y songeons point ! En vain la main de l'homme
Joue avec les débris de la Grèce et de Rome ;
Nul bras n'ébranlera le socle redouté
Qui depuis si longtemps, rigide majesté,
Plus lourd que les menhirs de l'époque celtique,
Pèse, ô vieux Canada, sur le sépulcre antique
Où, dans le morne oubli de l'engloutissement,
Ton tragique secret dort éternellement !

Ce secret, ô savants, ni vos travaux sans nombre,
Ni vos soirs sans sommeil n'en découvriront l'ombre.
Pas un jalon au bord de ce gouffre béant !
Pas un phare au-dessus de ce noir océan !
Point d'histoire !... Une nuit sans lune et sans étoiles,
Dont jamais œil humain ne percera les voiles !

Et cependant le globe au loin fermente et bout.
La-bas, au grand soleil, l'humanité debout,
Un reflet d'or au fer de sa lance guerrière,
Dans l'éclair et le bruit dévore sa carrière.
Là, tout germe, tout naît, tout s'anime et grandit.
Du haut des panthéons dont le front resplendit,
La trompette à la bouche, on voit les Renommées,
Dans l'éblouissement des gloires enflammées,
Pour l'immortalité jeter aux quatre vents
Le nom des héros morts et des héros vivants.
Pour que dans le passé l'avenir sache lire,
Des poètes divins ont accordé leur lyre,
Et mêlent, dans l'éclat de leurs chants souverains,
Les clameurs d'autrefois aux bruits contemporains.
Le Progrès, dans son antre où maint flambeau s'allume,
Sous son marteau puissant fait résonner l'enclume
Où se forge déjà la balance des droits,
Où pèseront plus tard les peuples et les rois.
La Science commence à voir au fond des choses.
Les Arts, ces nobles fleurs au vent du ciel écloses,
Entr'ouvrent leur corolle au fronton des palais.
Que dis-je ? La Nature elle-même, aux reflets
Des nouvelles clartés que chaque âge lui verse,
Sourit plus maternelle en sa grâce diverse.
La mamelle épuisée à nourrir ses enfants,
Dans des élans de joie et d'amour triomphants,
Elle s'ouvre le flanc pour sa progéniture ;
Et, dans son noble orgueil — sainte et grande Nature ! —
Mêle son cri sublime à l'hymne solennel
Qui monte tous les jours de l'homme à l'Eternel.

Pourquoi cette antithèse et ce contraste immense ?
Celui par qui tout meurt et par qui tout commence,
Par qui tout se révèle ou tout reste scellé,
Celui qui fit les fleurs et l'azur constellé,
Qui veut que tout renaisse et veut que tout s'effondre,
Arbitre sans appel, pourrait seul nous répondre !

Aux bords ensoleillés de ton beau Saint-Laurent,
Ou sous l'ombre des bois au rythme murmurant
Qui te prêtent leur sombre et riche draperie,
Quand le désœuvrement conduit ma rêverie,
O beau pays, dont j'aime à sonder le destin,
Je remonte souvent vers ce passé lointain.
Je parcours en esprit tes vastes solitudes ;
Je toise de tes monts les fières altitudes ;
Je me penche au-dessus de tes grands lacs sans fond ;
Je mesure les flots du rapide profond ;
Et, devant ce spectacle, impondérable atome,
De ces jours sans soleil j'évoque le fantôme.

Tout change à mes regards ; le présent disparaît ;
Nos villes à leur tour font place à la forêt ;
Tout retombe en oubli, tout redevient sauvage ;
Nul pas civilisé n'a foulé le rivage
Du grand fleuve qui roule, énorme et gracieux,
Sa vague immaculée à la clarté des cieux !
De ton tiède Midi jusqu'aux glaces du pôle,
Tes hauts pics n'ont encor porté sur leur épaule,
O Canada, connu du seul oiseau de l'air,
Que l'ombre de la nue et le choc de l'éclair !
Tout dort enveloppé d'un mystère farouche ;
Seul, parfois, quelque masque au regard sombre et louche,
Effaré, menaçant comme un fauve aux abois,
Apparaît tout à coup dans la nuit des grands bois !...
Quels tableaux ! —
Et devant cette nature immense,
Dans un rêve profond qui toujours recommence,
Je crois entendre encor bourdonner dans les airs

Les cent bruits que le vent mêle, au fond des déserts,
Aux tonnerres que roule au loin la cataracte.

Puis, je tombe à genoux : — sublime et dernier acte !
Ou prologue plutôt du drame éblouissant
Qui va donner un peuple à ce pays naissant,—
Sur ces bords inconnus pour le reste du monde,
Sur ces flots que jamais n'a pollué la sonde,
Sur ces parages pleins d'une vague terreur,
Sur cette terre vierge où plane en son horreur
Le mystère sacré des ténèbres premières,
J'ai vu surgir, foyers de toutes les lumières,
Dans un rayonnement de splendeurs infini,
Le soleil de la France et son drapeau béni !

ENVOI

Enfants du Canada, fils de la vieille France,
Qui vivez étrangers sous un autre horizon,
Vous pouvez réclamer de ce double blason
La noble et franche indépendance.

Non seulement la France a porté la clarté
Jusqu'aux confins perdus de l'univers sauvage ;
Elle a jeté partout, terrassant l'esclavage,
Le germe de la liberté.

Vous avez — je le sais — conservé ce prestige ;
Votre Institut s'en montre inflexible soutien ;
Vous portez pour devise un mot fier et chrétien :
Ajoutez-y : *Noblesse oblige !*

LOUIS FRÉCHETTE.

LÉON XIII

Aujourd'hui, 20 février, Léon XIII commence la septième année d'un pontificat qui occupera dans l'histoire une place d'honneur. Un tel anniversaire ne saurait passer inaperçu pour les cœurs catholiques ; nous devons nous réjouir comme dans une famille les enfants se réjouissent en fêtant leur père, comme dans un état les sujets se réjouissent en fêtant leur roi. C'est le moment de compatir à la bonté abreuvée d'amertume, de proclamer les droits de la faiblesse opprimée et de nous rallier tous avec confiance autour de ce vieux drapeau pontifical que des méchants ont pu trouer de leurs balles mais qui n'en est pas moins resté l'emblème immaculé de la vertu et de l'honneur.

En ce jour, le nom de Léon XIII a été sur toutes les lèvres sacerdotales, et, à l'heure du sacrifice eucharistique, de l'humble chapelle du missionnaire comme des grandes basiliques, une même prière est montée vers le ciel pour le chef de la Catholicité : "O Dieu, le Père et le guide de tous les fidèles, regardez d'un œil favorable votre serviteur Léon que vous avez placé à la tête de votre Eglise, et accordez-lui, nous vous en supplions, la grâce de l'édifier par ses paroles et ses exemples, afin qu'il parvienne un jour à la vie éternelle avec le troupeau qui lui a été confié."

A Rome, que s'est-il passé ? Les cardinaux se sont réunis auprès du trône de ce souverain sans égal qui se dit le serviteur des serviteurs de Dieu. Ils ont

incliné leur pourpre brillante devant la blanche soutane d'un vieillard. Admirable contraste qui résume toute l'histoire de l'Eglise ; car c'est bien ainsi que nous apparaît l'Eglise depuis dix-neuf cents ans : aux jours de paix, drapée dans sa blanche robe de vierge, aux jours de guerre, tout empourprée du sang de ses martyrs !

Ces premiers dignitaires de la société chrétienne, ces hommes qui portent à leur front la triple auréole de l'autorité, de la science et de la vertu, ont demandé une bénédiction, une parole d'encouragement et de doctrine à l'infaillible Docteur chargé de les *confirmer* tous : *Confirma fratres !*

Ce qu'a fait le Sacré Collège, les représentants des nations catholiques l'ont fait également. Ils ont partagé les tristesses et les espérances du Pontife ; avec l'hommage d'un attachement inviolable ils lui ont offert leurs félicitations et leurs vœux.

Est-ce là un spectacle ordinaire ? Non assurément. Le monde a vu aujourd'hui, au déclin de notre siècle, ce qui dans tous les siècles antérieurs a fait l'étonnement et le désespoir de l'incrédulité : la sainteté, la grandeur, la force, le génie prosternés au pied d'un trône, le plus faible en apparence et pourtant le plus solide de l'univers.

***

Pendant que ces scènes grandioses se passaient au Vatican, un autre prince, au Quirinal, devait, il nous semble, être en proie à l'inquiétude et au remords. Tout

à l'heure, dans les rues de Rome, il a pu voir la foule qui se portait vers Saint-Pierre et il s'est demandé s'il pouvait vraiment appeler ce peuple son peuple ? De retour dans son palais, en songeant aux hommages dont Léon XIII était l'objet, il a dû se dire : " Ce pape ainsi vénéré ne voit en moi qu'un spoliateur. Il a lancé contre moi des anathèmes ; il proteste toujours avec énergie et fierté contre la victoire qui valut à mon père le titre de roi d'Italie, et sa protestation, l'univers catholique l'entend et la répète. Ce palais que j'habite, il le revendique comme sa propriété. Et, de fait, comment en ai-je pris possession ? Par la force des armes ? Mais la force des armes suffit-elle pour constituer un droit ? Ces salles spacieuses où vit ma famille ne voyaient autrefois que les princes de l'Eglise et leurs serviteurs fidèles. Ici fut tenu plus d'un conclave ; ici fut élu plus d'un Pontife ! Je suis donc dans un domicile violé....."

Au-dessus de la porte du palais est une statue de la Vierge. Elle souriait jadis en voyant passer les papes ; maintenant elle pleure, et Humbert détourne les yeux pour ne pas la voir... il est si dûr de regarder en face la mère de celui qu'on a persécuté !

Si le roi d'Italie s'est demandé quel sera le dénouement de l'état de choses que le Saint-Siège subit depuis treize ans, il n'a pas répondu à cette question sans frémir. Tant de couronnes sont venus se briser au pied du trône pontifical ! Tant d'efforts se sont déjà vainement conjurés contre lui ! Sans doute la papauté a connu des ennemis terribles ; mais citez-nous donc les noms de ses vainqueurs ! Ses prétendus vainqueurs, c'est elle qui les a enterrés tous. Au moment même où d'une voix orgeuilleuse ils entonnaient leur chant de triomphe, le Galiléen, suivant un mot célèbre, faisait

un cercueil : un cercueil pour Dioclétien qui se félicitait d'avoir aboli le nom chrétien sur la terre ; un cercueil sur un rocher désert de l'Atlantique pour le fier potentat qui avait dit un jour : "Le pape pense-t-il que les armes tomberont des mains de mes soldats" ; un cercueil, à Rome même, pour Victor Emmanuel qui, cinq semaines auparavant, signait un décret règlant les funérailles de Pie IX ! Voilà l'histoire.

Humbert peut-il évoquer ces souvenirs sans en être tourmenté ? Ah ! qui sait si le linceul qui enveloppera son corps ne sera pas le linceul de la royauté Italienne ? Quoi qu'il en soit, Léon XIII, comblé des vœux de l'univers catholique, commence aujourd'hui une année nouvelle sur ce trône où l'ont précédé plus de deux cent cinquante papes, et, vieillard désarmé, il peut lancer à tous ses ennemis ce défi solennel que l'avenir ne démentira pas : "Vous avez beau faire vous ne vaincrez point. Je sais que je ne suis pas immortel, mais je sais aussi que le tombeau dans lequel se couchera Léon XIII ne sera pas le tombeau de la papauté."

***

Pendant que j'écris ces lignes, que de grands et chers souvenirs viennent assaillir mon esprit ! Cet avènement au trône pontifical dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire, il m'a été donné de le contempler de mes yeux. Me permettra-t-on de rappeler les émotions qui agitèrent alors mon cœur ?

Nous étions au début de 1878. Depuis plusieurs semaines, on parlait partout de la maladie de Pie IX. Personne cependant ne voulait croire au danger, il nous

semblait tant que ce Père bien-aimé ne devait pas mourir encore !

Le 2 février fut un jour d'espérance. Pie IX se sentit assez de force pour réunir autour de lui des cardinaux, des évêques, des prêtres de Rome, des représentants des Ordres religieux et des Universités. Son discours fut le plus touchant des adieux, le sublime testament de son cœur. Six jours après le grand pape était mort...

Que l'on se rappelle les alarmes causées par les dépêches transmises alors au Canada et l'on comprendra sans peine les inquiétudes et les angoisses de ceux qui, pendant ce temps, habitaient la Ville Eternelle. Certes, à n'envisager que le côté humain des choses, il y avait raison de s'attrister et de craindre. Les complots se tramaient dans l'ombre, les ennemis de l'Eglise chantaient victoire sur la tombe du pape défunt ; chacun se demandait ce qu'allait faire l'Italie, ce qu'allaient faire les gouvernements européens.

Et le peuple croyant priait !

Et Dieu accomplit son œuvre. Les cardinaux arrivent. Le conclave se tient à Rome même, et nulle puissance ne s'y oppose. A peine le nombre d'heures que le Christ avait passées dans le sépulcre s'est-il écoulé que la grande nouvelle se répand dans la ville avec la rapidité de l'éclair : " Le cardinal Pecci est pape ! " Soudain du balcon extérieur de Saint-Pierre retentissent les paroles chantées autrefois par les anges au-dessus du berceau du Sauveur : " *Annuntio vobis gaudium magnum*, je vous annonce une grande joie ! " C'était, en effet, une joie bien grande : l'Eglise n'était plus veuve, la Vérité possédait sur la terre son infail-

lible gardien, le Christ avait un vicaire parmi les hommes, les catholiques avaient retrouvé un père et les Romains un roi !

Voici la foule qui envahit la place du Vatican. Elle est là, le regard tourné vers la cathédrale du monde, foulant de ses pieds la poussière des martyrs et attendant le moment où elle pourra s'incliner sous la main de l'élu de Dieu. Vain espoir ! Léon XIII ne paraîtra pas là. Un jour, il s'en souvient, son prédécesseur s'était montré à une fenêtre de son palais et ceux qui l'avaient acclamé s'étaient vu condamner à la prison. Lui-même, du reste, n'a-t-il pas fait demander aux autorités civiles si elles se chargeront de maintenir l'ordre, dans le cas où il voudra se présenter au peuple ? Et qu'ont répondu les autorités ? " Nous ne promettons rien, nous ne serons pas responsables des émeutes qui pourront survenir." Abstention hostile qui enseignait à l'univers le cas qu'il devait faire de la fameuse loi des garanties, loi dérisoire qui ne garantissait rien, pas même l'ordre sur une place publique, loi justement flétrie à la chambre Italienne par ces paroles d'un courageux député : " La loi des garanties me rappelle l'*Ave Rabbi Rex Judæorum*, par lequel on saluait le Christ après l'avoir suspendu à la croix ! "

Sans doute, Léon XIII bénira ses fils et ses sujets ; mais il les bénira à l'intérieur de Saint-Pierre, asile sacré que la haine de ses ennemis n'a pas encore profané. Trente mille hommes s'y sont déjà précipités, émus, anxieux, inquiets. Saint-Pierre ! la basilique royale, l'œuvre de toutes les générations catholiques, des riches et des pauvres, des princes et des peuples, voilà le temple où le nouveau Pontife va faire le premier acte solennel de son autorité. Le dôme qui le couronne rappelle cet admirable Panthéon dont Michel-Ange avait dit :

"Je le porterai dans les airs." Il abrite un tombeau où repose un pauvre pêcheur de Galilée que Néron fit autrefois mourir. Un jour auprès de ce tombeau, Guizot ne put s'empêcher de dire : "Ici, je sens que l'Eglise catholique est grande !" Si Guizot se fût trouvé là à cette heure dont nous parlons, il nous semble qu'il aurait dit davantage. Il aurait reconnu peut-être non-seulement la grandeur mais la divinité de cette Eglise, hors de laquelle il a vécu et il est mort. Il aurait compris la sublime promesse écrite en lettres d'or autour de la glorieuse coupole : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle." En vérité, nous ne croyons pas qu'il puisse être offert un spectacle plus propre à confirmer la foi dans les âmes où elle est vivante, à la réveiller dans celles où elle sommeille, à la ressusciter dans celles où elle est morte. En décrire la magnificence et la majesté serait difficile. Je n'ai rien oublié pourtant, mais il est des scènes, des émotions surtout que la plume ne peut rendre. J'aime mieux rappeler un mot célèbre de Silvio Pellico.

Se trouvant à Rome, il avait un jour gravi les sentiers qui conduisent aux bosquets enchanteurs du Pincio. De là son regard embrassait toutes les splendeurs de la Ville Eternelle. Autour de lui, la nature s'épanouissait en fleurs ; à ses pieds, il avait la Place du Peuple avec ses immortels souvenirs, et la Porte Flaminienne par laquelle tant de princes et de rois, pèlerins à Rome, avaient fait leur entrée solennelle. Au loin, à sa gauche, il apercevait le Janicule où le chef des Apôtres subit le martyre ; à sa droite le fameux pont Milvius où Constantin défit Maxence en faisant arborer à la tête de ses troupes le divin *labarum* qui, du haut du ciel, lui avait promis la victoire. Pellico, dans son âme d'artiste jouissait de ce panorama unique au monde.

Cependant, de l'autre côté du Tibre, là-bas, tout droit devant lui, était un monument qui, plus que les autres semblait captiver ses regards et son cœur : c'était Saint-Pierre. Le philosophe chrétien s'en redisait à lui-même la merveilleuse histoire, il en admirait les proportions colossales..... jamais il n'avait si bien compris ce que peuvent le travail et le génie inspirés par la foi. En ce moment, l'astre du jour se couchait derrière le dôme du temple géant et l'illuminait de ses feux. Saisi d'enthousiasme, Pellico s'écria : "Que le ciel soit béni de placer sous mon regard le plus grand chef-d'œuvre des hommes et le plus grand chef-d'œuvre de Dieu !"

Quiconque a contemplé une fois le spectacle que j'ai essayé de décrire ne s'étonnera point des transports de Silvio Pellico. Cependant, ne se trompait-il pas ? Ce soleil qui brille sur le monde, il n'est pas sans taches et ne nous éclaire pas toujours. Après nous avoir donné sa lumière pendant quelques heures. il nous laisse plongés dans les ténèbres et s'en va visiter d'autres peuples. Je connais un soleil qui n'a pas de taches, astre de vérité, de justice, d'amour et de liberté sans cesse levé sur ce monde de grâce qui s'appelle l'Eglise, répandant toujours et sur toutes les nations à la fois la lumière et la chaleur. Ce soleil indéfectible, infiniment plus beau que celui qui jetait Pellico dans le ravissement, c'est la Papauté. Je le vis paraître dans toute sa majesté et sa gloire à l'entrée de la basilique vaticane..... *Lumen in cœlo !* Je le vis, et mon cœur ivre de joie l'acclama. Quel frémissement parmi la multitude qui se pressait dans le temple ! Quels cris spontanés, quel enthousiasme ! Ah ! c'est bien nous qui pouvions contempler alors le plus grand chef-d'œuvre des hommes et le plus grand chef-d'œuvre de Dieu.

Que de douces larmes coulèrent de tous les yeux et

comme la religion catholique nous apparut dans toute splendeur ! Léon XIII, entouré de quelques cardinaux était au balcon intérieur de St-Pierre ; la foule l'acclamait toujours. Enfin le silence se fit, tous les fronts s'inclinèrent, l'auguste Pontife leva les bras vers le ciel, et de cette voix qui désormais allait commander au monde entonna la formule de la bénédiction apostolique.

***

Le Vatican où il entra pour le conclave, Léon XIII n'en est point sorti. C'est de là qu'il a gouverné l'univers. Les six années de son règne qui finissent aujourd'hui ont vu s'accomplir des merveilles de zèle, de diplomatie, de courage et de charité. Qu'il vive cinq ans encore et il aura mérité le titre glorieux de pacificateur des peuples.

Quand il monta sur le trône, les ambassadeurs d'Autriche et de France composaient à peu près tout le corps diplomatique accrédité au Vatican. Aujourd'hui il reçoit des ambassadeurs ou des envoyés de toutes les puissances, sauf de la Belgique et de l'Italie. Plusieurs des gouvernements les plus hostiles ont abandonné leurs plans de guerre. L'ambassadeur de l'empire d'Allemagne, les diplomates de Russie, les députés plus ou moins avoués de Gladstone s'étonnent de gravir ensemble l'escalier du palais pontifical, et dernièrement le prince impérial d'Allemagne lui-même, le fils et héritier de l'empereur Guillaume est venu présenter ses hommages au chef suprême de la catholicité !

Au lieu d'attendre que les gouvernements vinssent à lui, Léon XIII est allé au-devant d'eux. Il ouvrit des

négociations. Celles-ci furent longues, souvent pénibles, mais le succès vint enfin les couronner. Une partie de l'Orient abjura le schisme à ses pieds ; voilà le rétablissement de la hiérarchie catholique devenu en Ecosse un fait accompli ; la persécution s'apaise en Suisse ; l'Angleterre, cette *île des saints* si chère autrefois aux souverains Pontifes se rapproche de la Cour romaine et nous voyons enfin des évêques catholiques sur les sièges depuis longtemps vacants de la Pologne et de l'Allemagne.

En ce moment toutes les nations adressent au ciel les mêmes vœux pour le triomphe complet de l'Eglise. Léon XIII, plus confiant dans la prière que dans la sagesse humaine, demande à tous les fidèles de prier avec lui. Puissent ces supplications ardentes être entendues et exaucées. Puissions-nous voir bientôt l'Italie reconnaître les droits de la Papauté, et Léon XIII indépendant à Rome poursuivre sans entraves l'œuvre de régénération sociale, intellectuelle et morale à laquelle il a voué ses forces et sa vie !

L'abbé Bruchési.

LA LANGUE ACADIENNE

Un grand nombre de Français s'imaginent que les Canadiens parlent un jargon formé d'un peu de vieux français et de beaucoup d'Iroquois et d'Algonquin. Les Canadiens, de leur côté, affirmaient, jusqu'à ces derniers temps, et beaucoup le croient encore, que le langage des Acadiens est un patois à peu près inintelligible.

Les uns et les autres sont dans l'erreur. Il y a peu de départements en France où le paysan parle un français aussi pur qu'au Bas-Canada, et le patois proprement dit n'existe nulle part en Acadie.

L'idiome que parlent les Acadiens est une des branches les plus fécondes et les mieux conservées de la langue d'*Oil*. C'est identiquement la langue qui se parlait au seizième siècle, et qui se parle encore aujourd'hui, dans l'Ile-de-France, dans le Maine, la Touraine, l'Orléanais, la Champagne. De sorte que si nos origines acadiennes étaient perdues, nous pourrions toujours, au moyen de notre parler, les retracer jusqu'à leur source, et reconstituer notre blason français.

Ce n'est pas que la langue française ne se soit altérée sous quelques rapports, en Acadie, depuis 1604, ou plutôt depuis 1632, date véritable de la fondation du pays. Elle s'est altérée dans une certaine proportion au Canada, et même en France.

Les termes anglais désignant les inventions modernes, vapeur, chemin de fer, électricité, ont fait irruption de tous côtés dans le domaine de la langue

française, et ont été suivis de près, au Canada, par les termes du commerce, et, en France, par ceux du sport. Mais dans ses parties essentielles, dans sa physionomie toute française, dans son vocabulaire des choses du passé, dans ses locutions et tournures gauloises, dans ses proverbes, dans sa construction grammaticale et dans sa prononciation, le parler des Acadiens est ce qu'il était il y a deux siècles et demi.

Pour bien juger de la valeur intrinsèque et des ressources littéraires d'une langue nouvellement formée, il faut considérer ce qu'elle est susceptible de produire dans des mains habiles, et ne pas trop s'attarder à analyser ses formes grammaticales actuelles. Quand Rabelais a écrit Pentagruel et Gargantua, les lois de la langue française étaient encore tâtonnantes et indécises. Elles ne furent fixées qu'au siècle suivant. Chaucer est inintelligible pour la plupart des lecteurs anglais ; et c'est du chaos des dialectes italiens que Pétrarque a façonné la langue musicale par excellence des temps modernes. Une langue populaire est un joyau brut. Le lapidaire, c'est-à-dire l'écrivain de génie qui s'en empare, ne lui demande que la transparence de l'eau et la pureté des couleurs. C'est un bloc de marbre entre les mains d'un sculpteur. L'homme à l'équerre et au compas, le grammairien, vient ensuite et pose les règles.

Dans aucun pays du monde, le langage populaire n'est le langage limé, frotté et policé que nous trouvons dans les auteurs. Il n'en est que la matière première. Même à Rome, à côté du latin savant dont Ciceron et Virgile nous ont laissé les formes les plus parfaites, il y avait le latin du peuple, que Quintilien appelle *sermo quotidianus*, et que vraisemblablement plus d'un chevalier et d'un père conscrit parlaient. Ainsi, l'idiome acadien n'ayant jamais été écrit, il ne faut pas lui demander les constructions savantes de la grammaire.

Ce n'est pas là que gît sa richesse : c'est dans ses locutions prises aux sources primitives de la langue et fidèlement conservées ; c'est dans le génie de certaines constructions naïves et savantes en même temps, et surtout dans son vocabulaire.

Le plus grand nombre des vocables acadiens se trouvent, quoique légèrement modifiés en certains cas, dans le dictionnaire de l'Académie ; d'autres ont retenu l'ancienne signification française et en sont demeurés là ; quelques-uns, à côté de l'acception primitive qui subsiste encore, ont reçu des applications nouvelles ; il y en a, de formation récente, qui viennent de l'anglais, et dont le travail d'assimilation est si complet que leurs éléments constitutifs disparaissent entièrement, comme *assouer*, pour actioner, intenter un procès, *sévèrer* pour arpenter ; mais ceux-là même qu'on ne trouve pas dans les grands dictionnaires ont conservé une physionomie, ou, comme dirait Montaigne, un *visaige* si français, qu'il est impossible de ne pas les reconnaître pour des fils de la grande et belle famille française. Les formes prototypiques et essentielles des mots, verbes et substantifs, sont identiquement celles de nos meilleurs vocables français, et cela suffit pour établir l'homogénéité des deux langues.

L'acadien se recrute, au reste, où le français s'est recruté, du celtique, du teuton, de l'anglo-saxon, du grec, du romain et du latin. Plusieurs mots acadiens ont même adouci les aspérités de leurs racines, que le français s'est incorporées sans les digérer, ceux surtout qui proviennent des langues du nord, tandis que d'autres voilent à peine sous une gaze transparente, les formes plus douces, les contours mieux arrondis des mots romans ou latins dont ils sortent. Ainsi nous disons *malfecteur* pour malfaiteur, conservant et pronon-

çant le *c* étymologique du latin *malefactor*, comme cela se voit encore dans les vieux auteurs français. Nous disons aussi *escouer* pour secouer, du latin *excutio*, *ajider* ou *aüder* pour aider, de *adjuvare*, *berbis* pour brebis, de *vervex* en basse latinité *berbex*, et en roman *berbitz*. Il est fort probable que le peuple de Rome, même du temps d'Horace, prononçait ce mot à peu près comme les Acadiens, puisque l'on trouve *berbix* dans Pétrone.

Par contre le mot brosse, en anglais *brush*, et en allemand *burste*, qui vient du Germain, se prononce *brousse*, en Acadie, ce qui est plus doux ; et abriter, qui vient du vieux tudesque *birihan*, et selon Diez de l'Allemand *bergen*, prend la forme adoucie de *abrier*, qu'on retrouve dans l'ancien français.

Une particularité remarquable du parler acadien, c'est la tendance, bien plus prononcée que dans le parler canadien et français, à convertir la voyelle *o*, qui est comparativement dure, en la diphthongue *ou* qui est plus douce. Ainsi, contrairement à ce qui existe en français, les voyelles latines *o* et *u*, dans tous les mots en *omme* et en *onne*, où elles se sont conservées, se prononcent *ou*, en Acadie. Homme devient *houme*, pomme *poume*, bonne, *boune*. La règle ne s'applique qu'aux mots dérivés du latin, où les voyelles *o* et *u* formaient la pénultième, et qui ont une prononciation pleine en français. Lorsque le son est nasal en français, comme il arrive pour tous les dérivés des mots latins se terminant en *o*, la prononciation acadienne ne diffère pas de celle du conservatoire : *missio*, donne mission, à Shediac comme à Paris, *cardo*, chardon, *nomen*, nom. Mais *bonus* qui, au masculin, fait bon, se prononce *boune* au féminin : une *boune poume*. Dans bonne le son est plein, tandis que dans bon il est nasal.

Cette permutation de l'*u* et de l'*o*, en *ou*, excepté pour les mots qui se terminent en *omme* et en *onne*, est très commune dans la langue française : *gula* a fait goulu, goulot, dérivés de goule ; *dubitare* a fait douter, *amor*, amour. Je trouve cependant une note discordante à cette harmonie : dans plusieurs endroits acadiens j'ai entendu prononcer *jornée* pour journée. C'est l'inverse de la loi que nous venons de constater. D'où vient cette exception ? Est-ce de ce que l'*u* de *diurnus* est long, et qu'il est bref dans *gula* et *dubitare* ? Ce ne peut pas être cela, cependant, puisque le mot même avec lequel j'ai commencé ma phrase, d'*ou*, vient de *unde*, qui est long, et se prononce en Acadie de la même manière qu'en France.

Ce qui est certain, c'est que l'*o* latin (et roman) se prouçait *ou*, et que la prononciation de l'*u* ne différait guère de celle de l'*o*. Par conséquent *houme* est plus près de son radical *homo* que homme, et *boune*, de *bona* que bonne. Au reste, on prononçait *houme*, que l'on écrivait *hom*, *home*, au Moyen-Age, et même au XVIe siècle. Rabelais écrit *marmouner* (mot conservé en Acadie pour marmotter) *entouner* pour entonner, *gabiouner* pour gabionner ; et grand nombre d'autres écrivains antérieurs au XVIIe siècle écrivent comme lui. Ces mots se prononçaient alors à l'acadienne, et se prononcent encore aussi dans plusieurs provinces de France, notamment en Berry.

Pour ce qui est du parler en général, la prononciation n'est certainement pas moins française en Acadie qu'au Canada. J'ose même dire qu'elle se rapproche davantage de la prononciation des environs de Tours et du centre de la France, laquelle est à peu près celle du théâtre de Molière. La prononciation canadienne est plus norma

Le caractère normand du parler canadien se montre surtout dans les mots terminés en *oi*, moi, toi, droit, je crois, que le peuple et. quelques fois, les personnes instruites. prononcent *moé. toé, draitte.* ou *drette.* je *croé* ou je *creis.* C'est encore ainsi que les habitants du Guernesey prononcent ces mots. Disons en passant, que roi, loi, etc., se sont prononcés primitivement *rey, ley, rei, lei,* et qu'il n'y a pas encore bien des siècles que l'on disait *aveine* pour avoine, du latin *avena*, à la cour de France. Il est même resté de cette prononciation *Avesnes* (pour avoine) nom du chef-lieu de l'arrondissement du Nord. On sait, au reste. l'influence qu'a eue le parler de la cour des ducs de Normandie sur celle des rois de France ; et si langue d'*Oil* a prévalu sur la langue d'*Oc*, cela est dû incontestablement à la prépondérance politique du nord.

Il y a aussi une différence notable entre la prononciation acadienne. et la prononciation canadienne des lettres *gu. qu. di, tu.* suivies d'une voyelle. Parmi le peuple du Canada la prononciation de ces mots est indécise. Elle prend souvent une forme dure, *cuyau* pour tuyau. le bon *yeu* pour le bon Dieu, *ti* pour qui, un *yueux.* ou quelque chose d'approchant, pour un gueux, le *yable* pour le diable. Dans mon pays la prononciation de ces mots s'adoucit à la manière italienne et romane : qui se prononce *tchi.* comme le *ci* italien dans *cicerone* et le *ch* anglais dans *chip.* Le *gu* de gueux se prononce comme le *g* anglais dans *gin.*

Mais comme je me propose de faire une étude sur cette particularité de prononciation, je n'en dirai pas davantage ici.

Le langage canadien a un point de supériorité sur le parler acadien. c'est la conjugaison des verbes. Notre conjugaison, en Acadie, est défectueuse et très primi-

tive. Sauf les auxiliaires, tous nos verbes, ou à peu près, se conjuguent régulièrement dans tous leurs temps, et nous n'avons du subjonctif que le présent. De plus le *j'ons* et le *j'avons* se sont conservés dans plusieurs centres acadiens. *J'ai, tu as, ou t'as, il a, j'avons, vous avez, ils ont ou ils avont.* Par contre, l'emploi du pronom indéfini *on* pour nous, est bien moins répandu qu'au Canada.

Mais ce n'est pas, comme je l'ai dit plus haut, dans les finesses de la grammaire qu'il faut chercher la physionomie native d'une langue qui n'a jamais été écrite, c'est dans son vocabulaire et dans l'ordonnance, la formation naturelle de sa phrase. Voyez quel parti George Sand a su tirer du patois du nord de la France dans la *Petite Fadette* et dans *Francois le Champi ?* Quel arôme champêtre dans ce parler naif, primitif, simple, limpide, diaphane, comme l'âme des paysans qu'elle met en scène ! "Retirance" pour logis, "oubliance" pour oubli, " le feu-follet ne fait du mal qu'à ceux qu'il épeure," " Madelon était bien malcontente de lui," toutes ces expressions et une foule d'autres, que l'Académie n'admet pas, et qui ressemblent, sous la plume charmeresse de George Sand à du français le plus pur, donnent une suavité infinie à ses deux petits romans.

J'ai souvent rêvé de réhabiliter de cette manière nos mots acadiens les plus expressifs, nos locutions les plus gauloises. N'ayant ni les moyens, ni les talents nécessaires pour écrire un roman, j'ai fait de la compilation, et quelques fois de l'étymologie. Rabelais seul m'a donné trois ou quatre cents mots et tours acadiens, dont le dictionnaire des Quarante ne fait pas mention. Quel travail intéressant et utile ce serait de retracer l'histoire de nos mots et locutions, à peu près comme M. Tanguay a reconstruit la généalogie de nos familles !

Charles Nodier nous dit qu'il faut chercher dans les patois toutes les origines de la langue française, et Nisard veut " un garde-des-sceaux de l'étymologie." Il est certain qu'il y a, au Canada et en Acadie, une mine considérable, inépuisable de mots et de locutions à exploiter ; et si jamais notre littérature nationale attire sérieusement l'attention des littératures étrangères, et s'impose à celle de la France, ce sera quand nos écrivains sauront judicieusement tirer parti des richesses ignorées de notre idiome, et insérer dans leurs œuvres d'art, comme des joyaux précieux exhumés de la poussière de l'antiquité, nos belles et vieilles locutions françaises.

PASCAL POIRIER.

L'ISLE AUX DÉMONS

(*Suite*)

IV

FATALITÉ

Dans les vastes fourmilières humaines telles que Paris, les plus grands évènements ne laissent qu'une impression d'un moment, et les faits ordinaires se perdent, comme les eaux d'une chute, dans ce torrent qui emporte les hommes et les choses et qu'on appelle le temps. Chaque année, l'oubli enveloppe le passé dans son éternel linceul et souvent fait disparaître jusqu'aux traces de ce qui a été. Les mois viennent tour à tour, avec des décors différents, apporter leurs plaisirs et leurs tristesses, leurs fleurs et leurs deuils. Et quand le dernier jour de l'un s'en va, le premier de l'autre fait oublier celui qui n'est plus.

Aussi depuis deux mois qu'il parcourait Paris, à la recherche du mystère qui avait environné la mort de Georges de Roberval, M. de Kermer s'était-il heurté à l'indifférence de ceux qui auraient pu le renseigner. Personne n'avait songé à savoir ce qu'étaient devenus les acteurs du drame dont M. de Roberval avait été la victime. Tout ce que put apprendre Gontran fut que M. de Forgues avait été tué par un officier de marine,

le surlendemain du crime, pour avoir voulu accuser du meurtre de Georges un gentilhomme dont on ignorait le nom.

Gontran se perdait dans mille suppositions que la raison lui faisait bientôt rejeter ; une seule, qui eût été la vraie, ne lui vint pas à l'esprit. Et il se demandait ce qui avait pu pousser Henri de Forgues à le calomnier auprès de Mademoiselle de Roberval.

Gontran de Kermer pensait toujours à cette belle jeune fille qu'il avait connue en Bretagne. Le souvenir de Marguerite, si douce, si fière, si résignée dans la mélancolie de son existence, était profondément gravé en lui. Il aimait d'un amour qui touchait à l'adoration, comme on aime d'un premier amour.

Ce qu'il éprouvait, ce n'était pas cette passion ardente, enthousiaste qu'on rencontre souvent, mais il sentait couler dans ses veines une flamme douce qui pouvait le tuer en s'arrêtant. Gontran n'avait plus qu'une ambition, qu'un désir, qu'une espérance, se faire aimer de Mademoiselle de Roberval, lui rendre le bonheur, pouvoir lui consacrer sa vie.

Mais il s'appelait Gontran de Kermer, et ce nom était pour la jeune fille celui du meurtrier de son frère. Il fallait donc découvrir l'assassin et cette tâche devenait chaque jour plus difficile. Le jeune homme se roidissait contre les obstacles et son énergie grandissait en raison des difficultés. Les jours passaient sans amener rien de nouveau. Gontran se cramponnait à un dernier espoir, retrouver l'officier de marine ; mais celui-ci était à l'étranger, et il fallait attendre que le temps livrât la clef du mystère.

Tant qu'il put travailler, chercher, s'occuper, M. de

Kermer se sentit du courage, de l'ardeur; mais dès l'instant où il fut réduit à l'impuissance, et qu'attendre devint son unique occupation, il se courba sous le désœuvrement. Il était las de cette lutte stérile de chaque heure ; il ne pouvait plus refouler son amour qui lui faisait impitoyablement désirer revoir Mademoiselle de Roberval.

Un jour, il se décida à partir pour la Bretagne.

—Je dirai mon nom, se répétait-il, je protesterai de mon innocence, je lui parlerai de mon amour. Elle aura foi en moi et je lui donnerai ma vie.

Au moment du départ, il hésita. Quelques jours se passèrent.

Enfin, un soir, plus abattu, plus découragé que jamais, se révoltant contre la destinée, ne pouvant plus vivre dans une telle anxiété, il écrivit cette lettre :

" MADEMOISELLE,

" Après avoir en vain épuisé toutes les recherches et
" obtenu la certitude que le temps seul pourra dévoiler
" le secret que j'ai demandé à tous les échos, je viens
" vous apporter, à l'encontre de la lettre de M. de
" Forgues, le témoignage d'un homme d'honneur, vic-
" time d'une odieuse calomnie.

" Lorsque je reçus l'hospitalité au château d'Yvonic
" je revenais d'une mission secrète que m'avait confiée
" le Roi, et pour le succès de laquelle je dus prendre
" un nom d'emprunt que je portais encore alors. C'est
" la raison qui m'a fait garder le silence au Carrefour-
" du-Maudit, quand vous avez appris à Gontran de
" Kermer lui-même qu'il était l'assassin de Georges de
" Roberval dont il ignorait la mort.

"Celui qui m'a accusé a emporté dans la tombe le "secret de sa perfidie. Un seul homme aujourd'hui "pourrait peut-être révéler la vérité : c'est un officier "de marine qui a tué M. de Forgues après l'avoir pro-"voqué, la veille, comme un lâche et un misérable. "Mais cet homme est parti il y a neuf mois, et il "voyage maintenant à l'étranger.

"Je ne veux pas ici protester de mon innocence. Mon "nom, mon affirmation, l'amitié que m'a toujours té-"moignée Georges, et plus que cela, l'intuition de la "vérité de mes paroles, doivent vous dire que je n'ai "pu me rendre coupable d'un pareil forfait.

"Maintenant, Mademoiselle, vous savez le respect, "l'amour que j'ai pour vous, amour profond, sacré, "irrésistible, qui me prend chacune de mes pensées et "fait de moi l'ombre attachée à votre souvenir. J'i-"gnore quels sont les sentiments que j'ai pu vous ins-"pirer, mais je vous conjure de ne pas briser l'espé-"rance dans mon âme, car ce serait une vie atroce que "celle d'où je devrais bannir votre nom. Dites-moi "que vous ne croyez point à la honte de Gontran de "Kermer, dites-moi que vous avez oublié la haine deux "ans nourrie contre le nom que je porte. Mais dites-"moi surtout que vous ne repoussez pas mon dévoû-"ment, mon amour. J'ai besoin d'apprendre ces choses "de votre part pour que la paix revienne dans mon "cœur. Dites-les moi, et je vous bénirai à genoux, vous "aujourd'hui l'ange de l'espérance, demain peut-être la "source de mon désespoir.

"GONTRAN DE KERMER."

Après le départ de Gontran, Mademoiselle de Roberval était demeurée plus sombre que jamais. Le Comte eut beau chercher pour elle la distraction dans de lon-

gues courses à travers les bois, dans la visite des chaumières et des hameaux, le sourire qu'elle avait parfois encore jusque-là, ne revint plus sur sa bouche. Elle n'avait pas dit au vieillard la cause du brusque départ de M. de Ruvert, et lui, devinant que là était sa souffrance, ne l'avait pas interrogée. Seulement il s'apercevait de plus en plus chaque jour du vide immense que le départ de l'étranger avait laissé au cœur de sa pupille.

En effet, depuis lors, Marguerite ne songeait qu'à ce beau cavalier qu'elle aimait, et dont elle ignorait le secret. Elle croyait à sa loyauté comme elle croyait en Dieu. Sans pouvoir expliquer la raison de son brusque départ, elle savait qu'il était parti sous le coup de la fatalité et elle attendait son retour avec confiance. Toutefois le temps se passait sans nouvelles et la jeune fille souffrait de ce silence dont elle ne savait pas la cause.

Un matin, le facteur apporta une large enveloppe scellée de noir. Le cachet portait pour devise : "Loyal en tout." Le Comte remit lui-même la lettre à Mademoiselle de Roberval dont la figure s'illumina et qui courut s'enfermer dans sa chambre.

Avant de le briser, Marguerite contempla un instant le sceau sur lequel le mot : Loyal, se détachait au-dessous des armes. Enfin elle le rompit et parcourut fiévreusement la lettre de Gontran, qu'elle relut aussitôt.

Quand elle eut fini ses yeux se remplirent de larmes. Elle resta longtemps le regard perdu dans le vide, sans pensée, presqu'inconsciente. Puis tout à coup elle fondit en sanglots et tomba à genoux. Ses lèvres ne remuèrent pas, mais la Vierge entendit la prière de la jeune fille.

Après un instant, Mademoiselle de Roberval se releva plus calme et s'appuyant sur une petite table qui lui servait de secrétaire, elle écrivit :

" Monsieur de KERMER.

" Dans l'incertitude où je suis sur les faits qui ont
" entouré la mort de mon frère, il est de mon devoir de
" mettre fin à des relations que dans d'autres circons-
" tances j'eusse été heureuse de continuer avec vous.
" Merci de l'intérêt que vous me témoignez mais que
" tout soit fini entre nous. La tombe a emporté un
" bonheur qu'elle seule pourra me rendre. Adieu.

" MARGUERITE DE ROBERVAL."

La jeune fille remit elle-même la lettre au vieillard.

—A Gontran de Kermer, l'assassin de.....

—Non, mon oncle, Gontran de Kermer, à qui vous avez donné l'hospitalité dans la personne de M. de Ruvert, n'est pas l'assassin de mon frère.

—Alors, quel est le meurtrier ?

—Dieu le sait !

Ce fut tout. La lettre fut expédiée et on ne parla plus de ces choses au château.

Sur la fin de l'hiver, le Comte Yvon, brisé par les chagrins et par les ans, s'éteignit doucement entre les bras de sa pupille. Mademoiselle de Roberval tombait sous la tutelle du marquis de LaRoque, un cousin, qui partait bientôt pour l'Amérique et qui proposa à la jeune fille un voyage au Canada. Marguerite accepta et se prépara dès lors à quitter la Bretagne.

V

EN MER

A l'époque des voyages de Jacques Cartier au Canada, l'Europe s'agitait depuis près d'un siècle au bruit des découvertes d'outre-mer. Le nouveau continent, dont on proclamait la beauté, la richesse et la grandeur, apparaissait avec le prestige de l'inconnu et s'entourait du charme mystérieux des créations étranges. Une curiosité sans bornes poussait les esprits vers la jeune Amérique, et déjà germait ce mouvement fécond qui devait faire se rencontrer plus tard les vieilles puissances aux champs de gloire du Nouveau-Monde.

L'avenir réservait aux races du Midi cette partie de l'Amérique où le soleil est plus ardent, la nature plus expansive. Et il gardait à celles du Nord l'autre moitié, à elle seule plus grande que l'Europe, qui devait être un jour le foyer de l'industrie du monde, le sol du progrès et la terre de la liberté.

L'heure n'avait pas encore sonné pour l'accomplissement de ces événements, mais l'œuvre de préparation, le travail d'enfantement se faisait peu à peu. Chaque pays de l'Europe marchait déjà dans la direction de ses destinées. Pendant que l'Espagne envoyait Fernand Cortez à la conquête du Mexique, la France dirigeait ses expéditions vers les rivages du Nord-Amérique.

Jacques Cartier, à son retour d'un premier voyage au Canada, avait ramené avec lui le roi Donnacona dont les récits merveilleux créèrent une profonde impression

à la cour de France. François I voulut tenter l'établissement d'une colonie en Amérique et nomma, dans ce but, le marquis de LaRoque, sieur de Roberval, "vice-roi et lieutenant-général des terres du Canada."

Toutefois, ce ne fut que deux ans après l'octroi des Lettres-Patentes qui créaient ce poste, que M. de Roberval put quitter la France. Il fit voile le 16 avril 1542 de la Rochelle, suivi par deux bâtiments chargés des hommes et des choses nécessaires à l'établissement d'une colonie.

Les navires de ce temps étaient loin d'offrir ce comfort et d'avoir ces dimensions qui font de nos vaisseaux d'aujourd'hui de véritables palais flottants. Un historien raconte de ceux du marquis de la Roche * qu'ils étaient si petits qu'on pouvait se laver les mains à la mer, par-dessus bord. On avait préparé dans le navire du vice-roi deux cabines dont l'une pour ce dernier, et l'autre pour Mademoiselle de Roberval qui était à bord.

Marguerite n'avait guère changé depuis les lugubres évènements de l'hiver. C'était toujours la douce jeune fille que nous avons connue en Bretagne. Seulement la souffrance avait posé une nouvelle empreinte sur sa figure et ses yeux gardaient la sombre expression du malheur. Mademoiselle de Roberval se tenait à l'écart. A la tombée du jour, elle montait sur le pont, au bras du marquis de LaRoque, regardait distraitement les derniers reflets du couchant sur la mer et redescendait à sa cabine.

Le temps n'avait ni effacé, ni diminué chez elle le

* Il ne faut pas confondre le marquis de LaRoque, sieur de Roberval, avec le marquis de la Roche qui tenta de fonder une colonie sur l'Ile de Sable, en 1598.

souvenir de Gontran de Kermer. L'étincelle divine venue du cœur du jeune homme à celui de la jeune fille, la consumait lentement. Elle prenait un âpre plaisir à souffrir ainsi, à évoquer chacun des instants passés près de Gontran au château d'Yvonic. C'était à peine maintenant si elle pleurait son frère ; le deuil de son amour perdu avait absorbé celui d'une affection morte.

Du jour où elle rencontra M. de Kermer, elle sentit que sa vie n'en faisait plus qu'une avec celle de Gontran, que les battements de leurs cœurs étaient les mêmes et que l'heure où l'un des chaînons qui liaient leurs existences se briserait, serait une heure fatale.

Ce chaînon avait été brisé par le destin. Et depuis, l'éloignement se faisait de plus en plus grand, l'amertume plus profonde, l'avenir plus sombre.

La vie apparaissait maintenant aux yeux de la jeune fille, ainsi qu'une route aride et montueuse qu'elle devait gravir sans appui pour arriver bientôt à l'isolement complet. De quelque côté qu'elle tournât les yeux, le même abandon l'environnait, la même solitude, la même désolation. La séparation était pour elle un abîme infranchissable qui la tenait désormais prisonnière du malheur.

Qu'étaient devenues ses premières années, âge de bonheur, où tout était bon et riant dans sa vie, où la poésie et l'espérance berçaient ses rêves d'enfant, où l'insouciance dorait ses jours ? Ses larmes seules répondaient à cette muette interrogation.

***

Le commandement de l'un des navires de la suite du vice-roi, avait été confié à un officier de marine que son expérience et un voyage antérieur en Amérique recommandaient tout particulièrement pour ce poste. A la démarche de cet officier, à ses relations avec les gens de bord, on reconnaissait en lui un de ces élégants et intrépides marins, comme la France en sait produire, aussi calmes et courageux à l'heure du danger que courtois et spirituels camarades dans la vie de chaque jour. On le nommait le lieutenant Brunelle.

Cet homme, nous l'avons déjà rencontré ; nous l'avons vu un jour se lever entre l'innocence et le crime, et venger la mort de Georges de Roberval.

Par un de ces enchainements secrets dont Dieu tient les trames et qui produisent quelquefois des chocs d'où résulte la lumière, Gontran de Kermer se trouvait à bord du navire qui portait M. Charles Brunelle.

Après avoir reçu la lettre de Mademoiselle de Roberval, M. de Kermer désespéré, ne songeant plus qu'à cette fatalité qui le séparait de la femme aimée, se rejeta sur la seule alternative qui lui restât, retrouver l'officier de marine. Il sut que ce dernier était quelques mois auparavant en Amérique et il se décida à s'embarquer pour le nouveau continent. Le hasard fit qu'il prit passage sur le navire que commandait l'homme dont il allait chercher la trace.

M. de Kermer et M. Brunelle s'étaient souvent rencontrés autrefois chez Georges de Roberval. Leur amitié pour ce dernier avait créé entre eux un courant de

sympathie dont ils gardaient le meilleur souvenir. Ce fut donc avec un sentiment de joyeuse surprise que Gontran retrouva sitôt le lieutenant qui de son côté ne s'attendait pas à cette heureuse rencontre.

Le soir même du jour du départ, au moment où la terre de France s'évanouissait lentement au loin, tous deux se rejoignirent et se prirent à causer du passé, de Paris, de tout ce qu'ensemble ils avaient connu près de trois ans plus tôt.

Gontran ne tarda pas à entamer le sujet de son voyage. Il fit au lieutenant le récit de son séjour au château d'Yvonic ; il lui dit son amour pour Mademoiselle de Roberval et les obstacles qu'il avait rencontrés à la réalisation de ses vœux.

—Henri de Forgues, fit le lieutenant, a assassiné Georges, et j'ai été moi-même témoin du crime. Seulement je ne m'explique pas ce qui a pu pousser ce misérable à vous accuser auprès de Mademoiselle de Roberval.

—C'est ce que je n'ai pu comprendre.

—Mais dites-moi, reprit le lieutenant, le désir de savoir le secret que je viens de vous révéler, est-il bien le seul motif de votre voyage ?

—Que voulez-vous dire ?

—Le départ de Mademoiselle de Roberval n'a-t-il pas influé sur votre détermination ?

—Mademoiselle de Roberval ?.....

—Oui, qui est avec le vice-roi en route pour le Canada.

—Oh ! ce serait trop de bonheur !.....

—C'est pourtant la vérité, ajouta M. Brunelle.

Et il apprit à M. de Kermer la mort du Comte Yvon qui avait laissé la jeune fille sous la tutelle du marquis de LaRoque, et le voyage que Mademoiselle de Roberval avait accepté de faire au Canada.

La soirée était déjà avancée quand le lieutenant et M. de Kermer se séparèrent. La nuit était noire, une nuit sans lune, sans étoiles. A l'arrière du navire, la mer s'illuminait de lueurs phosphorescentes. Le bonheur entrait à flots dans l'âme de Gontran qui se berçait de l'espoir d'une prochaine rencontre.

La traversée dura près de deux mois. Ce ne fut qu'aux premiers jours de juin que les navires de l'expédition se rejoignirent sur les côtes de Terreneuve, au hâvre St-Jean.

Aussitôt qu'il put traverser d'un bâtiment à l'autre, M. de Kermer fit prévenir Mademoiselle de Roberval de sa présence, par le lieutenant qui avait connu la jeune fille avant le départ. Bien que le marquis de LaRoque fût descendu à terre et que l'heure fût avancée, celle-ci voulut voir immédiatement le jeune homme.

Quelques instants plus tard, Gontran était aux genoux de Marguerite, plongeant ses yeux dans les siens, lui disant ses souffrances, ses espoirs, ses découragements.

—Me pardonnerez-vous, Gontran, lui répondait-elle, d'avoir douté de vous, d'avoir repoussé cette voix intérieure qui me disait que j'avais tort, de vous avoir éloigné quand je me sentais mourir de ne plus vous voir !

—Enfant ! reprenait-il avec toute son âme, je vous

bénis de ces souffrances pour la joie de vous retrouver. Je vous aime, comme on aime quand la vie s'ouvre rayonnante devant nos pas et que Dieu nous sourit d'en haut. Depuis notre séparation, je n'avais plus qu'une pensée, qu'une espérance, et, un jour, j'ai cru que tout était fini !.....

Longtemps il parla ainsi, racontant toute sa vie depuis leur séparation. Les heures s'écoulaient dans ces suaves expansions de leur amour.

Les douze coups de minuit tintèrent à la cloche de bord ; ils n'entendirent pas. Tout-à-coup un homme s'élança brusquement dans la cabine.

—Comment ! un étranger ici à cette heure !.....

Gontran se dressa devant le vice-roi, le regard éclatant d'indignation, révolté de cette grossière attaque :

—Que veut dire ceci ? demanda-t-il.

—Ceci veut dire que vous êtes chez Mademoiselle de Roberval, et que si elle consent à déshonorer le nom qu'elle porte, je suis là, moi, pour le défendre.

—Monsieur, je vous jure que Mademoiselle de Roberval est.....

—Je suis seul juge des actes de Mademoiselle de Roberval. Sortez d'ici, Monsieur !

Le jeune homme hésita ; sa poitrine se gonflait sous un sentiment de révolte :

—Vous commandez à bord et je dois obéir !..... Mais, ajouta-t-il en tendant la main vers la jeune fille, souve-

nez-vous, Monsieur, que cette femme est ma fiancée, et que si vous touchez à un seul cheveu de sa tête, je serai là pour la protéger !

Le vice-roi ne répondit pas. Il se tourna vers Marguerite qui fondait en larmes, et lui jeta rudement ces mots :

—Si c'est ainsi que vous entendez l'honneur des de Roberval, vous apprendrez bientôt qu'on se joue pas vainement de ceux qui sont chargés d'y veiller.

Et il sortit. Mademoiselle de Roberval s'affaissa par terre ; tout son corps se brisait sous le choc de la douleur :

—Mon Dieu, mon Dieu, sanglota-t-elle, pourquoi toujours frapper sur moi ?

Quelqu'un lui mit doucement une main sur l'épaule ; c'était le lieutenant Brunelle.

—Du courage, mon enfant, lui dit-il d'une voix douce comme celle de l'espérance.

VI

LE MONDE INVISIBLE

Quand on porte sa pensée vers les temps qui précédèrent la découverte de l'Amérique, et que l'on songe à ces vastes solitudes alors inexplorées, on se sent pris d'admiration pour le spectacle que devait présenter cette partie du globe. L'industrie n'avait pas encore posé sa large empreinte sur les beautés primitives de l'Atlantide. Que la nature était grande, que tout était har-

monieux dans cet ensemble d'une création sublime ! Les forêts, les montagnes, les fleuves, les rochers, les plaines, tout portait intact son cachet virginal. Et à travers les murmures du vent et des eaux, on entendait partout des Bardes invisibles chanter la grandeur de chaque chose créée.

Plus tard, lorsque les hommes des vieux pays pénétrèrent dans ce continent, ils furent saisis de stupeur. L'aube qui éclaira leurs premiers pas dut être si calme, si pure ! La contemplation de ces espaces, tels que sortis de la main de Dieu, les frappa d'étonnement. Dans la pousse des arbres et des plantes, dans l'éclosion des nids et de fleurs, dans la puissante expansion d'une sève universelle, éclatait la force et la fécondité de cette terre nouvelle.

Jusqu'à cette époque, l'Amérique n'était habitée que par les enfants de la nature et les animaux sauvages. L'harmonie et la sereine majesté qui y régnaient de toutes parts n'avaient jamais été troublées, jamais une main impie n'avait profané la virginité du sol. A l'arrivée des découvreurs un long cri de révolte s'éleva d'un océan à l'autre ; l'aigle s'élança de son aire, le fauve se souleva dans son antre, les habitants des airs quittèrent leurs nids, les arbres se courbèrent sous un vent inconnu, et les fleuves et les rivières se gonflèrent dans leurs lits qui semblèrent trop petits pour les contenir.

Mais le pionnier du progrès s'avançait en maître, le front haut, attiré par l'ambition et fasciné par l'universelle magnificence de ce monde nouveau. De toutes les parties de l'Europe, depuis les régions glacées du nord jusqu'aux climats bénis du soleil, chaque nation envoyait son contingent à l'œuvre de la civilisation. Les races scandinaves d'abord, puis les Bretons, les

Normands, les Basques, traversèrent l'Atlantique. Alors commença la grande lutte des peuples dans le travail des découvertes ; ces intrépides enfants de la mer en furent les premiers combattants, et chacun d'eux eut son lambeau de gloire.

Pour les hommes d'outre-mer, la nouveauté des choses, la surprise de l'inconnu, l'étrangeté des lieux et surtout l'incomparable beauté de tout ce qu'ils voyaient, avaient un sens mystérieux, insaissable. Leur intelligence s'arrêtait en face de l'ignorance qui avait tenu cachés, pendant des milliers d'ans, les domaines de l'Amérique aux autres habitants du globe. A cela venaient s'ajouter des faits surnaturels, inexplicables, que racontaient des personnes qui en avaient été les témoins. La superstition s'empara des idées, et la crainte parfois mais plus souvent l'imagination aidant, les marins peuplèrent certains endroits d'esprits fantastiques et de dieux du mal, et ils établirent tout un monde invisible qui aurait, jusques-là, présidé aux destinées de ce continent.

La tradition, l'histoire, les relations de voyage nous ont transmis les contes merveilleux qui faisaient, dans ces temps, l'effroi des voyageurs. Rien de gracieux et de sombre à la fois comme ces créations fantaisistes ou exagérées de l'esprit du moyen-âge, que le peuple conserve pieusement et qui font chez nous le charme des longues veillées d'hiver.

De nos jours, beaucoup de personnes, se renfermant dans un scepticisme ignorant et se retranchant derrière leur prétendu savoir de la réalité, appellent superstition tout ce qui touche à l'ordre surnaturel. Sans s'en apercevoir, elles nient les traditions de toute l'humanité, elles mettent de côté l'expérience des siècles et ridicu-

lisent des millions d'hommes qui ont cru, depuis la plus haute antiquité, aux relations de la terre avec le monde invisible.

De quel droit voudraient-elles enlever aux légendes du passé leur poésie et leurs charmes par la négation de l'existence des esprits. D'ailleurs, qui sait aujourd'hui ce qu'il y a de vrai ou de faux, de juste ou de surchargé dans ces récits d'un autre âge ? Les Génies autrefois ont dû exister comme il en existe encore maintenant. Je ne veux pas ici parler des ridicules inventions que la peur et la sottise répandent trop souvent parmi les populations. La superstition est une erreur. Elle engendre le doute et conduit à l'affaiblissement de la foi. Le fatalisme vient de là ; cette idée que tout ce qui nous arrive est décidé d'avance et qu'on ne saurait s'y soustraire, est anti-catholique. C'est donc à tort que l'on comprend généralement dans le mot superstition les manifestations du monde surnaturel. Ces manifestations se produisent rarement, mais il n'est pas possible de rejeter l'idée qu'il y a entre la terre et les Esprits des relations que nous ne pouvons expliquer, malgré la certitude que nous avons de leur existence.

Dans la nature, il y a un enchaînement frappant qui rattache toutes choses à l'homme,—les plantes, les animaux, les éléments. Quand la raison a parcouru l'ensemble parfait et harmonieux de la création, et qu'elle veut remonter plus haut, elle s'arrête brusquement en face de l'insondable. Elle s'étonne et cherche à comprendre ce qui est au-delà, dans cette immensité qui sépare le Créateur de la créature. Quelque chose lui dit que tout ne se termine pas là, et que si Dieu a fixé des limites à l'intelligence humaine, ce n'est pas une preuve qu'il n'existe rien en dehors de ce qui tombe sous les sens. Avant les merveilleuses révélations de

la science, qui eut cru que l'air fourmille d'insectes invisibles, qu'une simple goutte d'eau, perle limpide et transparente, contient des milliers d'êtres infiniment petits, que par delà les nuages les espaces sont parsemés d'astres et de globes innombrables auxquels l'œil ne peut atteindre et que la pensée a peine à concevoir.

L'âme, avide de connaître, veut résoudre le problème qui se présente à l'esprit. La raison étend ses ailes, prend son vol et va se perdre dans le vide. Il n'y a que deux moyens d'arriver à une solution : par la foi, ou par l'imagination.

La foi catholique tranche la question d'une manière simple et raisonnable en mettant entre Dieu et l'homme toutes les dominations du ciel. Mais pour les païens dont l'imagination veut continuer le travail de la raison, le seul moyen logique d'admettre quelque chose au-dessus de l'homme est de peupler les espaces d'esprits invisibles. C'est ce qu'ils ont fait depuis les temps les plus reculés, avec une différence quant à la puissance et à l'action de ces esprits selon les divers cultes et les différentes religions des peuples. Les uns ont créé des divinités auxquelles ils vouaient un culte d'adoration et faisaient des sacrifices. D'autres ont imaginé des intermédiaires entre la terre et les Dieux qui ne daignent pas s'abaisser jusqu'aux mortels. Les Génies se divisaient en puissances de la terre, de l'air, du feu et de l'eau, et les gnômes, les sylphes, les salamandres et les nymphes avaient des pouvoirs différents, selon les sphères qu'ils habitaient. Généralement, on leur attribuait une action bienfaisante sur l'humanité. Aujourd'hui encore, beaucoup de peuples conservent ces croyances.

Sans nous arrêter aux distinctions que nous venons

d'énumérer, et après avoir constaté que l'histoire de tous les temps et de tous les pays a témoigné de l'existence d'un monde invisible et de ses relations avec la terre, disons seulement qu'il est très facile d'admettre, à l'époque des premières découvertes en Amérique, un si profond sentiment de foi dans l'ordre surnaturel.

Les Génies d'alors, à ce que dit la légende, habitaient dans les forêts, sous les eaux, dans les entrailles de la terre, ou flottaient dans les airs. Le jour, on les entendait sans les voir. La nuit, ils apparaissaient, tantôt vêtus de blanc, sous la forme de monstres, ou bien encore comme d'immenses oiseaux nocturnes aux ailes enflammées et aux griffes de fer rougi. Ils n'avaient pas de palais. Les profondeurs des grands bois, les abîmes de la mer, les cavernes dans les rochers en tenaient la place. Une majesté farouche les entourait comme des dieux, la terreur fécondait le respect, et ils étaient grands avec le décor sublime que leur faisait une nature incomparable et les autels mystérieux sur lesquels ils sacrifiaient.

Un jour les brises de l'est leur apportèrent des bruits étranges ; c'étaient des voix d'hommes inconnus qui s'avançaient vers leurs territoires dans des embarcations que le vent faisait glisser sur la mer. Ces hommes venaient, semblables à des rois, à la conquête du Nouveau-Monde.

Pour défendre leurs domaines ménacés, les Génies se rassemblèrent aux bords du St-Laurent avec les puissances secrètes dont ils disposaient, ils dressèrent des embûches aux envahisseurs. Ceux-ci avaient pour eux le courage, l'audace, la volonté, l'ambition. Pendant longtemps ils luttèrent contre leurs invisibles adversaires, sans trêve, sans merci. Et quand enfin la civilisation eut diminué ces royautés de l'ombre et de l'inconnu, ce

qui en resta ne voulut pas quitter nos plages pour celles d'au-delà. Esprits et fantômes se groupèrent dans certains endroits qu'ils habitent encore maintenant. Nos belles légendes leur ont emprunté leur poésie, et nos populations gardent jalousement le respect des vieilles traditions et des croyances d'un autre âge.

LOUIS H. TACHÉ.

(*A continuer.*)

IDÉAL

Une taille souple et bien prise,
Un maintien digne et gracieux,
Une modeste et simple mise,
Un front pur et de longs cheveux.

Une bouche de forme exquise,
Un sourire doux et joyeux,
Des pieds et des mains de marquise
Et surtout, oh ! surtout, des yeux ;

Si beaux, si clairs, si pleins de flamme
Qu'on croit y voir rayonner l'âme
Dans son immortelle splendeur !

Ai-je vu cela dans un songe
Ou dans un livre ?.... Est-ce un mensonge ?
Un souvenir ?.... Réponds mon cœur !

J. D.

Montréal, juin 1881.

LES ACADIENS *

RÉSUMÉ HISTORIQUE

De même que l'histoire des Canadiens-Français, celle des Acadiens nous intéresse à plus d'un titre. A l'est et à l'ouest, au nord et au sud de l'Acadie, on rencontre en effet les ruines de nos forteresses et les descendants de ces intrépides français qui les premiers entreprirent la colonisation des provinces maritimes.

Déjà maîtres du Canada, les Français s'établirent dans la Nouvelle-Ecosse en 1528, époque à laquelle Henri IV y envoya le sieur de Monts dans le but de fonder une colonie. Emerveillé de la beauté du pays, M. de Monts adressa à Henri IV un rapport des plus favorables ; et en 1603, le roi le nomma son lieutenant général au pays d'Acadie. C'est ainsi que furent désignées les provinces maritimes sous la domination française. Et de là le nom d'Acadiens donné aux français qui s'y établirent.

La première ville qu'ils fondèrent fut Port-Royal, aujourd'hui Annapolis, dans la vallée de ce nom.

En 1606, le sieur de Pontrincourt obtint de M. de Monts la concession de la ville de Port-Royal, et continua l'œuvre de la colonisation. Mais, en 1613, les Anglais s'emparèrent de ce poste qu'ils réclamèrent

---

* L'intéressante étude que nous publions aujourd'hui est extraite d'un ouvrage que l'auteur doit publier bientôt.

comme faisant partie des territoires découverts par eux. Quelque temps après, Charles de Biencourt, fils de Poutrincourt, n'en revint pas moins à Port-Royal. Il mourut et la colonie, de nouveau attaquée par les Anglais, tomba en leur pouvoir en 1629.

Restituée à la France en 1632, grâce à l'énergie du cardinal Richelieu, la Nouvelle-Ecosse retomba au pouvoir des Anglais en 1710. Le traité d'Utrecht leur en garantit la possession en 1713 ; et depuis elle n'a pas cessé de leur appartenir.

L'île du Cap-Breton, qui avait été réservée à la France par le traité d'Utrecht, ne fut définitivement cédée à l'Angleterre que par le traité de Versailles (1763).

En 1639, les Français avaient fondé aussi des établissements dans le voisinage de la Baie-des-Chaleurs. En 1672, ils en avaient d'autres sur les bords de la rivière Miramichi et le long des côtes. Leur sort fut intimement lié à celui des autres acadiens.

Eh bien, ce furent ces Français que l'Angleterre ne parvint à soumettre à sa domination qu'après avoir commis à leur égard un acte des plus barbares.

En 1719, traqués, maltraités de tous côtés, sans appui, sans secours, quelques acadiens avaient fini par se soumettre, à la condition toutefois de ne jamais être appelés à prendre les armes contre leurs concitoyens les Français. Mais, en 1755, lorsque la guerre éclata de nouveau en Amérique entre l'Angleterre et la France, le gouvernement anglais, inquiet des sentiments patriotiques conservés par les Acadiens pour les Français, et redoutant un soulèvement de leur part, les expulsa en masse de la colonie et les dispersa aux quatre coins du

monde. Il nous faudrait écrire ici une page bien sombre de l'histoire d'une nation aujourd'hui amie. Et nous nous privons bien à regret de la narrer. Qu'il nous suffise de rappeler à nos lecteurs l'immortel poême de Longfellow, si propre à leur faire connaitre le long martyr des Acadiens et à leur faire aimer ces fiers rejetons de la race française.

Lorsque la paix fut conclue, un certain nombre d'Acadiens parvinrent à rentrer dans la Nouvelle-Ecosse, dans l'Ile du Prince-Edouord et dans le Nouveau-Brunswick. Ils se dispersèrent le long des côtes afin de ne pas être trop inquiétés, et vécurent ainsi, presque ignorés, du produit de la chasse et de la pêche.

C'est de ces différents groupes que descend la population française qui habite aujourd'hui les provinces maritimes.

A l'époque de la cession définitive de l'Acadie, en 1763, le nombre des Acadiens atteignait à peine quatre mille. Le recensement de 1881 en accuse 108,601 pour les trois provinces maritimes seulement, car il y en a d'autres qui vivent dans la province de Québec et dans quelques états limitrophes de la république voisine.

Voilà certes un développement encore plus phénoménal que celui des Canadiens-Français. Et il nous a paru intéressant de savoir ce qu'étaient devenus ces Français complètement isolés depuis plus d'un siècle et de la France et des Canadiens-Français au milieu de l'élément anglo-saxon qui, en 1881, ne comptait pas moins de 820,696 habitants.

A cet effet, nous avons parcouru les provinces maritimes en tous sens. Et, en faisant part à nos compa-

triotes de quelques-unes de nos impressions de voyage, nous espérons leur donner une idée suffisante de ce que sont les Acadiens de nos jours.

***

Dans le cours de l'été 1883, ayant pris passage à bord d'une goëlette afin de visiter quelques-unes des stations de pêche disséminées sur les côtes de l'Ile du Prince-Edouard et du Nouveau-Brunswick, nous fûmes assaillis un jour par une violente tempête dans le détroit de Northumberland et jetés à la côte. Quelques hardis pêcheurs bravant la fureur des lames se portèrent à notre secours et nous offrirent l'hospitalité. Ces pêcheurs aussi courageux que généreux n'étaient autres que des Acadiens.

La nouvelle se répandit vite dans la petite colonie de pêcheurs établis sur ce point de la côte qu'un Français venait d'être sauvé. Et, quelques minutes après, nous nous trouvions entouré d'une trentaine d'acadiens dont la physionomie nous rappelait d'une façon frappante celle de nos pêcheurs de Concarneau ou de Granville.

Jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, il fallut leur parler de la France ; tâche doublement agréable en pareille circonstance. Seule, la crainte de nous fatiguer les fit s'éloigner à regret. Ce fut à regret aussi que nous quittâmes ces braves gens.

Quelques jours plus tard, nous nous trouvions sur le pont du "Marion," bateau-à-vapeur qui suit le détroit de Canso aux rives boisées et majestueuses, et traverse

le merveilleux lac "Bras d'or," (Cap Breton). Après avoir rodé autour de nous pendant près d'une demie-heure, un homme s'approche et nous dit :

— " Vous êtes *françois* sans doute, monsieur ? On le voit *ben* à votre mine. Parlez-moi donc un peu de mon pays."

— " Comment de votre pays ? "

— " Eh oui ! *j'en venons* aussi de la France ; mon arrière grand père servait dans les gardes-françaises, ah ! nous l'oublions pas allez, notre pays ! "

Trois semaines après, nous étions à Moncton causant en anglais avec plusieurs personnes, l'une d'elles interrompit la conversation pour nous féliciter en excellent français sur la manière dont nous parlions l'anglais. Nous crûmes d'abord à une plaisanterie de la part de cette personne qui s'empressa d'ajouter : " *Mais oui, monsieur, je voudrais parler l'anglais comme vous.*" Cette fois notre curiosité fut vivement excitée, car elle parlait très correctement l'anglais et avec un accent on ne peut plus britannique, et nous lui demandâmes pourquoi cette question : Oh ! nous répondit-elle, *au moins on ne douterait pas alors de mon origine francaise !* " C'était, nous en convenons, peu flatteur pour notre prononciation anglaise, mais à coup sûr nous goutâmes sans réserve le plaisir de recueillir un aveu aussi naïf et aussi touchant de son affection pour la France.

Encore un Acadien séparé de la France depuis près de deux siècles !

FRÉDÉRIC GERBIÉ.

(*A Continuer*)

LE RETOUR DE LA PÊCHE

MARINE

(Pour les *Nouvelles Soirées Canadiennes*)

Au large, mainte voile grise
S'amure pour rentrer au port :
Il faut profiter de la brise
Ou passer cette nuit à bord.

Plus loin, à l'horizon en flamme,
Le soleil plonge lentement,
Et la crête de chaque lame
Forme un mobile flamboiement.

A droite, une pointe où la poupe
D'un vieux navire naufragé
Sur le fond immense découpe
Son plat-bord à demi rongé.

A gauche, un sombre promontoire
S'avance, hardi, dans les flots :
Il sait plus d'une triste histoire
De mousses et de matelots.

Là des vieux, assis sur la grève :
Ils fument et jasent. On voit
La fumée, ailleurs, qui s'élève
Odorante de chaque toit.

Des femmes, à chaque fenêtre,
Regardent, au loin, vers la mer,
Si l'on voit, là-bas, reparaître :
Tous ceux qui sont partis hier.

Enfin, la flottille au rivage
Aborde : tout est débarqué.
On fait l'appel de l'équipage ;
Tous sont là, pas un n'a manqué.

La nuit descend, la mer immense
Se fond à l'horizon parmi
Les grands nuages ; le silence
Plane sur le bourg endormi.

NAPOLÉON LEGENDRE,
Membre de la Société Royale du Canada.

LA VÉRENDRIE

1712–1724

A partir de son retour en Canada jusque vers 1725, c'est-à-dire une quinzaine d'années. La Vérendrie échappe aux historiens. Tâchons de remplir cette lacune.

Pierre Dandonneau dit du Sablé et dit Lajeunesse était venu de France s'établir aux Trois-Rivières en 1651, sinon auparavant. Son fils aîné Louis-Adrien, s'était marié (1684) avec Jeanne-Marguerite Lenoir. En 1690 celui-ci s'associa Jacques Brisset dit Courchêne, son beau-frère, pour acheter l'île Dupas. Tous deux recrutèrent des colons sur la côte de Champlain et de Batiscan, leurs paroisses natales. Une carte cadastrale de l'île Dupas, dressée vers 1706, indique les noms suivants à l'appui de mon assertion : Dusablé, Désellier, Dutaut, Dandonneau, Brisset, Courchêne, Carignan, Bourjoly, Bigny, Cotenoire et Gouin. Plusieurs de ces noms sont inscrits sur deux ou trois terres. On y voit aussi les noms suivants qui ne paraissent pas appartenir au district des Trois-Rivières comme les premiers : Champagne, Froment, Beaulieu, Français, Ouinville, Couson, Lafontaine, Merevaux, Charly et Sansfaçon. Ces concessions couvrent la moitié supérieure de l'île ; le reste ne porte aucun nom. En 1713, toutes les terres de l'île étaient concédées.

Après son mariage (29 octobre 1712) avec Mlle Dan-

donneau, le sieur de La Vérendrie s'était probablement fixé à l'île Dupas et s'y occupait de colonisation. Son esprit aventureux devait se sentir à l'étroit dans une telle entreprise. Le service militaire ne le réclamait plus. Par la bataille de Denain, livrée en 1712, la guerre s'était virtuellement terminée en Europe. La paix d'Utrecht, signée en 1713, se prolongea vingt ans. Louis XIV mourut (1715) et un grand mouvement commercial se produisit aussitôt après ces événements. Le vent était au trafic. Le castor rentrait en faveur.

Le poste de la Gabelle, exploité, dès avant 1685 par M. Gaultier de Varennes, père de La Vérendrie, est situé sur le bas Saint-Maurice ; il portait le nom de fief de La Vérendrie. Pierre obtint, en 1715 la permission d'y faire le commerce, ce qui donna occasion aux marchands des Trois-Rivières de se plaindre et de représenter que de semblables opérations ne devaient être autorisées que dans les villes. La lettre suivante, signée de M. de Vaudreuil, gouverneur-général, et de M. Bégon, intendant, en date du 20 octobre 1720, démontre que la traite de La Gabelle n'était pas arrêtée par ces débats : " Nous avons examiné la demande du sieur de La Veranderie de jouir de la concession faite à monsieur de Varennes, son père, lors gouverneur des Trois-Rivières. La raison sur laquelle les habitants des Trois-Rivières se fondent pour s'opposer à l'établissement qu'il y avait fait sont (est) que le sieur de la Veranderie y fait la traite et y arrête les canots des Sauvages qui descendent aux Trois-Rivières, et se rend par ce moyen le maître des pelleteries à leur préjudice. Nous croyons que cette raison ne doit pas empêcher qu'il ne soit maintenu dans la possession de cette concession, parce que si le passage des Sauvages était une (cause d') exclusion, on devrait aussi supprimer les autres concessions qui sont depuis le fief La Veranderie jusqu'aux Trois-Rivières et

ne pas permettre d'établir les environs de Québec et de Montréal, puisque, nécessairement, les Sauvages y passent pour venir dans ces villes, ce qui serait contraire au bien de la colonie et à son accroissement—la distance de trois lieues des Trois-Rivières au fief de la Veranderie n'étant pas assez considérable pour empêcher le dit sieur de la Veranderie de s'y établir, et attendre la dépense qu'il y a faite en conséquence de la permission qu'il en a obtenue en 1715 de M. de Ramezay, alors commandant général en ce pays ; il ne serait pas juste qu'il en fût privé." Après cette dépêche, on peut croire que le privilège de La Vérendrie ne fut pas retiré.

Les quatre fils de La Vérendrie ont dû naître à l'île Dupas, durant la période de 1713 à 1717. Ceci ressort de l'ensemble des documents que j'ai consultés. Voici quelques détails sur cette famille, qui me sont transmis par le révérend M. Plinguet, (1) curé de l'île Dupas : " Je constate la présence de la Vérandrye ici, par nos registres, dans l'ordre qui suit : 5 février 1721, il tient la place de M. Pierre Rigaud de Cavanial comme parrain d'un enfant de Louis-Adrien Du Sablé son beau frère ; 12 juin 1721, il fait baptiser sa fille M-Anne ; 25 décembre 1721, il est parrain d'Antoine Puyperaux ; 13 janvier 1722, il est présent au mariage de Charlotte Brisset et d'Alexis Duteau ; 21 novembre 1723, il représente Jean-Louis, sieur de Lacorne, comme parrain de Louise, fille de Louis DuSablé. Ensuite il ne parait plus dans nos registres." M-Catherine, qui se maria en 1743, avec Jean-Baptiste Le Ber de Senneville, a dû naître en 1724 ; son acte de naissance n'a pas été découvert, non plus que ceux de ses frères.

---

(1) Je lui dois des remerciments, comme aussi à M. Bourbonnais, curé de Varennes, et à M. l'abbé Napoléon Caron, des Trois-Rivières.

La Vérendrie suppliait toujours le ministre de lui rendre son grade de lieutenant et de lui confier un emploi qu'il se croyait en état de remplir avec honneur. M. de Vaudreuil et sa femme intercédaient en sa faveur. Sur une demande que ce gouverneur adressa à la cour, le 30 octobre 1724, pour obtenir la permission de faire passer La Vérendrie en France, le ministre écrivit : " Bon ; " mais avant que d'avoir rien su de cette décision, M. de Vaudreuil mourut le 10 octobre 1725, et avec le protecteur disparut le projet de voyage.

Quelques mois plus tard, le poste du lac Nipigon, au nord du lac Supérieur, ayant été rétabli ou renforcé, on y trouve La Vérendrie en qualité de commandant. Une carrière immense s'ouvrait devant lui sous de bien tristes aspects.

C'est à La Gabelle peut-être que La Vérendrie commença, de 1715 à 1724, à recueillir sur les peuples du Nord-Ouest les renseignements qui l'amenèrent à entreprendre ses importantes découvertes. Le bas Saint-Maurice était fréquenté par des sauvages qui commerçaient avec ceux du lac Winnipeg et de la baie d'Hudson.

En entendant nommer les familles réputées être les plus anciennement établies au Nord-Ouest, j'y ai reconnu une foule de noms des Trois-Rivières, de la côte de Champlain et de l'île Dupas. Dans ces endroits en effet, La Vérendrie a dû enrôler la plupart de ses " voyageurs, " ses compagnons d'enfance, ou les fils de ceux qui par amitié ou par des liens de parenté tenaient à lui ou à ses proches.

J'espère que les lecteurs des *Soirées* verront avec quelque intérêt ces études, un peu sèches, mais très nationales.

BENJAMIN SULTE.

L'ACADIE *

(*Suite*)

Ces quelques faits, que nous avons pris au hasard entre mille du même genre, prouvent suffisamment que, en dépit de toutes les persécutions, les Acadiens ont conservé intact leur amour pour leur ancienne mère-patrie.

Le type français des régions d'où partirent leurs ancêtres s'est également conservé d'une façon remarquable. Généralement l'Acadien est de taille moyenne, trapu, vigoureux, a la chevelure noire, et les yeux noirs ou bleus. Mais les types que l'on rencontre le plus souvent sont ceux du Gascon et du Béarnais.

Les Acadiens gardent religieusement les mœurs et les coutumes de la vieille France. Les costumes sont les mêmes que jadis ; ainsi les femmes portent la coiffe bretonne ou normande, la cote et le mantelet.

***

Il n'y a que la langue qui ait souffert de l'isolement des Acadiens et de leur vie nomade.

---

* Errata : Livraison de février, page 92, alinéa 2 :—Supprimez les quatre premières lignes, depuis :—Déjà, jusqu'à :—M. de Monts, et lisez :—Après un premier voyage en Canada, émerveillé de la beauté du pays, M. de Monts adressa.....

N'ayant ni prêtres, ni instituteurs, ni gens instruits parmi eux, les Acadiens restèrent longtemps sans recevoir d'instruction d'aucune sorte. Les Canadiens-Français ne savaient pas au juste ce qu'étaient devenus leurs frères de l'Acadie. Ils ne pouvaient donc leur venir en aide. Ce ne fut qu'à l'arrivée des Irlandais en Acadie que des prêtres catholiques furent envoyés dans les principales colonies acadiennes. Quelques Acadiens reçurent alors une certaine instruction en anglais, tandisque d'autres se rendirent dans les collèges de la province de Québec. Les uns et les autres devinrent pour leurs compatriotes des avocats naturels qui défendirent leurs droits et firent connaître aux Canadiens-Français les nombreux auxiliaires qu'ils avaient dans les provinces maritimes. Ce fut une véritable révélation. Mais, à l'entrée des provinces maritimes dans la Confédération canadienne, les colonies acadiennes, s'ignorant les unes les autres, ne purent exercer une influence assez grande pour faire respecter leurs droits. Aussi, moins heureux que les Canadiens-Français, les Acadiens n'eurent jamais l'occasion de faire élever leurs enfants dans des écoles françaises.

Pour obvier à cet inconvénient, le clergé catholique français créa à Memramcook (Nouveau-Brunswick) un collège où tous les cours classiques et autres furent donnés en français. La création de ce collège (1865) sonna le réveil des Acadiens. De toutes les parties des provinces maritimes un grand nombre d'entr'eux vinrent s'y instruire. Et les écrivains, les avocats, les politiciens et les hommes d'affaires, qui ont fait leurs études au collège de Memramcook, n'ont pas tardé à prouver que l'intelligence des Acadiens était susceptible de la plus haute culture.

Un deuxième collége a été créé récemment à St-Louis

à quelques milles de Richibuctou, dans le comté de Kent (Nouveau-Brunswick.) Le comté de Kent est un des comtés de cette province dans lequel les Acadiens sont en grande majorité. D'après le recensement de 1881, ils étaient en effet au nombre de 13,013, tandis que les habitants de toutes les autres origines ne comptaient pas pour plus de 9,605. Le collège St-Louis a cependant été fermé. Nous verrons tout à l'heure pourquoi.

Un journal hebdomadaire, le *Moniteur Acadien*, soutient vaillamment la lutte contre ses confrères de la presse anglaise, et s'occupe avec patriotisme de hâter les progrès des Acadiens.

Tout cela n'est pas suffisant, et il pourrait être fait davantage pour conserver intacte la langue française.

Ainsi, nous citons textuellement un bout de conversation que nous eûmes l'an dernier avec un Acadien. Il nous racontait en ces termes un accident de voiture qui lui était arrivé dans la journée :

"Je voudrais bien vous *driver*, mais, ce matin, j'atelai mon *team*, et, à peine sorti de la *stable*, le cheval prend sa *race*. Ah! çà allait *fast!* Et, quand je vins pour dévirer le *corner*, je tombi par terre, le cheval partit tout seul. Il fut *pogné* et je fus *finé*." *

Toute cette narration nous fut faite du reste avec un accent français des plus irréprochables.

Loin de nous la pensée de la moindre moquerie en

---

*To drive,	promener en voiture.	race,	course.
team,	voiture.	fast,	vite.
stable,	écurie.	corner,	tournant.
		fine,	amende.

faisant cette citation. Les Acadiens, qui parlent et écrivent correctement la langue française sont en très grande majorité, et ceux qui parlent ainsi que nous venons de le dire ne sont qu'en très petit nombre. Toutefois ces derniers sont encore trop nombreux, et nous n'avons mentionné la conversation ci-dessus que pour montrer l'impérieuse nécessité de remédier au plus vite à cet état de choses. Car l'influence des Acadiens sera avant longtemps très précieuse pour servir les intérêts de la race française au Canada. Sans doute les Acadiens, tout comme les Canadiens-Français, feront leur chemin. Après les dures épreuves par lesquelles ils ont passé, ils n'ont pas à craindre d'être absorbés. Mais, si le fer et le feu n'ont pu arrêter leur développement, les exigences de la vie pourraient bien le compromettre, en le retardant pendant de longues années encore.

Les Acadiens livrés à eux-mêmes peuvent-ils atteindre rapidement le degré de développement et d'influence qui sera bientôt nécessaire ? Nous ne le croyons pas, quoiqu'on en dise. Et c'est aux Canadiens-Français à leur venir en aide dans la mesure de leurs forces. Ils ont là un intérêt qu'ils ne doivent pas méconnaître. Et voici, suivant nous, quelle serait la nature des obstacles à surmonter.

Le premier obstacle est la loi d'éducation. Bien que certaines améliorations puissent être apportées dans la loi d'éducation du Nouveau-Brunswick, les Acadiens de cette province ont toutefois la liberté de faire apprendre la langue française à leurs enfants. Mais, dans l'Ile du Prince-Edouard et dans la Nouvelle-Ecosse, il n'y a aucune loi qui leur assure la libre pratique de leur droit le plus naturel. Qu'on fasse savoir aux Acadiens quelle est leur force numérique, car la plupart d'entr'eux ignorent qu'ils sont 108,621 dans les provinces mari-

times seulement. Nous avons pu constater que certaines colonies acadiennes ignoraient absolument qu'à 50 kilomètres plus loin, il y avait d'autres colonies aussi importantes que les leurs. Donc manque d'unité, de force et de direction, et influence nulle au parlement. Un journal hebdomadaire ne suffit pas pour accomplir le travail à faire. Il faudrait qu'il fut au moins tri-hebdomadaire. Les Acadiens qui veulent avoir des nouvelles s'abonnent de préférence aux journaux anglais quotidiens. Si un journal français leur offrait les mêmes avantages, il est hors de doute qu'ils s'abonneraient à ce journal, ainsi que nous l'ont dit un grand nombre d'Acadiens qui recevaient des journaux anglais.

Le dernier obstacle est le manque de prêtres français ou plutôt l'opposition systématique du clergé irlandais. En effet, à part quelques prêtres irlandais, élevés au séminaire de Québec, tous nous ont paru hostiles à la diffusion de l'instruction chez les Acadiens par la voie de la langue française. Le collège St-Louis aurait été fermé à la suite de difficultés survenues à ce sujet entre l'évêque du diocèse, dans lequel il se trouve, et les professeurs français du collège. Certains évêques irlandais seraient même opposés à ce que les paroisses acadiennes soient desservies par des prêtres français. Quoiqu'il en soit, cette opposition des irlandais nous a paru manifeste en maints endroits.

C'est là, ce nous semble, une question facile à régler. Afin d'éviter toute discussion à cet égard entre les membres du clergé français et du clergé irlandais, pourquoi ne pas donner aux Acadiens des professeurs laïques français ? A peine un prêtre français a-t-il fondé des écoles françaises, au prix des plus grands efforts et des plus grands sacrifices, que son évêque le déplace. Il

n'y a pas un seul acadien dans sa nouvelle paroisse ; mais il doit obéir. Evidemment, il ne pourrait en être ainsi avec des professeurs laïques indépendants de la discipline ecclésiastique ; et les pratiques religieuses des Acadiens ne seraient nullement entravées. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés que présenterait l'application du système que nous recommandons en présence des faits actuels. Aussi espérons-nous qu'une heureuse entente ne tardera pas à se faire entre les membres du clergé irlandais et du clergé français. Cette entente nous semblerait facilitée, si on ouvrait les yeux du clergé irlandais sur la responsabilité qu'il assume, en poursuivant sous une autre forme, il est vrai, l'œuvre entreprise par les Anglais en 1785, c'est-à-dire l'anéantissement de la race française. Aujourd'hui comme alors, la résistance des Acadiens sera opiniâtre et invincible.

La diffusion de l'instruction par la voie de la langue française, tel est le but à atteindre pour tous ceux que préoccupe l'avenir de la race et de la langue françaises en Acadie. Ce n'est qu'ainsi que les Acadiens acquerront l'influence à laquelle leur nombre leur donne droit. Et on peut juger de ce que serait cette influence par le fait qu'un d'entr'eux, l'hon. P. A. Landry, a été pendant plusieurs années la tête et le bras droit du gouvernement du Nouveau-Brunswick, et qu'un coup d'Etat seul a pu le faire descendre du pouvoir. Nous aimons à citer aussi un littérateur et un conférencier des plus distingués, M. Pascal Poirier, ancien élève du collège de Memramcook, aujourd'hui demeurant à Ottawa.

***

La condition matérielle des Acadiens est celle de tous les pêcheurs qui ne se livrent pas à l'agriculture. Ils

sont généralement imprévoyants ; et leur travail est alors exploité par les marchands, anglais pour la plupart. L'instruction amènerait nécessairement les pêcheurs acadiens à considérer les avantages qu'ils retireraient de la culture de leurs champs fertiles, mais restés incultes jusqu'à ce jour. Ils s'affranchiraient bien vite du joug des marchands et ne tarderaient pas à être tout-à-fait leurs propres maitres. Car, disséminés le long des côtes où ils sont solidement ancrés, leur position est des plus favorables pour s'avancer dans l'intérieur des terres, s'emparer du sol et devenir les maitres de leur destinée. Nous avons tout lieu de croire qu'il en sera ainsi tôt ou tard, en raison même de leur prodigieuse fécondité, de leur profond attachement au sol natal et de leurs remarquables aptitudes au défrichement.

Alors commencera une nouvelle ère dans l'histoire des Acadiens qui formeront un peuple uni, vaillant et fort, parlant notre langue et conservant les qualités spécifiques de notre race.

FRÉDÉRIC GERBIÉ.

L'ISLE AUX DÉMONS

(*Suite*)

VII

L'ISLE AUX DÉMONS

A l'entrée du golfe St-Laurent, là où viennent mourir les vagues de l'Atlantique, il est une île mystérieuse qui s'élève du sein des eaux. Elle dresse au dessus de la mer les rochers de sa côte et l'épaisseur de sa forêt. Les bois y sont remplis d'oiseaux ; les cavernes donnent asile aux grands ours du nord ; autrefois les cerfs s'abreuvaient à ses sources et trempaient la corne de leurs pieds dans une onde de cristal.

Cette île est belle entre toutes les autres. Quand le jour tombe, à travers les feux du soir, se forme une brume légère et transparente qui l'enveloppe comme d'un manteau virginal. Le golfe endort l'île à l'harmonie de ses chants, et, toute la nuit, la berce au doux murmure des brises. Lorsque vient l'aube, il chasse les vapeurs qui l'entourent et la livre aux premières caresses du soleil ; il lui baigne les pieds dans les vagues et, de son haleine embaumée, il sèche sa chevelure humide de rosée.

Jaloux de son île, comme un pacha d'une femme favorite, le golfe la tient souvent environnée de brouillards épais qui la dérobent aux regards étrangers. Pour

la protéger contre les hommes, il fut un temps où il dut la livrer aux esprits du monde invisible dont j'ai parlé dans les pages qui précèdent.

Thévet raconte, dans son admirable Cosmographie Universelle, que cette île était baptisée du nom de "l'Isle "des Démons, à cause des grandes illusions et fan-"tosmes qu'y si voyent par la ruse et cautelle des "diables." Et il ajoute: "si on s'esgare bien avant, "on ne fault d'y avoir rencontre des maudits esprits "qui vous font mille algarades par les bois et déserts "en plain midy."

Vers le milieu du seizième siècle, l'isle aux Démons était célèbre par la terreur qu'elle inspirait. Les marins, le jour, la regardaient avec curiosité et, le soir, s'en éloignaient craintivement. Combien d'entr'eux avaient vu, dans les nuits noires, des esprits flotter dans l'espace, ou les avaient entendus gémir avec le vent dans les cordages. Quand la tempête sévissait, plus fortes que les éclats de la foudre et le bruit des vagues, leurs voix s'élevaient lugubres. "Ces voix causaient plus d'eston-"nemens cent fois que la tempeste: les pilotes et les "mariniers scavoient qu'ils étaient près de l'isle que on "appelait des Démons."

Cette île, inconnue aujourd'hui, a-t-elle été détruite par le travail lent et inexorable des eaux? Est-elle bien l'île Belle-Isle, comme le prétendent certains voyageurs et écrivains, ou l'île St-Paul, ce qui nous paraîtrait plus vraisemblable? C'est là un point difficile à établir, car aucune des deux ne répond parfaitement à la description qu'en fait Thévet, dans son langage simple et poétique:

"L'Isle aux Démons,* la plus grande et la plus belle,

* Thévet. Cosmographie universelle. Vol. II—p. 1593.

" est à présent déshabitée, et c'est grand dommage, veu
" la beauté du lieu et qu'elle tire plus vers nous que
" pas une. On y va assez de jour pour le fait de la pes-
" cherie et pour la chasse.

" Il y a là des Démons qui sont divisez en bons et en
" mauvais : les uns desquels nous appelons Anges, et
" les autres diables, et tous sont compris soubst le
" nom et appellation d'Esprits. Les diables ont des
" corps passibles, qui estans frappez, se deulent, et
" sont bruslez, s'ils approchent le feu. Mais je laisse
" toutes ces choses à d'autres pour en discourir, pource
" que ce n'est pas le subject d'un cosmographe. Je veux
" aussi icy vous amener en avant, par quels charmes ils
" conjurent ces esprits, lesquels se montrent durs à
" obéyr, et rebelles à ceux qui taschent les conjurer.
" Tout cecy se peult apprendre par les livres des Philo-
" sophes qui se sont amusez à escrire de la nature des
" Démons. Mais je vous diray chose très véritable,
" sans vous contenter de bourde, à la manière de ceux
" qui ne veirent jamais que par un trou, ce qui se voit
" en icelle Isle, et lieux voisins de la mer, où aussi on
" tient qu'il y a des esprits tourmentans, tant de nuict
" que de jour, les hommes. Ce qui est vray, et me suis
" laissé dire, non à un, mais à infiniz pilotes et mari-
" niers, avec lesquels j'ay long temps voyagé, que lorsque
" ils passaient par ceste coste, comme ils fussent agitez
" d'une grande tempeste, ils oyent en l'air, comme sur
" la hune et mastz de leurs vaisseaux, ces voix d'hom-
" mes faisant grand bruit, sans qu'ils entendissent rien
" formé de leur parolle, seulement un tel murmure que
" vous oyez un jour de foire au meillieu des halles pu-
" bliques. Ces voix leur causaient plus d'estonnemens
" cent fois, que la tempeste qui leur était voisine ; mais
" ils ne faisaient estat de telle chose, jusques à ce que
" quelques gens de bien se meirent en oraison et invoc-

" quérent le sainct nom de Jésus. Et peu à peu, ils
" perdirent ce murmure quoy que la tempeste ne cessast
" de longtemps. Après souvent les sauvages où je de-
" meurais, estans tourmentez de l'esprit maling qui
" leur est familier, lorsque j'allais par leur pays, con-
" versant ordinairement avec eux, quelquefois ne pen-
" sans qu'à Philosopher, et m'enquérir des choses les
" plus rares, se venaient jeter avec une grande timidité
" entre mes bras, criants à hautte voix : *Hipouchi Agnan*,
" *Omamo Atoupané* (le meschant esprit *agnan* me bat et
" tourmente tant et plus, aye pitié de moy, je te prie).
" Incontinent les ayans saisiz au corps, je disais l'Evan-
" gile S. Jean, In principio, etc., laquelle n'estant à
" demy ditte, ces barbares se sentaient delivrez de l'es-
" prit maling, et asseure le lecteure avoir fait tel acte
" tressaint et catholique plus de cent fois pour le moins ;
" Mais en ceste isle, assurez-vous qu'ils y sont si fré-
" quents, que les habitants faschez du peu de repos
" qu'ils avaient en icelle, ont été contraints s'en aller
" en terre ferme."

Aujourd'hui l'île aux Démons n'a plus rien de cette terreur qui la rendait célèbre il y a trois cents ans. Toutefois personne n'ignore dans le bas du fleuve les contes merveilleux transmis par les enfants de la mer et les habitants des côtes. Au pied du grand mât et dans les cabanes de pêcheurs, les vieillards disent ces récits aux enfants qui les écoutent avec recueillement, les gravent dans leur souvenir et les répèteront plus tard à ceux qui viendront après nous.

VIII

SPES ULTIMA

Depuis l'heure où il avait cru surprendre Mademoiselle de Roberval en faute, le marquis de LaRoque méditait une vengeance à la hauteur de l'insulte faite à sa vieille fierté dans ce qu'elle avait de plus sacré, l'honneur des femmes de sa race. Incapable d'un sentiment de pitié, aveuglé par la colère, il attendait. Le lieutenant avait en vain tenté de lui expliquer ce qui s'était passé. M. de Roberval se renfermait dans un silence farouche.

Le hasard lui offrit bientôt l'occasion de se satisfaire. L'isle aux Démons se présenta à son esprit comme un lieu d'expiation où la jeune fille abandonnée subirait la peine du déshonneur dont il se croyait frappé.

Dès lors, il prépara une descente dans l'île, au moyen de laquelle il y conduirait Mademoiselle de Roberval, avec une vieille duègne du nom de Damienne, qu'il supposait avoir été complice. Des provisions de bouche pour quelques mois, quatre arquebuses, des munitions de chasse, des instruments de pêche et des vêtements furent mis de côté dans ce but. Et une nuit que l'on passait près de l'île, malgré la crainte qu'éprouvaient les matelots de conduire l'embarcation à terre, et malgré les sanglots de la jeune fille, le vice-roi commanda la descente.

Le lieutenant avait eu connaissance du projet. Impuissant à en empêcher l'exécution, il prévint secrète-

ment M. de Kermer qui se jeta à l'eau et gagna le rivage à la nage.

A l'instant où les voiles du navire disparaissaient à l'horizon, une longue traînée de lumière blanchissait l'orient. L'aube venait éclairer les premiers pas des pauvres abandonnés sur cette terre maudite.

Trois années de malheurs consécutifs avaient traversé la vie de Mademoiselle de Roberval. Sa résignation chrétienne et son amour pour Gontran l'avaient d'abord soutenue. Mais le dernier coup avait été terrible ; c'en était trop d'une pareille existence.

Quand l'embarcation se fut éloignée de la côte, la jeune fille se voyant seule, avec l'immense solitude de tous côtés, pensa à la mort.

Mourir ! Pourquoi pas ? A quoi bon la vie quand elle n'est faite que d'épreuves, de misères et de deuils ? Mourir ! c'était mourir à la douleur ; c'était le terme d'une route sombre, sans étoiles et sans fleurs ; c'était ne plus aimer, ne plus espérer, partant ne plus souffrir.

A ses pieds, la vague léchait le rivage. Plus loin, il y avait la profondeur, l'abîme, l'oubli. Un linceul tout prêt était là qui attendait. Combien de morts flottaient dans ces espaces, que de malheureux en avaient fait leur demeure dernière.

La jeune fille laissa ces pensées envahir son cerveau. Le suicide lui apparut comme une ressource suprême et elle l'envisagea avec un calme effrayant.

Mais soudain, un nom revint dans son esprit : Gontran !

Gontran, c'était le souvenir, c'était la réalité. Mademoiselle de Roberval tomba à genoux.

Quand elle se releva, un homme était devant elle.

Cet homme était un inconnu. Il portait une vareuse bleue, un pantalon bleu, une casquette grise : le costume des marins de l'équipage.

Un homme, en ce moment, c'était un sauveur ; Marguerite s'élança vers lui.

Lui, ne parla pas. Il la regardait avec un œil étrange ; il sembla à la jeune fille qu'elle avait déjà vu ce regard.

—Monsieur ?... s'écria-t-elle.

—Du courage, Mademoiselle, répondit l'homme.

—Suis-je donc vraiment abandonnée ?

—Oui... nous sommes seuls.

—Seuls ! repéta Marguerite avec lenteur. Et tout à coup :

—Mais qui êtes-vous donc, vous aussi qu'on abandonne ?

L'inconnu recula d'un pas. Puis tendant les bras vers la jeune fille, et avec un accent passionné, d'une voix qu'il faisait douce, berçante, il dit :

—Qui je suis ?... Je suis un malheureux qui depuis douze ans ai suivi votre ombre, qui me suis attaché à vos pas, qui vous aime, et qui me crois trop payé d'une

vie atroce par le bonheur d'avoir à vous protéger aujourd'hui.

—Mais qui êtes-vous ? demanda pour la deuxième fois Mademoiselle de Roberval.

—Mon nom importe peu. Laissez-moi seulement vous aimer, vous servir, m'agenouiller devant vous, vous défendre au besoin, c'est tout ce que je désire.

Marguerite eut peur. Il y avait dans cet homme quelque chose de mystérieusement sombre.

—Je veux savoir qui vous êtes, fit-elle avec énergie. Je ne saurais accepter de protection d'un inconnu qui semble rougir de son nom.

L'homme tressaillit.

—Je suis Henri de Forgues, dit-il avec hésitation.

—Henri de Forgues ! cria Mademoiselle de Roberval en se redressant.

—Pardon, pardon, murmura l'homme en tombant à genoux.

—Arrière, assassin !

Il se traîna vers la jeune fille en murmurant :

—Pitié !...

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria Marguerite tombant à la renverse.

Quand elle rouvrit les yeux, Henri de Forgues était penché sur elle. Mademoiselle de Roberval se souleva avec un geste d'horreur.

Le jeune homme hésita. Puis, la regardant doucement, il lui parla ; sa voix avait des accents déchirants :

—C'est vrai, je suis un misérable. Mais voyez-vous, il faut avoir pitié ! Si je me suis ainsi roulé dans la boue, si j'ai versé le sang, c'est pour avoir trop souffert, c'est pour vous avoir trop aimée. Depuis douze ans, je traîne dans mon cœur cet amour fatal. Le boulet du bagne est mille fois plus doux que ce feu qui vous consume heure par heure et vous fait si malheureux qu'on en voudrait mourir.

—De la pitié, fit Mademoiselle de Roberval, de la pitié ! pour vous qui avez tué mon frère, qui avez jeté le deuil dans ma vie, qui m'avez enlevé l'homme que j'aimais, qui avez fermé l'horizon de mes espérances, qui m'avez séparé de toutes mes affections !

—Ah ! si vous saviez ce que j'ai enduré, reprit Henri de Forgues accablé. Tenez ! Laissez-moi vous dire mon passé, vous ne me regarderez plus comme cela..... Il y a douze ans, j'étais un pauvre enfant, oublié sous les bois. Je vivais de pain noir, j'avais pour dormir le lit humide de la forêt, je n'avais pas de mère, je n'avais point d'affections !... Un jour, vous m'apparutes rayonnante de beauté, de jeunesse. Je fus ébloui !... Jusques là, quoique faible, opprimé, souffrant, j'étais encore heureux. Je ne connaissais rien du monde et j'étais libre. Je vous revis. Chaque jour, vous reveniez sur la grande route. Je me cachais pour vous apercevoir, mon cœur battait à se rompre quand vous passiez et je retournais tout joyeux à la chaumière..... Un temps arriva où cela cessa. Vous ne revintes plus. Je crus que j'allais mourir. Dans mon cerveau s'ouvrit tout un monde de pensées nouvelles, inconnues, étranges. Sans savoir comment, sans savoir pourquoi, je partis sur la route

où vous étiez disparue et je vous retrouvai. En vous voyant si loin au-dessus de moi, je fus effrayé Que pouvais-je faire ? Je n'avais ni le courage, ni l'énergie, ni le pouvoir de vous approcher. Je ne pouvais même pas vous dire mon amour. Alors l'ambition s'empara de moi, une ambition sans frein, immense comme l'abîme qui me séparait de vous. Je voulus être riche, puissant, avoir un grand nom. Je me fis aventurier !... Mon amour absorbait toutes mes autres passions. C'était comme du plomb fondu qui m'eût coulé par les veines. Pendant huit ans, j'errai sous le ciel, au hasard, vivant d'incertitudes et d'espoir. Devant moi brillait une étoile qui m'attirait sans cesse ; cette étoile, c'était vous ! vous dans le passé, vous surtout dans l'avenir. Je n'avais pas de nom. J'en trouvai un qui m'ouvrait les portes de votre monde ; Dieu sait ce qu'il me coûta, ce qu'il devait me coûter encore. Toutefois j'arrivais au but.

La jeune fille s'était cachée la tête dans ses mains. Henri de Forgues fit une pause, puis il continua :

—Je connus votre frère Georges. Il vint à savoir qui j'étais et de ce moment, il fut une barrière entre vous et moi. Tant qu'il était là, je ne devais plus espérer réussir. Dans une heure d'égarement je le tuai. Un crime en amène un autre. Je voulais avoir la fortune, avec le nom : je devins voleur de grands chemins... Un jour, je fus arrêté et condamné à dix ans de travaux forcés. Pendant vingt mois je vécus au bagne. J'avais pour nourriture du pain sec et de l'eau La nuit, après l'âpre travail de la journée, dans mon étroit cachot, je pensais à vous. Je vous aimais toujours. Combien de fois, j'ai béni votre ombre qui me faisait oublier ma captivité. Parfois je me sentais content de n'être plus libre. Je vous croyais heureuse :

je n'étais plus sur votre route !..... Le malheur a voulu que je vous rencontrasse encore. Le vice-roi avait besoin de détenus et de forçats pour son expédition ; je fus du nombre de ceux qu'on choisit. Je vous revis à bord. Je ne vous aimais plus : j'étais fou. Je me sentais des frénésies de vous prendre dans mes bras et de me précipiter avec vous à la mer. Un espoir m'arrêta. Rendu à terre, je serais libre. Je pourrais vous enlever, vous emporter loin, bien loin des hommes, vous posséder à jamais ! Je vivais de ces pensées, je vous suivais incessamment !... Un soir, j'aperçus Gontran de Kerner à bord. Quand je le sus avec vous, je courus prévenir M. de Roberval. Vous savez ce qui est arrivé : je suis encore la cause de votre malheur..... J'étais parmi les matelots qui vous amenèrent à terre. En vous voyant abandonnée, j'éprouvai d'abord une immense joie. Mais tout à coup, sans y avoir songé, je sautai par-dessus bord et gagnai la grève à la nage !..... Je puis maintenant réparer mes torts, mes crimes. Laissez-moi être votre esclave, votre serviteur, pour que je redevienne bon, heureux, honnête, en vous aimant.

Et voyant que Marguerite ne disait mot, il reprit presqu'avec confiance :

—Oui, voyez-vous, la vie serait encore si belle. Vous me pardonneriez, vous oublieriez mon passé,..... vous m'aimeriez peut-être ! Qui sait si Dieu n'a pas voulu me faire racheter mes fautes ? Laissez-moi à vos genoux, il vous bénira !

Mademoiselle de Roberval releva la tête :

—Dieu ne peut que châtier les criminels !

—Oh ! pourquoi rappeler ces choses ? Songez plutôt aux dangers qui vous menacent peut-être.

—De quel droit parlez-vous d'oubli à la sœur de votre victime ? Abandonnez-moi. Plutôt mourir que de devoir la vie à l'assassin de mon frère, au calomniateur de Gontran de Kermer !

M. de Forgues se releva. Il avait épuisé toutes les supplications ; il s'était humilié, écrasé, traîné aux pieds de cette femme, sans même éveiller un sentiment de pitié dans son cœur. Et elle venait lui lancer à la face le nom de son rival, de son ennemi. C'en était trop. De soumis, il se fit arrogant. Il passa de la douceur à la colère. Il s'emporta. Dans sa dédaigneuse fierté, Mademoiselle de Roberval était plus belle encore. Une horrible pensée traversa le cerveau de Henri de Forgues :—Pourquoi attendre ?

—Ah ! puisqu'il en est ainsi, et que ni prières, ni regrets ne peuvent vous toucher, finissons-en. Il ne sera pas dit que j'aurai lutté douze ans, que j'aurai souffert, que je me serai flétri et souillé en vain. Je vous aime, et ce serait trop naïf en vérité que de vous avoir là sous ma main, et de vous laisser échapper.

—Lâche !

—Qu'importe ! s'écria Henri de Forgues en s'élançant vers la jeune fille.

La vieille Damienne s'était évanouie. Marguerite jeta un cri. Elle était trop faible pour lutter contre cette bête féroce. Elle sentait déjà sur sa chair les terribles baisers de l'assassin.

Mais à son cri d'angoisse répondit un cri de délivrance. Henri se retourna : devant lui, à deux pas, se tenait Gontran de Kermer.

Le jour n'était pas encore venu. Il faisait cette clarté crépusculaire dans laquelle les objets grandissent et prennent des formes mystérieuses. Les deux hommes paraissaient deux géants.

Tous deux se mesurèrent du regard. Henri de Forgues tira un couteau de sa ceinture. Gontran n'avait pas d'armes.

La figure de l'assassin rayonnait. Je ne sais quel sourire affreux l'animait ; c'était un sourire à faire peur aux plus braves.

—Gontran de Kermer, prononça-t-il lentement, ton père a envoyé mon père au gibet. Toi, tu m'as pris l'amour de cette femme. Si tu n'avais pas été sur mon chemin, j'eûs pu être heureux. J'ai cherché longtemps le jour de la vengeance ; ce jour est venu. Tu vas mourir. Je jetterai ton cadavre aux oiseaux de mer et ta fiancée sera ma maîtresse.

Mademoiselle de Roberval voulut s'élancer entr'eux. Mais avant qu'elle eût fait un mouvement, M. de Kermer bondit en avant. Il évita le coup que lui préparait Henri de Forgues et saisit ce dernier à bras le corps. Tous deux roulèrent sur le sable. Pendant une minute, ils se tordirent sur le rivage ; la puissance des étreintes égalait le paroxysme de leur rage. Tout-à-toup, Gontran arracha le couteau des mains de l'assassin et le lui plongea dans la gorge.

Georges de Roberval était vengé.

IX

SEULS

Une heure après, Gontran et Marguerite gravissaient l'escarpement de la falaise. Ils s'arrêtèrent sur un rocher qui dominait toute l'île.

De la grève montait la plainte monotone de la vague qui venait mourir sur les galets. La chaleur du jour dissipait les vapeurs flottant à la surface des eaux. D'âpres parfums couraient dans l'air froid et la brise s'embaumait aux senteurs des foins sauvages. Des volées d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux et des rochers et s'entrecroisaient dans l'espace. Au loin, les habitants de la foret répondaient à l'appel du matin. Sur le golfe, pas une voile, pas un navire ; les pauvres abandonnés étaient bien seuls. Ils contemplèrent le spectacle que leur donnait la nature : Adam et Eve, ouvrant les yeux à la lumière, durent avoir le même regard d'étonnement et d'admiration pour le Paradis Terrestre.

La jeune fille s'était assise sur une inégalité de la falaise, où le rocher formait un siège naturel. Gontran plia le genou devant elle : il était presque joyeux et sans les inquiétudes qu'il ressentait à l'égard de Mademoiselle de Roberval, il se fût cru parfaitement heureux.

—Marguerite, lui dit-il, l'appelant pour la première fois par son nom, les hommes ont voulu nous séparer, le hasard nous a réunis. Dans cette île que nous habiterons désormais et dont nous serons les rois, le bonheur peut se trouver aussi bien qu'ailleurs. J'avais souvent rêvé, en songeant à vous, un endroit désert,

avec des arbres et des fleurs, où ensevelir notre amour quand je vous aurais donné mon nom. Mes vœux se sont presque réalisés. Le sort a fait que le prêtre ne peut consacrer notre union dans le moment, mais personne n'aura le droit de vous donner un autre nom que le mien car vous êtes ma femme devant Dieu. Du haut de son ciel d'azur, il ne peut que bénir notre existence.

Mademoiselle de Roberval écoutait avec ravissement. Elle éprouvait cette félicité inquiète de la fiancée que berce, au soir de l'hymen, une romance d'amour. De tous cotés, le mois de juin, le mois des épanouissements et des éclosions, disait la chanson du printemps.

A ce moment le soleil dardait ses chauds rayons sur la figure de Marguerite. Gontran se souleva et donna à la jeune femme son premier baiser.

La jeunesse étincelait dans ce groupe de M. de Kermer et de Mademoiselle de Roberval : Gontran agenouillé devant elle, la couvrant de ses regards,—Marguerite, la tête nue, les cheveux frissonnants au vent matinal, une main dans celles du jeune homme, l'autre sur son épaule ! Quelle suavité dans ces tableaux de l'amour, que l'on ne comprend bien qu'à vingt ans mais qui charment toujours.

Non loin de là, à quelques pas de la forêt qui s'étendait en arrière de la falaise, s'offrait un lieu propice à un établissement temporaire. Durant la journée Gontran y transporta les effets laissés au rivage. Avec de la toile à voiles, il dressa une petite tente qu'il divisa en deux parties. L'une devait servir à la vieille Damienne, l'autre était la chambre nuptiale.

LOUIS H. TACHÉ.

(*A continuer*)

L'AMITIÉ

Pour un Album

Amitié, douce fleur qu'en secret je cultive,
Toujours sur mon chemin, puissé-je te trouver ?
Et quand, sur le retour, ma vieillesse tardive
Cherchera d'autres fleurs que l'âge voit tomber,
Que ton parfum suave à mon âme flétrie
Vienne, apportant encore, doux reste du passé,
Quelqu'heureux souvenir, par le temps effacé,
Adoucir les regrets de ma mourante vie.

Ernest Marceau.

Ottawa, janvier 1884.

LES VIEUX CRÉOLES

(Traduction de Louis Fréchette)

SIEUR GEORGE

On voit, au cœur de la Nouvelle-Orléans, une vaste construction de brique à quatre étages, qui est là depuis environ trois-quarts de siècle. Les appartements en sont loués à une classe de gens qui les occupent simplement pour ne pas se donner la peine de chercher ailleurs des quartiers meilleurs et moins dispendieux. Avec son stuc gris se détachant çà et là en larges plâtras, cette construction garde un certain air solennel de noblesse en haillons, et s'élève ou plutôt se tient à l'encoignure de deux anciennes rues, comme un vieux dandy décavé qui se donnerait des airs de chercher de l'emploi.

Sous son principal porche s'ouvrait une obscure pharmacie. Sur l'une des rues, le bazar d'une *modistes en robes et chapeaux*, et autres petites boutiques ; sur l'autre, d'immenses portes en volige avec grillages sur les linteaux, barrées et boulonnées d'énormes ferrailles couvertes de toiles d'araignées, comme les portes d'un donjon, sont encore surmontées d'une enseigne grinçante—oubliée là par le shérif—sur laquelle on distingue à peine les mots de *vins et liqueurs*. Un coup d'œil à travers l'une les boutiques nous montre une cour intérieure de forme carrée, sur laquelle s'entrecroisent des

cordes chargées de linge mouillé, encombrée sur les côtés par des escaliers démantelés qui ont pour ainsi dire peine à sortir des décombres.

Le voisinage est depuis longtemps abandonné aux petites boutiques de cinquième ordre, dont les patrons et les patronnes arborent la séduisante devise : *Au gagne petit*. Une innombrable cohue d'enfants qui, comme par un privilége miraculeux particulier à l'endroit, ne se font jamais écraser, sont là qui obstruent les trottoirs de leurs jeux bruyants.

La maison est percée de nombreuses fenêtres où paraissent et disparaissent tour-à-tour des femmes passablement jolies, en peignoirs d'indienne, arrosant quelques pots de fleurs ou de cactus, ou suspendant des cages de serins. Leurs maris sont employés chez les marchands de vin, percepteurs de loyers pour les agents des vieux français de la Nouvelle-Orléans, échoués à Paris, surnuméraires aux douanes ou assistants-greffiers des palais ; car les Créoles de second rang sont très avides de ces petites fonctions.

Une corniche décrépite laisse tomber de petits morceaux de mortiers sur les passants comme un écolier en pension.

Le propriétaire est un nommé Coucou, un ancien Créole d'origine assez douteuse, qui, dans son orgueil de vieux propriétaire, regarde comme une insulte toute demande de réparation qu'on peut lui faire. Il était presque enfant lorque son père lui laissa cet héritage, et il a vieilli, ridé et jauni, dans l'administration de cette vieille propriété, comme une momie qui s'animerait périodiquement. Il fume du *cascarilla*, s'habille en velours de coton, est toujours ponctuel comme un exécuteur de hautes œuvres.

Dans la vénérable maison de maître Coucou, un certain vieillard avait l'habitude de venir tous les soirs pendant plusieurs années, trébuchant parmi les groupes d'enfants criards qui prenaient leurs ébats aux premiers rayons de la lune. Personne ne savait son nom, mais tous les voisins le désignaient sous le sobriquet de *Sieur George*. Il arrivait toujours chez lui en ligne droite—trop droite—ne biaisant jamais ni à droite ni à gauche, tantôt s'ouvrant un chemin avec lenteur, comme s'il faisait face à une forte brise, et tantôt trottinant vif et léger comme un chien poussé par un ouragan. Il montait l'escalier avec précaution, s'arrêtait quelquefois à mi-chemin pendant des trente ou quarante minutes, mais finissait par se rendre et entrait dans sa chambre, au second étage, tout satisfait de la retrouver là. A part ces légers symptômes d'ébriété, c'était un homme que, sur mille, vous auriez pris pour une avare. Il y a un an ou deux, il a disparu tout à coup.

Autrefois, voilà bien longtemps de cela, lorsque la vieille maison était encore neuve, un jeune homme sans autre bagage qu'une petite valise à toilette, était venu louer la chambre que je viens de mentionner, ainsi qu'une autre qui lui était attenante. Il pensait y rester deux mois ; il y resta plus de cinquante ans. Le quartier est fashionable, disait-il ; et d'un mois à l'autre, il gardait les chambres.

Cependant au bout d'à peu près un an, il lui arriva quelque chose qui, suivant la rumeur, modifia considérablement son mode d'existence ; et depuis lors apparurent chez lui et s'accumulèrent les uns sur les autres, de façon à exciter la profonde attention de Coucou, une foule de symptômes dont la cause défia, pendant bien près d'un demi-siècle, la sagacité assez limitée du propriétaire. On parla de duel, d'ébranlement de cerveau,

de perte d'héritage, et bien d'autres rumeurs aussi peu autorisées se répandirent, puis s'éteignirent, pendant que notre homme se faisait une vie de solitude, et, suivant quelques-uns commençait par-ci par-là à donner des preuves de l'habitude relâchée dont nous avons parlé plus haut. Ses voisins auraient bien continué de le fréquenter, s'il le leur avait permis, mais il ne faisait jamais de confidence à personne ; et puis en outre *les Américains* sont si drôles ! De sorte que, ne pouvant faire autrement, tous rompirent avec lui.

Il devint si casanier que,—mais cela pouvait être par motif d'économie—il refusa même les services d'une femme de chambre, et prit l'habitude de ranger son appartement lui-même. Seulement les joyeux chanteurs qui, à cette époque, avaient coutume de donner des sérénades sous les balcons, venaient de temps à autres lui offrir les miettes de leur table, histoire de s'amuser ; mais ne pouvant découvrir son vrai nom, ils finirent par l'appeler George, à tout hasard, en y ajoutant le mot *monsieur*. Plus tard, lorsqu'il devint négligé dans sa mise, et que la mode des sérénades fut passée, les gens du peuple simplifièrent encore cette appellation en celle de Sieur George.

***

Plusieurs saisons s'écoulèrent. La ville changea comme un enfant qui grandit ; le monde élégant changea de quartiers, mais George garda ses chambres. Chacun le connaissait un peu, et le saluait ; mais personne ne paraissait savoir réellement ce qu'il était, si l'on en exempte une couple ou à peu près de joyeux lurons portant l'uniforme bleu réglementaire du petit fort Saint-Charles. Souvent il revenait chez lui assez

tard avec l'un d'eux à chaque bras, fredonnant tous trois sur un ton différent, et s'arrêtant tous les vingt pas pour se dire des secrets. Mais bientôt le fort fut démoli, les propriétés de l'église et de l'état se divisèrent en lots à batir, la ville s'étendit comme une dartre,—et un jour Sieur George sortit de la vieille maison en grande uniforme !

Les Créoles du voisinage se précipitèrent nu-tête au milieu de la rue, comme s'il se fût agi d'un tremblement de terre ou d'une cheminée qui flambe.

Personne ne sait que dire, que faire ou que penser ; tout le monde est à bout de conjectures, et par conséquent pas loin d'être heureux. Cependant il y a un forgeron allemand à deux pas, et l'on se demande ce que Jacob va faire. Jacob, qui sort de son logis, a tous les yeux fixés sur lui : il s'approche de Monsieur, lui adresse quelques mots, lui serre la main ; puis après quelques instants de conversation, Monsieur met la main sur son épée...et Monsieur passe.

La foule entoure le forgeron ; les enfants battent des mains, sautent et se dressent avec curiosité sur la pointe des pieds :—Sieur George part pour la guerre de Mexique.

—Ah ! fait une petite fille dans la foule ; les chambres de Sieur George vont être vides ; comme c'est drôle !

Le propriétaire—le fameux Coucou—est aussi dans le groupe. Il se précipite dans la maison et monte l'escalier quatre à quatre. Il y a quinze ans qu'il n'est pas entré dans ces deux chambres. Il arrive à la porte : elle est fermée—elle est fermée à clef !

Enfin, de nouvelles investigations révélèrent qu'une

assez jeune personne, que plusieurs voisins avaient vue entrer dans la maison, mais qui naturellement n'avait pas été soupçonnée d'intentions si sérieuses, s'était, en compagnie d'une esclave d'un certain âge, installée dans les deux chambres ; et voilà que, par l'entrebaillement de la porte, elle tendait à l'avance le prix d'un mois de loyer. Que pouvait faire un propriétaire, sinon sourire ? Mais il restait un prétexte : les chambres pouvaient avoir besoin de réparation.

—Non, monsieur ; voyez vous-même.

O bonheur ! il regarda. Tout était en ordre. Le parquet était solide. Les cloisons n'avaient que de rares crevasses soigneusement replâtrées, nul doute, par la main jalouse de Sieur George lui-même. Coucou jeta un regard inquisiteur autour des deux pièces. Tout l'ameublement était là ; et même la petite valise de Monsieur. Cette valise, il ne pouvait guère l'oublier. Un jour—il y avait quinze ans et peut-être plus—il avait mis la main sur cette valise pour aider Monsieur à ranger son appartement, et Monsieur l'avait menacé du poing en lui criant : " Lâchez cela ! " Et cependant elle était là, cette mystérieuse valise, et la servante de la jeune dame, pimpante comme un oiseau jaune venait de s'asseoir dessus. Cette valise contenait-elle un trésor ? La chose était bien possible, car Madame voulait fermer la porte, et de fait elle la ferma.

La dame était fort jolie—elle avait dû l'être plus, mais elle était encore jeune—parlait le langage de la bonne société, et gardait, dans la pièce intérieure, sa discrète et taciturne servante mulâtre, une grande femme droite, aux regards perçants, un fameux brin de fille au dire des jeunes créoles du voisinage.

Parmi *les Américains*, où le nouveau venu peut tou-

jours s'attendre à recevoir la visite des voisins, la jeune dame aurait pu se faire des amis, même en se montrant aussi réservée que sieur George ; mais comme l'habitude des créoles est tout-à-fait différente, et qu'elle ne s'ennuyait pas d'être seule, elle préféra la solitude à la société.

Le pauvre propriétaire était dans une anxiété pénible. Il ne pouvait laisser rien *de trop* se passer dans sa maison. Il surveillait les deux chambres avec soin, sans rien découvrir, si ce n'est que Madame faisait de la couture, achetait bien peu de chose à part ses cordes de harpe, et prenait un grand soin de la petite valise de Monsieur. Cet espionnage avait son bon côté pour la maîtresse et la servante, car du moment que Coucou annonçait que tout était dans l'ordre, le voisinage se tenait pour satisfait. Il n'y avait qu'une seule question à laquelle le propriétaire obtenait une réponse de la servante :

—Madame, craignait-il, est peut-être embarrassée par des questions d'argent ?

—Non ; Mademoiselle—et elle appuyait sur le mot mademoiselle—a du bien, mais elle ne veut pas le dépenser.

Quelquefois des dames en élégants équipages venaient la visiter,—une ou deux d'entre elles paraissaient même insister vainement pour l'emmener avec elles. Mais ces visites devinrent de plus en plus rares ; jusqu'à ce qu'enfin la jeune dame et la mulâtre restèrent seules au monde. Et les années se passèrent, et avec elles la guerre du Mexique.

Les volontaires revinrent dans leurs foyers ; la paix régna de nouveau ; la ville continua à s'étendre de long

en large ; mais sieur George ne revenait pas. Elle envahit la campagne comme du chiendent. Les champs, les routes, les bois où sieur George allait promener sa misanthropie, étaient tout couverts, dans le vieux *Troisième*, par de petites maisons de brique à un étage, et dans le quartier Lafayette, par de riches villas et de beaux jardins. Les rues tranchaient comme le couteau d'un boucher les propriétés des anciens colons qui ne rêvaient guère que la ville un jour s'étendrait jusqu'à eux,—et sieur George était toujours absent.

La maison de brique à quatre étages devint vieille et laide, et les environs perdirent leur brillante activité. Théâtres, processions, magasins de nouveautés, bureaux publics, banques, hôtels, enfin tout l'esprit d'entreprise avait gagné la rue du Canal, et l'avait dépassée, suivis par les mendiants eux-mêmes. La petite valise était devenue vieille et pelée, et toujours son propriètaire se faisait attendre. La dame, que le temps usait aussi quelque peu, regardait toujours par la fenêtre à balcon dans le crépuscule du Sud, et tous les matins, la servante secouait quelque paillasson usé, par dessus la rampe peu solide ; et ni l'une ni l'autre ne s'étaient encore fait ni ami ni ennemi.

Les deux chambres, pour avoir été négligées dans les commencements, avaient besoin de réparations à chaque instant, et leurs hôtes se retiraient en conséquence tantôt dans l'une et tantôt dans l'autre ; mais la fameuse valise ne se laissait toujours qu'entrevoir. Le propriétaire, à son grand désespoir offrant toujours ses services trop tard, les femmes, que la valise fût lourde ou légère, ayant toujours eu le soin de la changer de place elles-mêmes. Coucou trouvait cela significatif.

Tard, un jour de cette saison d'hiver si rude où, à

l'extatique surprise de tous les enfants de la ville, la neige avait couvert les rues jusqu'à la cheville, on entendit frapper doucement à la porte des deux chambres, qui donnait sur le corridor La dame ouvrit, et aperçut un homme grand, maigre et grisonnant, un parfait étranger, debout derrière... Monsieur George ! Les deux hommes étaient balafrés, et leurs vêtements déchirés portaient les traces de la mauvaise saison. Sur la tête de Sieur George, un sabre mexicain avait laissé un long sillon dénudé dans ses cheveux blancs.

Le propriétaire les avait accompagnés jusqu'à la porte : c'était une magnifique occasion. Mademoiselle les invita tous trois à entrer, et s'efforça de leur procurer un siège à chacun ; mais comme elle n'y put parvenir, sieur George traversa la chambre et alla s'asseoir, *sur la mystérieuse valise.* Cette action était si évidemment affectée, que le propriétaire ne manqua pas, dans sa sagacité, d'en faire la remarque à part soi.

Sieur George était tranquille, ou plutôt, à ce qu'il parut, tranquillisé. L'esclave se tenait près de lui, et c'est à elle qu'il adressa le peu qu'il eût à dire, laissant la dame converser avec l'autre personnage. L'étranger était un interlocuteur animé, et parut plaire à la dame ; mais s'il plut, il fut le seul. Coucou, dont la curiosité était intense, chercha un prétexte pour rester, mais n'en trouva aucun. En somme, la compagnie n'était pas pour lui précisément sympathique. La dame paraissait d'avis que Coucou n'avait aucune affaire céans ; Sieur George semblait en penser autant de son compagnon ; et les quelques mots échangés entre Mademoiselle et sieur George furent assez froids. La servante paraissait à peu près satisfaite, mais ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps un regard inquiet sur sa maîtresse. Naturellement la visite fut courte.

Le lendemain un seul des deux visiteurs revint, mais mieux mis. Il est évident que Sieur George n'aimait pas son compagnon, mais qu'il ne pouvait s'en débarrasser. L'étranger, considérablement plus jeune que Monsieur, gesticulant d'une façon théâtrale, était un infatigable parleur en français-créole, s'excitait constamment à propos de petites choses, incapable d'en apprécier de grandes. Une fois, comme ils sortaient, Coucou—ces choses-là arrivent—était sous l'escalier. Comme ils descendaient, l'homme de haute taille parlait : " Il vaudrait mieux l'enterrer," disait-il. Le propriétaire l'écouta, retenant son haleine, et songeant à la valise. Mais il n'entendit rien de plus.

Ils revinrent la semaine suivante.

Ils revinrent la semaine suivante.

Ils revinrent encore la semaine suivante.

Les yeux du propriétaire commencèrent à s'ouvrir. Il devait y avoir quelque projet de mariage en voie de réalisation. Il était clair maintenant que sieur George aurait désiré ne pas être accompagné dans ses visites par l'homme de haute taille ; mais depuis qu'elles devenaient régulières et fréquentes, il était également clair que la raison pour laquelle il ne s'en débarrassait pas, c'est qu'il ne croyait pas convenable d'entrer et sortir trop souvent seul. Peut-être même n'était-ce que cette tendre passion que son compagnon lui avait conseillé d'*enterrer*. Souvent on entendait comme le bruit d'une conversation joyeuse dans la première des deux chambres, laquelle avait été transformée en salon ; et chaque semaine, comme les deux amis descendaient l'escalier, l'homme de haute taille était toujours d'une grande gaieté et empressé d'embrasser Sieur George, qui

—le sournois ! pensait le propriétaire,—affectait de paraître grave, et souriait seulement avec une expression embarrassée.

—Ah ! Monsieur, vous croire vous bien fin, mais vous pas fin comme Coucou, non !

Et le petit inquisiteur hochait la tête, souriait, et secouait la tête de nouveau, comme un homme a parfaitement le droit de le faire, lorsqu'il s'aperçoit qu'il commence à déchiffrer enfin une énigme qui l'intriguait depuis vingt ans. Il devinait ce que Sieur George avait dans la tête ; il devinerait bientôt ce qu'il y avait dans sa valise.

Quelques mois s'écoulèrent rapidement, et il devint évident à tous les yeux du dedans et du dehors de l'ancienne demeure, que le petit propriétaire n'avait pas deviné trop mal ; et que, de fait, Mademoiselle était sur le point de se marier.

Une certaine après-midi de printemps qu'il pleuvait, un simple coupé de louage s'arrêta devant l'entrée principale de la vieille maison ; et après quelque peu de brouhaha, et le rassemblement d'une troupe d'enfants mouillés dans le vaste vestibule, Sieur George, enveloppé dans un pardessus nouvellement réparé, sauta par terre et monta les degrés. Un moment après, il reparut sur l'escalier, ayant à son bras Mademoiselle couronnée et voilée. Mademoiselle était encore très belle. Sa beauté était dans tout son développement,—tout-à-fait mûre, —peut-être même un peu trop mûre, mais si peu ! Et comme elle descendait enveloppée dans l'enivrante odeur des fleurs nuptiales, elle semblait la victime enguirlandée d'un sacrifice païen. La servante, en toilette de fête, marchait par derrière.

Le propriétaire avait un devoir à remplir envers la communauté. Il arrêta la femme de chambre sur la dernière marche :

— Maitresse à vous s'en aller pour épouser Sieur George ? Moi, content, content, content !

— Epouser Sieur George, non, monsi.

— Non ? Pas épouser Sieur George ? Mais comment ?

— Va pour épouser l'autre ?

— Diable ! le grand ?

Et les deux mains sur le front, il regarda partir le carosse qui disparut dans la bruine. Comme il se retournait pour rentrer dans la maison, une terrible pensée le frappa : ils avaient laissé la valise ! Il se précipita dans l'escalier, de même que sept ans auparavant, mais de même—hélas ! la porte était fermée à clef, et pas un picaillon de dû sur le loyer.

Ce soir-là, assez tard, un petit homme trapu, vêtu d'un pardessus mouillé, s'introduisit péniblement dans le vestibule humide de la maison, monta l'escalier en trébuchant, ouvrit en tâtonnant la porte des deux chambres, et se laissant tomber sur la fameuse valise, s'endormit d'un sommeil qui dura jusqu'à ce que les rayons du matin vinrent lui caresser la nuque, en filtrant à travers la fenêtre à balçon. A ce moment-là, le vieux Coucou passait devant la porte. Surpris de la trouver entr'ouverte, il la poussa tout doucement et aperçut à l'intérieur Sieur George à genoux devont la valise mystérieuse, et qui se relevait. Il était revenu prendre possession de son ancien logement.

Sieur George, pour la seconde fois, était bien changé

—changé de mal en pis. Etait-ce à cause de son âge, ou la conséquence de la terrible cicatrice qu'il avait au visage, de taciturne et reservé qu'il avait été, il était devenu loquace. Lorsque par hasard il lui arrivait quelque emploi—car il n'en cherchait jamais—l'argent qu'il recevait passait à quelque chose qui le laissait sombre et cassé. Il liait volontiers connaissance avec son propriétaire, de même il est vrai qu'avec toutes les gens du voisinage, à qui il racontait ses aventures dans les prisons de Mexique et dans les villes de Cuba ; sans excepter les tribulations et les périls qu'il avait rencontrés en compagnie de l'homme de haute taille qui avait épousé Mademoiselle, et qui n'était ni mexicain ni cubain, mais pûr louisianais.

— C'est lui qui m'aimait, disait-il ; pas moi ! Il m'avait pris un jour en amitié, et je n'ai jamais eu le courage de m'en débarrasser. Que Madame ait pu l'aimer, ce ne peut-être que par l'un de ces caprices qu'il est inutile pour un homme de chercher à comprendre. Il n'était pas plus fait pour elle, qu'un haillon pour une reine ; et j'aurais pû l'étrangler de mes mains, le soir qu'il me passa les siennes autour du cou pour m'apprendre à quel suicide il l'avait déterminée. Mais tous les jours on voit de jolies femmes commettre la même folie, seulement elles n'attendent pas pour cela d'avoir trente-quatre ou trente-cinq ans. Pourquoi je n'aime pas cet homme ? Eh bien, c'est un ivrogne : voilà !

Ici, Coucou que sa connaissance imparfaite de l'anglais empêchait de tout saisir, s'éclatait de rire comme s'il voyait là le trait final de toute l'histoire.

Cependant malgré ses bavardages, Monsieur ne laissait jamais échapper un mot au sujet de ce qu'il avait été avant son départ ; et la grande énigme de la valise

était toujours la même énigme, toujours de plus en plus mystérieuse.

Ainsi ces deux chambres avaient été le théâtre d'événements assez étranges, sinon réellement extraordinaires ; mais le plus étrange de tous, assurément, fut un jour l'arrivée de sieur George, pleurant à chaudes larmes et portant dans ses bras une jolie petite fille, l'enfant de l'ivrogne qu'il détestait et de la pauvre Madame morte volée, misérable et désespérée. Il prit grand soin de l'orpheline, car elle le fut bientôt. Son père fut un beau matin repêché dans le Vieux Bassin, et sieur George constata l'identité du cadavre à la morgue de la rue Trême.

Il se passa de nourrice,—le père avait vendu au loin la servante mulâtre ; et seul, sans une âme pour l'aider, il protégea et soigna l'être frêle dans toutes les petites maladies et toutes les phases critiques de l'enfance et de l'adolescence, jusqu'à ce qu'un soir, après avoir pendant des semaines et des mois persisté à se fermer les yeux comme quelqu'un qui voudrait dormir au soleil, il finit pas s'éveiller à l'idée que sa protégée était devenue femme.

C'était un soir brumeux de novembre, aux premières fraîcheurs de l'automne. Le soleil couchant était obscurci par la fumée qui montait des prairies en flamme ; l'air était rempli de la cendre des herbes et des roseaux ; des gamins en haillons traînaient au logis des morceaux de bois de chauffage, et s'il arrivait qu'un morceau de charbon tombât d'une voiture, en face de la maison de Coucou, quelque *blanchisseuse de fin* de l'autre côté de la rue, pouvait frapper et poursuivre un enfant d'un côté de la chaussée à l'autre pour s'emparer de ce maigre butin.

Le vieillard revint chez lui d'un pas ferme. Il monta l'escalier avec assurance et sans s'arrêter pour se reposer ; il entra chez lui tranquillement et d'un pied beaucoup plus léger qu'à l'ordinaire, et s'assit près de la fenêtre ouvrant sur le balcon rouillé.

La chambre était petite, et bien tristement différente de ce qu'elle avait été ; mais sieur George était bien changé aussi. Elle était sombre et renfermée ; les murs étaient tachés par l'humidité et le plafond décrépit laissait voir çà et là le lattis à nu. Le mobilier était pauvre et mince, laissant une place apparente à la curieuse petite valise. Le parquet était fait de larges dalles retenues par des clous, mais enflées et creusées en deux ou trois larges ondulations, comme si elles avaient dérivé assez longtemps au courant des âges pour sentir le gonflement des marées.

Cependant ce parquet était propre, le lit bien fait, la table de cyprès à sa place, et la senteur moisie des murs en partie neutralisée par un géranium s'épanouissant sur l'allège de la fenêtre.

Sitôt que sieur George fut entré et assis, la voix d'une personne invisible, mais venant de la chambre voisine, dont il était toujours le locataire, lui demanda si c'était lui, et comme il répondit affirmativement, la voix ajouta :

—Papa George, devine qui est venu aujourd'hui.

—Coucou, pour le loyer ?

—Oui, mais il ne reviendra plus.

—Non ? Pourquoi ?

—Parce que tu ne le paieras pas.

—Non ? Comment cela ?

—Parce que j'ai payé.

—Impossible ! où as-tu pris de l'argent ?

—Tu ne devines pas ? La mère Nativité.

—Comment ? pas pour de la broderie ?

—Non ? et pourquoi pas ?..... Mais oui !

Et la personne qui disait ces mots entrait en riant. C'était une jeune fille de seize ans ou environ, très-belle, avec des yeux et des cheveux très noirs. On ne pouvait trouver dans toute la ville une figure et une tournure si peu en harmonie avec ce qui l'entourait. Elle s'assit aux pieds de sieur George ; et, les mains croisées sur son genou, le visage tourné vers le sien avec une expression où se confondaient l'innocence de l'enfant avec la sagesse de la femme, elle parut pour quelque temps prendre la principale part à une conversation, qui ne pouvait s'entendre du corridor extérieur.

Quel qu'eût été le sujet de cette conversation, la jeune fille se leva bientôt, se jeta dans les bras ouverts du viellard, et l'embrassa avec effusion. Puis il se fit un silence pendant lequel les deux figures pensives et souriantes regardèrent dans la rue par dessus le vieux balcon délabré. Peu après, elle s'éloigna en disant un mot sur le changement de température, alla tout doucement introduire une allumette entre les barreaux de la grille. Sieur George se retourna du côté du feu ; la jeune fille apporta de sa chambre une chaise à coudre toute basse sur laquelle elle s'assit à ses côtés, laissant tomber sur les genoux du vieux, sa tête qu'il se mit à caresser de sa main basanée.

Ils restèrent là, lui toujours parlant, elle écoutant, jusqu'à ce que tous les voisins fussent plongés dans le sommeil ;—tous les voisins, excepté Coucou.

Coucou, sur ses vieux jours, avait pris la constante habitude d'écouter aux portes. Ce soir-là, son œil et son oreille durent se succéder au trou de la serrure ; car il raconte des choses qui n'étaient certainement pas dites pour le dehors. Il entendit la jeune fille sangloter, et le vieillard qui lui disait :

—Mais vous devez partir maintenant. Vous ne pouvez décemment rester avec moi, quelque en soit mon désir. Dieu seul sait comment je supporterai cette épreuve, et ce qui adviendra de vous ; mais il est votre providence à vous aussi, mon enfant, et il vous protégera. J'ai causé la mort de votre grand père. J'ai dissipé la fortune de votre pauvre mère défunte ; que ce soit le dernier tort que je vous fasse !

Puis il ajouta comme se parlant à lui-même :

—J'ai toujours agi pour le mieux !

D'après ce que Coucou pouvait en juger, le vieillard venait de raconter toute cette histoire à laquelle il faisait ainsi allusion. La jeune fille s'était laissée tomber par terre, et la tête cachée dans ses mains, s'écriait en sanglotant :

—Je ne puis pas partir, papa George ; oh ! papa George, je ne puis pas partir !

A ce moment, sieur George, qui toute la journée avait gardé une bonne résolution, encouragé par les plaintes déchirantes de l'enfant, se prit à méditer l'acte le plus insensé qu'il eût jamais eu la pensée de commettre. Il

révéla à la pauvre affligée qu'il n'était pas son parent ; qu'aucun lien du sang ne les liaient l'un à l'autre ; que c'était au grand père de l'orpheline qu'il s'était engagé à en prendre soin ; qu'il avait bien imparfaitement tenu sa parole ; mais que ce serait la tenir plus mal encore que d'abandonner la pauvre enfant à la merci publique, quelque sympathie qu'elle pût rencontrer dans le monde.

—J'ai tâché d'etre bon pour vous, ajouta-t-il. Lorsque je vous ai adoptée, toute petite enfant, je vous ai prise pour la mort ou pour la vie. Je voulais bien faire pour vous pendant votre enfance, et plus tard faire mieux encore. J'étais persuadé qu'à l'heure qu'il est nous serions à l'aise, et que vous pourriez choisir votre foyer et votre avenir dans un monde tout rempli d'amis. Je ne sais pas pourquoi je n'y ai pas réussi !

Il s'arreta un moment, parut méditer, et reprit avec une certaine brusquerie :

—Je pensais qu'une éducation, bien supérieure à celle que vous a donnée la Mère Nativité, serait le digne complément de vos charmes personnels ; que de bonnes mères et de bonnes sœurs seraient heureuses de vous recevoir dans leurs familles, et que la fleur de votre jeunesse s'épanouirait au soleil de l'aisance et du bonheur. J'aurais donné ma vie pour la réalisation de ce rêve. Et je l'ai donnée—telle qu'elle était ; mais elle ne valait pas grand chose, ma vie,—pas assez pour pouvoir être échangée contre le bonheur. J'ai pensé à quelque chose, mais je crains d'en parler. Cette idée ne m'est pas venue aujourd'hui ni hier ; j'y songe depuis longtemps—depuis des mois.

La jeune fille regardait la flamme de l'âtre, écoutant avec un intérêt intense. Sieur George continua :

—Oh ! ma chérie, si je pouvais seulement vous faire penser comme moi, vous pourriez rester avec moi alors.

—Bien longtemps ? demanda-t-elle sans bouger.

—Oh ! aussi longtemps que le ciel le permettrait. Mais il n'y a qu'un moyen pour cela, dit-il, comme pour sonder le terrain, un seul moyen de rester ensemble. Me comprenez-vous ?

Elle leva sur le vieillard un regard péniblement interrogateur.

—Si vous étiez— ma femme, chérie !

Elle jeta un cri de détresse comprimée, et, se glissant rapidement dans sa chambre, pour la première fois de sa vie, elle ferma la porte à clef.

Le vieillard resta seul sur sa chaise, à pleurer.

GEO. W. CABLE.

(*A continuer*)

LA PREMIÈRE MOISSON

Ce site, c'est Québec. Au nord montent, splendides,
Les échelons lointains des vastes Laurentides.
En bas, le fleuve immense et paisible, roulant
Au soleil du matin son flot superbe et lent,
Reflète, avec les pins des grands rochers moroses,
Le clair azur du ciel et ses nuages roses.

Nous sommes en septembre, et le blond fructidor,
Qui sur la plaine verte a mis des teintes d'or,
Au front des bois bercés par les brises flottantes
Répand comme un fouillis de couleurs éclatantes ;
On dirait les joyaux d'un gigantesque écrin.
Un repos solennel plein d'un calme serein
Plane encor sur ces bords où la chaste nature,
Aux seuls baisers du ciel dénouant sa ceinture,
Drapée en sa sauvage et rustique beauté,
Garde tous les trésors de sa virginité

Cependant un lambeau de brise nous apporte
Comme un refrain joyeux, qu'une voix mâle et forte,
Mêlée à des éclats de babil argentin,
Jette, dans l'air sonore, aux échos du lointain.
Ce sont des moissonneurs avec des moissonneuses.
Ils suivent du sentier les courbes sablonneuses,
Et, le sac à l'épaule, ils cheminent gaîment.

Ce sont des émigrés du doux pays normand,
Des filles du Poitou, de beaux gars de Bretagne
Qui viennent de quitter leur lande ou leur campagne,
Pour fonder une France au milieu du désert.

L'homme qui les conduit, c'est le robuste Hébert,
Un vaillant! le premier de cette forte race
Dont tout un continent garde aujourd'hui la trace,
Qui, dans ce sol nouveau par son bras assaini,
Mit le grain de froment, trésor du ciel béni,
Héritage sans prix dont la France féconde,
Dans sa maternité, dota le nouveau monde!
Ils vont dans la vallée où les vents assoupis
Font ondoyer à peine un flot mouvant d'épis
Qu'ont mûris de l'été les tépides haleines.

Bientôt le blé jauni tombe à faucilles pleines;
La javelle où bruit un essaim de grillons
S'entasse en rangs pressés au revers des sillons
Dont le creux disparaît sous l'épaisse jonchée;
Chaque travailleur s'ouvre une large tranchée;
Et, sous l'effort commun, le sol transfiguré
Laisse clair tout un pan de son manteau doré.

Le soir arrive enfin; mais les gerbes sont prêtes;
On en charge à pleins bords les rustiques charrettes
Dont l'essieu va ployant sous le noble fardeau.
Puis, presque recueilli, le front ruisselant d'eau,
Pendant que, stupéfait, l'enfant de la savane
Regarde défiler l'étrange caravane
Et s'étonne à l'aspect de ces apprêts nouveaux,
Hébert, qui suit ému le pas de ses chevaux,
Rentre, offrant à Celui qui donne l'abondance,
La première moisson de la Nouvelle-France.

LOUIS FRÉCHETTE.

LES HUITRES

Un soir, au café Procope, après avoir épuisé un sujet de comparaison entre la France et le Canada—il s'agissait de savoir lequel, de Paris ou de Montréal, avait le meilleur service de pompes à incendie,—mon contradicteur, un auteur inédit, vivant de sa plume, me dit très sérieusement : "Votre service du feu et vos pompes à incendie sont supérieurs aux nôtres, soit. Je ne le conteste plus. Quand on arrive de Montréal, il est entendu que rien sous le soleil n'est comparable à vos raquettes, et que les douze pieds de neige sous lesquels vous êtes ensevelis pendant six mois de l'année, vous donnent des jouissances transies, dont nous autres, pauvres Français, nous n'avons aucune idée. Il est cependant un point sur lequel nous l'emportons certainement sur vous."

—C'est très possible, répondis-je, en songeant au dernier incendie de Québec, dont, heureusement, il n'avait jamais entendu parler.

—Pour vous prouver ma thèse, continua-t-il, je n'emploierai point d'arguments que vous puissiez contester ; ma dialectique sera telle, que Socrate lui-même, le père de la dialectique, ne la désavouerait pas. Garçon, deux douzaines de *gravettes*.

Il faut vous dire que les *gravettes* sont des huitres

provenant du banc de la Hillon, et sont réputées les meilleures de France.

J'avais déjà goûté à des huitres françaises, aux *vertes* qui ne sont pas très excellentes, et aux *marennes* que j'aurais grand tort de mépriser.

Quant aux *gravettes*, je dois avouer que je les trouvai délicieuses, arrosées qu'elles furent d'un petit vin de Chablis, créé et mis en bouteille pour la plus grande délectation des gourmets, mais non pas délicieuses au point de me faire trahir pour elles mon pays.

—Eh bien ! me dit mon amphytrion, manifestement convaincu du succès de sa dialectique, qu'en pensez-vous ?

—Tout le bien possible. Vos huitres sont à la hauteur de la plus enviable réputation. Selon moi, elles vont presque de pair, ce qui n'est pas peu dire, avec nos *miramichis*.

—Vos *miramichis*, qu'est-ce que c'est que ça ?

—De très bonnes huitres prises à l'embouchure de la rivière du même nom. Mais il ne faut pas confondre ; il y a miramichi et miramichi, comme il y a fagot et fagot. Celles qui proviennent du côté de Nigaoèque et de Tabisintac, ou même de la Pointe-Chimnâque, c'est-à-dire de la région où la rivière se confond avec les eaux du golfe Saint-Laurent, sont de beaucoup préférables aux autres, comme saveur et comme goût. Les vôtres ressemblent plutôt à celles que nous trouvons en remontant la rivière, en amont de l'île aux Becs-scie, lesquelles, quoique inférieures, ont certes aussi leur prix.

—Mais que me chantez-vous là avec vos *nigaouéques*, et vos *miramichis* et vos *becs-scie*, s'écria-t-il exaspéré ?

—Je veux vous faire connaître nos huîtres, comme vous venez de me faire connaître les vôtres. Le procédé n'est pas le même, voilà tout. Par exemple, avez-vous jamais mangé des *malpéques ?*

—Jamais de la vie.

—Les *malpéques*, selon moi, n'ont qu'un défaut, c'est d'être pêchées, ainsi que les *bedéques*, et toutes les huîtres de l'Ile du Prince-Edouard, au reste, sur un fond vaseux, glaiseux, ce qui fait que leur coquille est sale au toucher. Mais si jamais rude écorce cacha de nobles entrailles, c'est bien ici le cas de le dire. Je voudrais connaître le procédé de conservation qu'employa Apicius, lorsqu'il fit parvenir à Trajan, alors en Perse, des huîtres d'Italie, aussi fraîches qu'à leur sortie des eaux de Lucrin, et, à mon retour en Amérique, je vous expédierais un baril de nos *malpéques*. Vous les déclareriez, j'en suis sûr, les plus délicieuses huîtres du monde. Car les *malpéques*, pour n'être pas supérieures aux *nigaouéques*, ne sont cependant égalées par aucune de vos huîtres de France.

—Comment dites-vous ?

—Je dis que vous n'avez pas d'huîtres en France qui vaillent nos *malpéques*, quoique celles-ci soient manifestement inférieures aux *tatamagouches* et aux *malagâches*, dans le comté de Colchester, Nouvelle-Ecosse, et aux *pugwâches*, dans le comté voisin. Mais au-dessus de tout cela, continuai-je en m'échauffant, et il me semblait que mon enthousiasme gagnait mon interlocuteur, au-dessus de tout cela, il y a la *bouctouche*, véritable perle entre les huîtres ; la *Saint-Simon*, seule digne d'être

appelée "truffe de la mer," la *caraquette*, sa voisine, qu'on eut servi dans un plat d'or aux dieux de l'Olympe, si les dieux de l'Olympe en avaient soupçonné l'existence; la *gédaïque*...

Je m'arrêtai pour voir l'effet de ma tirade sur mon homme: il était parti, et, dans sa précipitation, il avait oublié de payer la note que je dus solder, 12 francs 50 centimes.

***

Chaque pays, chaque nation a son orgueil national, qui consiste en un sommet à la hauteur duquel aucune aucune nation rivale ne peut arriver. Ontario a Hanlan, le rameur; Québec a ses érables et ses "cabanes à sucre;" les provinces maritimes ont leurs huîtres.

L'huître est une production cosmopolite que les peuples ont plus ou moins appréciée, en raison de leur civilisation. Le triomphe de l'huître à Athènes est d'avoir *ostracisé* Aristide, surnommé le Juste. A Rome, elle n'est arrivée à son complet épanouissement qu'aux grands jours de l'empire. Elle partagea longtemps, avec les successeurs d'Auguste, les honneurs divins. Juvénal, qui marqua de son fouet sanglant les épaules nues de Messaline, et qui sillonna le visage des affranchis puissants, désarma devant la sérénité de l'huître, qu'il chanta dans je ne sais plus laquelle de ses satyres.

***

Et cependant, comme je viens de le dire, les meilleures huîtres du monde sont incontestablement les nôtres.

Les savants, pour frustrer notre grande confédération canadienne, feignent de les ignorer. Quand ils en parlent, ils les désignent sous le nom de *ostrea borealis*, comme pour en faire hommage aux Esquimaux. Je réclame pour elles le nom de *ostrea canadensis*. Puisse ce nom latin les dédommager de leur nomenclature barbare, horripilante, qui tue leur réputation à l'étranger. Pugwâche, Pointe-Chimnaque, Aboujâgane, pour désigner ce que la nature a fait de plus divinement délicieux ! Car ce qui constitue la supériorité de nos huitres, ce n'est pas leur quantité, les bancs en sont presqu'épuisés ; ce ne sont pas non plus les lois du gouvernement qui les protègent, la plupart de ces lois sont stupides, appliquées à notre pays ; c'est une supériorité intrinsèque, intérieure, c'est leur piquant, c'est ce goût exquis, appétissant, agaçant, lascif, inénarrable, dont ceux là seuls qui ont savouré des *bouctouches* ou des *caraquettes* fraiches se forment une juste idée.

Pour qui a goûté des deux, les huitres de France sont flasques, comparées aux nôtres. Les meilleures de l'Angleterre, les *emsworth natives*, les *miltons*, n'en approchent pas même. Il faut aller en Irlande pour trouver, dans les *carlinfords*, quelque chose qui arrive à l'épaule de nos *saint-simons*. Quant aux huitres de *New-York* ou de *Baltimore*, elles n'entrent pas en ligne de comparaison. Personne au Canada, même parmi les plus perdus de réputation gastronomique, ne voudrait ou ne pourrait en consommer sa douzaine autrement qu'en " soupe ", ou avec force assaisonnements et condiments. Or, la cuisson ou les condiments appliqués à l'huitre canadienne, c'est, en statuaire, vouloir recouvrir de terre glaise un marbre de Carrare, c'est prétendre relever la beauté d'une Vénus grecque en la drapant d'un calicot de dix sous.

Ce serait une hérésie culinaire inconnue de nos bords, hérésie contre laquelle s'élèverait, dans un anathème universel, le corps puissant de nos gastronomes.

Tout ce qu'une saine gastronomie peut tolérer ou permettre, c'est d'entremêler avec nos huitres un petit vin blanc, le Chablis ou le Meursault sont préférés. Les Anglais y ajoutent le *porter*, et les Allemands le *lager-beer*. Les malheureux!

***

C'est un fait constaté dans l'histoire naturelle que plus on remonte vers le nord, plus ce testacé bivalve a de vertus gustatives. Les huitres des pays chauds, celles de l'Afrique, par exemple, sont absolument inférieures. Les Romains abandonnèrent celles d'Italie aussitôt qu'ils eurent accès, grâces aux conquêtes de César, qui, pour cette considération, fut nommé dictateur du monde entier, aux huitrières de la Gaule. Celles-ci, à leur tour, cédèrent l'empire aux acéphales de l'Angleterre et de l'Irlande.

C'est tout simplement une question de latitude.

En suivant cette progression, les huitres du pôle Nord doivent donner, aux phoques et aux ours blancs de ces parages, des jouissances inconnues aux amphibies de notre zone tempérée.

Ce point là—la supériorité des huitres boréales—est très important à établir, maintenant surtout qu'il est prouvé par les récentes découvertes de M. Olsen qu'il existe dans les régions du cercle polaire des bancs d'huitres inépuisables. On ne demandera plus, à chaque sinistre survenu dans ces contrées de glace, à quoi ser-

vent ces expéditions au pôle Nord, qui ne sont en fin de compte que des hétacombes choisies par les gouvernements soi-disant civilisés. A quoi elles servent ? A frayer aux gourmets des cinq continents le chemin des huitrières par excellence ! A reculer les barrières de banquises qui nous interdisent l'approche de ce nouveau jardin des Hespérides ! A justifier ce grand mot de Voltaire, si peu compris de son siècle, et qu'il faut, même dans le nôtre, modifier pour le faire entendre :

" C'est du Nord aujourd'hui que nous *viennent les huîtres !* "

***

Nos huîtres s'en vont ! Caraquette qui, il y a vingt ans, exportait 20,000 barils d'huitres, n'en a pas exporté 2,000 l'année dernière. Dans dix ans, les grandes *battures* de Bedec et de Malpec seront épuisées complètement, comme le sont, ou à peu près, les bancs de Shédiac, de Bouctouche, de Shémogoui, et généralement tous ceux du littoral du Nouveau-Brunswick, à partir de Miramichi en allant jusqu'à Pictou.

Pendant qu'en France l'industrie du parcage artificiel, de l'ensemencement et de l'élevage des huitres prend de l'importance d'année en année, au point de compter ses revenus par millions de dollars, et de transformer en établissements populeux et florissants des grandes étendues du littoral autrefois désertes et réputées inhabitables ; pendant que la Virginie, le Maryland et New-York emploient des véritables armées d'hommes et de femmes à draguer, ouvrir, mettre en boîte et expédier aux quatre coins du continent des milliards de ces savoureux molusques, le Canada n'a pas un seul parc ou vivier artificiel pour la reproduction des huitres.

Or, tout le monde au Canada mange des huîtres. Rien que pour l'approvisionnement de nos grandes villes, Montréal, Québec, Toronto, Ottawa, Hamilton, nous payons des milliers de piastres par semaine à Baltimore et à New-York.

Il y a des fortunes à faire et des bénédictions à amasser pour les *amareilleurs* qui s'aviseront un jour de pratiquer la culture de nos bancs d'huîtres. Sans compter que c'est une ressource nationale qui périt, faute d'exploitation.

Le gouvernement fédéral, rouge ou bleu, a fait des lois pour la protection de nos huîtres. Ces lois, fruits de longs tâtonnements et de nombreux inspecteurs *ad hoc*, se résument à ceci : Défense de pêcher des huîtres à partir du premier mai jusqu'au premier septembre.

Résultat : jamais la destruction de nos huîtrières n'a été aussi rapide et aussi complète que depuis l'application de ces règlements.

Parce qu'en France, en Angleterre et aux Etats-Unis un semblable règlement existe, on a cru faire merveille en l'appliquant ici, sans considérer si ce qui convient à la Virginie, pays tropical, peut convenir aussi bien à la province du Nouveau-Brunswick, où les glaces *prennent* en novembre et fondent en avril.

Qu'on laisse donc pêcher nos huîtres en été, au risque de faire mourir d'horreur ceux qui s'imaginent encore que les huîtres sont *poison* pendant les mois qui n'ont pas d'*R*, et que, par exemple, l'on prohibe la pêche sur la glace. C'est l'hiver qui tue nos huîtres. Voici comment. Pour faire la pêche, dans notre pays, au lieu de se servir d'une drague, comme en France, en Italie et aux Etats-Unis, on se sert de râteaux armés de longues dents

de fer. Le pêcheur, ayant fait "engraver" ou mordre son râteau sur le fond, ou la "batture", comme disent les Acadiens, l'en retire chargé de coquillages morts et vivants de toutes dimensions. Si c'est l'été, après avoir trié les huitres, il rejette le contenu de son râteau à l'eau ; mais si c'est l'hiver, il laisse tout sur la glace, sauf les huitres qu'il a mises dans son panier. Or, les débris qu'il laisse ainsi geler et périr sur la glace, ce sont des coquillages morts auxquels sont attachés des petites huitres qui peuvent se compter par milliers. Des experts assurent que la semence d'une seule huitre contient jusqu'à 500,000 ovaires.

A ce taux-là, des milliards d'huitres sont tuées à leur naissance par nos pêcheurs, l'hiver. C'est là une des causes de la destruction de nos huîtrières, et peut-être la plus active.

***

Je parlais tout-à-l'heure des inspecteurs du gouvernement dont les rapports ont servi de base aux règlements établis pour la protection des huîtres. Quelques-uns de ces inspecteurs sont eux-mêmes de véritables.... perles.

L'autre jour, je lisais le rapport d'un nommé Hunter-Duvar, bien connu comme auteur dramatique et comme "scholar" dans toute l'Ile du Prince-Edouard. Il y a des ineffabilités dans le mémoire de cet inspecteur-dramaturge.

Il commence par déplorer l'ignorance du public "incapable, dit-il, de comprendre que l'huître n'est pas bonne à manger, l'été". Puis il voudrait, pour des rai-

sons d'hygiène, que la vicieuse habitude de manger des molusques impurs fut réformée.

Molusque impur ! Une huître !

Savez-vous où cet inspecteur philantrope a pris cette impureté qu'il trouve dans les huitres ? Dans sa Bible où il a lu, sans doute, que la loi mosaïque défendait, comme aliment impur, l'usage de tout poisson n'ayant ni ouïes ni nageoires. Moïse devenu *collaborateur* de Hunter-Duvar !

Seulement, qu'on ne s'étonne plus si nos bancs d'huitres s'épuisent.

PASCAL POIRIER.

UNE DISPARITION MYSTÉRIEUSE

(*D'après l'anglais de J. Hawthorne*)

Un jour, en faisant des recherches dans les archives de la police à Paris, Alexandre Dumas père mit par hasard la main sur un dossier qui lui fournit le sujet de *Monte Christo*, le plus extraordinaire de tous ses romans.

De même en Angleterre, parait-il, on pourrait sans peine trouver dans les voûtes des cours de justice les pièces de plusieurs procès célèbres dont le fond ou peut-être de simples incidents, arrangés d'une manière habile, feraient la fortune d'un romancier ou d'un dramaturge moderne. M. Hawthorne assure même que certains drames de la vie réelle dont le retentissement n'a guère dépassé le voisinage des tribunaux, donneraient matière à une œuvre artistique sérieuse. Entre autres, il cite la disparition du révérend David Poindexter, au commencement du siècle, et il en raconte, telles qu'il les a connues sur les lieux, toutes les circonstances, dans un récit simple et vrai, préférant à une histoire dramatisée une histoire authentique.

Nous allons suivre son exemple et ses traces.

I

David Poindexter naquit à Londres en 1785, d'une ancienne et respectable famille de Sussex. Il fit ses

études à Oxford avec l'intention d'entrer dans les ordres, et, de fait, en 1810 nous le voyons pasteur de la petite ville de Witton, près de Londres.

Il trouva là de quoi vivre. Les débordements du grand-père et du père avaient presque appauvri les Poindexter, et David parait n'avoir eu à cette époque d'autres revenus que sa modeste prébende. Il était pauvre, mais ses talents l'autorisaient à compter sur une position brillante dans la carrière où il était entré ; cependant il s'irritait contre sa pauvreté, il accusait sa destinée : preuve qu'il avait hérité une large part du tempérament mal équilibré qui avait conduit sa famille au bord de l'abime.

Au physique, c'était un bel homme, d'une beauté frappante, saisissante : longue chevelure noire, sourcils épais et les yeux bleus ; la bouche et le menton d'un dessin gracieux, mais peu énergique ; figure longue et mince, bien régulière. Il prêchait avec éloquence, et lorsque le sujet échauffait sa verve naturelle, il arrivait à des effets d'émotion intense. Très populaire parmi les femmes, quoiqu'il les traitât toutes avec une égale froideur, il l'était moins chez les hommes, avec qui cependant il montrait beaucoup moins de gène et de réserve.

A la fin de la deuxième année de son installation à Witton, on sut qu'il recherchait une jeune fille des environs, mademoiselle Edith Saltine, unique enfant d'un colonel en retraite. L'opinion fut bienveillante pour l'un et l'autre. On voyait là une affaire de cœur ; car si le brave colonel était revenu de ses campagnes chargé de gloire et de rhumatismes, il n'en avait pas rapporté d'argent. Comme il n'avait guère que sa demi-solde pour vivre, la dote de sa fille ne

pouvait tenter personne. D'ailleurs, Edith était charmante et jolie, et quant au révérend David Poindexter, il paraissait profondément épris. Il n'est pas rare de voir des caractères, jusque-là timides ou réservés, manifester, une fois touchés par la passion, plus de fougue que d'autres bien plus démonstratifs dans le cours ordinaire de la vie.

Le colonel Saltine se montra, d'abord, assez peu sympathique à ce futur gendre. Vieux, valétudinaire, il s'était habitué aux soins de sa fille comme à la jouissance d'un droit et il ne goûtait pas du tout l'idée de se voir délaissé pour l'amour d'un pasteur de belle prestance. La liaison paraissait devoir etre brisée dès ses débuts, car Edith était absolument dévouée à son père et ne se serait jamais imaginée de lui contester le pouvoir de disposer d'elle à son gré ; mais Poindexter était épris, il sut se rendre agréable au colonel, il avait le secret de la persuasion : il fit surtout bien comprendre que le colonel, sa fille et son gendre ne formeraient qu'une même famille habitant sous le même toit, dans la même aisance modeste, avec les mêmes habitudes calmes et régulières. Le vieux militaire oublia sa mauvaise humeur.

Il se dit toutefois, tacticien de la bonne école, qu'il y avait lieu de ne rien brusquer, et il laissa trainer la campagne jusqu'à la fin de l'année.

Un soir—c'était au commencement de décembre—Poindexter dinait avec le colonel et Edith. Celle-ci s'était retirée pour passer au salon, et le pasteur, tout en saluant le colonel d'un dernier verre de vin, amena la conversation sur l'objet de ses constantes préoccupations.

—Pourquoi, dit-il tout à coup, ce mariage ne se ferait-

il pas tout de suite ? Voici Noël bientôt ; rendez donc ce jour doublement mémorable en m'accordant cette faveur.

—Pasteur David, s'écria le colonel, vous êtes impatient comme le diable !

—Mais, répliqua vivement Poindexter, pour être pasteur on n'en est pas moins homme.

—Hum ! je concède qu'un certain nombre de pasteurs sont peut-être des hommes, et franchement, mon cher David, si je n'avais pensé trouver en vous que des litanies et des credos, j'aurais encore plus mal accueilli vos prétentions à devenir mon gendre.

Poindexter écoutait tête basse sans mot dire, mais l'instant d'après, regardant le colonel dans les yeux :

—Vous avez connu mon père : eh bien ! je suis le fils de mon père.

—Cette pensée-là, répondit le colonel, m'a traversé le cerveau plus d'une fois, mon révérend ami, et pour dire la vérité, je ne vous en ai pas moins aimé pour cela. Mais alors que diable faites-vous dans la chaire ? Je respecte la chaire de vérité, assurément ; mais, théorie à part et parlant au point de vue pratique, dites-moi s'il existe si peu de fous dans le monde qu'un homme de cœur et d'esprit comme vous soit forcé d'exercer votre sot métier ?

—Théorie ou pratique, répondit le pasteur d'un ton grave, on voit dans l'Eglise autant d'hommes distingués que partout ailleurs... Quoi qu'il en soit, j'avouerai au père de la femme que j'aime, que je ne suis pas content de ma destinée ; mais vous savez bien comme moi que de nos jours on est entraîné dans la carrière bien plus

par le fait de la naissance que par l'inspiration du Ciel. N'était la loi de primogéniture, mon cher colonel Saltine, l'Eglise d'Angleterre ne serait plus qu'un temple sans prêtres.

—Tonnerre ! s'écria le colonel, moitié souriant moitié grinçant des dents, je suis de votre avis. Donc, si le surplis ne vous fait pas, prenez l'uniforme.

—Non ; l'excès de discipline ni l'excès d'activité ne me conviennent ; ce qu'il faut à ma nature c'est l'air vif de la grande liberté... Ma vraie profession, ajouta-t-il en riant, serait dix mille louis de rentes.

—A qui le dites-vous ! répondit le colonel en soupirant. Et comme ce serait beau et dans la pratique et dans la théorie !... Mais soyons sérieux : voyez Edith, puisqu'il le faut, et j'irai vous retrouver tout à l'heure pour décider de cette affaire de mariage.

Poindexter rejoignit Edith au salon, et ils eurent ensemble une conversation intime d'une heure. Au moment où le bruit de pantoufles traînant sur le parquet les avertit de l'approche du colonel, Poindexter disait :

—En somme, je doute parfois que vous m'aimiez réellement, entièrement, sans réserves.

—C'est que, répondit-elle, en certains temps je ne vous trouve pas vous-même : on dirait que vous êtes un autre, je doute presque de votre identité.

Le colonel n'entendit pas cette dernière bribe de conversation. Il s'assit, en grommelant comme de coutume, dans son large fauteuil près du feu de grille. Edith lui mit un coussin sous les pieds, son bonnet gris sur sa tête chauve, et lui apporta sa vieille pipe.

Après avoir lancé savamment au plafond une longue bouffée de tabac :

—Mes enfants, dit-il, si le cœur vous en dit, vous pourrez commencer à tenir maison dans un mois ; pour moi, cela m'est égal.

Aucun des trois personnages ne prévoyait ce qui pouvait arriver dans ce court laps d'un mois.

II

David Poindexter était né d'un second mariage de son père, et il ne connut pas sa mère, née Lambert, qui mourut quelque temps après lui avoir donné le jour. Son oncle, David Lambert, riche agronome, fut son parrain et lui donna son nom de baptême. Il était célibataire, et l'on disait que jadis il avait eu des relations étroites avec une étrangère d'une grande beauté et de mœurs faciles ; personne ne prétendait avoir vu cette femme, mais la légende permettait d'expliquer certains points mystérieux de l'existence du vieux garçon.

Quoi qu'il en soit, l'enfant atteignait sa huitième année lorsque son parrain quitta brusquement l'Angleterre, sans dire où il allait ni quand il reviendrait. Il ne revint jamais ; personne n'entendit plus parler de lui. On l'oublia. Sa maison et ses fermes étaient louées, mais les locataires eux-mêmes ne se souvenaient plus de Lambert que comme d'un simple nom, et la nouvelle génération, en parlant de "la vieille maison Lambert," ne se demandait pas d'où venait ce nom-là. David Poindexter lui-même n'avait plus de son oncle qu'une réminiscence vague comme celle d'un songe d'antan.

Aussi, jugez de sa surprise lorsque, le lendemain de la conversation rapportée dans le chapitre précédent, il reçut une lettre de l'avocat de feu David Lambert, l'informant que ce dernier était mort à Constantinople, célibataire, intestat, sans héritiers directs. Dans ces circonstances, sa fortune, consistant en propriétés situées à Witton et à Londres, estimées cent soixante mille louis, et en un dépôt de quatre ou cinq mille louis, revenait de droit à son plus proche parent survivant, qui n'était autre que David Poindexter lui-même. L'avocat priait, en conséquence, le révérend gentleman de vouloir bien lui donner ses ordres.

C'était un samedi matin. Poindexter était assis à sa table de travail, occupé à écrire son sermon du lendemain. Après avoir lu la lettre, d'abord tout d'un trait et avec stupéfaction, ensuite plus lentement, en faisant de fréquentes pauses, il se renversa dans sa chaise et resta près d'une heure aux prises avec les émotions multiples qui l'envahissaient comme une avalanche. Les impressions les plus diverses animaient tour à tour sa physionomie, enflammaient son œil bleu foncé, ou contractaient ses lèvres nerveuses.

Puis il se leva, en frappant un violent coup de poing sur la table.

Oui, c'était donc vrai, bien réel ! Lui, David Poindexter, pasteur pauvre, esclave, il y a une heure, et, en ce moment, comme par un coup de baguette magique, libre, riche, puissant, héritier de sept mille louis de rentes !

Et le sermon de demain ?...

A cette pensée, il fit quelques pas dans son bureau, souriant, l'œil plein d'éclairs, les joues enluminées. Il

se dressa de toute la hauteur de sa taille, étendit les bras, se prit la poitrine à deux mains et, après un long soupir :

—Ah !... quel soulagement !

Et quelle force de vie nouvelle gonflait ses veines ! Il s'approcha vivement de la fenêtre, l'ouvrit toute grande, et respira à pleins poumons l'air glacé du matin. Liberté ! Emancipation !... Là-bas, au-dessus de la tete sombre des cèdres, il voyait la tour grise de l'église. Voilà où, pas plus tard que hier, je me nourrissais de mon propre désespoir, se disait-il sans peut-être s'en rendre compte ; mais—et cela, il le comprenait nettement—cette tour vénérable est aujourd'hui la tombe d'un passé bien et dûment mort. A quoi sert de persuader au prochain de se repentir de ses péchés ? Vaut bien mieux rechercher pour soi-même les fautes qu'on doit éviter.

A sa droite, il apercevait aussi le toit de tuiles rouges de la modeste maison du colonel Saltine. Là était sa fiancée, celle qu'il aimait d'un amour pur et sincère.

Elle aussi, se dit-il, m'a fait défaut. Elle a pensé que je n'étais pas moi-même. Fort bien ! à l'avenir, je serai moi !... Quant au sermon de demain... Je ne ferai plus jamais de sermons.

Il retourna à sa table, saisit les feuillets déjà écrits, les jeta dans la grille, et pendant que les parcelles brûlées du papier s'envolaient par la cheminée, représentant pour lui les derniers vestiges de ses anciens travaux, il se répétait, à voix basse, et se souriant à lui-même :

—Non, jamais, jamais... jamais !

Puis, reprenant un sang-froid relatif, il revint à sa table et écrivit à la hâte plusieurs lettres, dont une à l'adresse d'Edith Saltine. Il fut surpris de s'apercevoir alors qu'il passait midi. Il n'eut que le temps de faire sa toilette, de boire coup sur coup deux verres de sherry, et de prendre la diligence de Londres.

Il y avait chez lui, à l'instar de beaucoup d'hommes impressionnables, une certaine tournure d'esprit dramatique qui le portait à regarder le monde comme un théâtre où il devait jouer son rôle avec art et de la manière la plus imposante possible. Aussi, le soir de ce même samedi, l'avocat de M. Lambert trouva-t-il en lui, non sans surprise, un homme calme, hautain, indifférent, qui semblait dédaigner les biens terrestres et supporter avec une sorte d'impatience les responsabilités qu'impose la gestion d'une fortune.

Je ne veux pas, disait-il, que cet héritage me gêne dans l'accomplissement de ma haute mission ; il faut arranger cette affaire une fois pour toutes, afin qu'elle aille ensuite, en quelque sorte, toute seule. D'abord, je dois prendre pour acquis, n'est-ce pas ? que vous vous êtes assurés qu'il n'y a pas de parent plus proche que moi.

—Il n'y en a pas, répondit l'avocat, à moins que M. Lambert ne se soit marié et qu'il ait eu des enfants.

—Mais alors a-t-il jamais voulu me faire héritier de ses biens ?

—S'il a quelquefois songé à la mort, il a dû assurément penser à vous.

Bref, Poindexter consentit à accepter une traite de mille louis, et il prit congé de *son* avocat.

Il retourna à ses chambres, hôtel Tavistock (Covent Garden). Après dîner, il fit une toilette nouvelle et fut au théâtre entendre Kean, qui ce soir-là jouait du Shakspeare. Il revint tard, dormit d'un sommeil agité, et se réveilla le matin tout fiévreux.

III

C'était le jour du Seigneur. Il ne put s'empêcher de songer à son église de Witton, à ses ouailles, au calme de sa vie passée, à ses études théologiques, à sa fiancée. Quels songes avait-elle faits durant cette nuit ? Comment allait-elle accepter ce changement extraordinaire dans l'existence du modeste pasteur ?

Il ouvrit la fenêtre. Une bouffée d'air surchargé de fumée s'engouffra dans sa chambre, en même temps que l'infernale cacaphonie des mille bruits de la Cité. Cela ne valait certes pas le matin ensoleillé de la veille à Witton ; mais aujourd'hui que de vues nouvelles sur la nature qui, pour Poindexter, n'existaient pas hier !

Au déjeuner, comme il finissait son café, il fut accosté par un gentleman qui lui dit :

—Pardon, monsieur, je ne me trompe pas, votre nom est Poindexter ?

Celui-ci reconnut à l'instant Harwood Courtney, fils de lord Derwent, un homme à la mode, un habitué des grands clubs. Il avait bien vingt ans de plus que David, à preuve qu'il avait accompagné son père dans quelques-unes de ses escapades ; mais pour David il arrivait à point comme le représentant des cercles qu'il voulait connaître et fréquenter.

—Vous ne vous trompez pas, monsieur Courtney, répondit-il tranquillement. Avez-vous déjeuné ? Il y a déjà longtemps que nous ne nous sommes vus.

—Oui, en effet. Si je me rappelle bien, vous aviez pris par un chemin différent du mien. Mais, vous le savez, nous autres pécheurs, nous comptons toujours sur l'intervention opportune de nos excellents pasteurs pour éviter les accidents... sérieux.

—Je vous comprends ; mais permettez-moi de vous dire que j'ai renoncé au ministère.

Poindexter prononça ces mots avec un naturel, une désinvolture dont il fut étonné lui-même ; déjà pour lui c'était là une vieille nouvelle.

—Vraiment, vraiment ! s'écria Courtney avec une pointe de surprise et d'une curiosité que sa bonne éducation lui défendait de laisser voir davantage. — Alors, vous pourriez peut-être vous arranger de façon à venir, sans cérémonie, dîner avec moi ce soir. J'aurai un ou deux amis..... une petite réunion très tranquille du dimanche.

—Vous êtes bien aimable, j'accepte avec plaisir. Je comptais me coucher de bonne heure ce soir, mais une veillée tranquille, cela me va.

—Donc, c'est entendu. Et maintenant, après votre café, que diriez-vous d'une promenade au grand air ?

—J'en suis encore.

Poindexter et Courtney passèrent la journée ensemble, et le ci-devant pasteur, vers le soir, avait déjà fait la connaissance de quelques-uns des hommes les plus en vue dans ce monde élégant qui s'appelle lui-même mo-

destement *la société*. Il n'avait pas manqué de laisser entendre que sa fortune lui rendait la vie facile, mais il disait cela par phrases incidentes, sans paraître y toucher, d'un air si dédaigneux que Courtney, qui cependant était un fier sceptique, n'eut pas l'idée que son jeune ami, en jetant sa soutanelle aux orties, fût sous l'influence du vil métal. "David Poindexter, dit-il, n'est pas un fou. Il a de l'étoffe, il vaut deux fois son père, car il faut se lever matin pour trouver un homme qui, ayant été dans les ordres, a réussi à se comprendre lui-même et à découvrir sa propre valeur."

A vrai dire, Poindexter se trouvait, par son intelligence et par ses études, supérieur à la plupart de ceux qu'il rencontrait. Il lisait dans leur âme, et restait lui-même impénétrable. Il avait un certain air d'autorité qui imposait. La culture intellectuelle préparatoire aux travaux évangéliques avait imprimé sur son caractère, sur toute sa personne, un cachet ineffaçable, en avait fait un esprit droit et à la fois souple, mais aussi très concentré et, chose bizarre, très dissimulé.

Contrairement à ce qu'on serait porté à supposer, l'étude des problèmes de la vie future lui avait appris à traiter les affaires de ce bas monde avec une rare facilité. Il est vrai qu'en matière d'entregent, il n'avait guère à s'occuper des détails, des formules, des mots de passe, qui semblent être sacramentels dans certains milieux : il était bien élevé et naturellement distingué ; ensuite, le fait seul d'avoir vécu jusque-là dans le clergé l'excusait d'ignorer les petites nuances des usages du monde. D'ailleurs, feindre l'ignorance pouvait lui paraître un excellent appoint dans le commerce des hommes.

Le dîner de M. Courtney, fort tranquille sans doute au point de vue de l'amphytrion, ne laissa pas cepen-

dant de présenter un contraste sensible avec les petites fêtes du jour du Seigneur auxquelles Poindexter s'était habitué à Witton. On but du vin passablement. La conversation, d'abord un peu contrainte à cause de la présence du nouvel ami, ne tarda pas à prendre des allures plus dégourdies. On se leva de table assez tard, puis quelqu'un proposa d'aller au club. Proposition vite acceptée par tous, y compris le pasteur.

Un quart d'heure après, Poindexter était accoudé sur le tapis vert, jouant, la première fois de sa vie, aux cartes pour de l'argent.

Il perdit d'abord sept cents louis—plus d'or qu'il n'en avait palpé durant les trois dernières années ; mais il garda son sang-froid comme un vétéran de la dame de pique, si bien qu'à trois heures du matin il retournait à l'hôtel avec cinq cents louis de gain net.

Quel changement rapide et radical dans son existence ! Voilà bien ce que lui disait sa raison ; mais ses émotions, ses sensations intimes ne parlaient pas si haut. Il lui paraissait tout naturel, après s'être égaré, d'avoir retrouvé *son* chemin.

On dit que l'enfant des bois, fils de sauvages, mais élevé au sein de la civilisation, s'il lui arrive un jour de respirer la brise de la prairie immense ou le parfum des forêts vierges, déchire les oripeaux de l'homme blanc et se lance tout frémissant au grand air de la liberté sans bornes dont il avait pris l'instinct dans son berceau. Quelque chose de semblable se produisait chez David Poindexter. Héritier des passions fougueuses de ses pères, il avait été jeté par les circonstances, de force, brutalement, dans un genre de vie qui répugnait à ses talents comme à ses ambitions endormies, non pas domptées ; maintenant la destinée, réparant ses torts à

son égard, lui rendait ses droits de naissance et le remettait dans son véritable élément. Cela devait arriver, c'était simple justice.

Du reste, cette partie de cartes avait laissé dans la mémoire de Poindexter moins de traces qu'un incident passé inaperçu des autres et insignifiant en soi.

L'un des invités au dîner, un homme déjà sur l'âge, à chevelure rousse, aux yeux gris perçants, en se faisant présenter à lui, l'examina avec une attention très vive et lui dit avec un embarras qu'il ne chercha pas à dissimuler :

—Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés ?

—C'est possible, mais je suis forcé d'avouer que je ne m'en souviens pas.

—Le nom n'était pas le vôtre, monsieur Poindexter, mais quant à la figure, je vous en demande pardon, il me semble que je pourrais jurer...

—Mais où avez-vous fait cette rencontre, reprit David.

—A Paris, chez M.... répondit le gentleman en donnant un des noms les plus connus de la noblesse française.

—Et vous êtes bien certain de cela ?

—Oh ! oui... il n'y a qu'un mois.

—Mais c'est que je ne suis jamais allé à Paris, et depuis trois ans je n'ai pas perdu de vue les cheminées de Londres. Comment s'appelait votre ami ? demanda Poindexter.

—Ma foi ! je me le suis demandé moi-même en vous voyant. Le nom m'est échappé de la mémoire : je crois que c'est un nom italien. Quoi qu'il en soit, j'ose me permettre de vous dire que c'est un homme de grande mine et très distingué.

Sans doute, il n'est pas rare de voir deux personnes qui se ressemblent au point de tromper l'œil même de leurs familiers ; mais Poindexter se savait une physionomie à part, caractérisée, accentuée, et l'erreur du vieux gentleman l'impressionnait plus qu'il n'aurait voulu l'avouer. C'était peut-être ridicule ; tout de même à chaque minute un petit souffle d'imagination lui répétait à l'oreille : Ce double de toi-même, c'est l'homme que tu aurais dû être..., que tu dois être.

Et cette idée fantastique lui restait clouée au cerveau.

IV

A la fin de la semaine, monsieur Poindexter retourna à Witton.

Il avait au préalable mandé à qui de droit le changement survenu dans son existence, et donné les ordres nécessaires pour que tout fût réparé dans " la vieille maison Lambert."

Il était parti de Witton à pieds, sans le sou, malheureux dont le royaume n'est pas de ce monde ; il rentrait conduisant un superbe attelage et devenu de beaucoup le plus riche et le plus important citoyen de l'endroit.

Dire qu'on lui fit une réception cordiale, ce serait exagérer. On l'accueillit avec ce respect de convention que l'on prodigue à la fortune, et dans les hommages

qu'il reçut il y avait des réticences dont le ci-devant pasteur dut souffrir. Ses paroissiens avaient à choisir en lui ou du grand propriétaire ou du ministre traître aux autels : le cas était embarrassant.

Poindexter souriait en analysant cette situation, mais il était mal à l'aise, car il sentait bien que sa tenue extérieure ne donnait qu'une faible idée des révolutions si vite accomplies dans l'intimité de son être. Il avait pensé à convoquer une dernière fois sa congrégation pour expliquer franchement sa situation ; il y renonça en face du sentiment public. Il se barricada de silence et de fierté.

Une seule personne avait le droit de lui demander compte de sa conduite.

Et il ne songeait pas sans émotion à sa prochaine entrevue avec Edith.

Mais comme les situations tranchées sont, pour les esprits actifs, préférables à toutes les autres, Poindexter n'hésita pas ; le soir même il était chez le colonel Saltine.

Edith le reçut dans son boudoir, le colonel étant retenu au lit depuis quelques jours par une nouvelle attaque de rhumatisme. Elle se leva à son entrée, toute rougissante et de joie et d'anxiété. Un simple coup d'œil de femme lui fit constater son changement de costume, car, sans avoir tout à fait mis de côté ses habits de la bonne époque, il les avait notablement modifiés. Elle le regarda avec effroi et surprise, il lui baisa la main avec de profondes cérémonies, ils échangèrent quelques paroles émues sur le beau temps, sur le charmant aspect des campagnes, sur la santé des amis et connaissances.

Enfin, Poindexter, toujours résolu à tirer sa situation au net, lui dit :

—Eh bien ! ma chère Edith, tout change... excepté notre amour, n'est-ce pas ?

—Oh ! là-dessus, monsieur, je ne sais plus ce que vous m'avez dit.

—Vous me permettez, dans tous les cas, de m'en souvenir, moi ? reprit-il en souriant.

—Mais, que sais-je ! je ne vous connais pas encore.

Il hésita un instant ; et, non sans amertume :

—En effet, dit-il, mademoiselle, lorsque j'eus l'honneur de vous voir l'autre jour, vous doutiez de ma personnalité, de mon identité. Mais, depuis ce jour-là, je suis devenu moi-même.

—Vous n'êtes plus ce que vous étiez ? S'ensuit-il que vous soyez ce que vous devriez être ?

—Vraiment, vous n'êtes pas raisonnable, Edith. J'étais tel que les circonstances m'avaient façonné ; je serai à l'avenir tel que Dieu m'a fait.

—Mais, reprit-elle, dans ce que vous appelez les "circonstances," est-ce que Dieu n'a pas mis la main ?

—Pas plus, assurément, que dans les événements actuels.

Elle secoua la tête d'un air de doute :

—Vous savez bien, dit-elle, que Dieu ne vous relève pas de vos vœux solennels.

—Mais si je ne puis garder ces vœux sans manquer

de loyauté dans mon for intérieur ? s'écria Poindexter avec chaleur. Il y a longtemps que je sens que je ne suis pas fait pour le ministère sacré. Devant le tribunal secret de ma conscience, je me suis toujours accusé d'hypocrisie, et c'est la volonté divine qui me délivre aujourd'hui de ce péché.

—Pourquoi n'avez-vous pas dit cela plus tôt ? lui demanda Edith en le regardant bien en face. Pourquoi êtes-vous resté hypocrite tant que vos intérêts ne vous ont pas conseillé de cesser de l'être ? Pouvez-vous affirmer sur votre parole d'honneur que vous en seriez rendu au point où vous êtes maintenant si, au lieu d'être riche, vous étiez encore pauvre ?

—Il suffit quelquefois d'un simple incident pour éclairer toute une situation. Nous avons nos rêves, nos aspirations ; les événements en font tout à coup des résultats. Nous nous posons dans notre esprit, dans notre cœur, des questions ; les événements apportent la réponse.

—Avec cet argument, monsieur, on peut excuser toutes les vilenies ! répondit Edith avec indignation.

—Vilenie ! s'écria Poindexter. Est-ce à moi que vous adressez ce mot ?

—En vérité, j'aurais tort de vous dire quoi que ce soit, car je n'ai jamais pu lire dans votre cœur.

—C'est que vous ne m'aimez pas, Edith.

—Vous pouvez avoir raison, dit-elle en essayant d'affermir sa voix ; mais je crois au moins que je vous ai aimé.

—Et vous paraissez revenir de cette croyance, comme je suis revenu moi-même de mes folles illusions.

Il avait prononcé ces paroles avec un profond sentiment de tristesse et d'amertume. Il continua :

—Eh bien ! qu'il en soit comme vous le voulez. Pour moi, l'amour vrai n'est pas celui qui prend sa source dans une conscience factice et toute de convention, et si, par impossible, une faute ou même un crime venait ternir votre âme, je ne pourrais pas vous en aimer moins.

—Monsieur, répondit-elle tremblante mais résolue, vous me briserez le cœur, mais, sachez-le, j'ai plus de respect pour l'amour que d'amour pour vous.

Poindexter se leva pour sortir, puis il s'arrêta et voulut essayer d'une dernière tentative.

—Dans tous les cas, il faut se bien comprendre, qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Posez-vous pour condition que je retourne à mes premières fonctions ?

Le moment décisif était venu. Edith se leva à son tour, pâle, l'œil voilé de larmes, les lèvres contractées, froissant nerveusement son mouchoir dans ses doigts crispés. Elle fut tentée de céder, car elle ne pouvait comprendre le bonheur sans lui ; mais sa droiture d'esprit l'emporta sur son émotion. La question n'était pas de faire ou de ne pas faire des sermons ; il s'agissait de choisir entre la continuation d'une vie digne et honorée et une éclatante apostasie.

Edith leva sur l'homme qu'elle aimait un regard ferme, et lui dit avec une dure lenteur :

—Il vaut mieux se quitter.

Ce fut un instant terrible pour Poindexter. Il eut une sorte d'éblouissement. Tout le sang mauvais de ses veines lui monta à la figure et lui donna une physionomie effrayante lorsqu'il s'écria :

—Alors, que mes péchés retombent sur votre tête !

V

En décidant de rejeter sur sa fiancée le fardeau de ses péchés, il semble que l'apostat de Witton ait aussi résolu de rendre ce fardeau le plus lourd possible.

De ce jour, il commença une vie scandaleuse. La vieille maison Lambert devint le théâtre d'excès inavouables. Harwood Courtney et toute une bande de viveurs débauchés comme lui étaient toujours là, buvant et jouant. Leurs exploits ne laissaient aucun repos à la bonne petite ville, où bientôt l'on ne désigna plus le révérend David Poindexter que sous le nom du " mauvais ministre."

Pendant ce temps-là, mademoiselle Saltine observait une tenue grave et correcte que tout le monde ne jugeait pas du même œil. On l'admirait, on la disait étonnante, on la déclarait sans cœur, suivant le cercle d'où, bien entendu, elle était absente.

Si elle n'avait pas de cœur, tant mieux, car ses souffrances de femme aimante ne trouvaient sous le toit paternel aucun allégement. Le vénérable colonel était devenu rageur. La conduite de sa fille lui semblait l'abomination de l'indiscipline. Tonnerre ! pas plus tard que hier, elle voulait à tout reste se marier

avec un ministre déguenillé, et aujourd'hui ce prédicant plein de séductions étant tombé sur une mine d'or, elle le flanque à la porte !

Et puis, quelle situation ! Ce n'est certes pas le colonel Saltine qui acceptera de manger les truffes du... comment l'appelez-vous cet animal-là ?

Bref, la pauvre jeune fille ne trouvait nulle part la paix, à moins qu'elle eût gardé dans le fond de son cœur une place secrète pour cet hôte si recherché, si souvent inconnu.

Plus d'un se demandait quel pouvait être le prix de revient des folies de Poindexter. Selon les apparences, ses revenus ne devaient pas suffire, et dame rumeur rapportait qu'il avait plusieurs petits comptes en souffrance, qu'il jouait constamment, toujours gros jeu, que les cartes tournaient rarement pour lui. Mais il était difficile de discerner le vrai du faux dans ces racontars, car le mauvais ministre ne se donnait pas même la peine d'y prêter l'oreille.

Il était le plus bruyant, le plus gai, le plus audacieux de sa bande, toujours chef de file pour une extravagance. Seulement, on remarquait que s'il riait aux éclats, il ne souriait jamais, et que sa figure, au repos, dans les moments de calme, portait les indices d'un sentiment tout autre que celui du bonheur. Puis, soit calcul, soit remords secret, il conserva toujours quelque partie de son costume clérical : il paraissait ou se plaire à le déshonorer, ou vouloir y tenir comme à un gage de sa propre déchéance.

Un soir, il y avait grande réunion chez lui. Le tapage dura jusqu'à l'aurore ; on fit de la musique, on dansa, on but. Après le départ des invités qui retour-

naient vers la Cité. Courtney et Poindexter, rompus de fatigue, mais non rassasiés, commencèrent une partie de piquet à la table encore chargée des débris du souper.

Ils jouèrent presque sans interruption vingt-quatre heures.

A la fin, Poindexter, rejetant les cartes, dit tout tranquillement :

—Ma foi ! c'est assez. Donnez-moi jusqu'à demain.

—Certainement, avec grand plaisir, répondit Courtney, et je vous offrirai votre revanche. En attendant, le mieux serait de faire un somme.

—Quant à cela, à votre goût ; ne vous gênez pas. Pour moi, je vais monter à cheval. Je ne puis dormir sans avoir fait provision d'air frais.

Ils se séparèrent donc, Courtney pour se coucher, Poindexter pour aller à ses écuries, d'où il sortit monté sur son bai brun, et se dirigea aussitôt vers la campagne.

Il était près de cinq heures. C'était un matin d'avril, plein de rayons chauds, de senteurs virginales, de parfums du renouveau ; le ciel était pur, l'air calme, le silence frémissait dans le gazouillement des petits oiseaux. L'apostat se sentait accablé par cette sérénité de la nature qui faisait un si grand contraste avec les agitations de son âme. La souffrance morale l'étreignait ; un nom de femme, le nom de celle qui aurait dû le sauver, lui venait sur les lèvres, et lorsqu'il passa devant la maison du colonel Saltine, il ne pût s'empêcher de retenir les rênes de son cheval. Il s'arrêta devant cette maison où était restée la meilleure partie de son cœur, même de son esprit.

A l'instant même, Edith ouvrait ses persiennes et apparaissait enveloppée dans son peignoir blanc, avec sa longue chevelure déroulée sur les épaules. Elle resta toute ébahie en face de cette apparition.

Lui-même fut interdit pour une seconde. Puis, d'un geste désespéré, il sembla lui adresser un adieu suprême, et disparut comme un trait au triple galop de son cheval.

Il ne ralentit sa course qu'après avoir atteint la route royale de la Cité. Là, il parut hésiter, puis il prit un chemin de traverse et s'engagea dans un bois qu'il connaissait bien pour y avoir souvent caché ses méditations ou calmé les révoltes de son ambition.

Son attention fut bientôt absorbée à la vue d'un cavalier qui venait en sens contraire, monté sur un cheval noir, en apparence tellement fougueux que seule une grande habitude de l'équitation pouvait permettre à son maître de le contenir.

Les deux étrangers arrêtèrent leurs montures instinctivement, puis se regardèrent l'un l'autre avec une égale surprise, avec un air de stupéfaction presque comique, avec cette mine drôle de l'homme qui se trouve tout à coup, sans s'y attendre, devant une glace où se reflète son image de pied en cap.

Enfin, l'étranger au cheval noir dit joyeusement :

—Je vois, monsieur, que nous sommes l'un pour l'autre un objet de profond étonnement. Si je n'avais peur d'être impoli, je vous demanderais qui vous êtes. Moi, je m'appelle Giovanni Lambert.

—Giovanni Lambert ! répéta Poindexter avec un

mouvement involontaire. Je pense avoir déjà entendu parler de vous. Vous n'êtes pas Italien, je crois ?

—Du côté de ma mère seulement.

—Eh bien ! vous allez de suite savoir que j'ai de sérieuses raisons pour désirer vous connaître ; c'est peut-être même le seul désir qui me reste en ce monde. Voulez-vous descendre de cheval et que nous allions sous les bois causer à notre aise ? Etes-vous pressé ? Pour moi, les heures ne comptent plus.

—Monsieur, je suis tout à vous, reprit l'étranger.

Et sautant à terre lestement, il laissa voir à sa ceinture une paire de jolis pistolets.

—Ma foi ! ajouta-t-il, je pensais aussi à me dégourdir les jambes, car bien qu'il ne soit pas tard, j'ai déjà fait une longue course.

Ils entrèrent dans un sentier, attachèrent leurs chevaux à quelque branche de manière à les laisser brouter l'herbe facilement, et allèrent s'asseoir un peu plus loin sous un grand chêne au feuillage touffu, aux vastes ramures. Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand l'un d'eux, monté sur son cheval noir, sortit du bois, se dirigeant vers Londres.

Il arriva dans la Cité après midi. Il s'installa dans une auberge inconnue, se réconforta le mieux possible, dormit dix-huit heures sans désemparer.

Le lendemain, journée splendide encore, il l'employa exclusivement à mettre en ordre les papiers dont ses fontes étaient remplies. Il paya sa note comme le premier venu ou le dernier arrivé ; c'était un voyageur sans prétentions que personne ne remarqua.

VI

Pendant ce temps-là, il se produisait à Witton un émoi extraordinaire.

Lorsque M. Courtney se leva, tard l'après-midi, et descendit en bâillant à la salle à dîner où l'attendait son déjeuner, on lui apprit que Poindexter n'était pas encore revenu de sa promenade matinale. Cette absence de douze ou quatorze heures lui parut singulière, et il envoya aux informations son propre valet avec le groom de Poindexter.

Ceux-ci firent leurs recherches en telle conscience qu'au bout d'une heure toute la population savait que le mauvais ministre avait disparu mystérieusement, ou qu'il lui était arrivé malheur.

Le lendemain matin, on disait partout qu'il avait pris la fuite. On constata qu'il devait un peu à tout le monde ; à chaque coin de rue les gens se montraient de ses billets pour des sommes plus ou moins élevées, et bientôt parurent les huissiers et les représentants inquiets du shérif.

La ville n'était pourtant pas au terme de ses émotions.

D'où vint la nouvelle, nous ne savons ; mais on se répéta que Poindexter avait joué avec M. Courtney une partie insensée, que ce dernier lui avait gagné non seulement son argent de poche, mais sur parole toutes ses propriétés, toute sa fortune. On ajoutait que cette dette n'étant pas recouvrable en justice, M. Courtney était plus intrigué que tous les autres de l'absence prolongée de son ami.

Or, à l'encontre de bien des cancans plus vraisembla-

bles, cette histoire extraordinaire était vraie de point en point.

Le soir, au souper, dans la petite ville de Witton, on jasa autant que dans le gigantesque Londres. L'opinion s'était déjà formée. Il était évident que l'apostat avait fui sur le continent afin de prendre passage au plus tôt pour les Etats-Unis. Personne ne le défendait ni ne l'excusait. On n'accordait, non plus, aucune sympathie à M. Courtney : l'un et l'autre avait son dû. Toute la question était de savoir ce qui adviendrait des propriétés de Poindexter. Elles devaient, selon plusieurs esprits graves, revenir à mademoiselle Edith Saltine ; mais cette justice distributive n'est admise que dans les romans.

Au milieu de tout ce bruit, Edith restait confinée avec son père malade. Elle avait été la dernière à voir Poindexter, mais n'en souffla mot. Seule, elle refusait de croire à sa fuite ; seule, elle demeurait convaincue que s'il était mort, c'est qu'il s'était suicidé. Son adieu, son geste désespéré ne lui laissait aucun doute à cet égard. D'ailleurs, s'il était encore vivant, il serait revenu.

Réfléchissant au passé si paisible, si plein de promesses, voyant le présent si agité, découvrant l'avenir si sombre, Edith pouvait encore cacher ses larmes, mais la solitude de sa chambre lui parut bientôt d'un poids insupportable. Il lui fallait sortir et revoir les sentiers chéris de ses anciennes promenades.

Elle mit un voile épais et, s'écartant le plus possible des rues passantes, elle gagna les bosquets d'alentour. Un peu fatiguée par sa marche rapide, elle alla s'asseoir à quelques pas de la route sur une large pierre où plus

d'une fois déjà elle s'était attardée à causer avec le ci-devant pasteur.

La soirée était belle. La lune en son plein répandait à travers le feuillage une lumière douce. Edith respirait avec délices le frais des premières brises de la nuit et, sous l'influence salutaire de la nature sommeillante, elle aurait sans doute laissé prendre à ses idées un cours nouveau, où les événements des derniers jours auraient eu moins de place, lorsque son attention fut attirée par le bruit d'un cheval venant au galop. Elle se dissimula davantage sous les arbres, et reconnut aussitôt le cavalier qui s'avançait.

C'était Poindexter.

Elle resta stupéfaite sous le coup de cette apparition imprévue. Elle n'osait en croire ses yeux. Pourtant l'erreur n'était pas possible. Ce n'était pas là le costume ordinaire de son ancien ami, ce n'était pas non plus un cheval de ses écuries, mais c'était bien Poindexter en personne. Il passa tout près d'elle tranquillement, paraissant très absorbé et très fatigué. Mais à peine eut-il disparu au tournant de la route qu'elle fut saisie d'une sorte de frayeur nerveuse. Elle venait de voir un revenant, un fantôme, un esprit de l'autre monde ! Elle se jeta à genoux, tremblante, terrifiée, et pria Dieu, invoquant sa miséricorde, demandant la mort plutôt que ces émotions poignantes.

Un peu calmée par la prière, elle se leva, et de son pas le plus rapide retourna chez elle. Là, elle apprit tout de suite que ce qu'elle avait vu n'était pas un fantôme.

L'excitation était à son comble dans la ville.

On venait de voir passer dans la grande rue l'apostat

David Poindexter, ou, sinon lui, Béelzébuth incarné. On l'avait examiné avec une extrême surprise et une extrême curiosité, mais il ne parut pas s'en préoccuper ni même s'en apercevoir, et, chose singulière, au lieu d'aller chez lui, il se dirigea vers l'auberge, où il demanda une chambre. L'hôtellier regarda son ancien pasteur d'un œil étonné, tout en le saluant par son nom.

—Mais, monsieur, dit le voyageur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne m'appelle pas Poindexter, mais Giovanni Lambert. Veuillez m'inscrire.

Figurons-nous l'effet de cette révélation. Ce fut comme une traînée de poudre. Nouvelle perplexité, nouveau changement à vue, discussions à recommencer. L'émotion devenait une vraie fièvre dans Witton.

On apprit ensuite que le voyageur avait déclaré être le fils unique de feu David Lambert, et qu'il venait tout bonnement prendre possession de son héritage. Il montrait à l'appui de ses prétentions tous les documents voulus : contrat de mariage de son père, certificat de naissance, etc. Quant à David Poindexter, il ne l'avait jamais connu, et quoique aucun homme sensé pût être persuadé que Poindexter et ce Lambert étaient des jumeaux, et non pas le seul et même individu, le dit Lambert réaffirma sa première histoire, et donna sa parole d'honneur que tôt ou tard on saurait la vérité.

Tout de même, un de ses créanciers le fit arrêter pour une dette de huit cents louis, et M. Courtney qui était allé le voir, jura sur le salut de son âme que c'était là vraiment Poindexter.

Qui jamais entendit parler d'une pareille audace dans l'imposture ! L'individu n'avait pas même pris la peine

de se déguiser tant soit peu ; il avait changé d'habits et de cheval, voilà tout. Et pourquoi être revenu à Witton, au lieu d'aller se cacher dans n'importe quel autre coin de l'univers ? C'était d'une impudence inconcevable. Qu'avait-il à attendre à Witton, sauf la prison et la ruine totale ? Etait-il fou ?

Non, suivant toutes les apparences ; mais cette supposition n'en était pas moins très charitable pour lui, et en même temps la seule explication possible de son étonnante conduite.

VII

On dormit peu dans Witton, cette nuit-là.

Et le lendemain, la surexcitation des esprits devint presque du délire lorsqu'un constable arriva à la ville pour déclarer que le cadavre du révérend David Poindexter avait été trouvé à une quinzaine de milles dans un bois, avec un cheval bai brun qui broutait l'herbe tout auprès.

L'on vit bientôt arriver le cadavre, transporté sur un chariot de paysan à la maison du défunt, où il fut exposé dans le grand salon et où toute la population, comme bien on pense, voulut aller le voir.

Un premier examen fit découvrir sans peine la cause de la mort. Aucune blessure, aucune marque de violence ; mais la colonne vertébrale était brisée.

La figure n'était pas changée, et personne n'hésita à reconnaître la dépouille mortelle du révérend David Poindexter.

Mais on fit appeler l'individu qui disait se nommer Giovanni Lambert, pour le confronter avec le cadavre, et alors tout le monde se trouva dans un singulier embarras. Il ne s'agissait plus de cancans, il fallait voir de ses propres yeux.

Or, l'un était un mort, l'autre un vivant : entre les deux on n'apercevait pas d'autre différence.

C'était bien toute la différence d'un monde à l'autre, mais nos tribunaux ne s'occupent que des affaires d'ici-bas. En cette circonstance, ils furent prompts à la besogne.

Il va sans dire que le vivant Lambert fut le prévenu. On l'accusa de meurtre, d'escroquerie, d'imposture, d'accaparement, et de plusieurs autres délits dont nous ne connaissons pas la définition technique.

Presque tous les témoins déclarèrent que l'accusé était le révérend David Poindexter ; mais ceux qui avaient vu souvent de près le cadavre furent d'avis contraire. Trois témoins vinrent jurer formellement que le prisonnier était vraiment Giovanni Lambert. Un quatrième—l'homme à la chevelure rousse, aux yeux gris perçants, dont nous avons déjà parlé—jura la même chose, ajoutant que, ayant rencontré une fois Poindexter, il l'avait pris pour Lambert.

A bout de compte, on essaya de prouver que Lambert avait assassiné Poindexter. C'était futile. On ne pouvait même démontrer que les deux hommes—s'il y en avait deux—se fussent jamais vus. D'ailleurs, quel aurait pu être le motif du crime avant que les deux hommes se fussent connus et eussent discuté leurs intérêts réciproques ; même alors, quel intérêt ?...

Bref, le procès ne fut pas sérieux. Lambert établit correctement, sans aucune difficulté, le mariage de son père avec une Italienne, sa naissance, sa première éducation, les querelles domestiques qui amenèrent une séparation entre son père et sa mère, la fin prématurée de sa mère dix ans auparavant, puis la mort récente de son père pendant que lui, le fils, se battait en Espagne sous les ordres de Wellington. Les chances de la guerre seules l'avaient empêché de venir plus tôt affirmer ses droits d'héritier légitime.

La loi avait prononcé. Giovanni Lambert entra en pleine possession des biens de son père, David Lambert, dont quelques jours avant le pasteur Poindexter était le propriétaire reconnu.

Ce résultat de tant de choses extraordinaires fut accepté dans Witton comme une heureuse solution d'une crise beaucoup trop violente pour les habitudes de l'endroit. La justice n'ayant plus rien à dire, l'opinion publique devait parler. On jasa, on discuta durant quelques jours—pas plus.

Lambert fut bientôt l'objet d'une popularité qu'il semblait rechercher lui-même, mais que ses procédés lui méritaient sans conteste.

De son propre mouvement, il paya toutes les dettes légitimes de Poindexter. Ensuite, il fit une chose surprenante : il donna cinquante mille louis à Courtney pour le désintéresser de sa fameuse partie de cartes. Et de ce jour il se dévoua à des œuvres de charité.

Sa fortune était encore considérable. Il en usa si bien qu'il fut en peu de temps estimé plus pour ses qualités personnelles que pour ses bienfaits. Ayant

des habitudes régulières, ne se mêlant jamais des affaires d'autrui, un peu taciturne, trop réservé, mais d'une bienveillance inaltérable, d'une gaieté douce, naturelle, il conquit le respect et l'estime de tous, la sympathie du plus grand nombre. On peut citer plus d'un philanthrope qui n'a pas eu le même succès.

Dans l'accomplissement de ses bonnes œuvres, il ne put manquer de voir souvent mademoiselle Edith Saltine. Ils se comprirent, s'estimèrent dès les premiers jours. Bientôt on les trouva associés dans les mêmes travaux que le révérend Poindexter avait autrefois mis en honneur et dont la tradition était facile à continuer. Mademoiselle Saltine était reconnue comme une intermédiaire complaisante dans les largesses de l'héritier Lambert.

Et-il besoin de dire que l'on annonça au bout de l'année un mariage prochain ?

Ce mariage serait la conclusion naturelle d'un roman. Mais ceci n'est pas un roman.

VIII

Nous rapportons les faits ; ils ont de quoi intéresser un esprit chercheur.

Edith et Lambert ne se marièrent pas, mais le colonel Saltine, tombé dans le ramollissement, appela toujours ce dernier "mon gendre Poindexter." Il pouvait lui être permis, à lui, de se tromper sur la nature des relations amicales et si franches qui existaient entre *ses* deux enfants.

Giovanni Lambert mourut en même temps que lui, après un instant de maladie : il laissait tous ses biens à Edith.

Celle-ci ne trouva pas si vite l'oubli du drame que nous venons de raconter. Elle mourut fort âgée, consacrant tous ses efforts à l'exécution des projets dont Lambert lui avait communiqué l'ambition. Elle porta toujours les habits d'une veuve.

On lit ce qui suit dans un journal intime qu'elle tenait régulièrement :

" ..... Il sourit, et me dit :

" —Croyez-moi à cette heure suprême, je n'étais pas
" fait pour rester dans les ordres. J'ai tâché de faire
" mon devoir dans une autre carrière.

" Ces paroles me frappèrent au cœur.

" —Que dites-vous ? lui demandai-je avec effort.

" —Assurément, Edith, vous sentez dans le fond de votre âme que je suis David Poindexter.

" Je ne pouvais plus dire un mot, stupéfaite, anéantie.
" Il raconta ensuite toute la vérité.

" Lorsqu'il sortit à cheval après sa trop fameuse partie
" avec Courtney, il avait l'intention d'en finir avec l'ex-
" istence ; mais il rencontra Giovanni dont la ressem-
" blance avec lui était si merveilleuse. Ils s'arrêtèrent
" sous le bois, et Lambert lui dit son histoire..... Au
" moment de se mettre en selle, Lambert aperçut une
" fleur ; il se penchait pour la cueillir lorsque son che-
" val qui était vicieux, lui lança une ruade terrible : le
" sabot porta sur la nuque, la mort fut instantanée.....

" Alors l'idée étrange lui vint de se substituer à Lam-
" bert et de commencer sous son nom une vie nouvelle.
" C'était le seul moyen d'échapper aux conséquences
" de ses folies, de réparer le passé, de se ménager encore
" un avenir heureux ; il pouvait, en personnifiant un
" autre, devenir vraiment lui-même. Aussitôt, il échan-
" gea ses habits contre ceux du mort, s'empara de son
" cheval, de ses papiers..... et l'on sait le reste.

" Il ajouta que son espoir suprême avait été de gagner
" mon affection et de m'avoir pour femme ; mais il
" comprit qu'il ne pouvait en arriver là qu'en me
" dévoilant son secret et en s'exposant ainsi à m'éloigner
" de lui sans retour.

" Je lui répondis en pleurant que, dès la première
" heure, mon cœur lui avait appartenu tout entier, que
" je n'avais jamais pu voir en lui un autre que Poin-
" dexter, et que je l'aurais aimé toujours et en dépit de
" tout.

" —Dieu, dit-il, a donc été envers moi plus miséricor-
" dieux que je ne le méritais !

" Il fixa sur moi un long regard plein d'affection, en
" murmurant :

" —Edith, embrassez-moi.

" Puis il dit lentement :

" —Ma femme !

" Ce furent ses dernières paroles."

CHS. DE SOULANGES

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

L'Affaire Sougraine, par L. P. Lemay

Tel est le titre d'un nouveau roman canadien qui vient de paraitre. C'est toujours une bonne fortune pour le public de pouvoir lire des productions nouvelles de nos écrivains, mais cette fois à l'intérêt que l'on porte généralement aux œuvres nationales se joint celui d'un drame dont le théâtre a été l'une des paroisses environnantes de Québec et dont nos tribunaux ont vu se dérouler les émouvantes péripéties.

Il y a environ quatre ans, le bruit se répandait dans la presse qu'un meurtre avait été commis dans les forêts de Lotbinière par un sauvage du nom de Sougraine. Après quelques jours de recherches, les autorités s'emparèrent du criminel, et bientôt la rumeur ajoutait aux accusations portées contre lui celles de l'assassinat de son épouse et de l'enlèvement d'une douce et belle jeune fille que son inexpérience avait jetée dans les bras de cet homme.

C'est là-dessus que M. Lemay, dont l'esprit a vite saisi les cotés piquants de cette affaire, a bâti son roman. L'intrigue est bien nouée, l'action engagée avec art, l'intérêt savamment ménagé ; et, malgré la diversité de l'action, le récit marche avec une unité parfaite vers un dénouement qui empoigne autant par son caractère saisissant que par la vigueur du style. Ajoutons que l'auteur s'est plu à orner son œuvre d'expressions du

pays et à y peindre avec une scrupuleuse exactitude des scènes si canadiennes qu'elles en font un roman national.

Pour terminer,—c'est l'ombre au tableau,—on nous nous permettra de dire que la partie matérielle de *l'Affaire Sougraine* n'est pas à la hauteur du récit. Un beau livre est un peu comme une belle femme; sa beauté n'est jamais plus éclatante que lorsqu'elle est ornée avec élégance. Mais de même qu'une femme fait souvent oublier sa parure par un sourire, de même aussi le talent déployé par M. Lemay dans son dernier roman fera passer inaperçu ce détail qu'un goût trop prononcé peut-être pour les éditions de luxe nous a fait remarquer.

La Direction.

DESTINÉE

Comme la vie est faite ! et que le train du monde
Nous pousse aveuglement en des chemins divers !
Pareil au juif maudit, l'un, par tout l'univers,
Promène sans repos sa course vagabonde.

L'autre, vrai docteur Faust, baigné d'ombre profonde,
Auprès de sa croisée étroite, à carreaux verts,
Poursuit de son fauteuil quelques rêves amers,
Et dans l'âme sans fond laisse filer la sonde.

Eh bien ! celui qui court, sur la terre était né
Pour vivre au coin du feu ; le foyer, la famille,
C'était son vœu ; mais Dieu ne l'a pas couronné.

Et l'autre qui n'a vu du Ciel que ce qui brille
Par le trou du volet, était le voyageur.
Ils ont passé tous deux à côté du bonheur.

TH. GAUTHIER.

VIEUX FORTS DE L'ACADIE

(DE L'ANGLAIS)

Le voyageur qui parcourt les provinces comprises, autrefois, dans les limites mal définies de l'Acadie, et connues, aujourd'hui, sous le nom de Nouvelle-Ecosse et de Nouveau-Brunswick, rencontre sur sa route de nombreux monuments du régime français. Ces monuments, il les trouve surtout au milieu des débris d'une population parlant une langue tristement dégénérée * de celle des anciens Normands et Bretons français, ses ancêtres ; dans des monceaux ou tumuli recouverts d'herbe, et dans le nom d'un grand nombre de bois, rivières et promontoires, conservé du français d'autrefois.

Port Latour, sur la côte ouest de la Nouvelle-Ecosse, rappelle les efforts héroïques que fit le rival de d'Aulnay, le fier et intrépide Latour, pour prendre pied sur la péninsule. Gaspareau est le nom que donnèrent à un rapide cours d'eau, serpentant au travers d'une région fertile justement appelée le jardin de la Nouvelle-Ecosse, les aïeux de ce malheureux peuple qu'une destinée inexorable et les décrets d'un gouvernement inhumain

---

* Nous croyons que M. Bourinot fait erreur en disant que la langue des Acadiens est tristement dégénérée (*sadly degenerated*) de celle que parlaient leurs ancêtres. Sauf l'introduction d'un certain nombre de mots anglais francisés, la langue que parlent les Acadiens d'aujourd'hui est la même que parlaient "les Normands et les Bretons français" leurs pères.

NOTE DE LA RÉDACTION.

arrachèrent de leurs antiques habitations " dans la douce terre d'Acadie." L'Ile qui, pendant de longues années, s'appela du nom superbe d'Ile Royale, a repris et conserve encore son nom primitif et plus modeste de Cap-Breton, qui fut autrefois donné à l'un de ses caps par ces hardis marins bretons, les premiers explorateurs du continent de l'Amérique du Nord. Le rocher désert où fut Louisbourg fait songer encore aux fortifications formidables de cette ville destinée, selon le calcul des ministres de Louis XV, à frapper les Anglais d'épouvante et à garder contre eux les approches du golfe Saint-Laurent. Personne aujourd'hui n'entendrait jamais parler du marquis de la Boularderie, sans cette île verte et coquette dont il voulut faire sa seigneurie et qui conserve encore son nom. Le Bras-d'Or, vaste nappe d'eau dentelée de criques et entrecoupée de beaux lacs, que surmontent des collines recouvertes d'arbres verdoyants et de fermes riantes, atteste encore la justesse et la propriété du nom que lui donnèrent ses premiers possesseurs.

Les Français n'eurent jamais qu'un pied-à-terre incertain en Acadie. En certains endroits isolés, ils avaient construit des forts grossiers, autour desquels de petits groupes de colons construisirent ensuite des chaumières et défrichèrent des terres.

La rivalité entre l'Angleterre et la France s'alluma sur ce continent aussitôt que les établissements britanniques y eurent pris quelqu'importance, et fut cause que les colonies françaises n'y devinrent jamais florissantes et ne purent y acquérir de stabilité. Ajoutons que le gouvernement français ne se montra, en aucune occasion, fort entiché d'un pays qui ne promettait guère de profits à ses possesseurs. Il le laissa même, pendant de longues années, à la merci des marchands et des aventuriers.

Dans la suite, la France comprit mieux l'importance de l'Acadie, comme base d'opérations militaires contre les colons toujours agressifs de la Nouvelle-Angleterre ; et finalement elle fut contrainte, pour la défense de ses autres colonies, de bâtir la forteresse de Louisbourg, sur la côte orientale de l'Ile Royale. Mais il était trop tard ; et ses rois ne purent reprendre le terrain qu'ils avaient perdu par leur indifférence pendant la première période de l'établissement du pays. Si les hommes d'état français avaient eu un sens plus pratique des questions coloniales, ils auraient compris tout de suite que la possession de l'Acadie leur était absolument indispensable pour la défense et la conservation du Saint-Laurent et des grands lacs.

L'histoire de la construction de leur premier fort nous montre les difficultés contre lesquelles les Français ont eu à lutter dès le commencement, dans leur périlleux essai de colonisation en Acadie.

Quand De Monts—que la charte de Henri IV constituait seigneur féodal de la moitié d'un continent—vint pour la première fois en Acadie avec sa suite d'aventuriers, il n'y avait pas un seul établissement anglais, depuis le pôle nord jusqu'à l'ancienne ville espagnole de Saint-Augustin, dans les savannes de la Floride. La petite île de Sainte-Croix, où ils se fixèrent d'abord, ayant été bientôt jugée insuffisante, resserrée qu'elle était dans sa ceinture de rochers, pour un établissement sérieux, les Français, pour berceau de la future colonie, choisirent, au fond de l'un des bras de mer de la baie de Fundy, si remarquable par ses " marées " et ses " refouls," un bassin d'une merveilleuse beauté, entouré de collines boisées et de forêts regorgeant de gibiers de toutes sortes, qu'ils nommèrent Port-Royal — aujourd'hui Annapolis. Il y a maintenant deux cent soixante-et-dix ans que les

premières pièces du fort Port-Royal furent coupées sur les bords de l'Esquille—rivière Annapolis—par l'ordre du baron de Poutrincourt, successeur de De Monts. Les Français ne revenaient pas de leur enchantement, tant le site pittoresque de leur nouvel établissement les avait frappés. " Ce nous estoit chose émerveillable de voir la " belle étenduë dicelui (port) et les montagnes et coteaux " qui l'environnent, et m'etonnois comme un si beau " lieu demeuroit désert et tout rempli de bois, veu que " tant de gens languissent au monde qui pourraient " faire proufit de cette terre... Dés le commencement " nous fûmes désireux de voir le pais à-mont la riviere " où nous trouvâmes des prairies préque continuelle- " ment jusques à plus de douze lieues, parmi lesquelles " découllent des ruisseaux sans nombre qui viennent " des collines et montagnes voisines. Les bois (sont) " fort épais sur les rives des eaux."

Quelle existence pleine de péripéties que celle de Port-Royal !

Parmi ses premiers habitants nous trouvons quelques-uns des plus grands colonisateurs de ce continent. Champlain, le père de Québec, de Poutrincourt qui est resté l'une des figures les plus nobles et les plus chevaleresques de toute la Nouvelle-France, l'Escarbot le sympathique et ingénieux historien, sont réunis autour du berceau de Port-Royal et l'entourent comme d'un rayonnement.

L'Escarbot nous a laissé des succès et des revers des premiers colons une description pleine de charmes, dans laquelle s'étalent toute la mobilité et toute la vivacité du caractère français. Quand on lit sa chronique des faits et gestes de ses compagnons, on se prend à regretter que Port-Royal n'ait pas toujours eu, depuis sa fondation jusqu'au jour où le drapeau fleurdelisé

cessa de flotter sur ses bastions, l'Escarbot pour transmettre à la postérité les incidents si variés et si émouvants de son existence

***

Nous allons dans cette étude retracer brièvement trois scènes de la vie acadienne, prises sur nature, il y a plus de deux cents ans.

Nous sommes au dix-septième siècle, pendant une froide et belle journée d'hiver. Un blanc manteau de neige couvre les collines et les vallées ; seuls les pins et les sapins ont conservé leur verdure. Les contours du rivage, aussi loin qu'on peut les distinguer des hauteurs de Port-Royal, sont gelés ; mais les marées qui se précipitent dans le vaste bassin et qui en sortent tumultueusement laissent aux vaisseaux un passage relativement libre. A l'intérieur, les rivières et les lacs sont pris d'un solide pont de glace. Sur un plateau élevé, vers le fond du bassin et près de la rivière, on aperçoit un groupe de maisons construites en bois, laissant échapper de leurs cheminées des flocons de fumée légère qui se perdent dans un ciel sans nuage. Mais ce sont là de bien modestes habitations pour tenir sur un continent immense et inhabité, la fortune de la France ambitieuse ! Un quadrilatère de constructions grossières, comprenant les magasins, l'arsenal et quelques maisons particulières, forme à l'intérieur une espèce de cour assez vaste. Pour toute défense, des palissades surmontées de quelques canons. Au-dessus de l'un des toits les plus élevés flotte dans la brise le drapeau de la France.

Pénétrons maintenant dans le spacieux réfectoire de

l'un des principaux édifices du quadrilatère, où un tableau aussi agréable que nouveau nous attend. Un grand feu de bois d'érable pétille dans le foyer et au son de la cloche du midi, une procession de quinze à seize gentilshommes entre joyeusement dans la salle à diner, "chacun portant son plat" qu'il dépose sur la table. Champlain, l'architecte, ou maitre-d'hôtel du jour, ayant en main le bâton d'office, "et au col le collier de *L'ordre* de bon *Temps*", s'assied à la place d'honneur. Devant chaque convive le maitre queue a placé un plat de venaison, de poisson ou d'oiseau sauvage, et un grand vaisseau rempli de vin de France.

Le fidèle Sagamos acadien, le vieux Memberton, est assis avec les autres chefs et les plus braves d'entre ses guerriers autour de l'âtre. On leur distribue du pain et de la venaison, et ils témoignent du geste leur satisfaction à chaque répétition de cette scène quotidienne. Le repas est copieux et entremêlé de bons mots, de chansons et de joyeuses histoires ; car toute cette compagnie se compose de gentilshommes de la cour du roi, intrépides à la guerre, versés dans les lettres, et sachant mieux que personne au monde peupler de gaité et d'amusements divers la morne solitude de leur exil volontaire sous le ciel d'Amérique.

Un fait particulier à la colonisation française de cette époque, est l'esprit de prosélytisme des aventuriers. Le baron de Pontrincourt n'eût rien de plus pressé, en s'établissant à Port-Royal, que de convertir à la religion catholique le vieux Memberton et sa tribu.

Par un beau jour de juin de l'an de grâce 1608, on eut pu voir les catéchumènes, au nombre de vingt-et-un, se réunir sur le rivage en face du fort, et suivre les exercices religieux sous la direction du Père Laflèche. Les "gentilshommes aventuriers," les soldats et les co-

lons étaient tous en grande tenue ce jour-là. Les rites religieux furent accomplis avec toute la majesté, toute la pompe de cette Eglise qui, mieux qu'aucune autre église, sait frapper l'imagination des masses. On chanta le *Te Deum*, et le canon retentit en l'honneur de la première cérémonie du baptême conféré aux Sauvages de l'Acadie. Ceux-ci reçurent, avec l'eau régénératrice, les noms des plus grands seigneurs du royaume ; et les Français, enthousiasmés de leur succès religieux, les comblèrent de toutes espèces de présents.

De semblables scènes se sont vues souvent, à Hochelaga, sur l'Outaouais, dans la région des grands lacs de l'ouest et le long des côtes et du golfe du Mexique.

Mais voici un tableau de sang et de douleur.

Un jour d'été de l'année 1613, un vaisseau de guerre entre dans la rade de Port-Royal, au grand étonnement des habitants occupés à travailler dans leurs champs. Est-ce le navire de France attendu depuis si longtemps ? Leurs amis d'outremer se sont-ils enfin souvenus de la colonie en détresse et leur envoient-ils des soldats et des provisions ? Non ! la croix rouge d'Angleterre flotte au mât d'artimon. C'est un vaisseau ennemi ! Les cultivateurs s'enfuient dans la forêt, et vont donner l'alarme au commandant et aux soldats partis dans quelque excursion. Pendant ce temps Argall s'empare du fort. Ce grossier marin avait reçu instruction de Sir Thomas Dale, gouverneur de la Virginie, d'aller détruire tous les établissements français du littoral de l'Atlantique.

Ce fut le signal de la guerre gigantesque que se livrèrent, pendant un siècle et demi, la France et l'Angleterre pour la conquête du Nouveau-Monde.

Port-Royal se releva de ses cendres : mais son histoire, à partir de cette date, offre peu d'épisodes dignes d'intérêt, à part les siéges qu'il eût à soutenir. Sans compter que L'Escarbot n'est plus là pour raviver la gaîté dans ses murs et transmettre à la postérité la chronique de son aventureuse existence. Les fleurs et le drapeau rouge flottent tour-à-tour sur le fort, selon que les Français ou les Anglais sont victorieux dans l'interminable duel dont dépendra le sort définitif de l'Acadie.

En 1710, les colonies anglaises qui avaient eu beaucoup à souffrir des incursions des Français, envoyèrent contre Port Royal une expédition formidable, commandée par Francis Nicholson. Le gouverneur français, M. de Subercase, opposa une résistance énergique ; mais la garnison, dépourvue d'ammunitions et de vivres, n'était pas en état de soutenir un siége de longue durée. En conséquence, il capitula vers la fin du mois d'octobre.

Quoique, à cette époque, Port-Royal eût été considérablement fortifié, et fût en bien meilleur état de défense que du temps de Pontrincourt, ce n'était cependant qu'un fort insignifiant, comparé à Québec, et, plus tard, à Louisbourg. Les circonstances qui accompagnent la réduction finale du fort, montrent toute l'incurie qu'apportait le gouvernement français dans la protection de ses établissements d'Amérique, Port-Royal aussi bien que les autres places fortifiées. Non seulement les murs du fort tombaient en ruine, mais la garnison ne se composait que de deux cent cinquante hommes, exténués, couverts de haillons et mourant de faim.

A partir de 1711, Port Royal demeura au pouvoir des Anglais ; et l'Acadie toute entière fut à jamais perdue pour tous ces français qui avaient si vaillamment combattu pour elle. On changea même, en l'honneur de la reine Anne, le nom de Port Royal en celui d'Annapolis ;

puis on en fit le siége du gouvernement anglais jusqu'à la fondation d'Halifax vers le milieu du dix-huitième siècle. Mais à partir de 1748, cette ville la plus ancienne de l'Amérique—sauf Saint-Augustin—fut reléguée dans l'oubli et l'obscurité, d'où seuls l'historien et l'antiquaire viennent quelquefois la tirer.

Si vous allez à Annapolis, les habitants vous diront qu'ils sont fiers de deux choses : du passé historique de leur ville et du fait que le général Williams de Kars y est né. Un chemin de fer traverse aujourd'hui l'antique capitale de l'Acadie ; mais l'herbe recouvre à peine les monuments d'antan ; et les anciens sont plus empressés à montrer aux voyageurs quelques-unes des reliques du "vieux temps" dont les grognements aigus et les bouffées d'épaisse fumée semblent une dérision du passé.

Souvent encore, aux alentours de la ville, la charrue du laboureur déterre des ustensiles et des armes, à moitié dévorés par la rouille, jetés là ou oubliés par les français ; et les vieux vous parleront d'une grosse pierre, portant en chiffres arabiques profondément gravés, la date de 1604, ainsi que des emblémes maçonniques ciselés grossièrement. Cette pierre, comme bien d'autres souvenirs historiques intéressants trouvés dans la Nouvelle-Ecosse, a disparu, sans que l'on sache ce qu'elle est devenue. A l'heure qu'il est, aucun édifice datant de la domination française ne reste debout à Annapolis. quoique cette domination soit toujours attestée par les ruines du fort, qui ont pendant longtemps servi de casernes aux troupes britanniques.

Le touriste, tant soit peu antiquaire et amateur de la nature,trouvera d'amples dédommagements aux fatigues du voyage, si seulement il parcourt, au travers les plantureuses vallées des comtés de Kings et d'Annapolis, la région qui sépare Windsor de Port-Royal. Il verra sur

son passage des jardins, des prairies et des vergers tels que n'en produisent pas le district de Niagara et les zones les plus fertiles de l'Ontario. Ces belles terres, ce sont les premières que les vieux cultivateurs acadiens ont soustraites aux flots envahisseurs de la baie de Fundy, et elles sont toujours d'une fertilité prodigieuse.

On trouve encore aujourd'hui, dans quelques comtés de l'ouest de la Nouvelle-Ecosse et notamment dans le township de Clare, des descendants des premiers Acadiens. C'est une race un peu indolente mais industrieuse et remplie de religion, et qui s'attache avec obstination aux vieilles traditions d'un autre âge. Cependant pressés de tous côtés par un peuple plus entreprenant, les Acadiens commencent à vouloir sérieusement prendre leur place au soleil et à sortir de leur isolement.

De tous les forts français de l'Acadie, il n'y en a aucun dont l'histoire soit plus intéressante que celui qui fut construit sur la rivière Saint-Jean par LaTour. Charles de Saint-Etienne, seigneur de la Tour, est incontestablement le plus entreprenant de tous les "gentilshommes aventuriers" qui vinrent de France, à cette époque, se tailler un domaine sur le continent d'Amérique. Nous le trouvons errant tantôt avec les Sauvages dans les profondeurs de la forêt, et tantôt s'entourant, comme un vieux seigneur féodal, de tous ses partisans, et combattant avec intrépidité pour la défense des postes français de l'Atlantique et de son fort de la rivière Saint-Jean.

Biencourt, fils du baron de Poutrincourt, légua en mourant (1623) ses droits sur Port Royal à son ami La Tour, qu'il nomma son successeur. Celui-ci cependant, pour une raison ou pour une autre, se retira au Cap-Sable où il construisit un fort qu'il appela le fort Saint-

Louis. Plus tard il abandonna Cap-Sable pour aller s'établir à l'embouchure de la rivière Saint-Jean Frappé par la position stratégique de ce dernier endroit, il y éleva un fort en 1627 à l'extrémité d'une pointe de rocher qui s'avance dans le hâvre. C'était un ouvrage en terre d'environ quatre-vingts pas de diamètre, flanqué de quatre bastions sur chacun desquels il plaça six canons de fort calibre.

A cette date, les colonies de la Virginie, de New-York et de la Nouvelle-Angleterre avaient atteint un degré de développement bien supérieur à celui des établissements français de l'Acadie. L'irrésistible esprit d'entreprise des premiers colons anglais portait déjà ses fruits surtout dans la Nouvelle-Angleterre. Québec même était alors une ville insignifiante avec une population de 500 âmes tout au plus. Après Québec, les villes ou plutôt les villages, les plus importants de la Nouvelle-France étaient Trois-Rivières et Tadoussac, deux factoreries ayant une certaine importance commerciale. Les seuls postes occupés par les Français en Acadie étaient Port-Royal et le fort de la rivière Saint-Jean ; au Cap-Breton, ils n'avaient que quelques habitations isolées, occupées l'été par des pêcheurs basques et normands.

L'histoire du fort de la rivière Saint-Jean résume toute l'histoire de la rivalité de Charles de La Tour et du chevalier d'Aulnay de Charnisay. L'un et l'autre se prétendaient propriétaires de l'Acadie : et tous deux combattirent pour la possession de la péninsule et du fort de la rivière Saint-Jean avec une persévérance et une férocité inouies.

C'est ici que l'on voit entrer en scène, pour la défense des droits de son mari, l'héroïque épouse de La Tour. Cette femme déploya, pendant cette longue et sanglante rivalité, un courage, une énergie dont nous voyons peu

d'exemples dans l'histoire. Elle se chargea de plusieurs missions importantes en Angleterre et au Massachusetts, et rendit, chaque fois, de signalés services à son mari. Mais ce qui l'a rendue à jamais célèbre, c'est son héroïsme à défendre, à deux reprises différentes, le fort de la rivière Saint-Jean contre d'Aulnay, qui, profitant de l'absence de son rival, avait cru facile de s'en emparer. La première attaque fut repoussée victorieusement. D'Aulnay revint quelque temps après mettre de nouveau le siége devant le fort dont il se rendit maître, cette fois, en accordant aux assiégés une capitulation honorable. Mais, manquant à sa parole, il souilla sa réputation de gentilhomme en faisant pendre toute la garnison, à l'exception d'un soldat qu'il contraignit à se faire le bourreau de ses compagnons, et cela en présence de la malheureuse femme qui assistait à l'exécution, la corde au cou. Le cœur brisé par de si grands revers, elle mourut à quelques mois de là.

A la suite de ces événements, La Tour reçut du roi, une nouvelle commission de gouverneur de l'Acadie, et —ô l'inconstance des hommes !—épousa la veuve de son rival, qui s'était noyé, en 1650, dans la baie de Fundy. Vers la même époque—1654—l'Acadie étant tombée au pouvoir des Anglais, La Tour obtint de Cromwell une concession considérable de terrains. Ce n'est qu'alors qu'il abandonna définitivement son fort de la rivière Saint-Jean.

L'histoire de ce fort ne fournit plus, sous la domination anglaise, de ces épisodes émouvants comme ceux que nous venons de voir. Quand, en 1670, l'Acadie fut rendue à la France, il se trouvait dans un état de ruine presque complète. Une petite garnison l'occupait encore, cependant, vers la fin du dix-septième siècle. Mais en 1701, le gouverneur français le fit raser jusqu'à l'égalité du sol.

Dans le cours de l'année 1758, le colonel Moncton ayant reçu l'ordre du gouverneur de Port Royal d'aller s'emparer définitivement de la rivière Saint-Jean, la chose fut vite exécutée, et bientôt l'on vit le drapeau anglais flotter tout le long du parcours de la belle et grande rivière, depuis la frontière du territoire canadien jusqu'à l'Atlantique. Le vieux fort de La Tour changea alors pour quelque temps d'aspect. Ses remparts démolis s'élevèrent de nouveau vers le ciel et se couronnèrent de canons. Mais pour obtenir le privilége de revivre, il lui fallut abandonner son antique nom de fort La Tour pour celui de fort Frédéric, qu'il prit en l'honneur du souverain de la nation à laquelle il appartenait désormais.

A partir de cette époque jusqu'au jour où il disparut, enseveli sous la poussière des années, ou balayé par les flots envahisseurs de la baie de Fundy, son histoire est la monotonie même. C'est pourquoi nous n'en suivrons pas le fil. Cependant il n'y a guère longtemps que l'on pouvait distinguer encore quelques-uns de ses contreforts, recouverts aujourd'hui de jardins, de verdure et d'habitations. A mesure que le vieux fort tombait en ruine et s'en allait en poussière, une des villes les plus commerciales de la Confédération canadienne s'élevait sur son emplacement. De gros navires chargés de produits de tous les pays du monde, stationnent maintenant à deux encablures du lieu où flottait jadis le fier drapeau de la France ; et les vaisseaux qui descendent cette belle rivière, emportant dans leurs flancs les richesses de toute la province, saluent en passant le tombeau des vieux pionniers qui crurent un jour que leur fort serait le noyau d'un grand empire français en Amérique.

Toutes les anciennes villes françaises de l'Acadie sont

tombées pour ne plus se relever ; Port-Royal, l'orgueilleux Port-Royal n'est plus qu'un simple hameau ; Louisbourg est un champ désolé, où les brebis vont chercher un maigre paturage ; mais des ruines du fort de LaTour est née une ville populeuse, puissante en richesses, et témoignant au travers les siècles de la sagesse des Loyalistes anglais, qui ont choisi ce vaste et superbe port de mer pour en faire le centre de leurs établissements au Nouveau-Brunswick. Néanmoins, parmi toute cette population laborieuse qui circule dans les rues où furent autrefois les tombeaux des compagnons de LaTour, personne ne se souvient plus des premiers fondateurs et des premiers possesseurs. Seul le chercheur, l'historien songe encore que :

Ces jardins, ces palais à d'autres appartiennent;
Qu'au fond de leurs cercueils, dans leurs poudreuses mains,
Les maîtres d'autrefois, les premiers, les seuls, tiennent
Tous leurs titres écrits sur de vieux parchemins.

Transportons-nous maintenant à cette étroite lisière de terre, trait d'union entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, et connue sous le nom d'isthme de Chignecto.

Nous ne sommes plus à l'époque de la naissance des colonies anglaises et françaises en Amérique ; elles ont toutes deux, ces dernières surtout, pris un grand développement, et Montréal et Québec sont en train de devenir deux villes importantes.

Anglais et Français étaient, à cette époque-là, dans un état de malaise, de méfiance mutuelle ; et les autorités de Port Royal et de Halifax affectaient de ne pas avoir foi dans la fidélité des Acadiens, qui, dans l'espace de cent cinquante ans, s'étaient multipliés et occupaient la partie la plus fertile de la province. Comme pour

précipiter les évènements, le commandant des forces françaises fit ériger un fort, le fort Beauséjour, vers l'embouchure de la rivière Missisquêche, dans le voisinage de Beaubassin, alors un des établissements acadiens les plus populeux. Aussitôt le major Lawrence envoya un détachement de soldats construire un autre fort, en face du premier, de l'autre côté de la rivière, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la florissante petite ville de Amherst. Ce fort fut appelé du nom du major anglais. Les hostilités ne tardèrent pas à s'ouvrir ; et, à quelques mois de là, le village acadien de Beaubassin était détruit, et le fort Beauséjour, aujourd'hui fort Cumberland, tombait aux mains des Anglais.

A l'histoire de tous les forts français de l'Acadie se rattache quelque nom fameux. Les noms de Poutrincourt et de LaTour nous apparaissent comme des auréoles flottant au-dessus des forts de Port-Royal et de la rivière Saint-Jean. Celui de Le Loutre, qui fut pendant plusieurs années missionnaire en Acadie, est intimement lié à l'existence et aux revers de Beaubassin et de Beauséjour. Ses ennemis—et personne en Acadie n'en comptait autant que lui parmi les Anglais—ses ennemis nous le peignent comme un homme plein de ressources et de cruauté. Il est certain qu'il détestait les Anglais de tout son cœur, et que, pour contrecarrer leurs desseins en Acadie, tout moyen lui paraissait bon. Que sous sa soutane de prêtre battait un cœur de soldat, l'épisode suivant, tiré du siège de Beauséjour, le prouve surabondamment.

Le fort était à la veille de tomber au pouvoir des assiégeants ; la consternation régnait parmi les officiers français, et tout le monde semblait avoir perdu la tête. Seul, Le Loutre ne désespérait point. Afin de mettre du courage au cœur des soldats, on le vit pen-

dant plusieurs jours consécutifs se promener sur les remparts, au milieu des boulets qui sifflaient à son oreille, et là, sous le feu ennemi, tranquille et fumant sa pipe, exhorter ses compagnons à la défense. Si chacun eût été animé de son courage, il est probable que Beauséjour ne serait pas tombé si tôt au pouvoir de l'Anglais.

J. G. BOURINOT

(*A continuer*)

LES VIEUX CRÉOLES

(Traduction de Louis Fréchette)

(*Suite et fin*)

Alors Coucou, regardant par le trou de la serrure, vit qu'on avait visité l'intérieur de la petite valise. Le couvercle était levé, mais comme il avait le dos tourné à la porte, on ne pouvait voir rien de plus que s'il eût été fermé.

Il resta penché à regarder dans l'ouverture jusqu'à ce que ses vieux genoux raides fussent sur le point de craquer. Sieur George paraissait de pierre : seulement la pierre n'aurait pas pleuré ainsi.

Le vieux propriétaire souffrait des douleurs aiguës dans chacun des os de son cou. Il aurait donné dix dollars—dix beaux dollars !—pour voir sieur George se lever et retourner la valise.

Tout à coup sieur George se dressa ;—quelle figure !

Il se dirigea du côté de son lit ; et en passant près de la valise, s'arrêta, la regarda, balbutia le mot de *ruine*, puis celui de fortune, ferma le couvercle du pied et se jeta en travers du lit.

Le vieux Coucou aussi regagna son lit, mais sans grand bénéfice : le petit homme ne put dormir. Pendant près d'un demi-siècle, il avait soupçonné son locataire d'avoir un trésor caché dans sa maison, et cette nuit même il venait de l'entendre admettre que la pe-

tite valise contenait une fortune. Jamais Coucou ne s'était senti si pauvre. En même temps, il ressentait une colère de créole de ce qu'un locataire pût être riche, tandis que son propriétaire était dans la gêne.

Et Coucou savait bien aussi—il le savait bien—ce que son locataire ne manquerait pas de faire. S'il ne savait pas ce qu'il gardait dans sa valise, il savait ce qu'il cachait derrière, et il savait qu'il en prendrait assez ce soir pour dormir profondément cette nuit.

Personne n'aurait supposé Coucou capable d'un crime.

Il était trop bien au courant des risques et dangers auxquels la malhonnêteté expose. Et puis, il était vieux, il était faible, et pardessus tout essentiellement poltron. Cependant, deux ou trois heures avant le lever du soleil, le petit homme, qui ne pouvait pas dormir, se leva, s'habilla rapidement, et, chaussettes aux pieds seulement, se dirigea vers le corridor donnant sur l'appartement de sieur George.

La nuit, comme il arrive assez souvent dans cette région, était devenue plus claire et plus chaude ; les étoiles scintillaient comme des diamants au fond de l'azur céleste ; et à travers chaque fenêtre, chaque treillage, chaque crevasse, la lune large et brillante versait ses rayons argentés sur la tête blanche du brigand, pendant qu'il se glissait le long des galeries poudreuses du vieux corridor conduisant à la chambre de sieur George.

La porte de ce dernier, bien qu'ouverte avec une extrême précaution fit entendre un craquement bruyant. Une sueur froide glaça Coucou de la tête aux pieds ; tremblant jusqu'à faire tressaillir le plancher, il attendit plusieurs minutes, puis il pénétra dans la pièce éclairée par la lune.

Le locataire, étendu comme s'il n'avait pas changé de place, dormait d'un lourd sommeil. Le pauvre poltron tremblait tellement qu'il ne savait comment faire pour s'agenouiller devant la valise. Deux fois, trois fois, il fut sur le point de tomber en avant. Il était froid comme de la glace. Mais sieur George fit un mouvement, et la crainte de perdre cette occasion lui galvanisa les nerfs. Il mit lentement ses genoux en terre, mit la main sur le couvercle, et ouvrit la valise qui s'emplit de la lumière intense de la lune. La valise était pleine, pleine, remplie jusqu'à déborder..... de billets de lotterie de la Havane!

Peu après le lever du soleil, Coucou, de sa fenêtre, vit l'orpheline, debout au coin de la rue. Elle s'y arrêta un instant, puis s'enfonça dans l'épais brouillard qui montait de travers et disparut. Jamais il ne la revit.

Mais la Providence veille sur elle. Elle n'a revu sieur George qu'une seule fois. Elle était montée dans le belvédère de la maison où elle demeure aujourd'hui, et regardait la ville s'étendre dans le lointain. Au Sud et à l'Ouest, le grand fleuve se dorait au loin sous les feux du soleil couchant. Le long de ses nombreux méandres, les cheminées fumeuses des usines, les entrepots de la richesse et du commerce, les jardins de l'opulence, les flèches de cent églises et des milliers sur milliers de palais et de bicoques couvraient le fertile patrimoine que, pendant cinquante ans, sieur George avait vu passer, avec le droit d'ainesse, des mains des indolents Esaüs de la colonie, à celles de leurs blonds frères du nord.

Plus près, elle regarda la région silencieuse et abandonnée des petites résidences, négligée par la législa-

tion, évitée par les amateurs de confort, et qui avait été la plaine riante de la vaste plantation de son grand-père. A quelque distance, se traînant péniblement à travers un champ marécageux, elle aperçut sieur George, épiant le coucher du soleil sur la prairie, pour trouver un lit pour la nuit dans les hautes herbes.

Elle se retourna, ramassa autour d'elle sa jupe d'indienne rose, et, faisant des efforts pour distinguer les degrés à travers ses larmes, elle redescendit la spirale à pic de l'escalier, et s'en alla s'agenouiller comme d'habitude sous les cierges odoriférants qui couronnent le maître-autel de la Mère Nativité.

Sieur George est sans toit. Il ne peut pas retrouver l'orpheline. La Mère Nativité paraît ne rien savoir d'elle. S'il pouvait la trouver maintenant, et obtenir d'elle dix dollars pour trois jours seulement, il connaît une combinaison qui réparerait tout le passé. Elle ne saurait manquer... croit-il. Mais il ne peut la retrouver, et toutes les lettres qu'il lui adresse—toutes contenant le fameux plan—disparaissent dans la boîte aux lettres.

Et c'est fini.

FIN.

NAISSANCES MARIAGES ET DÉCÈS *

Depuis quelques années la presse s'applique à corriger la grammaire et le style de nos écrivains, et nos écrivains, qui ne veulent pas être en reste avec elle, se sont mis à signaler ses défauts. Une main lave l'autre. Pourquoi n'écrirais-je point un chapitre des travers de la presse, quitte à me faire peigner de la belle manière si j'écorche quelque journaliste ?

Je prends pour sujet les naissances, les mariages et les décès parmi nous,—non ces événements en eux-mêmes, mais la façon dont le journal nous les apprend ; je ne serai ni grave comme le voudrait mon âge, ni badin comme le demanderait mon caractère ; je tâcherai d'être utile.

Nous allons faire la causette en famille.

I

NAISSANCES

Ceux des journaux de Paris qui publient le relevé des actes de l'état civil empruntent leurs renseignements aux mairies des divers arrondissements. Je ne sache pas que ce soient les familles qui leur portent l'annonce des naissances arrivées chez elles. J'ignore com-

* La *Revue de Montréal* a commencé, il y a trois ans, la publication de ce travail qui fut interrompue par la mort de l'abbé T. A. Chandonnet.

plètement l'usage de la province. On annonce comme fait d'intérêt général les naissances dans les maisons princières, dans les familles illustres, dans les ménages en évidence. Ici, dans les villages et les petites villes dotés d'une gazette, personne ne se permet de mettre au monde un enfant, de prendre femme, d'enterrer un parent, sans en avertir le public. A quelle date cette habitude remonte-t-elle ? J'aurais cru qu'elle venait des premiers journaux fondés dans le pays, alors que la population des plus grands centres était encore si mince que tout le monde s'y connaissait. J'ai pourtant sous les yeux la *Gazette du Commerce et Littéraire pour la ville et district de Montréal* datant de 1778 et 1779, et je n'y en trouve absolument aucune trace. Mais d'autres journaux ont pu faire différemment. Je laisse cette vérification, si elle en vaut la peine, à nos archéologues et fouilleurs de poussière.

De cette date je tombe en 1842. Les périodes intermédiaires sont pour moi le grec que j'ai oublié, l'hébreu que je n'ai jamais pu apprendre, ou l'allemand que je n'étudierais pour rien au monde. La dernière page de chaque livraison de l'*Encyclopédie canadienne*, fondée cette année-là par M. Michel Bibaud, contient une liste des personnes nées, mariées et décédées dans les familles importantes du Bas-Canada. C'est là que j'ai appris, par supputation, l'âge de plus d'une grande dame un peu sur le retour maintenant mais qui reste jeune, ou d'une vieille coquette, faible en arithmétique, qui n'a pu faire encore le calcul de ses ans.

Aujourd'hui, progrès ou décadence, chaque famille fait assavoir au pays, par le journal, tout ce qui intéresse sa lignée. Dès que l'on peut se permettre la dépense d'un écu, ou encore si l'on connait quelque proche parent d'un diable d'imprimeur, on sacrifie à la

mode en annonçant que l'on a acheté un garçon, marié une fille, ou conduit sa belle-mère au cimetière.

Et comment annonce-t-on cela ? Je ne parle pour le moment que des naissances. Le public devant tout savoir, on lui donne force détails : l'enfant a émergé du Grand Tout à la sixième heure du quatorzième jour du mois courant, à Sous-les-Ormes, paroisse de X, comté d'Y, district de Z.

La formule ordinaire de l'avis est celle-ci : " A tel endroit, telle date, la dame de Timoléon Calino Bridoison, Ecr., un fils." Or il y a trois erreurs à signaler dans cette courte notice.

1o. On ne doit pas dire la *dame*, mais la *femme*, d'un tel : " Madame X " ou " la femme de M. X," jamais " la dame de M. X."

Voici ce qu'écrivait à ce sujet, il y a quelques années, une femme du meilleur monde :

" Vous entendez tous les jours dire par des personnes
" du monde : " J'ai rencontré hier M. un tel avec sa
" dame." Mais dites donc avec sa femme, si vous voulez
" parler le langage de la bonne compagnie. On dit
" encore : " Madame X... est venue me voir hier avec
" sa demoiselle." Sa fille, s'il vous plaît ! voilà ce qu'il
" faut dire. De même qu'on a assisté à un dîner ou à
" réunion d'hommes ou de femmes, et non de messieurs
" ou de dames. On demande à quelqu'un des nouvelles
" de sa femme, si on est assez intime pour cela, soit de
" madame, en y ajoutant le nom du mari, mais jamais
" des nouvelles de votre dame. Il faut dire encore " vos
" petites filles," " mesdemoiselles vos filles," mais jamais
" " vos petites demoiselles," " votre dame et vos demoi-
" selles," toutes locutions qui sentent l'antichambre."

Une dame vient de nous enseigner ce que demande le bon ton, un grammairien va nous dire ce qu'exige le bon français : les deux choses s'accordant toujours, rien d'étonnant si les deux personnages formulent la même règle. " Le bon usage, dit Littré, repousse des phrases comme celles-ci : Il est venu avec sa dame : ces messieurs et leurs dames. Il faut : il est venu avec sa femme ; ces messieurs et leurs femmes."

2o. La presse a discuté ces années dernières le titre d'écuyer, son origine, son emploi, son existence actuelle, sa valeur, sa destination. Qu'il vienne des contemporains de la reine Berthe, qu'il ait disparu ou non, qu'il doive se perpétuer ou périr, cela m'est bien indifférent. Mais je dis qu'on en abuse ridiculement au Canada. Personne ne se le refuse ; qu'on appartienne aux professions libérales ou aux derniers rangs, chacun se l'approprie, Combien de gens se fâchent parce que leurs correspondants l'omettent ! Que de voix perdues, que de clients chassés parce que le candidat ou l'avocat néglige de le mettre sur l'enveloppe de ses lettres !

Le titre dût-il être employé, qu'il y a trop de gens qui le prennent. Si encore on l'écrivait sans un *e* majuscule !

3o. Il ne faut pas dire un fils, mais un garçon. Puisqu'on ne se contente pas d'annoncer généralement qu'il nous est né un enfant, c'est que l'on entend désigner son sexe. Fils n'établit que la relation d'enfant à père et mère, garçon établit le sexe. Ecrivons donc garçon.

J'ai signalé trois fautes ; il y en a une quatrième : la forme de la phrase elle-même. " Madame une telle un fils " ne veut rien dire. Il y a là un sous-entendu inutile.

Le coupable n'est pas toujours le papa, qui va joyeux porter l'avis à son journal. Le journaliste est souvent en faute.

Il y a le journaliste distrait à qui vous dites la grand' nouvelle, et qui écrit sans broncher que vous avez acheté une fille, du sexe féminin.

Il y a le gazetier calembouriste qui, pour le plaisir d'un jeu de mots, change la formule sacramentelle et annonce qu'il est né deux jumeaux à T. T. Larivière.

Il y a le reporter enthousiaste. Il vous dit gravement que la famille de l'hon. juge Plaidédon s'est accrue d'un garçon qui promet de marcher sur les traces de son père et de s'élever à une belle position à force d'esprit et de talents.

Il y a le reporter sans usage qui écrira : " La dame de monsieur H., écuyer, une fille," ou encore : " Madame docteur J. un fils." Je ne désespère pas de lire un beau matin : " Madame juge de paix K." ou " madame avocat L," ou " madame capitaine de milice M."

Nous avons de plus le journaliste vindicatif, qui fera des gorges chaudes de son ennemi en l'accusant d'avoir signé l'acte de naissance d'un fils de sa raison commerciale et sociale " Zabulon et frère," au grand ébahissement du curé, à la joie intense mais étouffée du parrain.

De la forme des avis de naissance à la nature des noms qui nous sont infligés sur les fonts baptismaux, la transition est facile, on saute vite d'un ridicule à un autre. Seulement, ici finit la responsabilité du journal.

On se contenta pendant longtemps des vieux noms,

du nom des saints qui furent, si je puis ainsi parler, les pionniers et les locataires à long terme du calendrier. On s'appelait bonnement Pierre, Joseph, François, André.—Madeleine, Charlotte, Marie, Marguerite, Françoise. Nous sommes aujourd'hui dans l'âge pompeux des Oscar, des Arthur, des Urgel, des Adolphe, les malins diront même des Alphonse. On aime le sonore. On a presque honte de ne pas s'appeler Dolphis ou Philorome. Il n'est plus le temps des Baptiste et des Josephte. Hélas !

Aux commencements de l'ère nouvelle on adopta pour les filles la terminaison en *ie*. Il ne vint plus au monde que des Julie, des Virginie, des Eugénie, des Cédulie, des Ulgérie. Puis vint l'époque des filles en *ne* ; mes souvenirs de bout d'homme amoureux remontent jusque-là. Une fille pour être accomplie devait se nommer Caroline, Corinne, Delphine, Alphonsine. On fit la similitude entre les noms des frères et des sœurs Pas d'Ernest qui n'eût son Ernestine, pas d'Edouard son Edouardine ; pour Robert on créa Robertine, et tous les Louis eurent pour sœurs des Ludivine.

A l'heure qu'il est nos sœurs et nos filles traversent la période en *a*. C'est Malvina, c'est Anna, c'est Eliza, c'est Angélina, c'est Azilda,—quand ça n'est pas Orpha, Paméla, Zuméma, Larinda, Adouilda. Evangéline elle-même, la poétique création de Longfellow, se transforme en Eva.

Ces variations, ces modes baptismales, à qui les devons-nous ? Aux romanciers : à madame Cottin, à madame de Genlis, à madame de Staël, à Balzac, à Sue, à Ponson du Terrail et à cent autres. Tous les noms inventés par les feuilletonnistes ont chance de survie. Ce sont eux qui sont responsables des Gaudias, des

Olvir, des Léobe, des Genoffe, des Guindaline, des Mélême, des Alphée, des Cécime.

Ne croyez pas que j'invente : tous ces noms existent au Canada. Et pas seulement ceux-là, vous allez voir. Que dites-vous d'Odessa, d'Almansard, d'Esimaire, d'Ustazarde, de Curiaf, d'Exilus, de Nilfas, d'Hégétoride, de Fidelem, d'Exumer (il y avait bien Exupère !), de Typhon,—côté des hommes ? Que pensez-vous de Célérine, Fidéline, Auxilia et Auxilina, Spana, Ozilémia, Cilidor, Almézine, Elphégina, Hypoline, Salendré, Dérimane, Carminie et Carmina, Alvelina, Adorilda, Civiline, Exéline, Azama, Onzéline, Fabiella, Orazie, Azéline, Emmabéliste, Elzina, Vénérence,—côté des femmes ?

On dira ensuite que le populaire n'a pas d'imagination ! Il y a là des noms que leurs auteurs devraient patenter. Je vous jure que je n'en ai pas inventé un seul ; je les ai tous relevés dans nos gazettes ou entendus de mes oreilles.

Porter les noms de ses ancêtres, et les bien porter, avait de tout temps été une louable et commune ambition. Aujourd'hui ce serait trop vulgaire. Un nom déjà porté c'est comme une toilette de bal déjà mise : à la défroque ! On adore le nouveau, pourvu qu'il brille, pourvu qu'il sonne. N'est-ce pas à la recherche du clinquant que se lançaient les parrains qui ont trouvé ces noms-ci : Marie-Juliette-Librada, Antoinette-Romandine, Marie-Florestine-Célarine-Dolorès, Inez-Muriel-Bernice, Marie-Glossine-Hilda, Marie-Horneline-Amanda-Evilda?

Lecteur, tous ces noms de baptême sont authentiques.

Où s'arrêtera-t-on dans cette voie ?

Après chaque canonisation, le nom du saint nouveau

devient à la mode. Il en est de même après une translation solennelle des reliques d'un bienheureux, après une de ces translations qui font époque. Il y a partout aujourd'hui des Zénon âgés d'une quinzaine d'années. Peut-être même trouverait-on des Martyrdujapon dans quelque coin du pays. Vous rencontrerez un jour, madame, quelqu'un qui vous dira :

—Permettez-moi de vous présenter un ami...

—Certainement, monsieur ! répondrez-vous.

—Monsieur Lanturlure, de Sainte-Rose...

—Enchantée de faire votre connaissance, monsieur. Je connais déjà un monsieur de votre nom.

—Sans doute mon cousin Martyrdujapon Lanturlure, de Sainte-Cunégonde.

—J'ignorais son petit nom, il est charmant.

Et quand vous planterez-là monsieur Lanturlure, vous aurez, madame, une telle envie de rire qu'à distance polie vous éclaterez.

Ce n'est pas moi qui vous en ferai reproche.

Feu M. le grand-vicaire Désaulniers me disait que le nom d'Alphonse n'est répandu au Canada que depuis la canonisation de saint Alphonse de Liguori, en 1841. Je suis une des victimes de cette coutume, mais j'en ai toujours été vengé : mon parrain se nommait lui-même Janvier ! L'étiquette qu'on lui avait attachée au baptême était trop lourde, selon l'expression de Lacordaire, et il mourut jeune.

Le parrain est le *sponsor* des Latins, le *sponsor* des An-

glais, et le répondant de son filleul. A lui la responsabilité des noms inavouables qu'il infiige à des innocents. Quand je dis parrain je dis aussi marraine, et coupables au même degré sont ceux, hommes et femmes, qui portent vos enfants au baptême et les affublent de noms comme ceux-ci : Marie d'Egypte, Stanislas de Kotska, Louis de Gonzague, François de Sales, Thomas d'Aquin, Alphonse de Liguori. Marie, Stanislas, Louis, François, Thomas, Alphonse, tout court, soit ! mais il ne faut pas de ces rallonges, empruntées à la mode américaine, qui font que des enfants s'appellent pour la vie George Washington Smith, Abraham Lincoln Brown ou Jefferson Davis Robinson. Cette mode commence à s'introduire chez nous. Elle a du bon, mais jusqu'à un certain point seulement, s'il s'agit de perpétuer le nom d'un aïeul illustre, d'un parent vénéré. Ne serait-il pas à lapider le parrain qui ferait baptiser nos garçons sous le vocable de Victor Hugo Durand, de Léon Gambetta Tremblay ou de Louis Veuillot Fortin ?

C'est à lui d'éviter les noms qui prêtent au calembour, à l'à peu près, à la risée, soit par l'ordre des initiales, soit par leur juxtaposition avec le nom de famille. Si celui-ci commence par un *t*, vous voyez quelles initiales porterait l'enfant qu'on aurait appelée Emma Blanche. Il faut être sous ce rapport aussi circonspect que la famille Gouin, où personne ne portera jamais le nom de Marin ; que la famille Hassin, dont aucun rejeton ne se nommera Marc ; que la famille D'Eschambault qui se gardera de nommer aucun de ses garçons Arcade.

Est-il bien que l'on choisisse des noms de baptême absolument semblables aux noms patronymiques ou s'en rapprochant d'une manière frappante ? Est-ce joli de se nommer Rose Larose, Hubert Hubert, Rémi Raymond, Pierre Lapierre, Bastien Bastien, Jean Saint-Jean,

Bruno Brunel ? On rencontre de ces cas tous les jours. C'est matière de goût ; je ne dis pas que c'est mal, mais je n'aime pas cela,—comme dans la chanson.

C'est la vanité qui fait que nous annonçons dans les journaux la naissance de nos enfants. Le jeune père est fier d'avoir gagné ses éperons. La jeune femme, pour qui la maternité est le plus désiré des titres de gloire, n'aime guère à passer pour une Sara, et quand il lui nait un enfant elle ne se contente pas qu'Abraham en soit joyeux, elle veut que les hommes le sachent et que les femmes l'envient. Puis, si elle a mis la main sur un parrain de rang, elle brûle de le faire connaitre. Dans un village, le maire et le notaire sont de gros parrains ; dans une petite ville, on convoite le médecin ou le député ; dans une capitale, il y a tant de grosses gens qu'on lorgne un ministre ou qu'on vise un juge. Songez donc que la voisine n'a peut-être trouvé qu'un commis de première classe et la fille d'un sous-chef !

Vanité dans le choix du nom, vanité dans la publicité du journal, vanité dans le parrainage de haute volée, vanité jusque dans l'église, vanité partout !

Un des plus étranges avis de naissance que j'aie lus est le suivant : je le tire d'un journal français des Etats-Unis : "A telle place, le 23 du mois dernier, madame X. (née Y), un fils. L'enfant a été baptisé par M. l'abbé Z. curé de la paroisse, et a reçu les prénoms suivants : Augustin, Edouard, H. La marraine a été madame N, tante de la jeune mère, et l'on ne pouvait faire un meilleur choix, car cette dame a donné à sa nièce, tout le temps de la maladie puerpérale, les soins intelligents et empressés que donnerait, non-seulement une tante, mais une mère dévouée et remplie d'amour pour son propre enfant."

Voilà qui est risible sans doute ; pourtant je m'abstiens de rire. Nos compatriotes des Etats-Unis ont assez cette habitude d'annoncer dans les journaux la naissance de leurs enfants, de mentionner les noms reçus au baptême, souvent de dire qui fut parrain, qui fut marraine. Cela part d'un bon fond, indique un bon naturel, bien plus, est une preuve de patriotisme. A cent, cinq cents, mille lieues du pays, on affirme la vitalité de notre race, on transmet aux siens un message d'orgueil parfois, de bon souvenir toujours. Le vaillant émigrant qui, la pipe au bec, la hache à la main et le courage dans le cœur, part pour aller là-bas abattre la forêt, qui court chercher la fortune afin de soulager les vieux ans d'un père, afin de donner sa dot à une sœur,—quelque jolie Margot en jupe de droguet mais en robe d'innocence,—cet émigrant, quand à son tour il a fait son nid, quand les sauvages de l'Amérique du Nord ou les cigognes de la Grèce lui apportent un petit, quel plaisir ne ressent-il pas à communiquer, par le journal, la bonne nouvelle à sa mère en cheveux blancs, à ses amis du village, et si son goût n'est pas à la hauteur de son cœur, qui de vous, chères lectrices, lui jettera la pierre ? S'il écrit mal, il agit bien, et une goutte de son sang français vaut toutes les encres du monde.

J'ai eu tort, mesdames, de vous entretenir de la naissance avant le mariage ; en revanche, et afin de consoler celles d'entre vous qui auraient coiffé sainte Catherine, je traiterai le mariage avant le décès.

II

MARIAGES

Si la vanité s'étale dans les avis de naissance, c'est bien pire quand il s'agit des mariages, — et c'est tout naturel. Que le mariage soit un mariage d'amour ou d'intérêt, on aime qu'il ne passe pas inaperçu. La mariée est belle ou la mariée est riche ; on a conquis un brave cœur et un beau visage, ou tendu un piège à une forte dot, à une jolie position sociale, qui s'y est prise : il faut que les amis le sachent. On est toujours, du reste, fier de sa femme dans notre pays aux mœurs pures et naïves, il n'est que juste de la produire, et en attendant que ce soit dans le monde on se sert du journal.

Le journal circule partout ; il pénètre dans le village qui a vu naître la jeune épouse, il est reçu par l'ancien maître d'école qui vous a donné dans le temps plus de férules que de bons points et prédit que vous n'arriveriez jamais à rien ; il sera lu par la voisine qui vous traitait de garnement, par les camarades de classes, par le curé qui a été le confident de vos premières fredaines : —le journal doit donc aller leur apprendre que vous vous rangez, que vous faites une fin, et puis il est bon que vos créanciers recommencent à espérer. Et vous payez cinquante centins à chaque gazette de la localité pour porter la joie dans la famille de l'épousée, l'orgueil chez votre mère, l'espoir chez le créancier, le bon exemple chez les amis, et pour faire bisquer les grincheux, les fâcheux, vos ennemis intimes. Et puis il y a le rival que vous avez supplanté : va-t-il en avoir une binette, celui-là !

Il n'y a jamais trop de luxe dans l'annonce, elle ne contient jamais trop de détails. La gazette, déjà si bavarde, se surpasse. On proclame son bonheur *urbi et orbi*;—je dis son bonheur, parce que tous les époux du matin sont heureux, s'il faut en croire la gazette. Elle ne manque jamais de parler de "l'heureux couple." Alors pourquoi lui faire invariablement des souhaits de bonheur? C'est à croire que tous nos mariages sont d'inclination, d'amour, jamais de raison, d'intérêt ou de nécessité. C'est le plus bel éloge de nos mœurs.

Le journal vous adresse donc un épithalame, et à défaut du troubadour, c'est le prote qui vous sacre heureux et vous souhaite, après le bonheur sur cette terre, le paradis à la fin de vos jours, pas avant. Il ne le dit pas en toutes lettres, mais on sait ce que parler veut dire. Votre mariage contente le directeur, qui flaire déjà un abonné. Laissons le faire, son intention est honnête. C'est pour le bon motif.

Par exemple, je vous dirai ceci: Si vous êtes un simple artisan, un mince commis, un homme de peu, un employé subalterne dans quelque ministère, il ne convient pas d'annoncer votre hyménée sous le titre de mariage fashionable. Cela est de droit dans le cas des personnages haut placés, des fils de famille riches dont on dit généralement qu'il est heureux que leurs pères soient nés avant eux; cela passe encore quand il s'agit des petits crevés, dandys, gandins, incroyables, merveilleux, muscadins, qui ont dressé tant d'embuscades aux dots qu'ils ont fini par en attrapper une; mais il ne faut pas abuser de la permission. Le mot fashionable est un mensonge et l'on se rend ridicule en l'employant, si réellement on ne se meut dans les cercles de la fashion.

Des anglais francophobes ont répandu sur les origines

franco-canadiennes les plus sottes calomnies ; ils nous ont fait sortir de l'écume, comme Vénus ; des anglais ignorants y croient dur comme fer. Outre l'histoire, outre les pièces authentiques, outre Parkman et nos historiens du cru, qui réduisent cette invention à néant, le seul fait des avis de mariage publiés dans les journaux avec cette surabondance de détails que l'on connait me démontrerait l'inanité de ces méchants racontars anglais. Toute la généalogie y passe. On n'a rien à cacher sur ses ancêtres, puisqu'on se plait à les évoquer : " M. S., fils de M. S., petit-fils de M. S., et arrière-neveu de M. S., qui a fait ceci, qui a fait cela " ; " Un tel descendant de l'un des premiers colons venus de Picardie en 1627." et ainsi de suite. On dirait, parole d'honneur ! que chacun travaille au profit de l'abbé Tanguay et se fait utile collaborateur à son remarquable dictionnaire.

Cependant j'aimerais mieux moins de détails. Il y a bien plus de bon sens à dire : " A Montréal, M. H... a épousé Melle. K... tel jour," que dans un avis faisant savoir à tous et chacun que M. A. B. C. H... jr., fils de M. A. B. C. H... sr., lequel est ceci ou cela, demeure ici ou là, a épousé Melle. K..., fille cadette de M. E. F. G. K... qui est ceci ou cela et demeure ici ou là. Je concède que l'on dise de qui la mariée est fille. Quant à l'homme, puisqu'il est assez vieux pour se mettre à la tête d'un ménage, on doit le connaitre par lui-même, non par son père. Tout ce qu'il faut viser, c'est l'identité. Le nom seul d'un homme lui suffit, sans qu'il ait besoin de se réclamer de ses père et mère, encore moins de ces grand-père et grand'mère, bien moins encore de ses autres parents. Ceux qui vous connaissent vous reconnaissent facilement à votre seul nom ; pour ce qui est des autres, qu'est-ce que cela vous fait de leur annoncer, qu'est-ce que cela leur fait d'apprendre votre mariage.

une chose qui s'accomplit en tout pays depuis six mille ans? Si encore vous étiez ou l'inventeur du sacrement ou sa seule victime! Mais tout le monde y goûte, en souffre, s'y débat, y meurt. Il n'y a rien eu de très original dans le mariage, si ce n'est pour Adam et Eve, les malheureux!

On a l'habitude de mentionner le nom du prêtre, du ministre qui a donné la bénédiction nuptiale. Est-ce pour lui faire ou se faire un compliment? Souvent il aimerait mieux que son nom ne parût pas dans le journal et que le nouvel époux lui payât ses honoraires. Et il aurait raison. Les piastres que l'on porte aux journaux, pour payer un avis inspiré par la vanité, auraient un meilleur emploi jetées dans la main du prêtre, qui soulage les misères de sa paroisse. Mais étant acquis que la bénédiction du prêtre lui rapporte un honoraire légitime, au lieu d'écrire que l'abbé X a *donné* la bénédiction nuptiale, que ne dit-on que le mariage a été béni par l'abbé X?

On annonce souvent aussi que la bénédiction a été "donnée" par l'abbé un tel, assisté de tel autre abbé. Pourquoi cela? Il n'y a qu'un prêtre qui prononce le *conjungo vos*. Il n'a pas besoin d'assistance, et si un autre prêtre l'accompagne, qu'est-il nécessaire de le dire, si ce n'est pour montrer que l'on a des amis ou de hautes alliances dans le clergé? C'est pour cela aussi sans doute, plutôt que pour l'étrangeté du fait, que l'on écrit invariablement: "Le mariage a été célébré par l'abbé X, frère, oncle ou cousin du marié."

La vanité, toujours la vanité!

A l'habitude d'annoncer que la jeune épouse est la fille de monsieur celui-ci ou de monsieur celui-là, il y a

parfois des exceptions. J'ai lu récemment dans un journal de Québec l'avis de mariage de "mademoiselle E. F. G., *héritière* de madame H. I. J., en son vivant marchande." Cela dépasse les limites permises dans l'art des combles.

Pas de cartes ! Que de fois j'ai lu cela, et presque toujours au sujet du mariage de pauvres diables qui n'avaient pas cinq sous pour commencer leur ménage ! On veut singer, voilà tout. Pourquoi dire *pas de cartes*, quand ce n'est pas l'usage d'en envoyer ? En Europe on a les lettres de faire part. Si l'on met dans un journal *pas de cartes* ou *no cards*, c'est à la seule fin que les parents et les amis ne se blessent de n'en avoir reçu. Mais ici, où n'existe pas la coutume des lettres de faire part, à quoi bon cette précaution ? C'est comme si l'on disait : "Les époux n'iront pas à la mairie !"

Et le tour de noces donc ! Personne n'oublie d'en parler ! J'ai lu, de mes yeux lu, l'avis suivant écrit pour que personne n'en ignorât : "Les jeunes époux, reconduits jusqu'à Saint-Joseph par de nombreux parents et amis, sont arrivés par le dernier train du jour du chemin de fer Lévis et Kennebec, et sont descendus à l'hôtel Saint-Louis, en route pour un voyage aux chutes de Niagara."

Le dernier train du jour, le chemin de fer Lévis et Kennebec, la reconduite des parents et des amis, la descente à l'hôtel Saint-Louis,—ça sent la réclame. Qu'est-ce que cela fait au public que monsieur et madame aient laissé Québec à trois heures de l'après-midi, traversé le fleuve en voiture à deux chevaux, en pirogue ou à pied ! Détails inutiles, détails ridicules.

Vous lisez parfois qu'après la bénédiction nuptiale

donnée par le révérend M. Bénitout, l'heureux couple est parti en visite chez les parents du marié,—lesquels demeurent dans le rang Trompe-Souris ou dans la concession Brise-Culottes. On ne donne pas ce dernier détail, on omet la mention de la distance. C'est souvent aussi loin que de Sorel à Berthier, de Montréal à Saint-Lambert. Il y a toujours un cours d'eau entre les deux points,—tout le monde ne saurait passer la mer.

Je m'attends à lire quelque beau matin un avis de mariage conçu dans les termes suivants : " A Ottawa, dans la basilique mineure, le 9 du courant, M. Rasebien, de la haute-ville, barbier, conduisait à l'autel mademoiselle Barbe Eutychienne, fille de M. Timoléon Prudhomme, ci-devant du Castor et maintenant de la Pickanock, rebouteur. L'heureux couple est parti pour son voyage de noces aussitôt après le déjeuner, qui s'est pris à l'hôtel des Princes, rue Murray. Il doit visiter les chutes de la Chaudière avant de se rendre dans le Bas-Canada par le pont suspendu. Après un séjour d'une semaine à Hull, qu'ils se proposent de visiter par le menu, les mariés pousseront jusqu'à la pointe Gatineau et nous reviendront par New-Edinburgh. Nous leur souhaitons un heureux voyage et un prompt retour."

On ira même jusqu'à informer le lecteur que l'heureux couple est parti de la basse-ville, pour un voyage de noces à la haute-ville, passant à l'aller par le pont Dufferin et au retour par le pont des Sapeurs,—où il s'est perdu trois cœurs, suivant la légende.

Nos compatriotes des Etats-Unis oublient rarement de citer les noms des garçons et filles d'honneur ; au pays on se le permet quelquefois. Pour les Canadiens émigrés, c'est assez naturel, quoique tout de même un peu ridicule : on veut, comme je l'ai dit à propos des

naissances, étant un groupe d'exilés, se rappeler au souvenir de la patrie. Plus il y a de noms dans le journal, plus il y a de chance de faire plaisir à bien des parents, bien des amis, bien des connaissances. La même raison n'existe pas au pays, surtout pour entrer en ces détails-ci : le premier garçon d'honneur frère du marié, le second son cousin, l'un résidant à Salvaille, l'autre à l'Egypte de Milton ; les filles d'honneur à l'avenant.

L'on a, en général, si grande envie de tout faire connaitre au public qu'on s'embarrasse dans sa rédaction au point d'écrire : " A tel endroit, à telle date, *par* le Rév. M. L., M. N. F. conduisait à l'autel mademoiselle Emma P." J'ai lu cet avis dans un journal de la campagne il n'y a que quelques mois.

Peut-être dans ce cas-ci, ne dois-je pas attribuer à la vanité la mention du prêtre qui a béni le mariage ; c'est un simple vicaire qui n'est à aucun degré le parent des nouveaux époux. Alors, pourquoi cette mention ? Peut-être afin de faire savoir au public que l'on s'est marié en face de l'Eglise, non par-devant un ministre protestant. Plus probablement, par la force de l'habitude, pour faire comme tout le monde. Tout de même on devrait un peu mieux soigner sa phrase, et, sacrifiant à un ridicule, y sacrifier du moins correctement.

Est in canitie ridiculosa Venus.

Il a dû se rappeler ce vers d'Ovide le gazetier qui annonçait dernièrement, sous le titre de *mariage précoce*, le mariage d'un bonhomme de quatre-vingt-treize ans avec une bonne vieille de soixante-seize. Il a voulu rire des flammes de ce vert-galant, sans doute. Je m'attendais à apprendre un mariage dans les limites d'âge fixées par la loi ; — et crac ! je butte contre deux vénérables bornes. S'attendre à l'hyménée d'un garçon qui n'a pas

encore dépouillé la robe prétexte pour la robe virile, espérer entendre parler de Daphnis et Chloé, et s'échouer sur deux respectables barbons, sur Philémon et Baucis! Il faudrait exterminer ce journaliste-là! En matière aussi grave que le mariage, il n'est pas permis de surprendre la bonne foi du lecteur, de l'attrapper au piège d'une réclame de pharmacien ou de chapelier-fourreur. Je proteste!

Puisque je parle des vieillards, un mot des noces d'or et de diamant. Ce n'est pas chose banale que ce renouvellement des promesses du mariage après un demi-siècle de ménage fidèle. Bien que cet événement paroissial soit assez fréquent dans nos campagnes, il y a toujours quelque chose d'attendrissant dans la vue de ces bras tremblants qui se donnent protection, de cette vieille femme qui promet obéissance, de ces chefs branlants qui se jurent une fidélité facile maintenant à porter; les cérémonies qui l'accompagnent, les divertissements qu'il amène comme les réflexions sérieuses qu'il provoque, le touchant respect qui entoure les vieux époux, tout cela vaut qu'on le raconte. Seulement on doit prendre garde que le récit n'en soit pas rédigé par un barbacole idiot ou quelque godelureau de village. Je n'oublierai jamais comment se terminait une notice de ce genre, écrite sans doute par quelque enfant de chœur: "Le vénérable couple passa le reste de la journée en plaisirs innocents."

Innocent toi-même!

De ce qui précède que conclure?

Deux choses bien faciles: continuer à suivre la pratique du mariage, n'en point fatiguer les gazettes. Voilà.

Tourtereaux et tourterelles mes amis, faites votre nid, capitonnez-le bien, qu'il soit agréable à vous et chaud à vos petits. Chantez en tête-à-tête vos douces amours ; roucoulez dans la splendeur d'un éternel printemps, sous un ciel toujours pur, dans la tiède atmosphère de votre cage bénie. N'invitez pas l'oiseau étranger au sanctuaire intime de vos suaves fêtes de famille. Vivez pour vous-mêmes, sans crier votre bonheur sur les toits, sans narguer le voisin moins heureux. Cachez vos joies pour qu'elles durent. Vous n'aurez crainte que le nid soit dévasté, la couvée éparpillée. Pas de fenêtres ouvertes sur votre intérieur à l'œil public. Pas de vanité, qui serait sottise,—pas d'étalage, qui serait provocation. Mariez-vous, mais sans orchestre. Que vos cœurs seuls, se rendant l'un à l'autre, battent la chamade. Dispensez-vous surtout, comme dirait certain ami à moi, dispensez-vous de l'ophicléide de l'annonce et du trombone de la publicité.

ALPH. LUSIGNAN.

(*A continuer*)

1760

Le héros immortel d'une grande épopée,
Montcalm, était tombé devant les ennemis,
Et, les regards fixés sur sa vaillante épée,
Il avait dit : je meurs, vaincu mais insoumis !

Dans les plis glorieux du drapeau de la France
Il avait endormi sa suprême douleur.
Notre patrie, hélas ! n'avait plus d'espérance :
Tout était bien perdu, tout excepté l'honneur !

Les chevaliers français, qui, l'âme endolorie,
Semblaient humiliés de survivre aux combats,
Repartaient en pleurant pour la mère-patrie,
Plutôt que de subir un joug qu'ils n'aimaient pas.

Jour de deuil où l'on vit, sous les couleurs anglaises,
S'éloigner le dernier des gouverneurs français,
Où, mornes spectateurs, au sommet des falaises,
Nos pères soupiraient : reviendront-ils jamais ?

Oh ! qu'ils devaient souffrir dans leurs âmes si fières,
Quand leurs yeux désolés contemplaient l'avenir !
Quelques milliers épars, vivant dans des chaumières,
Délaissés, sans secours, qu'allaient-ils devenir ?

Ces généreux enfants d'une race superbe
Seraient-ils absorbés par le peuple vainqueur.
—On le disait. Mais Dieu qui prend soin du brin d'herbe
Laissait tomber sur eux un rayon de son cœur.

A. B. Routhier

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

Il y a maintenant près d'un siècle et un quart que nous avons passé de la domination de la France à celle de l'Angleterre. Après la grande bataille qui a planté le drapeau étranger sur nos murs, mais surtout après le traité qui nous a livrés, il n'est resté sur cette ancienne terre de France qu'une simple poignée de Français. Ils n'avaient, pour vivre, que leur hache et leur mousquet ; mais leur cœur était aussi grand et aussi fort que l'immense et vigoureuse forêt à laquelle ils allaient livrer bataille, comme leurs pères l'avaient fait depuis plus de deux cents ans. Et ces Français, sans consulter leur nombre, se sont mis hardiment à l'œuvre. Or ce n'était pas une œuvre ordinaire que celle qu'ils entreprenaient. Non-seulement il leur fallait tirer péniblement leur existence quotidienne d'une culture sans cesse interrompue par les incursions des sauvages et des bêtes fauves ; mais ils avaient, en outre, à lutter constamment et pied à pied contre un envahissement plus redoutable encore : celui des mœurs, des coutumes, et de la langue d'un peuple étranger. Sans aigreur et sans haine, mais aussi sans faiblesse et sans compromis, ils ont soutenu cette lutte par tous les moyens honnêtes et légaux qu'ils avaient à leur disposition. Ils ont passé successivement sous le régime d'une commission militaire, puis d'une commission mi-partie civile et militaire ; ils ont vécu ensuite sous un gouvernement civil absolu, qui est devenu soi-disant constitutionnel en 1791. Mais ce gouvernement, qui n'était ni assez large ni assez représentatif, a dû subir beaucoup de modifications, en 1841, pour arriver à

la constitution, plus libérale encore, de 1867, sous laquelle nous sommes actuellement.

Pour nous, aujourd'hui, cette période peut sembler courte, et il suffit de quelques lignes pour la résumer. Mais songeons à la durée qu'elle a eue réellement pour ceux qui ont été obligés de la subir, de la vivre jusqu'à la fin, et nous aurons une idée du travail accompli.

Or, pendant toutes ces luttes que l'élément français a dû soutenir sur ce continent, qu'a-t-il gagné ? Tout. Qu'a-t-il perdu ? Rien. Pour tous les avantages sérieux qu'il a conquis si péniblement, il n'a rien sacrifié de l'héritage précieux qui lui avait été confié : sa foi, ses coutumes, sa langue. Il l'a conservé intact comme au premier jour. Bien plus, il s'est accru et développé dans des proportions étonnantes. Les quelques milliers de familles (70.000 âmes) qui sont restées attachées au sol canadien, aprés le traité de 1763, forment aujourd'hui plus d'un million d'habitants, sans compter les quatre ou cinq cent mille des nôtres établis sur le territoire qui nous avoisine, et qui forment autant de groupes au milieu desquels se conservent et se cultivent les traditions de la famille et de la nationalité. Non-seulement nous ne nous sommes pas laissés envahir, mais nous avons envahi les autres. Et avec cela,—j'aime à le répéter,—sans cesser d'être les sujets loyaux du nouveau pouvoir, sous lequel nous jouissons des plus grandes libertés, nous sommes restés Français par le cœur, par les coutumes et par le langage.

Mais c'est surtout cette conservation de la langue française qui forme un des traits les plus saillants de cette merveilleuse vitalité, dont l'histoire du monde ne nous offre que bien peu d'exemples. En effet, on conçoit facilement que les Canadiens-Français aient gardé

leur religion, d'abord parce qu'un traité solennel leur en assurait le libre exercice, et que, du reste, c'était un point sur lequel on ne pouvait les attaquer qu'avec les plus grands ménagements ; pour ce qui est des coutumes, on sait qu'il est extrêmement difficile de les déraciner chez un peuple, dans quelques circonstances qu'on le place, et, au surplus, nos nouveaux gouvernants n'avaient aucun intérêt immédiat à nous susciter des embarras sur ce point ; mais, quant au langage, nous étions dans une toute autre situation. Mêlés constamment à un peuple qui parlait une langue étrangère, nos pères étaient obligés de se servir de cette langue, non-seulement dans la plupart de leurs rapports journaliers, mais encore pour faire valoir ou défendre leurs droits devant les tribunaux,—et surtout devant le pouvoir législatif,—ou bien pour comprendre les édits et ordonnances qu'on ne se donnait pas toujours la peine de leur traduire. On conçoit, dès lors, quels efforts il leur a fallu faire, quels combats ils ont dû soutenir, pour ne pas se laisser entrainer peu à peu sur la pente où tout concourait à les faire glisser. Et, quand on a sous les yeux le travail constant auquel se livrent les Prussiens dans le but de germaniser l'Alsace et la Lorraine, en imposant la langue allemande et en proscrivant par tous les moyens l'usage du français, on peut comprendre ce que faisait ici, dans un but analogue, une bureaucratie qui avait tout à gagner en affirmant son zèle contre notre nationalité.

Placés dans une position déjà inférieure sous le rapport de l'existence matérielle,—attendu que dans tous les états, professions ou emplois publics, la race que l'on qualifiait modestement de *supérieure* était naturellement la plus favorisée,—nos compatriotes avaient encore ce désavantage d'être obligés d'apprendre deux langues pour ne pas être exposés à se heurter, chaque jour, dans

les détails ordinaires de la vie, contre des obstacles et des retards continuels. La difficulté était moins grande, peut-être, pour les habitants des campagnes, qui se trouvaient moins souvent en contact avec l'élément étranger ; mais dans les villes et les centres un peu considérables, où la population était toujours plus ou moins mélangée, c'était un danger et, par conséquent, une lutte de tous les instants.

Une autre source de périls, c'était le manque de livres et de journaux. On conçoit que, par suite du nombre restreint des lecteurs, celui qui imprimait un livre ou publiait un journal dans notre langue pouvait rarement faire rentrer ses avances et perdait, le plus souvent, des sommes relativement fortes, sans compter le sacrifice de son temps et de son travail. Il s'ensuit donc que ceux qui voulaient se renseigner sur les affaires publiques ou augmenter leur instruction sur d'autres points, étaient obligés de recourir aux journaux et aux livres imprimés en langue étrangère, lesquels nous arrivaient en grand nombre, soit d'Angleterre, soit des Etats-Unis. Et cet état de choses a duré assez longtemps pour que bien des personnes, encore vivantes aujourd'hui, se souviennent d'avoir été obligées de copier en classe la plupart des cours qu'elles suivaient, parce qu'il n'y avait qu'un seul livre imprimé, pour le professeur ; souvent même, le livre faisait complètement défaut.

Dans les circonstances ordinaires, il aurait pu en résulter un moindre inconvénient ; mais, étant donné la situation qui nous était faite et la pression morale qu'on nous faisait subir de toutes parts, il y avait un danger que nous n'avons évité que grâce aux plus continuels efforts et au déploiement du plus grand patriotisme.

Et, au milieu de toutes ces tribulations, nous sommes

restés fermes et inébranlables jusqu'à la fin. Non-seulement nous avons conservé notre langue dans toute sa pureté, dans toute son intégrité, mais nous l'avons même fait accepter à ceux qui voulaient nous imposer la leur. Par nos protestations incessantes, par nos efforts persistants, nous en sommes arrivés à faire reconnaitre pour la langue française le droit de cité dans ce pays qu'elle avait jadis conquis à la civilisation, et dont on avait voulu plus tard l'expulser ; nous l'avons fait mettre sur un pied d'égalité avec la langue de nos compatriotes d'une autre origine.

Et, s'il nous est permis de nous enorgueillir du travail que nous avons accompli sous ce rapport et du succès qui l'a couronné, nous ne devons pas oublier d'apprécier en même temps, comme il le mérite, l'esprit si libéral du pouvoir, qui a su, lorsqu'il a été suffisamment éclairé sur la situation, nous rendre cette justice et faire amplement droit à nos légitimes aspirations.

Du reste, ceux qui ont voulu se mettre au-dessus des mesquins intérêts et des querelles du moment ont toujours, même en Angleterre, estimé à sa propre valeur ce sentiment si naturel qui nous faisait lutter sans relâche pour la conservation de notre langue et de notre nationalité. Voici ce que disait lord Granville dans la discussion du projet de constitution de 1791 : "On a ap-
" pelé préjugé l'attachement des Canadiens à leurs cou-
" tumes, à leurs lois et à leurs usages, qu'ils préfèrent à
" ceux de l'Angleterre. Je crois qu'un pareil attache-
" ment mérite un autre nom que celui du préjugé ;
" selon moi, il est fondé sur la raison et sur quelque
" chose de plus élevé encore que la raison, sur les sen-
" timents les plus nobles du cœur humain." Et le même esprit, large et impartial, que nous constatons chez plusieurs de nos gouverneurs, entre autres chez sir Charles

Bagot, lord Elgin et lord Dufferin, ne se retrouve-t-il pas heureusement aujourd'hui dans les belles paroles que prononçait S. E. le marquis de Lorne, gouverneur du Canada, lors de l'inauguration de l'Académie royale qui lui doit son existence : " Dans une des sections, disait-il, " ceux de nos concitoyens qui tirent leur origine de la " vieille France pourront discuter avec cette élégance " de diction et cette critique judicieuse, si remarquables " chez eux, tout ce qui a trait à leur littérature ; ils s'y " attacheront à conserver dans toute sa pureté le grand " idiome qui est entré pour une si large part dans la " formation de la langue anglaise."

Aujourd'hui donc, non-seulement la langue française est une des langues officielles dans notre province de Québec, mais elle est aussi, non pas simplement tolérée, mais légalement reconnue au siége du pouvoir fédéral. Dans les débats du Parlement d'Ottawa et dans la correspondance officielle des départements, l'usage des deux langues est facultatif, et les lois, de même que les documents publics et le *Hansard* doivent s'imprimer et se publier en français et en anglais.

Nous pouvons, du reste, montrer avec un légitime orgueil la position que nous avons conquise, au point de vue de la langue surtout, puisque, dans la nouvelle Société royale, dont il est parlé plus haut, et qui embrasse tout le dominion, sur quatre-vingts fauteuils, nous en possédons vingt-six.

Voilà donc, succinctement, la vie que nous avons menée depuis plus d'un siècle et les résultats que nous avons obtenus.

NAPOLÉON LEGENDRE.

(*A continuer*)

LETTRE DE PARIS

11 mai 1884

Sommaire :—La chronique idéale—Madame de Girardin—La causerie ne meurt pas en France—Un mot inédit de Victor Hugo—Vous l'useriez—L'habit vert et l'habit de pair de France—Le salon de Victor Hugo—Autrefois et aujourd'hui—Le peintre est le roi du jour—Les collections instantanées—Le salon de 1884—Le dîner de M. Véron—Mouvement littéraire—Quelques anecdotes sur la tragédienne Rachel—Le livre du Père Didon—Les mots de la fin.

Minerve, selon la légende, jaillit un jour armée de pied en cap du cerveau de Jupiter, de même la chronique moderne est née, il y a un peu plus de quarante ans, sous la plume de madame de Girardin. C'est elle qui, dans ses fameuses Lettres Parisiennes, a créé ce genre littéraire et l'a du premier coup porté à sa perfection. Elle reste *le roi* de la chronique, comme madame de Sévigné et la Fontaine restent le roi de l'art épistolaire et de la fable. Ces *Lettres* donnent l'idée d'un kaléidoscope littéraire ; c'est l'histoire en déshabillé, en robe de chambre, et il ne faut pas oublier d'ailleurs que nos premiers historiens intitulaient leurs livres des chroniques. Rien de plus varié : elle saute de sujet en sujet avec une grâce exquise, comme un colibri de branche en branche, et elle relie son bouquet avec le fil de l'esprit. Voici une aventure inédite, un mot peu connu : vite, elle les consigne ; cette semaine on s'est beaucoup occupé de politique, elle causera politique, et vous serez tout surpris, après avoir lu ses fines épigrammes, de mieux comprendre la question

que si vous aviez subi des grands discours d'hommes d'Etat. Une étoile littéraire, artistique, monte-t-elle à l'horizon, un livre s'empare-t-il de l'opinion publique, aussitôt elle tire en leur honneur un feu d'artifice ; aucun travers ne lui échappe, les ridicules sociaux lui appartiennent et elle les peint dans des pages dignes de la Bruyère ; modes, parures, musique, bals, tout passe sous son aimable férule. Si elle n'a pas eu l'esprit du génie, elle a assurément possédé le génie de l'esprit, de la fantaisie gracieuse et du bon sens : elle effleure et elle instruit, elle butine et elle compose le miel le plus pur, elle trouve à chaque instant de ces expressions créées qui, selon le mot de Rivarol, peuvent seules porter à la publicité.

Elle a eu des continuateurs, et après elle, MM. Emile Villemot, Arthur de Boissieu ont tenu avec éclat le sceptre de la chronique sous le second empire. Une nouvelle génération de chroniqueurs a surgi, et parmi eux, des écrivains d'un rare mérite qui ont succédé à leurs ainés et les ont remplacés sans les faire oublier ; MM. Victor Fournel, Racot, Jules Claretie, Pierre Véron, Albert Delpit, de Pontmartin, voilà des moralistes sagaces, des esprits pénétrants, qui savent mêler l'utile à l agréable, conquérir et retenir l'attention de ce public français, si curieux et si blasé, si désireux de s'amuser et si difficile à satisfaire.

Le chroniqueur parisien des Nouvelles Soirées Canadiennes les admire et les aime, il n'a pas la prétention de les imiter, mais il leur demande droit de cité ; il les regarde comme des maitres et n'aspire qu'à glaner quelques épis dans le champ où ils moissonnent si largement.

***

Il y a quelques jours dans un des salons les plus brillants de Paris, quelques hommes de grand talent et de grand esprit se trouvaient groupés autour de la maîtresse de maison. Parmi eux, M. le duc de Broglie, aussi remarquable comme causeur que comme orateur et écrivain ; M. Boissier, membre de l'Académie Française, un de nos lettrés les plus diserts et les plus fins ; M. Laugel, secrétaire des commandements de Mgr le duc d'Aumale ; MM. Caco, Mézières et Cherbuliez. Je vous laisse à penser si la conversation était intéressante et si j'écoutais de mes deux oreilles, essayant de placer les moindres paroles dans la gibecière de ma mémoire, comme eût dit Rabelais. On parlait de choses et d'autres, et je pensais, à part moi, qu'en dépit du télégraphe, du club, du téléphone, et du suffrage universel, la causerie ne meurt pas en France.

Chemin faisant, on vint à parler de Victor Hugo.—Il a dit un bien joli mot, fit M. Boissier. Hier, il vint par hasard à l'Académie Française, et comme on n'est plus habitué à le voir souvent, on lui fait une petite ovation. Un de mes confrères s'approche, lui demande en souriant s'il s'est aperçu de cet accueil si chaleureux ; et lui de répondre : " Mon cher ami, on a beau être sourd, on entend toujours ces choses-là." Délicieux, dit madame Buloz ; savez-vous le mot de Pailleron avant sa réception à l'Académie Française ?—Non, madame, et nous vous supplions de le conter, car quand vous traduisez la pensée d'un autre, vous vous en acquittez si bien que vous devenez sa collaboration."—" Hé bien ! le mot est déjà vieux, mais tant pis je me risque. Eh

bien, l'auteur du *Monde où l'ennuie* va chez Victor Hugo, il le prie d'assister à sa réception. "De grand cœur, répond l'illustre octogénaire, mais à une condition, c'est que vous ne me forcerez pas à mettre mon habit vert, il date de 1846 et je l'ai laissé à Jersey.—Bah, reprend M. Pailleron, vous pourriez bien en commander un second, vous l'useriez."

"A propos de cet habit vert, dit un de ces messieurs, on prétend en effet qu'il se trouve à Jersey, enfermé dans une vitrine avec l'habit de pair de France de Victor Hugo."—"Oui, et il y a quelque chose de bien plus singulier, c'est qu'on le montre aux touristes anglais moyennant cinquante centimes."—"Pas possible !" —"Si, vraiment, mais j'ajouterai que Victor Hugo ne garde pas pour lui l'argent de cette tombola."—"Nous vous croyons sans peine."—"Chose bizarre, Hugo devenu radical à tous crins, cause volontiers de ce temps de sa première jeunesse où il était pair de France et académicien pratiquant ; ses souvenirs de la monarchie de juillet lui reviennent souvent et dans cette même séance dont on parlait plus haut, il a abordé le duc d'Aumale en lui disant : "Vous savez combien votre famille m'a toujours été chère et que je n'ai pas oublié les bontés du roi votre père."—"Fréquentez-vous son salon ? "—"Assurément, et vous ne vous imaginez pas combien cet homme qui a été l'objet de tant d'apothéoses de son vivant, pour lequel ses contemporains ont épuisé toutes les formes de la flatterie, se montre simple dans l'intimité : avec cela, une exquise politesse, une bienveillance pour les jeunes qui se traduit parfois même par des compliments abracadabrants "—"Oh ! il place ses compliments à gros intérêts et sait à merveille que sous ce rapport il échange un œuf contre un bœuf, une lande contre un pré, qu'on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre ; tous les

jours on lui casse l'encensoir sous le nez, il rend à ses adorateurs un peu de l'encens qui tombe à ses pieds."

" Est-il vrai que son salon soit une sorte de caravansérail où défilent les curieux des cinq parties du monde ? "—" Certainement, et vous pouvez compter qu'on y voit des types bien singuliers : on va un peu chez lui comme le musulman va à la Mecque, le berceau de sa foi ; il reçoit des députations de tous les pays, quelques-unes le haranguent, et le métier de demi-dieu semble ne pas lui déplaire ; si cela continue on arrivera à insérer le pélerinage chez Victor Hugo dans le programme des voyages de Paris, entre une course au Musée du Louvre et une ascension à la colonne Vendôme."—" Voilà une petite méchanceté."—" Mais non, pas du tout, je ne fais que constater."

" Est-il resté toujours spiritualiste, demanda madame Beulé ? "—" Oui, seulement il professe un spiritualisme particulier, et, à ce point de vue, me rappelle mon ami X, qui voyant des gens inintelligents et grossiers ne pouvait s'empêcher d'observer : " Voilà des arguments contre l'immortalité de l'âme." Victor Hugo croit en Dieu, mais il s'imagine que Dieu ne se manifeste point pour les êtres rudimentaires, végétatifs ; que ceux-là ont tout au plus des âmes de qualité inférieure. Rien de plus surprenant que de l'entendre parler là-dessus, s'élancer dans le monde du rêve, de l'impossible, de l'inconnu. Il a des visions, des extases, des comunications d'en haut qu'il raconte avec le plus beau sang-froid : par exemple, il vous expliquera par le menu, comment nous serons après la mort, que nous ne conserverons que nos bustes, avec des ailes attachées aux épaules, ce que nous ferons et penserons alors. Il y a en lui du voyant, et par instants, on se croit en face d'un prophète inspiré."—" Euh ! Euh ! "—" Et pourquoi

pas ? Un grand génie peut obtenir des révélations, plonger dans le monde divin, voir clair dans l'infini, alors que nous autres, faibles mortels, nous restons avec une large taie sur les yeux.—En tout cas, le sens de la divination n'a pas présidé à ses derniers livres ; quel gâchis transcendental, quel pathos lamentable et quelle décadence. Pour sa gloire il aurait mieux fait de mourir avant 1870, ce qu'il a fait depuis ne vaut pas les quatre fers d'un chien.—Se porte-t-il toujours bien ?—A merveille ; il a bu de l'eau de la fontaine de Jouvence ; ce n'est pas comme Renan qui souffre beaucoup de la goutte et qui vient de passer deux mois dans le midi pour se soigner.—Que fait ce bel esprit, sophistiquant en pays de sophistiquerie ?—La-bas rien du tout, je pense, car le médecin a défendu le travail sous peine de mort ; à Paris, il reçoit le vendredi, et dine beaucoup en ville ; vous savez que c'est là son péché mignon ; il adore la société, et sitôt qu'il se sent un peu valide, il accepte les invitations."—" Et à propos a-t-il reçu cette année la lettre anonyme qui lui parvient le 1er janvier depuis 1869."—" Quoi donc ?"—" Mais vous savez bien ! Pour le punir de son scepticisme, un inconnu a imaginé de lui envoyer une fois l'an un billet ainsi conçu : " Et pourtant, s'il y avait un enfer ! " C'est lui-même qui me l'a raconté."—" La pénitence est douce : et quand on lui parle, continue-t-il à être de l'avis de son interlocuteur ? "—" Plus que jamais : ça le dispense de penser à la conversation et lui permet de suivre son idée ; il prépare en ce moment une grande histoire du peuple juif."

Voilà un petit fragment de conversation ; excusez, je vous prie, lecteurs et lectrices, les fautes de l'interprète ; il y a autant de différence entre la traduction et la réalité qu'entre une copie de débutant et un tableau de Rembrandt.

***

Le temps n'est plus où le peintre éveillait dans l'esprit du bourgeois un sentiment mêlé de dédain et de répulsion, où l'artiste apparaissait au père de famille sous les traits d'un pauvre diable décharné, dont les souliers éculés riaient aux passants, avec des vêtements usés jusqu'à la corde, des mœurs de bohême et sur le front duquel, comme à la porte de l'enfer du Dante, on lisait ces mots : " Tu es et tu resteras pauvre." Epoque singulière dont on se souvient à peine et que les nouvelles générations regardent presque comme légendaire ; où Millet vendait à grand peine ses chefs-d'œuvre au prix de vingt-cinq francs, et se demandait la veille comment il pourvoirait le lendemain à la nourriture de sa famille ; où le duc d'Orléans passait pour un nabab généreux en achetant trois mille francs les toiles les plus célèbres, où l'artiste se consolait de ne point déjeûner par un bon mot, remplaçait le comfortable par la passion de la gloire et ne plaçait pas en viager sa réputation. Alors l'épicier enrichi dans la mélasse, le notaire honoraire repoussaient comme un profane le gribouilleur qui aurait osé frapper à la porte du temple, demander la main de leur fille. Et si, par un phénomène extraordinaire, il était parvenu à l'aisance, si ses tableaux se vendaient, le bourgeois continuait à se tenir sur ses gardes et ne désarmait pas encore. " Etait-ce bien sûr d'abord ? L'artiste ne trichait-il point." Et puis, quand bien même il arriverait à nouer les deux bouts, à faire des économies, tout n'était pas dit, et il fallait encore montrer patte blanche, prouver par A et B qu'on n'était pas un panier percé, qu'on avait des habitudes irréprochables, bref passer par une série d'épreuves qui auraient fait reculer un

mortel ordinaire. Et s'il les subissait avec succès, parfois alors on daignait s'abaisser à lui, lui accorder la fille, en rechignant, de mauvais gré, en la mariant l'épée au côté, avec tout l'arsenal des précautions que suggère le Code Civil aux parents les plus soupçonneux. Tant était grande la force du préjugé, tant la carrière d'artiste semblait jadis incompatible avec la fortune et synonyme de meurt de faim.

Aujourd'hui quel changement de tableau ! Quelle métamorphose ! Les peintres n'ont plus voulu se résigner à ce rôle de parias dans la société ; ils ont lutté pour conquérir le droit de bourgeoisie, avec tous ses priviléges et accessoires, ils ont prétendu marier la réalité succulente à l'idéal ascétique. Foin de la gloire, de l'immortalité, de ces beaux rêves qui hantaient les cerveaux de leurs anciens ! On vise encore le talent, sans doute, mais tout juste autant qu'il en faut pour attraper le succès, qui se traduit par des monceaux de louis et de bank notes, car ces messieurs veulent même mener la vie à grandes guides, et ils se piquent de bien conduire. Leurs vœux ne se bornent plus à avoir une maisonnette avec un jardin aux environs de Fontainebleau, il leur faut un joli hôtel Avenue de Villiers, six chevaux dans leurs écuries et le reste à l'avenant. Ils ont des matinées où ils reçoivent le *Tout-Paris* admis à contempler leur atelier et leurs personnes, ils tirent l'épée comme Marsac ou Mimiage, ont leur loge à l'Opéra, et les rentiers les mieux cotés se disputent l'honneur de leur offrir leurs héritières. Magistrats, fonctionnaires, officiers, on ne vous considère plus guère que comme un pis-aller, et comment pourrait-il en être autrement. Vous gagnez péniblement 5000, 6000 francs, tandis que voici un jeune peintre qui avec son pinceau en fait dix fois plus. Et il n'a pas dit son dernier mot, il a des commandes par-dessus la tête, car le succès

appelle le succès. On ne parle jamais de vous dans la presse, et les journaux parisiens signalent ses moindres esquisses, décrivent avec les plus grands détails son appartement, racontent comment il s'habille, comment il mange, ce qu'il pense et ce qu'il ne pense pas.

Il a la renommée et l'argent, il a le *chic et le chèque*, comme certain grand duc de comédie ; il gagne plus qu'un ministre, va de pair avec un banquier, arrive à l'Institut, se fait décorer, a des commandes de l'Etat ; il est partout choyé, fêté, adulé. Arrière donc, pauvres hères, juges faméliques, chefs ne bureau qui tirez le diable par la queue. Et place à l'artiste qui ne croit plus à cette blague antique de l'art pour l'art, qui monnaie ses succès et exploite l'engouement de ses contemporains.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? Et ne pourrait-on demeurer dans un juste milieu qui permit d'éviter les exagérations d'autrefois et celles d'aujourd'hui en sens contraire ? Faut-il se voiler la face et proclamer la ruine de l'idéal, le règne de la matière à tout jamais ? Non certes. Et d'abord, ils sont nombreux encore, les artistes qui ne sacrifient pas au mauvais goût du public, ne font pas des tableaux seulement pour devenir millionnaires, et montrent aux jeunes la véritable voie. Par exemple on ne les écoute guère, et ils courrent grand risque de prêcher dans le désert. J'ai vu, moi qui vous parle, un marchand de tableaux entrer chez un jeune peintre d'avenir en lui disant : Monsieur, j'ai prévenu aux Etats-Unis pour deux douzaines de toiles semblables à celle que vous venez d'exposer au salon. Trois mille francs pièce. "Etes-vous vendeur ?" Vous savez en effet que les richards américains se paient des collections toutes faites, qu'on leur expédie de France et qu'ils achètent par procuration. Encore un signe

des temps. Les amateurs sérieux mettent vingt, trente ans à faire leur collection. Aujourd'hui un Vanderbilt quelconque écrit à M. Goupil qu'il lui faut trois Millet, cinq Gérôme, quatre Delacroix, un Munckasy, huit Bouguereau, dix Harpignés, le tout, fin courant, comme une livraison de farines ou de pommes. A des fortunes nées comme des champignons, il faut des musées instantanés. Les yankees marchent sur les traces de ce général Romain qui, ayant chargé certains entrepreneurs de transporter à Rome les chefs-d'œuvre de Xerxès et d'Apelle leur imposa la condition de les refaire, s'ils les abimaient ou les perdaient en route. Prenons garde qu'on ne vienne dire un jour aux peintres français ce que disait naguère un de nos hommes d'Etat : " Depuis que la politique n'est plus le premier des arts, elle est devenue le dernier des métiers.

***

Je vous l'avouerai en toute sincérité, je suis un peu, beaucoup, passionnément embarrassé pour porter un jugement d'ensemble sur l'exposition des beaux-arts au Palais de l'Industrie. Loin de moi la pensée de prétendre que ce salon ne révèle qu'une impuissance bariolée ; mais ne me jettera-t-on pas aux gémonies si je confesse que ma première impression n'a pas été celle d'un parfait contentement. D'abord, il faut une volonté, une mémoire, un courage surhumains pour examiner, fût-ce très-légèrement, ces sept mille œuvres de toute nature, de toute grandeur, tableaux, bustes, sculptures, médaillons, aquarelles, terres cuites, qui remplissent l'immense palais. On sort de là ahuri, abruti, stupéfié et la cervelle en bouillie, le jugement émoussé, les yeux papillottants, à moitié aveuglés. Pour vous

dire ma pensée, je vois là de bien jolies choses, bien étudiées, léchées, peu d'œuvres réellement fortes et originales ; le salon révèle plus et mieux qu'une impuissance bariolée, mais où sont ces générations de 1830 qui montaient si vigoureusement à l'assaut de l'idéal, où les Ingres et les Delacroix, où les novateurs sincères. Je cherche, je ne trouve guère, et j'ai presque envie d'allumer la lanterne de Diogène, pour découvrir un homme hors ligne. Ce sont toujours les anciens qui tiennent la corde, Gérôme, Meissonnier, Jules Breton, Bastien-Lepage, Bouguereau, Durand, Detaille, Harpignés, Henner, etc. Je vous parlerai avec plus de détails de ce salon dans ma prochaine lettre.

***

Mon très-spirituel confrère Gustave Claudin, causeur éloquent, romancier aimable, gourmet raffiné, vient de publier chez Calman Lévy un volume de mémoires où fourmillent les anecdotes les plus piquantes. En voici une entr'autres. Véron, le fameux bourgeois de Paris, donnait un grand dîner ; Rachel demande à le voir. La tragédienne était alors brouillée avec lui ; Véron se lève, fait un geste olympien et répond au domestique : " Mettez-la à la porte, je ne veux plus recevoir que des honnêtes gens ! " Alors Nestor Roqueplan se penche vers son voisin et d'un ton ironique : " C'est donc le dîner d'adieu qu'il nous donne ! "

***

Puisque j'en suis à Rachel, je ne saurais passer sous silence le livre très-amusant que vient de publier chez

Dentu M. Arsène Houssaye, un de nos écrivains les plus à la mode, romancier du grand monde excentrique, célèbre par ses belles fêtes et son esprit. Là aussi règne l'anecdote aimable et le meilleur moyen de vous en donner une idée est d'en cueillir quelqu'une au hasard de la fourchette.

"Les soirs où Melle Esther venait chez M. Thiers on ne parlait pas politique. Non plus chez la comtesse Duchatel, quoique le comte fût ministre de l'intérieur. Comme les beaux arts et les théatres étaient alors sous la direction du ministre, il se sentait plus obligé que tout autre à protéger la comédienne. Il le fit avec une grâce et une générosité de gentilhomme.

"Un jour qu'elle dinait chez l'homme d'état, elle s'extasia devant le surtout qui était inondé de fleurs. M. Duchatel s'élança comme s'il montait sur la table pour prendre une poignée de fleurs et les offrir à la comédienne. Le surtout fut dévalisé pour Esther qui dit en souriant : "Mais ce que j'admirais, ce ne sont pas les fleurs, c'est le surtout." "Eh bien," dit M. Duchatel, qui avait ses grand jours, "je vous donne le surtout comme je vous ai donné les fleurs." Esther n'était pas si bête que de refuser. "M. le comte, vos roses et vos violettes sont la joie de mon cœur, votre surtout sera le miracle de ma salle à manger."

Une autre fois, elle dinait chez le comte Molé, qui lui dit : "Non seulement vous nous charmez par votre génie dramatique, tant vous avez l'art de bien dire, mais vous chassez les barbares devant vous." Ce qui voulait dire Hugo, Dumas et les autres, car cet ancien ministre n'aimait pas la littérature contemporaine. Il se croyait né dans le grand siècle et ne connaissait que les maitres reconnus. Il continua doctoralement son

sermon littéraire qui se termina par ce mot : "Certes la langue française vous aura une éternelle reconnaissance pour l'avoir sauvée des Hugo, des Visigoths et des Ostrogoths." Ceci blessa la tragédienne qui aimait Victor Hugo. Pour surenchérir le comte lui porta un toast : "A mademoiselle Esther qui a sauvé la langue française." Mademoiselle Esther jugea qu'il fallait répondre : "Monsieur le comte, c'est d'autant plus beau à moi que je ne l'ai jamais apprise." Cette fois le comte Molé n'eut pas les rieurs de son côté.

Le cœur d'Esther avait deux mouvements : le premier était bon, voilà pourquoi elle commençait par tout donner ; le second était mauvais et elle finissait par tout reprendre. Elle donna un sabre superbe à Beauvallet qui lui dit tout de suite : "Vous ne me le reprendrez pas, car j'y mettrai une chaîne."

Quand elle donna une bague à Dumas II, il s'inclina et dit : "Je vous la donne à mon tour pour que vous ne me la repreniez pas."

Elle riait de sa manie, elle s'excusait en disant : "Quoi de plus naturel que de reprendre ce qu'on a donné, car ce qu'on a donné on l'aimait."

Elle avait plus d'une devise. La première, bien simple : *Tout ou rien.* La seconde, bien compliquée : "*J'aime qu'on m'aime comme j'aime, quand j'aime.*"

***

Les trois grand succès littéraires de la saison sont les livres de M. Bardoux, sénateur, ancien ministre, sur la comtesse Pauline de Beaumont (1 volume in-8)—la cor-

respondance de Madame de Rémusat (2 volumes in-8)—l'ouvrage du Père Didon sur les Allemands. Tous trois ont paru chez l'éditeur Calman Levy et méritent qu'on les étudie à fond. Dans celui du père Didon il y a des pages de premier ordre, chaque ligne est un appel au patriotisme et nous crie en quelque sorte :—" Défiez-vous de vos voisins de l'est, défiez-vous, rappelez-vous la déesse Minerve, qui, dans les festins de l'Olympe, gardait le casque sur la tête, le cuirassé sur la poitrine, et l'épée au côté." Dans ce livre tout plein de fiers élans, où l'âme de l'écrivain déborde en accents patriotiques, je notes ces pensées qui méritent de lui servir d'épigraphe :—" A mesure que j'ai connu l'Allemagne, j'ai mieux compris la France et je l'ai plus aimée... Le patriotisme est plus qu'une passion, plus qu'une vertu, c'est l'âme d'un peuple..... La passion démocratique deviendrait un des plus puissants stimulants de la civilisation moderne, si, moins âprement égalitaire, elle s'occupait plutôt à grandir, à fortifier les petits et les faibles, qu'à diminuer les grands et les forts."

***

Les mots de la fin :

Monseigneur Besson, évêque de Nimes, a autant d'esprit que d'éloquence, et on m'a rapporté de lui cette réflexion : Un jour qu'il passait devant un lycée de jeunes filles laïques, " Voilà des jeunes personnes qui arriveront plus vite à la licence que les collégiens au baccalauréat."

M. Alexandre Dumas se trouvait à une messe de mariage. Après la cérémonie les amis de la famille se pressaient pour féliciter les jeunes époux, et, comme la

chose traînait en longueur, M. Dumas, un peu impatienté, murmura entre ses dents : "Si ça continue, nous n'arriverons à la sacristie que pour le baptême." C'est encore lui qui, voyant entrer dans un salon une dame très petite au bras d'un monsieur taillé en hercule, disait plaisamment : "Elle a dû l'épouser en deux fois."

VICTOR DU BLED.

NAISSANCES MARIAGES ET DÉCÈS

III

DÉCÈS

Je commence ce chapitre en donnant un bon point à la presse canadienne. La presse des autres pays n'en mérite pas autant. On a vu Cassagnac danser sur la tombe de Thiers, se réjouir ouvertement de sa mort, en souhaiter autant aux chefs républicains. La joie d'un Corse après une vendetta, la gaieté d'un coupe-jarret après une tuerie !

Rien de tel ne se voit ici. L'adversaire est tombé, on ne l'écrase pas du talon, on le relève. Il est mort, paix à ses cendres ! On l'avait rabaissé pendant toute sa carrière, on l'exalte maintenant. Il souffle des rives éternelles un vent de pardon, ou plutôt un vent de justice,—car nous sommes meilleurs, même en politique, que nous ne nous plaisons à le dire. Tel de nos hommes publics est aujourd'hui représenté comme un voleur, un traître, un vulgaire criminel, qui, mort demain, sera chanté par ses pires ennemis. Le voici sur les planches, chacun se recueille un instant, et au silence succède un concert d'éloges.

La mort a jeté une nappe d'huile sur les eaux troublées. On met en évidence toutes les bonnes qualités du défunt, on étend un voile sur ses fautes, on assure sa famille de la haute estime en laquelle il était tenu. La

famille, il est vrai, aurait préféré voir cette estime se manifester plus tôt. Les jours de son chef n'auraient pas été empoisonnés, abrégés par la malveillance ou par les besoins malsains d'un état politique faux, de mœurs publiques indéfendables, où chacun semble avoir pour devise : A corsaire, corsaire et demi.

Cependant, il y a de la grandeur d'âme dans cette trève faite dans la mort. La haine s'arrête chez l'entrepreneur de pompes funèbres, la calomnie et la médisance restent muettes à la porte du cimetière. Prenez Cartier, prenez Letellier. On ne dira pas d'eux qu'ils ont tourné le dos à l'ennemi, qu'ils ont évité les coups ; ils en donnaient et en recevaient de fameux. Eh bien, une fois éteints, l'oubli s'est fait sur ce qu'il était convenu d'appeler leurs mauvaises actions. S'il s'est trouvé une voix discordante, elle a confirmé la règle, voilà tout.

Honneur donc à notre presse sous ce rapport !

Gresset a dit :

L'éloge des absents se fait sans flatterie.

Il n'en est pas de même de nos morts, de ceux surtout qui n'ont pas cherché à débrouiller l'écheveau politique : nous les louons à outrance. Ils ont tous été des citoyens intègres, intelligents, estimés, influents, des génies ou des saints. Ils possédaient la confiance de leurs compatriotes, et c'est bien prouvable, car ils ont été ou maires, ou conseillers municipaux, ou marguilliers, ou commissaires d'écoles ou juges de paix. On est sûr de l'apothéose, quand on a franchi la grande frontière. C'est le temps de devenir prophète en son pays,—quand on en part. On récolte la gloire posthume, et la statue a pour piédestal l'ossuaire.

Celui qui ne ferait pas dire de lui qu'il fut bon fils, bon époux, bon père, bon citoyen, frissonnerait de jalousie dans son linceul. Pas une fille qui n'ait été la vertu en jupons, la grâce en personne, le charme ambulant. Cet écolier était du bois dont on fait les grands hommes. Toutes les mères ont été exemplaires, parfaites, toutes les femmes fidèles. J'ai connu le plus avare, le plus mesquin, le plus effrontément égoïste des hommes : cependant l'avis de décès vantait sa bienveillance, sa générosité, son amour du prochain. Etait-ce l'aveuglement d'une épouse éplorée, le sarcasme d'un héritier déçu, ou la vengeance d'un journaliste à qui le défunt devait des arrérages d'abonnement ? Je ne sais qu'une chose : le compliment était outrageusement faux. Et dans cinquante ans ses petits enfants, lisant l'article soigneusement conservé dans l'album de la famille, s'écrieront : Quel maître aïeul nous avons eu là !

Le premier ridicule est donc l'exagération dans l'éloge. Je passe aux ridicules de forme, de rédaction.

Vous lisez ici : " Dame Sabine A., *veuve de feu* Justin B." Le pléonasme se niche partout. Celui-là est le cousin germain de cet attrappe-lourdaud : " Pourquoi voit-on les maris pleurés par leurs veuves, et jamais les veuves pleurées par leurs maris ? "

Là : " Joseph C., époux de Léoca D." On veut donc constater l'identité du mari au moyen de la femme. Au fait, si c'était elle qui portait les chausses !

Ailleurs : " Paul F., à l'âge *avancé* de 99 ans et quelques mois." Je sais parbleu bien que c'est un âge avancé, et je m'en serais aperçu tout seul !

On n'a pas besoin de me dire qu'Orpha G. est morte

" à l'âge *peu avancé* de deux ans et demi." Monsieur de la Palisse...

Journaliste qui écrivez : " Nous avons la douleur d'annoncer le décès de Marie-Jeanne-Florida, fille de notre estimable concitoyen M. H... à l'âge de treize jours,"—vous mentez un peu : votre sympathie pour la famille d'une enfant que vous n'avez probablement jamais vue ne va pas jusqu'à la douleur. Soyons de bon compte ; n'exprimez qu'un regret, je vous croirai.

Vous qui terminez l'avis de décès par ces mots : " Nos meilleures condoléances ; " ou " La famille voudra bien accepter l'expression de nos condoléances ; " qui dites : " Madame L., à l'âge de vingt ans ; elle laisse un enfant *en bas âge* ; " et " après une longue maladie de trois semaines ; " et " la révérende sœur M., âgée de 36 ans et 8 ans de religion " ; ou encore " la révérende sœur Saint-Michel des saints des sœurs de la Providence,"—je vais vous dire un secret : le moins que l'on puisse exiger d'un journaliste est un peu d'attention à ce qu'il écrit.

Je viens de citer des balourdises impardonnables et très fréquentes. Elles ne sont pas de mon invention, elles s'étalent dans presque tous nos journaux. Si le journaliste n'écrit pas ces choses lui-même, son devoir est de lire la copie qu'on lui apporte, et d'être impitoyable pour les fautes de français, les non-sens, les niaiseries, les naïvetés, les coups d'encensoir, les louanges immodérées, les longues nécrologies.

Si vous consacrez un article à la mémoire de quelqu'un, intitulez-le " nécrologie," " notice biographique," " notice nécrologique,"—jamais " obituaire ; " c'est la volonté du dictionnaire.

Ne vous laissez pas aller au dithyrambe. Qu'il ne soit pas question dans vos articles des vers du tombeau. Ne nous effrayez pas avec la faux tranchante de la mort. Dites, si vous voulez, que la faux de la mort a tranché le fil d'une existence, mais abstenez-vous de parler de faux tranchante. Cela fait froid dans le dos de vos lecteurs ; ils craignent que la faux, quand viendra leur tour, soit ébréchée ; ils ont des peurs de scie.

Tous les trépassés ont toujours souffert leur dernière maladie "avec une résignation chrétienne à la volonté de Dieu." Jusqu'à mon avare de tantôt dont on a dit la même chose, et cependant il devait considérer comme perdues les journées où il n'aurait pas juré cent fois, cet obstiné sacreur, patient comme un tonneau de nitroglycérine. Dans cette expression comme dans celle-ci : "muni des secours de la religion," je vois moins l'ostentation que la profession de la foi religieuse, et à ce compte je les respecte toutes deux.

Le défunt laisse toujours "pour déplorer sa perte une épouse inconsolable," tant d'enfants et de petits-enfants, ou bien un cercle nombreux de parents et d'amis. Parfois c'est "une épouse éplorée,"—celle qui s'arrache les cheveux, jette les hauts cris et se remarie au bout de six mois. La veuve inconsolable, elle, prend un peu plus de temps pour se consoler, mais n'en finit pas moins par se faire administrer le sacrement. Pour la même raison, quand vous lirez "l'épouse bien-aimée de M. Z," dites-vous que M. Z. convolera au bout de l'an et jour.

Les journaux parisiens citent des centaines d'épitaphes plus ou moins grotesques qu'ils prétendent avoir relevées ici ou là. Il n'entre pas dans mon intention de parler de l'épitaphe-réclame, mais je dirai un mot de l'avis de décès-réclame. J'ai lu dernièrement : "A

Montréal (ou Québec), chez son oncle, libraire (ou marchand de nouveautés), à tel numéro de telle rue, Marie Aimée X, âgée de 3 mois et 4 jours." On ne va pas encore jusqu'à dire que l'on tient le dernier roman ou le corset à la mode ; cela viendra.

L'oubli d'une simple virgule fait dire de singulières choses. Exemple : "Mélanie K, épouse de Pierre M, peintre à l'âge de 42 ans." Et encore : "Gaspard L, cultivateur du bas du rapide des Forges." Enfin : "Léon F, navigateur de l'Islet." Décidément, Pierre n'a pas été précoce, Gaspard devait retirer peu de profits de la culture de son rapide, et Léon naviguer difficilement sur la terre ferme.

Ici, je lis d'une enfant de dix ans qu'elle est morte de la mort des justes. Beau dommage ! Là, c'est telle paroisse qui vient de perdre "un bon citoyen, âgé de quatre-vingt-onze ans." Il n'y a pas de mauvais citoyens à cet âge-là. Ailleurs, parlant d'un vieillard du même âge, on dit que "le vénérable défunt était actuellement le plus doyen des patriarches de ***." Un autre laisse "cinq enfants encore en vie." Une fille de six ans, "qui est allée rejoindre les anges, laisse pour déplorer son sort son père, sa mère, sa sœur et toutes ses petites amies." Celui-ci, "né le dix-huitième de sa famille, accompagna dès l'âge de sept ans son frère aîné aux Etats-Unis." Je frémis en pensant qu'il aurait pu naître vingtième et entreprendre plus jeune de quelques années ce long voyage, quoiqu'un de mes amis m'affirme avoir connu un homme qui avait traversé le Saint-Laurent étant encore à la mamelle. Celle-là, "une mort subite est venue l'enlever du centre de ses proches dans les faibles bras de sa fille cadette," et elle laisse pour déplorer sa perte "cinq enfants qui n'oublieront jamais ses qualités qui ne tendaient qu'à l'obligeance."

On dirait moins de sottises de cette force si l'on ne sacrifiait autant au désir de se mettre en évidence, à la vanité.

On a tort d'employer invariablement la formule : " Parents et amis sont priés d'assister aux funérailles, etc." Il faudrait dire : les parents et amis, ou, mieux encore, les parents et les amis.

On a encore moins raison d'annoncer que le convoi funèbre laissera la demeure de son père, de sonfils. Un chroniqueur québecquois se demandait récemment ce que peu bien être le père d'un convoi.

On a beaucoup d'autres torts. Le plus considérable, à mon sens, est la manie des longs articles nécrologiques, rarement bien faits, très souvent grotesques. Vous êtes forcé de rire sur la tombe du citoyen que l'on voudrait vous faire pleurer. On s'y prend si mal aussi pour vous tirer les larmes ! Un quidam arrive au bureau du journal, paie cinquante centins pour l'insertion de l'avis de décès, que l'un des commis rédige séance tenante, puis il demande timidement à voir le rédacteur. Introduit dans le sanctuaire où le plumitif façonne au galop de sa plume des opinions politiques pour sa clientèle, il lui expose le but de sa visite dans un monologue sans fin :—" Le défunt était, vous le savez sans doute, un de nos chauds amis dans les élections. L'année passée, il a morfondu un cheval et dépensé quatre cents francs de sa poche pour le succès de notre candidat. Le comité ne lui a rien donné. Entre nous, on aurait dû...

—Excusez-moi, s'écrie le journaliste ahuri, je suis pressé, je vais lui faire une bonne nécrologie.

Une demi-colonne d'éloges est bâclée en un tour de

main, et le journalisme compte à son avoir une insanité de plus.

Ou bien c'est un condisciple, l'institutrice de la paroisse, un ami de la famille affligée, qui apporte son emplâtre de baume de Galaad tout préparé. Le journaliste y jette rarement les yeux et l'applique tout chaud à ses lecteurs.

Quand je ferai mon testament, et j'en laisserai un, ne fût-ce que pour léguer mes dettes à mes créanciers, je n'oublierai pas de déshériter celui des dits créanciers qui s'aviserait de me pleurer quand je serai dans un monde où il n'y a pas d'huissiers. Et j'ordonnerai à mes exécuteurs testamentaires de poursuivre devant les tribunaux et jusqu'au fond des autres enfers l'ami inconsolable qui chargerait ma tombe de poésie. Je veux épargner à cet ami un labeur inutile. De la bonne prose, c'est assez, allez ! J'en ai trop lu de ces vers qui luttent avec les vers du tombeau à qui fera la morsure la plus cuisante.

Voulez-vous que je vous en lise ? j'en ai une pacotille

Séchez vos pleurs, parents chéris
Mon âme s'est envolée aux cieux
Où auprès de l'Eternel elle prie
Pour vous qui m'avez tant aimés.

Il s'agit maintenant d'un écolier qui s'est noyé la veille de la distribution des prix. Un camarade s'avance et lit, selon l'expression du journal, " cette *triste* et sombre poésie."—Ce garçon-là ne dira jamais plus vrai de sa vie.

Quel exemple en ce jour s'offre à nos yeux,
Un ami nous est ravi sans adieu.....
En ce jour où nous nous promettions tant de bonheur
Est venu se changer en un jour de deuil et de pleurs.

Ce pauvre Alfred, le matin, sans se douter du triste sort qui [l'attendait,
Etait livré à une joie sans mélange et sans nuage.....
Mais Dieu dont les vues sont impénétrables
Donnait à notre ami un sort dur et regrettable.
Emporte avec toi, tendre ami, les souvenirs
De tes confrères qui ne cesseront de te redire
Combien nous sommes affligés de ta destinée.
Espérons tous que déjà tu jouis du bonheur d'une heureuse éternité.
De concert avec tes pauvres parents affligés,
Pleurons, pleurons ton absence prolongée.
Nous dirons à ta pauvre mère
Cessez vos pleurs, il vit au ciel pour vous aimer.
Adieu donc, adieu pour toujours, lorsque tu seras au ciel
Souviens-toi de tes amis fidèles.
Nous ne manquerons pas d'offrir nos faibles prières
Pour le repos de celui qui nous était si cher.

Cela paraissait dans un grand journal de Montréal le 14 juillet 1875. Le journaliste, qui permet que l'on prenne dans sa gazette de telles libertés avec la poésie, la rime, la raison, la prosodie et la grammaire, mérite une épitaphe en vers, et en vers comme ceux-là ! Je le connais le malheureux, et s'il me précède où tout repose, mon scieur de bois lui en composera une en vers d'au moins vingt-et-un pieds, comme l'un de ceux qui précèdent. Ce ne seront pas des alexandrins, mais des alexandrissimes,—preuve indéniable de mon profond chagrin.

Voici deux autres spécimens de poésie funèbre dénichés dans notre presse :

La mort impitoyable n'a pas respecté
Ni tes jeunes années, ni ta rare beauté;
O Alvina, du temps tu as franchi le seuil,
Et laissant à tes parents le triste deuil,

Ta vie comme la fleur que le matin
On voit éclore et que son disque argentin
S'incline vers la terre, et que le soir
Comme toi sa beauté s'est éteinte sans espoir !...

Et celui-ci :—

La douleur
De ton cœur,
Tendre mère,
Pour cette enfant chère,
Au ciel montera :
Tu reverras
Ton Almanda!....

Quand on n'a pas sous la main de poète élégiaque qui puisse incruster son chagrin et celui des autres dans la gazette, on recourt aux poètes étrangers, on leur prend leurs vers, pour les retoucher et retailler, presque toujours pour les massacrer, tant qu'on ne les a pas accommodés aux circonstances où l'on se trouve. On a perdu une petite fille, mais on n'a que des vers écrits sur la mort d'un petit garçon ; qu'est-ce que cela fait ? Les vers seront mauvais, mais si peu de personnes s'en apercevront. Exemple :

Moissonnée par la mort dès tes plus tendre ans,
Tu parais et tu meurs comme la fleur des champs.
Tu meurs, mais tu vivras toujours dans *notre* mémoire.
Tu meurs, mais tu renais au séjour de la gloire.
Là, ce cœur innocent boit l'oubli de ses pleurs,
Les délices du Ciel remplacent ses douleurs.
Son front revêt l'éclat et la beauté d'un ange,
Et son âme jouit d'un bonheur sans mélange.
O prodige touchant ! *une débile mortelle*
De son frêle berceau s'élève jusqu'au *ciel.*
La mort en la frappant, n'a brisé que ses *chaînes.*
Son salut est le prix de quelques jours de *peine.*
Sous votre ombre, ô gazons, gardez son monument.
Zéphirs, autour *d'elle* murmurez doucement.
Et toi, sur ce lieu saint, ô lune ! en ta carrière
Réfléchis un rayon de ta tendre lumière.
Mes mains y planteront l'étendard du fidèle,
Et sèmeront autour la rose et l'immortelle.

Que ce soit de la poésie indigène ou non, ça m'est bien égal, mais je me demanderai longtemps quelle peut bien

être la hauteur des gazons dont l'ombre est assez longue pour cacher un monument.

Il n'y a pas au Canada quatre vers plus généralement connus que ceux-ci :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La raison en est bien simple : il ne meurt pas une fillette de Hull à Gaspé qu'on ne les lui applique, en les défigurant un peu parfois. On les a même appliqués à des garçons ; on changeait *elle* en *il* et c'était fait.

La somme de lieux communs et de vérités de La Palisse qui trouvent place dans tous les journaux à l'article *Décès* est prodigieuse. C'est toujours la faux tranchante, la mort qui ne respecte personne, la fleur moissonnée, le lys brisé sur sa tige, la colombe qui s'envole, l'âme trop pure pour cette terre,—comme si tous ceux qui restent étaient des riens qui vaillent. Rarement un cri du cœur ; et s'il s'en échappe un, personne ne l'entend, noyé qu'il est dans des flots de paroles sonores. Tout est gâté, le cri est perdu. Ce n'est pas la voix de Rachel dans Rama, ni celle de Triboulet reconnaissant sa fille dans le cadavre qu'il piétinait. La douleur vraie n'a pas de phrases.

Voici que meurt un jeune homme de dix-neuf ans et onze mois (pour une fois on a omis les semaines, les jours et les heures). Il lui faut une nécrologie, va sans dire. On commence ainsi :

Ta vie a été admirée,
Tu dois en être félicité.

On continue :

" Ce jeune homme, par son intégrité et son énergie avait déjà su se faire un bon avenir et promettait beaucoup, lorsque la mort est venu le frapper, et l'éloigner pour toujours de ses chers parents et d'amis. Il était considéré comme un fils docile et aimant ses parents ; de plus ses vertus et ses qualités extérieures lui méritèrent l'estime et la considération de tous les citoyens du faubourg....."

On termine :

" O famille éplorée! je comprends ta douleur et ton angoisse en ces jours de malheur ; je sais qu'il est difficile et douloureux de te voir en un instant privée pour toujours de ce cher enfant ; mais ne le pleure pas, ne le dérange pas ; car il a déjà commencé à chanter les félicités et les louanges de l'Eternel ; déjà il a prié Dieu de te donner la force et le courage de supporter cette grande épreuve ; déjà il te dit de te mettre à l'ombre de la croix, lieu assuré pour donner les consolations nécessaires à ceux qui sont affligés.

Damase, tu es heureux,
Car tu vois Dieu.—Un ami."

Je respecte plus que personne le sentiment qui a dicté ces phrases, mais ne m'empêchera pas qui voudra de demander la tête du journaliste assez bonasse pour donner asile à semblable galimatias.

C'est le tour d'une jeune fille de mourir. Elle aussi a des amies. L'une d'elles éclate :

" Cette pauvre Joséphine! qui l'aurait cru il y a un an ? elle si forte, jouissant d'une santé qui paraissait à toute épreuve, de ce teint rose, mais ferme, qui semblait défier cette vilaine maladie qui fait tant de ravages dans nos rangs et qui vient de la moissonner à la fleur de l'âge : la consomption.

" Elle avait dix-neuf ans ; jamais encore elle ne s'était déchirée aux ronces du chemin ; la sollicitude incessante, la tendresse infatigable dont elle était entourée au foyer paternel l'avaient empêchée de soupçonner les chagrins et les revers que recèle le voile sombre de l'avenir.

" Chaque instant de la vie est un pas vers la tombe." Un instant

un pas, la tombe résument sa source et son terme. Elle est disparue pour toujours, elle nous a échappé à jamais. Hélas !

" Elle était douée d'un beau caractère et d'une intelligence supérieure, elle était gaie, bonne, spirituelle et généralement estimée ; elle est justement regrettée de sa famille et de ses amis, et vous, mères, vous vous sentez attendries ; mais consolez-vous tous, car elle était bien résignée, et après tout le ciel n'est pas une prison, elle s'y fera l'auxiliaire de ceux qu'elle a aimés.

" Passerat dans sa propre épitaphe a dit : " Amis, de mauvais vers, ne chargez pas trop ma tombe." Je crains que ma prose, indigne d'elle et de ses talents littéraires, ne pèse à son repos et je m'arrête, mais je puis sans m'exposer à *charger sa tombe* citer une fois de plus les jolis vers de Malherbe dans son ode à Melle Desperriers ; ils l'ont été mille fois déjà, jamais plus à propos :

Mais elle était du monde, etc.

UNE AMIE.

Il n'y a pas de commentaires à faire. Relevons seulement pour mémoire " le ciel qui n'est pas une prison, *après tout*," " le teint rose *mais* ferme," " les revers que *revèle* le voile sombre de l'avenir," la soi-disant *épitaphe* de Passerat, l'ode à " *Melle Desperriers.*"

Au tour d'un échappé de collège d'épancher son admiration et de laisser déborder son enthousiasme :

" La famille X... a été bien éprouvée.... La mort vint la visiter et lui enlever deux de ses enfants dans l'espace de quatre jours. Quelle peine ne dut pas ressentir leur bonne mère *surtout* lorsqu'elle ne contemplait plus que les restes inanimés de ses deux jeunes filles qui, *peu de jours avant leur mort*, faisaient toute sa joie et sa consolation. Ces deux jeunes enfants qui naguère encore *unissaient* le parfum de leurs prières à celles de tous leurs bons parents *réunis, unissent* encore aujourd'hui leurs chants d'amour et de gloire à tous les Bienheureux dans le Ciel....

" A. et L. ne sont plus, mais leur mémoire subsistera tant que vivront ceux qui les connurent. L..., à peine âgée de quatre ans, récitait soir

et matin les belles prières que sa pieuse maman lui avait apprises. Qu'il était beau de voir prier cet enfant!

"Que dire à présent de son petit frère A... ! Depuis deux ans il allait à l'école et lisait déjà avec assez de facilité. Il n'avait que six ans et déjà il était mûr pour le Ciel....

"Qu'il était triste de voir mourir ces deux petits enfants ! "Papa ! Maman ! disaient-ils; nous allons vous quitter ! nous allons mourir ! Embrasse-moi, maman, disait le plus âgé, c'est fini, je m'en vais, mais au ciel je prierai le bon Dieu pour toi et pour vous tous ! ! !"

"Quel est celui, je vous le demande, qui aurait pu retenir ses larmes à la *simple vue de ce faible enfant essayant à résister contre la force irrésistible de cette mort cruelle !*"

Je voudrais, lecteurs, pouvoir m'excuser d'avoir été long comme s'excusait Lacordaire en terminant son discours sur la vocation de la nation française : "Je suis long peut-être, disait-il, mais c'est votre faute, c'est votre histoire que je raconte ; vous me pardonnerez si je vous ai fait boire jusqu'à la lie ce calice de gloire." Le fait est que nous n'avons bu aucun calice, ni de gloire ni de déshonneur. Je vous ai mis sous les yeux quelques travers, où le vice ni le crime n'ont rien à voir. Ce sont de légers ridicules en somme, et si nous le voulons nous nous en débarrasserons sans trop d'effort. Notre caractère de peuple honnête, industriel, intelligent, attaché à ses traditions, religieux, moral, n'a pas à en souffrir. Ce sont des scories qui ne sauraient entamer le métal, nullement des pailles qui le feraient casser. Elles sont à la surface ; hardi à l'écumoire !

La presse, qui est toute et seule à blâmer, la presse devrait se regarder dans le miroir que je lui présente : si peu poli qu'il soit, elle s'y reconnaîtrait. Elle pourrait ensuite prendre la ferme résolution de se corriger. D'elle seule, en effet, dépend la réussite. C'est elle la coupable, l'effort est à elle. Le moment est bien choisi

et la circonstance opportune. Il s'est manifesté depuis environ quatre ans dans notre petit monde des lettres un vif désir de réforme ; on a déclaré la guerre aux anglicismes, publié des manuels des expressions vicieuses, relevé les fautes grammaticales qui se rencontrent à tout bout de champ dans les journaux ; nous avons un commencement de critique littéraire. La presse, qui est la gardienne des libertés publiques, doit aussi l'être de la langue ; c'est à elle, l'éducatrice du peuple, de conserver celle-ci jalousement.

Et que faut-il faire alors ?

C'est simple comme bonjour, si les journaux le veulent.

Adopter une formule simple, courte, rationnelle et française pour annoncer les naissances, les mariages, les décès, et y tenir mordicus ;

Supprimer les longues nécrologies, hors le cas des personnes marquantes ; ou ne les admettre qu'à titre d'annonces payantes et les publier dans les colonnes d'annonces, après les avoir soigneusement revisées ;

Couper le sifflet, sans merci, à toutes les jeunesses qui cherchent l'occasion d'étaler leurs jabots de parrains ou leurs habits de garçons d'honneur dans les colonnes du journal ;

Etre impitoyable pour les phraseurs.

Un journaliste qui prendrait cette bonne résolution-là n'aurait, pour y persévérer, qu'à se dire à chaque épreuve : Si je laisse passer la bêtise, le public m'en croira l'auteur : donc au panier le manuscrit ! Qu'il en

fasse une de ses fins dernières, qu'il y pense souvent, et je vous promets qu'il ne péchera guère.

Mais si l'on croit qu'il y aura seulement trois journalistes qui prendront cette résolution, croix de paille !

ALPH. LUSIGNAN.

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA PROVINCE DE QUÉBEC

(Suite)

Mais il y a encore une chose à laquelle nous devons tenir et que nous devrons, par tous nos efforts, tâcher d'obtenir : c'est d'être reconnus officiellement, sous le rapport du langage, par le pays d'où nos ancêtres sont venus ; c'est d'être admis à concourir, comme nos frères d'outre-mer, pour augmenter l'héritage paternel. Car cette langue si belle, qui est restée la langue officielle de presque toutes les cours de l'Europe, non-seulement nous l'avons conservée dans toute sa pureté, mais nous l'avons encore enrichie d'une foule de mots et de locutions empruntés à des circonstances nouvelles et qui ne pouvaient se produire que difficilement ailleurs qu'ici. Placés dans une situation tout à fait spéciale, dans un milieu différent de l'ancien monde, non-seulement au point de vue du mode de vivre, mais encore sous le rapport de la nature matérielle, nous avons dû nécessairement exprimer des états nouveaux et des idées nouvelles par des mots nouveaux. Ces mots, nous les avons créés et nous nous en servons tous les jours. Avions-nous le droit de les créer ? Avions-nous le droit de nous en servir ? Et pourquoi pas ? Une langue n'est pas une chose immuable ; il est vrai qu'on peut bien fixer d'une façon à peu près définitive les règles grammaticales, mais jamais on ne pourra empêcher ceux qui la parlent d'étendre ou de modifier, d'un commun accord

et suivant les circonstances, certaines expressions, ou, au besoin, de créer des expressions nouvelles. Autrement, cette langue passerait bientôt à l'état de langue morte ou tout au moins condamnée. Car, en cette matière, grâce à la rapidité avec laquelle marche le siècle, tout point d'arrêt est presque un pas en arrière. Aussi, malgré les défenses solennelles de l'Académie, on voit la langue française s'enrichir chaque jour de mots nouveaux, que le dictionnaire officiel rejette, mais qui sont accueillis par Bescherelle, par Poitevin, par Littré et surtout par Larousse, sur ce principe, sans doute, qu'un dictionnaire est principalement un registre de constatation et doit user de la plus grande prudence lorsqu'il s'agit de déclarer qu'un terme usuel est ou n'est pas admissible. C'est à la totalité de ceux qui parlent et qui écrivent qu'il appartient, dans ce cas, de se prononcer. Et c'est pourquoi vous voyez, même malgré les dictionnaires, les grands journaux et les grandes revues affirmer ici leurs droits. Ouvrez ces journaux et ces revues, ouvrez l'*Officiel* même, et vous y rencontrerez à chaque instant des expressions ou des acceptions que les dictionnaires ne donnent pas. Pour cela, en sont-elles moins françaises et en resteront-elles moins dans la langue ? Au contraire, elles s'y fixeront davantage, et les autorités officielles, pour être les dernières à céder, seront bien forcées, un jour ou l'autre, de les accueillir et de les reconnaître.

Au surplus, le même phénomène se produit dans toutes les langues : c'est une espèce d'évolution qu'il est impossible d'arrêter. Et, sous ce rapport, on ne saurait citer de meilleur exemple que celui de nos voisins des Etats-Unis, dont le dictionnaire est beaucoup plus étendu que les dictionnaires publiés en Angleterre, grâce au grand nombre de mots nouveaux que les circonstances ont fait surgir.

Or, dans ce mouvement de progrès, nous, les représentants légitimes de la langue française dans l'Amérique du Nord, nous avons marché avec les autres et nous avons apporté notre quote-part de travail. Pourquoi, maintenant, ce travail serait-il mis de côté, rejeté par ceux qui ont la mission officielle de l'étudier et de le juger ? Pourquoi ces expressions que nous avons été obligés de créer n'entreraient-elles pas de plein droit dans le dictionnaire de la langue française, avec une note indiquant le lieu de leur provenance ? Voilà ce que je demande et ce à quoi je crois sincérement que nous avons droit.

Je ne veux pas parler ici d'un grand nombre d'expressions que l'on trouve dans les glossaires sous le titre de : " *Expressions particulières au Canada,*" et qui ne sont que des variantes, souvent légères, de prononciation, comme on en trouve en certains endroits de la France. Ainsi, je ne m'inquiète fort peu qu'on dise *fanil* pour *fenu*, *greyer* pour *gréer*, *ondains* pour *andains*, *détorse* pour *entorse* ; ou bien qu'on se serve de certaines expressions démodées, usitées dans quelques provinces seulement ; comme jouer aux *marbres*, pour jouer aux *billes* ; *siler*, dans certains cas, pour *siffler* ; *dévirer* pour *retourner*, etc. Plusieurs de ces mots disparaissent à mesure que l'instruction se répand ; quant aux autres, ils donnent à notre langage un certain cachet d'originalité et d'antiquité, que l'on aurait tort de lui reprocher dans la plupart des cas.

Mais les expressions ou acceptions auxquelles je tiens davantage, et pour lesquelles je réclame le droit de cité, ce sont celles que nous n'avons pas été libres de ne pas créer, et qui, pour la plupart, sont loin de pécher contre les règles d'une judicieuse étymologie, ou bien sont de bonnes adaptations du terme anglais correspondant.

Ainsi les mots *balise*, *baliser*, sont deux termes de marine. En France les balises d'un port sont des bouées qui en marquent l'entrée ; le verbe *baliser* s'emploie dans le même sens. Ici, nous avons étendu cette signification. Pour indiquer la place des chemins, en hiver, sur nos grands champs de neige ou sur la surface glacée des fleuves et des rivières, on plante, de chaque côté, de petits sapins ou autres arbustes, qui guident le voyageur quand les rafales ou la *poudrerie* ont effacé la trace des voitures. Ces arbustes, nous les appelons *balises*, et nous disons, dans le même sens, *baliser* un chemin. Cette nouvelle acception n'est-elle pas rationnelle, et, au lieu d'avoir ici défiguré la langue, comme certains écrivains peu scrupuleux nous l'ont reproché, ne l'avons-nous pas au contraire enrichie ? Je viens d'écrire un peu plus haut le mot *poudrerie ;* c'est encore un terme, non-seulement fort juste, mais de plus très-pittoresque. On connait peu, en effet, en France, le tourbillonnement, ou plutôt le *poudroiement* de la neige, tel que nous l'avons ici, et que les Anglais appellent *drifting*. Ce sont donc les circonstances locales qui nous ont imposé ce mot, et nous disons avec beaucoup de raison : Il y a de la *poudrerie*, il *poudre*. Nous avons aussi le terme contraire : pour indiquer que la neige ne *poudre* pas et qu'elle est devenue trop sèche, par suite de l'élévation de la température, nous employons le verbe *peloter*, auquel les dictionnaires ne reconnaissent pas cette acception, bien qu'ils donnent *pelote* de neige. Nous disons encore des chemins d'hiver qu'ils sont *moulineux*, et de la neige, qu'elle est *moulineuse*. Cet adjectif vient du verbe *mouliner*, et sa dérivation est parfaitement juste. *Barauder*, *renvoi*, sont encore des termes dus à notre climat Les *renvois* sont des pentes de neige durcie ou de glace que le *patin* du traîneau creuse dans le chemin, et qui font *barauder* la voiture, c'est-à-dire glisser latéralement jusqu'à une

petite accumulation qui arrête brusquement le mouvement et *renvoie* les voyageurs dans l'autre sens. Les *patins* ou *lisses* du traîneau sont deux mots auxquels nous avons donné une acception que la nature même de l'objet nous indiquait. Il y a aussi l'expression *cahot*, par laquelle nous désignons les fosses qui se creusent dans la neige et qui font cahoter la voiture. Ici, cependant, nous ne faisons que transporter un terme d'un chemin de terre à un chemin de neige. *Berlot*, *berline*, *carriole*, sont encore des appellations qui nous servent à désigner certaines voitures d'hiver particulières au pays, et pour lesquelles nous n'avions pas de noms correspondants dans la langue française : nous avons donc été obligés de créer un mot et de donner à deux autres une nouvelle signification. Une autre expression aussi juste que pittoresque, c'est le mot *bordage*, par lequel nous désignons les glaces qui se forment sur les bords des rivières avant que le milieu soit congelé, ou qui tiennent encore à la rive après que la débâcle s'est faite. Sur le Saint-Laurent, où les bordages sont beaucoup plus considérables, on leur donne le nom de *battures*. Nous avons encore le mot *pont*, que nous appliquons surtout à la glace qui se forme sur le fleuve en face de Québec ; et cela avec raison, puisque presque toujours l'eau reste libre en aval et sur une certaine étendue en amont de ce point : c'est donc un véritable pont de glace. Il y a bien des années, le fleuve avait pris en une seule nuit, depuis le rapide de Lachine, en haut de Montréal, jusqu'à l'Ile-aux-Grues, sur un espace de trois cents milles environ. Cet hiver-là, on a étendu la signification du mot *pont* à tout le fleuve, et l'année de ce remarquable phénomène est restée connue sous le nom d'*année du grand pont*.

Voici encore une expression pour laquelle je ne demande pas le droit de cité, puisque les dictionnaires le lui

ont déjà accordé, mais cependant que je signale comme une de nos plus heureuses adaptations, c'est le mot *raquette* que les grands puristes remplacent bien à tort, par *souliers à neige*. L'expression *souliers à neige* est simplement une absurdité, attendu que la raquette n'a rien du soulier, si ce n'est qu'elle s'attache au pied comme ce dernier. On pourrait, avec tout autant de raison, appeler le parapluie un chapeau à pluie, puisqu'il couvre comme le chapeau. Mais la définition donnée par Bescherelle n'est pas moins curieuse; la voici : "Certaine machine que les sauvages du Nord attachent à leurs pieds pour marcher plus commodément sur la neige, et qui est faite à peu près en forme de raquette." Le mot *machine* est admirablement bien trouvé, et les *sauvages du Nord*,—que nous personnifions, sans doute,—sont d'un très-riche effet. Or cette machine ne s'attache pas précisément aux pieds des sauvages du Nord. Elle a été attachée et s'attache encore aux pieds d'une multitude de Français qui s'en sont servis pour parcourir nos immenses forêts et aller répandre partout le nom de la France avec la foi et la civilisation. Elle sert encore tous les jours au trappeur, au chasseur, au sucrier, à l'arpenteur, à l'explorateur, et tous ces gens-là ne sont pas des sauvages du Nord.

Puisque j'en suis à parler des mots que nous a inspirés notre saison d'hiver, c'est peut-être le lieu de citer ici la *sucrerie*, avec tous les termes nouveaux qui s'y rapportent. La *sucrerie* proprement dite, c'est la forêt d'érables avec sa *cabane* à *sucre* et tous les ustensiles qui servent à fabriquer le sucre d'érable. Par les *sucres*, on entend l'époque où se fait le sucre et l'ensemble de travaux que nécessite cette exploitation. *Entailler*, c'est pratiquer, dans l'aubier de l'érable, une entaille ou incision par laquelle la sève s'écoule, et établir une pièce de bois rainée, avec un vase pour recueillir la sève.

Cette petite pièce, qui a huit ou dix pouces de longueur sur deux pouces de largeur, se nomme *goudrelle* ou *goutterelle ;* elle sert de conduit ou de gargouille pour faire tomber la sève, ou *eau d'érable*, dans le vase, qui peut être un auge ou un *cassot*. Ce *cassot* est une petite boîte étanche, faite d'écorce de bouleau. On fait bouillir la sève dans de grandes chaudières, et quand, par suite de l'évaporation, elle a acquis une belle couleur brune, on l'appelle *réduit ;* c'est alors qu'on peut en faire de la *trempette*. Ce *réduit* devient ensuite, par une nouvelle ébullition, du sirop, puis de la *tire* avec laquelle on fait des *toques*, et enfin du sucre, qu'on laisse refroidir dans des moules. Pour agiter le sucre, on se sert de la *mouvette*. Exploiter une sucrerie s'appelle *faire couler*. La plupart de ces expressions, je le sais, se trouvent dans les dictionnaires, mais elles n'ont pas l'acception que nous leur donnons ici, par l'excellente raison que l'industrie à laquelle elles s'appliquent est particulière au pays et n'est pas connue en France.

Il me serait impossible, sans donner à ce travail une étendue qu'il ne doit pas avoir, de relever tous les termes et locutions, au nombre de près d'un millier,—que nous pouvons réclamer comme nous appartenant ; en voici cependant encore un certain nombre que je ne saurais passer sous silence. Tous les Canadiens, en hiver, portent le *casque*, qui n'est pas aussi militaire qu'on pourrait le penser : c'est une espèce de bonnet en fourrure, ou bonnet à poil. Il nous est indispensable, et il fallait le nommer de quelque façon ; or, comme il a beaucoup de ressemblance avec le casque du militaire, nous lui avons donné ce nom. Nous avons encore ici le *capot*, qui n'est ni le capot du marin, ni la grosse capote du soldat, mais qui tient des deux. Cette acception a passé dans notre langue, et, malgré tout, elle y restera de même que le mot *encapoter*, ou *s'enca-*

capoter, auquel nous tenons et qui est tout aussi rationnel que le verbe *caoutchouter*, accepté par les dictionnaires.

Nous avons encore le *se piéter*, qui signifie résister fortement, se défendre : le mot *cran*, qui s'applique aux rocs dénudés et taillés à pic que l'on trouve sur les berges des rivières. Nous disons : "Ce navire est venu se briser sur les *crans*." Il y a ensuite le *défaut de la côte*, qui indique l'endroit où un chemin commence à s'élever ou à s'abaisser : "Ma maison est construite dans le défaut de la côte."

Parmi les noms des arbres qui sont particuliers à ce pays, il en est un certain nombre que la France a admis, entre autres *épinette*, qui désigne une variété de bois assez commune ici, et que Bernardin de Saint-Pierre appelle improprement *sapinette*, puisque l'épinette étant plus grande que le sapin, c'est un augmentatif et non un diminutif qu'il eût fallu employer. Il y en a beaucoup d'autres cependant qu'on ne trouve pas dans les dictionnaires, par exemple la *pruche*, qui, tant pour son bois que pour son écorce, entre pour une si large part dans le commerce que nous faisons avec les Etats-Unis. J'espère pourtant que ce mot finira par être reconnu avec *sapinage*, qui est si joli, et *cage*, *cageux* et *plançon*, dans leur acception canadienne. Il faudra bien aussi que l'Académie se résigne, un jour ou l'autre, à accepter notre *meublier*, qui vaut bien mieux que son *ébéniste*, et les expressions *traîne*, *tobogane* et *mitasse*, qui, pour avoir une légère odeur de *boucane* n'en sont pas moins d'excellentes adaptations. Il en sera de même, je l'espère, pour *carré*, *char*, *lisse* et *patinoir*, qui ont infiniment plus de raison d'être que *square*, *wagon*, *rail* et *skating rink*. On nous a aussi reproché *chèque*, *chéquer* et *chéquage* que nous avons dû créer parce que la langue française ne

possède point de termes équivalents et que le chéquage n'est pas la même chose que l'enregistrement du bagage, tel qu'il se fait en France. M. Malézieux, cependant, dans son ouvrage sur les chemins de fer des Etats-Unis, nous donne raison et écrit hardiment, comme nous, *chèque*, *chéquer* et *chéquage*. Et, dans le fait, j'aime mieux dire *chéquer* que *stopper*. Notre verbe a au moins pour lui une excellente raison : la nécessité, tandis que l'autre n'est véritablement qu'un mot de fantaisie.

Je pourrais signaler, en outre, un certain nombre de termes qui ont une couleur fort poétique, et que nous ne sacrifierons pas sans une sérieuse résistance. C'est, entre autres, la *brumante*, qui me paraît dire plus que la *brume* ; la *noirceur*, qui remplace avantageusement la nuit ou l'obscurité dans certaines circonstances. Du reste, pourquoi ne pourrions-nous pas nous servir de ce mot dans un sens littéral, lorsque plusieurs auteurs du grand siècle l'emploient au figuré, notamment dans cette prase : "Pardonnez-moi d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon âme." C'est encore le mot *revollin*, dont nos navigateurs se servent au lieu d'*embrun* : *cailler*, pour *se laisser aller au sommeil* ; *s'endormir*, pour *avoir sommeil* ; *brumasser*, pour dire qu'il tombe une pluie très-fine qui tient plutôt du brouillard ; de même qu'un grand nombre d'autres fréquentatifs, qui s'emploient surtout dans les campagnes, comme *poussailler*, *machouiller*, etc.

Je mentionnerai encore le mot *centin*, qui désigne la centième partie d'une piastre, et que nous avons adopté à la place de *centime*, qui désigne déjà la centième partie du franc ; *pagée*, qui indique chaque division d'une clôture renfermée entre deux pieux. Cette curieuse expression vient sans doute de la ressemblance frappante qu'offre une clôture,—surtout la clôture en zigzag des

terres nouvelles,—avec les pages ouvertes de ces anciens livres qui se pliaient dans un étui, comme certaines cartes modernes : les lignes de l'écriture sur chaque *page* représentent assez bien les perches de la *pagée*. *Clôture d'embarras* est aussi une expression pittoresque, tirée de la nature même de la chose. En effet, cette clôture, faite de branchages et de troncs d'arbres jetés pêle-mêle, offre aux bestiaux plutôt un embarras qu'un obstacle infranchissable. *Sauter* les rapides, et *pagayer* (ramer avec la pagaie) sont encore des expressions pleines de justesse, que les circonstances mêmes nous ont forcés d'employer.

Je pourrais, si je voulais épuiser le sujet, écrire tout un volume ; mais mon intention n'a pas été de faire un glossaire. J'ai voulu simplement montrer, par cette liste de mots pris au hasard, que non-seulement nous avons le droit de créer la plupart des expressions ou acceptions dont nous avons enrichi notre langue, mais que, même pour ceux qui n'étaient pas d'une absolue nécessité, nous avons toujours suivi scrupuleusement les règles de l'étymologie et de l'analogie.

Personne plus que moi ne désire que nous corrigions nos fautes de langage, que nous fassions disparaître de notre conversation comme de nos écrits les anglicismes qui s'y sont nécessairement glissés de temps à autre ; mais pourquoi, je le demande, serions-nous obligés de rejeter des expressions qui, loin d'être des patois,—comme ont bien voulu le dire certains écrivains plus fantaisistes que renseignés,—sont, au contraire, régulièrement formées, à ce point que nous pouvons toujours en rendre compte à la satisfaction des linguistes les plus difficiles.

Les dictionnaires français donnent tous les jours asile

à une foule d'expressions dérivées, soit des différents dialectes des provinces françaises, soit des langues étrangères,—et, dans ce dernier cas, on ne prend même pas la peine de franciser le mot, témoin les *wagons*, les *tenders*, les *rails*, les *steamers*, le *turf*, le *sport*, etc. ;—pourquoi donc ces mêmes dictionnaires n'accueilleraient-ils pas des mots provenant d'un pays qui, par les preuves qu'il a données dans toute son histoire, a bien le droit qu'on lui conserve son titre de province française, et qu'on lui permette de travailler au développement d'une langue qu'il a conservée et sauvée pour ainsi dire, sur ce continent, au prix des plus grands sacrifices.

Lorsque nous étions moins connus en France et que le Canada passait pour un pays demi-sauvage, je comprends qu'il eût été difficile de demander cette reconnaissance de nos droits ; mais aujourd'hui, que des rapports fréquents nous ont fait mieux connaître, que les ouvrages de nos écrivains sont lus et appréciés par le public français, et qu'un des nôtres surtout a été couronné par l'Académie de France, le plus haut tribunal de l'univers, nous demandons, non pas qu'on nous fasse une place nouvelle, mais qu'on nous rende celle que nous occupions autrefois dans le domaine de la langue, et que, en réalité, nous n'avons jamais abdiquée.

Un auteur a dit avec raison : " Quand un peuple perd sa langue, il est bien près de perdre sa nationalité." Eh bien ! cette langue française, dont nous étions les dépositaires, les gardiens, nous l'avons, nous, scrupuleusement conservée ; et voilà pourquoi, après une séparation de plus d'un siècle, tout en nous montrant loyaux sujets de la Grande-Bretagne, nous sommes restés français et français quand même ; voilà pourquoi, sans vouloir indiscrètement nous imposer, nous réclamons notre droit de naturalité ; nous demandons que, lorsqu'il s'agira de

la langue que nous avons aimée et que nous aimons encore par-dessus toutes les autres, on nous donne au foyer maternel l'humble place restée vide si longtemps ; qu'on nous permette de faire partie de ce conseil de famille, quand il prononce sur des intérêts qui tiennent à notre vie même.

Autrefois, quand un citoyen romain voulait faire reconnaître ses priviléges, il n'avait qu'à prononcer ces simples mots : *Civis romanus sum.* A notre tour, nous répétons ce cri, qui doit nous rouvrir toutes grandes les portes de la patrie : *Nous sommes restés Français.*

NAPOLÉON LEGENDRE.

FILS DE BRAVES

Les clairons s'étaient tus et les engins de guerre
Sur leurs affûts dormaient. D'abondantes moissons
Mûrissaient au soleil dans les champs où naguère
Mars promenait ses lourds caissons.

Evoquant, pleins d'orgueil, leur vie aventureuse
Les vieux en s'éteignant, louaient notre destin,
Eux qui n'avaient connu qu'une vieillesse heureuse
Saluant notre heureux matin.

Le sabre et le mousquet, étrange panoplie,
Se croisaient sur le mur, et l'aïeul bien souvent
En passant croyait voir sur la lame polie
Reluire un poème émouvant.

Il disait : " Pourront-ils d'une paix énervante,
Quand l'appel sonnera, secouer la torpeur
Et devant l'ennemi qui jette l'épouvante
Se former en phalange et s'avancer sans peur ? "

Soudain un cri de guerre a traversé l'espace.
Qui donc y répondra ?..... Les anciens se sont tus,
Mais les jeunes sont là..... Ces fils de grande rac e
Montreront les mêmes vertus.

On détache l'épée. En un instant la rouille
A cessé de ternir l'éclat du sabre nu.
Pendant ce saint travail une larme la mouille.
C'est que le fils s'est souvenu.

Le fils s'est souvenu que cette arme héroïque
Au vieux mur suspendue, inutile ornement,
Moderne Durandal, dans la lutte homérique
Eut ses jours de rayonnement.

Et songeant à l'aïeul, il vole à la frontière ;
Il y retrouve, ému, la trace de ses pas
Et quelque fois, hélas ! le petit coin de terre
Où l'a couché le premier trépas.

Vengeur de ses aïeux, son arme déjà brille
Et fauche sans repos aigrettes et cimiers.
Ainsi devait tomber sous son humble faucille
La moisson qui l'attend pour combler ses greniers.

Ayant lutté sans peur et vaincu sans jactance,
Il retourne à ses champs, nouveau Cincinnatus,
Heureux de retrouver sa modeste existence,
Ses robustes travaux et ses humbles vertus.

Ce brave ignorera l'éclat de ce fait d'armes,
Il mourra sans savoir qu'il fut un vrai héros.
Son fils, seul, sur sa tombe ira verser des larmes
Et le froid de l'oubli glacera son repos.

Du moins en ce grand jour où la Patrie en liesse
Fait surgir des tombeaux tous ses morts glorieux,
Cet humble défenseur que l'histoire délaisse,
Tombé près de ses chefs doit revivre avec eux.

M. J. A. Poisson.

CHEZ LE PAUVRE EN HIVER

L'humble logis n'a qu'une pièce,
Et les murs sales, dégarnis,
Offrent au regard la tristesse
Et le désordre des vieux nids.

Par les ouvertures mal closes
Entre le vent glacé du soir;
On croit voir de lugubres choses
Au fond de l'âtre froid et noir.

Sur sa couchette nue et dure,
Dans un coin, le père, souffrant,
Cache la douleur qu'il endure
Avec un sourire navrant.

Plus loin, deux enfants au front pâle
Dorment, les bras entrelacés;
Leur souffle siffle comme un râle,
Et leurs petits pieds sont glacés.

Sous la lampe fumeuse et basse,
La mère, seule pour nourrir
La famille, quoique bien lasse,
Force son aiguille à courir.

Elle a, pendant cette journée,
Travaillé sans compter son temps;
Sa tâche n'est pas terminée,
Il faut encor veiller longtemps.

Hélas ! plus de pain dans la huche,
Et les remèdes coûtent cher ;
Voici que la dernière bûche
Est éteinte depuis hier.

Songeant à toutes ces misères,
Elle voit l'espoir qui s'enfuit,
Et ses larmes coulent, amères,
Dans le silence de la nuit.

NAPOLÉON LEGENDRE.

VILLANELLE

(Dédiée aux Canadiens des Etats-Unis)

Du pays de sa naissance.
Si l'on n'y peut revenir—
On garde au moins souvenance.

On chasse ennuis et souffrance
En rêvant à l'avenir
Du pays de sa naissance.

Des aïeux venus de France,
Gloire qu'on ne veut ternir,—
On garde au moins souvenance!

Bientôt renaît l'espérance,
Et demain l'on va partir
Pour l'endroit de sa naissance.

On y revoit son enfance ;
D'un bonheur qui dut finir
On garde au moins souvenance.

Après une longue absence,
S'il ne peut nous retenir,
Du pays de sa naissance
On garde au moins souvenance.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

LES DEUX FRANCES

" La France va mourir, a dit un faux prophète ;
L'ombre des vieux héros pleure sa gloire en deuil,
Et le spectre sanglant de la sombre défaite
Tristement vient s'asseoir auprès de son cercueil."

Les peuples, à la voix de ce sinistre oracle,
Se dressent frémissants à l'horizon lointain ;
En effet, ce doit être un étrange spectacle,
Un grand peuple qui tombe, un astre qui s'éteint !

Quand dans un ciel serein l'éclipse passagère
Obscurcit du soleil le disque radieux,
La science, en alerte et prompte messagère,
Vers ce coin du grand ciel fait fixer tous les yeux.

De même, ô France aimée, un nuage qui passe
Interrompt-il l'éclat que tu jettes partout,
Les peuples étonnés, interrogeant l'espace,
Se demandent : " La France est-elle encor debout ? "

Oui, la France est debout ! Phare éclairant le monde
Des sommets orgueilleux aux plus humbles sillons,
Depuis plus de mille ans sa lumière féconde
Dispense à l'univers ses immortels rayons.

Oui, la France est debout ! Un jour de défaillance
Ne peut éclabousser dix grands siècles d'exploits ;
Au cœur de tout français l'espoir et la vaillance
Sont des dons précieux légués par les Gaulois.

Le héros de Tolbiac, entrevoyant ta gloire,
France, sur ton cimier, mit le premier fleuron
Le jour où, consacrant sa brillante victoire,
L'eau sainte du baptême a coulé sur son front.

Charlemagne te vit dans son sublime rêve
Briller ainsi qu'au ciel un astre éblouissant,
Alors qu'il te taillait du tranchant de son glaive,
Sur les débris du monde, un empire puissant.

Plus tard, fiers généraux, souverains magnanimes,
Penseurs profonds, oui, tous ont, à travers les temps,
Tenu, grâce à l'éclat de leurs œuvres sublimes,
Les esprits en travail, les peuples haletants.

Ils ne sont déjà plus ces jours si pleins de gloire
Où l'Europe, attentive au seul bruit de ton nom,
Attendait, pour tourner un feuillet de l'histoire,
L'éclair de ta pensée au fond du Trianon.

Autrefois tu pouvais envoyer Lapeyrouse
Promener ton drapeau dans des pays lointains;
Tu pouvais ..... Aujourd'hui l'Angleterre jalouse
Veut modérer ta force et régler tes destins.

Assise aux bords du Rhin, maîtresse de l'Alsace,
Tu tenais en respect tous les princes tremblants.
Mais le charme est rompu; le Germain te menace,
Noir vautour dont la griffe a déchiré tes flancs.

Vers le midi, regarde: un autre peuple oublie
Que son vieux sol te doit sa jeune liberté;
Jalouse du passé, c'est l'ingrate Italie
Qui, par delà les monts, se dresse avec fierté.

Tous tes voisins croyaient que, défaillante encore,
Pour défendre tes droits tes canons s'étaient tus;
Mais sur ton horizon se dessine l'aurore
Des anciens dévouements, des antiques vertus.

Héros de Fontenoy, soldats de Gravelotte,
Qu'ils succombent vaincus, qu'ils meurent triomphants,
La France qui sourit, la France qui sanglotte,
Dans ces braves couchés reconnaît ses enfants.

Ces soldats malheureux que la sombre déroute
Comme les blés faucha, n'ont pas désespéré.
Quand se fermaient leurs yeux, l'amertume du doute
Au cœur de ces mourants n'a jamais pénétré.

" Après nous, disaient-ils en tombant sous les balles,
Surgiront d'autres bras jeunes et vigoureux.
Emus, nous entendrons leurs clameurs triomphales,
Car, braves comme nous, ils seront plus heureux."

Aussi pleine d'espoir la France se relève
Et rêve sur son front l'éclat des anciens jours,
Sans demander sa gloire à l'éclair de son glaive,
Sans demander sa force au bruit de ses tambours.

Peuples jaloux, croyant la France à l'agonie,
Vous la comptiez à peine au rang des nations;
Vous aviez oublié que son puissant génie
N'a pas besoin de Mars pour jeter ses rayons.

Un jour, vous aviez cru qu'un vêtement de gloire
Tissé depuis mille ans peut tomber par lambeau,
Et que l'envie éteint l'éclat de son histoire
Comme un souffle vulgaire éteint un vil flambeau.

Au milieu des éclairs de l'ardente mêlée,
Quand le fer du hulan fouille ses flancs ouverts,
La France se redresse, et sa main mutilée
Tient encore le flambeau qui guide l'univers.

Quelle est donc cette nef échappée au naufrage,
Voguant voiles dehors sans souci des dangers ?
Saluez, c'est la France ! Elle a vaincu l'orage
Et recueille en passant les peuples naufragés.

Mais au puissant navire il manque une boussole
Que la vague enleva des mains du timonier :
C'est la foi de Clovis, c'est la foi qui console
Ceux que le pont, au soir, rassemble pour prier.

Ainsi de tes conseils l'antique foi bannie,
O France, veille encor dans tous les humbles cœurs,
Et du signe sacré l'influence bénie
Pour ta gloire fait plus que tes drapeaux vainqueurs.

Cette croix qu'on dérobe aux regards de l'enfance,
On voudrait sur ton front en effacer le sceau
Et te faire oublier que ton pouvoir, ô France,
Eut ce bois pour emblême et la foi pour berceau.

Lorsque tu fis flotter ta superbe bannière
Sur les forts de l'Annam, au pays des Kroumirs,
De tes braves soldats l'héroïque poussière
Naguère s'est mêlée au sang de tes martyrs.

Car la croix sur ces bords a devancé l'épée,
Car livrant aux faux dieux de suprêmes assauts,
La croix avait marqué, noble et sainte épopée,
Le rivage où devaient aborder tes vaisseaux.

L'apôtre et le soldat aux quatre coins du monde
Jadis marchant ensemble et fiers d'être français,
Ont jeté de la foi la semence féconde
Et récolté pour eux l'oubli de leurs bienfaits.

De tous ces dévouements qu'aux jours de ta puissance
Tu prodiguais partout, de tous ces grands combats,
De tout ce sang versé, que reste-t-il, ô France ?
Des souverains jaloux et des peuples ingrats.

Du moins sur cette rive il est une œuvre sainte
Que n'ont pu renverser ni le temps ni l'oubli.
Cette œuvre se révèle en cette vaste enceinte
Par l'orgueil satisfait du travail accompli.

Quand la révolte jette à l'Europe affolée
Le souffle précurseur des noirs événements,
Contemple sur nos bords, un instant consolée,
L'œuvre qui survit seule à tous tes dévouements.

Pendant qu'à l'Océan la Moselle allemande
Porte encore les pleurs qu'à Sédan tu versais,
Pendant que le Germain sur le Rhin seul commande,
Le Saint-Laurent fidèle est demeuré français.

Car le puissant drapeau qui flotte sur nos têtes
Garde nos vieilles lois, nos jeunes libertés ;
Car il voit sans envie au milieu de nos fêtes
L'écharpe aux trois couleurs briller à ses côtés.

On dirait que le Temps, ployant son aile immense,
Sur ces bords fortunés a suspendu son cours,
Puisqu'après plus d'un siècle on retrouve la France
Avec ses vieilles mœurs, la foi des anciens jours.

Pendant que l'Ancien monde, ébranlé dans sa base,
Voit ses temples déserts et ses trônes brisés,
Quand le souffle du mal l'enveloppe et l'embrase,
Comme aux jours du saint Roi nous avons nos croisés.

Ici ton héroïsme a laissé des empreintes.
Le long des grands chemins et des humbles sentiers
L'œil étonné croit voir se dresser, ombres saintes,
Tes modestes martyrs et tes héros altiers.

Ce sont eux qui toujours ont soufflé dans nos âmes
L'espoir qui les guidait dans leurs puissants travaux
Et la foi, ce soleil dont les célestes flammes
Ont éclairé leurs pas dans ces pays nouveaux.

La haine au noir venin, l'envie au teint livide
Là-bas soufflent sur toi du Nord et du Midi ;
Du Tibre jusqu'au Rhin plus d'une dent avide
Voudrait mordre aux rameaux de l'arbre reverdi.

Sur nos rives ne croît la haine ni l'envie ;
Malgré l'oubli d'un siècle ici fleurit l'amour.
A sa fête superbe un peuple te convie
Et t'acclame à genoux car il te doit le jour.

Quelque soit le drapeau sous lequel tu t'abrites,
Bannière aux fleurs de lys, cocarde aux trois couleurs,
Nous n'insultons jamais à tes gloires proscrites ;
Ta joie est notre joie et tes pleurs sont nos pleurs.

Glorieuse ou vaincue, empire ou république,
Tu te nommes la France et nous t'aimons toujours,
Sans jamais demander quelle tâche héroïque
Ni quelle émeute encor fait battre tes tambours.

Aussi des hauts sommets, des profondes vallées
Mille clochers lançant leurs flèches vers les cieux,
Nous envoient en ce jour leurs joyeuses volées
Et redisent ton nom, ô pays des aïeux.

Nous retrouvons partout notre race intrépide ;
Il faut plus de soleil à l'érable qui croît ;
Le torrent qui grossit, dans sa course rapide,
Fait déborder ses eaux de son lit trop étroit.

Sans faiblesse et sans peur, nous poursuivons le rôle
Que Dieu nous a marqué dans ses vastes desseins.
Vers les champs de l'ouest, vers les frimas du pôle
Voyez se diriger ces vigoureux essaims.

Ils sont les éclaireurs de notre race en marche
Vers le progrès qui luit à l'horizon obscur.
Le prêtre les dirige et l'autel, nouvelle arche,
Marque et bénit l'endroit du village futur.

Car ils vont dans les bois, car ils vont dans la plaine
Emportant avec eux et leur langue et leur foi,
Legs précieux qu'un jour la terre américaine
Reçut d'un fier marin, messager d'un grand roi.

Ainsi quand les anciens, fuyant la cité reine,
Cherchaient d'autres foyers sous de plus calmes cieux,
Sans jamais déroger à la fierté romaine,
Pour conjurer le sort ils emportaient leurs dieux.

Par le mousquet, par la parole et la cognée
Nous nous sommes frayé, mère, un large chemin.
Aussi des vieux colons l'héroïque poignée,
Foule immense aujourd'hui, sera peuple demain.

Le but de nos efforts, la suprême espérance
Qui s'obstine en nos cœurs et les fait battre tous,
C'est de fonder un jour sur ces bords une France
Dont tous les vrais français soient surpris et jaloux.

Déjà, frères ainés, le castor peut sans crainte
Prendre place au côté du lion radouci.
Vous pouvez contempler notre liberté sainte
Plus jeune que la vôtre et plus sereine aussi.

Effaçant de son front une date fatale,
Espoir de l'avenir, gage de nos succès,
Déjà Stadaconné, la vieille capitale,
Vous montre avec orgueil un gouverneur français.

Aussi levant nos yeux pleins de reconnaissance
Vers Dieu qui de là-haut nous guide et nous bénit,
Que de nos cœurs ce cri du psalmiste s'élance :
Non fecit taliter omni nationi !

M. J. A. Poisson.

24 Juin 1884.

LETTRE PARISIENNE

Sommaire.—La littérature naturaliste.—Une avalanche de romans. —Sapho, d'Alphonse d'Audet.—George Ohnet et Lise Fleuron.—La Veuve.—Andrée.—Les récits créoles.—L'éditeur idéal.—Nos historiens. —Vie de Monseigneur Dupanloup, par l'abbé Lagrange.—Mort du comte d'Haussouville.—Les Aquarelles de Gavarni.—L'exposition Meissonier.—Le fanatisme de l'exactitude.

Beaucoup de volumes et peu de livres, une foule d'ébauches, un petit nombre d'œuvres sérieuses, marquées au bon coin, fortes par le talent et l'honnêteté. C'est une vérité élémentaire qu'une littérature reflète l'état moral d'un peuple, et chez nous, français de France, on rencontre le mérite à chaque pas, mais les caractères y sont rares, infiniment rares. La plupart sacrifient au veau d'or, et loin d'élever l'âme de leur public, ils descendent jusqu'à lui, s'empressant de lui servir les ragoûts qu'il préfère, fussent-ils épicés, sophistiqués, capables de troubler sa cervelle et son estomac. Sous le nom de *naturalisme*, de prétendus novateurs ont imaginé ou plutôt ressuscité une littérature romanesque dont la dépravation dépasse toute idée, qui fait le vide autour de la pensée, supprime l'art et réduit la mission de l'écrivain à une sorte de photographie des actions basses, triviales et honteuses. Ces messieurs oublient que l'art est une réparation des défaillances du réel, qu'il consiste à peindre les choses non comme elles sont, mais comme elles devraient être, qu'il n'y a pas seulement des maladies, des égoûts, des vices, mais qu'il y a aussi des gens bien portants au moral et au physique, des fleurs, des vertus et des harmonies. C'est une littérature de détritus dont M. Emile

Zola est le grand prêtre, et qu'il faut aborder, en se bouchant le nez et armé d'une pelle, d'un balai et de désinfectants ; derrière lui marchent une tribu de jeunes lévites qui exagèrent les défauts du maitre, imitent ses verrues, grossissent ses monstruosités, érigent en principes ses extravagances, divinisent ses pensées les plus nauséabondes.

Dieu soit loué ! Ces messieurs ne règnent pas encore tout-à-fait et plus d'un commence à regimber contre leur domination. Le volume que M. Richepin vient de publier sous le titre les *Blasphèmes !* a produit un sentiment de stupeur et de dégout dont j'augure bien ; mais sans aller aussi loin, il est d'autres écrivains, très-nombreux, qui laissent horriblement à désirer et dont les œuvres contiennent bien des pages malsaines : le bien et le mal y sont mêlés de la façon la plus habile, la morale la plus pure y côtoie la corruption la plus raffinée, leurs auteurs se préoccupent non de frapper juste, mais de frapper fort, leur jugement repose sur des bases chancelantes, et leur psychologie me semble une psychologie d'hôpital. Du talent, ils en ont beaucoup, mais ils l'emploient un peu au hasard : tant mieux s'ils tombent sur la vérité, et tant pis s'ils tombent sur l'erreur. Encore une variété de la littérature de décadence, et je ne demande pas que tous nos romans soient de ceux dont la mère permettra la lecture à sa fille, mais serait-ce trop exiger de vouloir qu'on n'en bannisse pas l'idéal, l'amour du beau et du bien, que l'honnête homme y fut intéressant et eût parfois le dernier mot ?

En ce moment, les romans pleuvent comme grêle, et paraphrasant l'invocation de Boileau à Louis XIV, j'aurais bien envie de prier messieurs les écrivains de ménager un peu le lecteur qui pourrait bien cesser de lire.

Il y en a de toutes les couleurs, des bleus, des rouges, des roses, des romans-feuilletons, et des romans de reportage, des romans de mœurs et des romans de revues, des romans pour l'enfance et des romans pour hommes, des romans pour lire en chemin de fer et des romans pour s'endormir. Le seul dénombrement remplirait toute une lettre, comme les énumérations du bon Homère qui remplissent des pages entières. Je me bornerai à vous en dire quelques mots et à citer ceux que je crois les plus remarquables.

Parmi ceux-ci, figure assurément *Sapho*, d'*Alphonse Daudet*, un de nos romanciers les plus à la mode, élève de Balzac et de Flaubert, doué d'un talent très-personnel, observateur d'une finesse extrême, esprit de détail et de nuances. M. Alphonse Daudet est un lettré de bonne école, il a de la fortune et les éditeurs lui font un pont d'or : il travaille à loisir, cisèle son œuvre et la remet vingt fois sur le métier. On lui doit *Les contes de mon moulin*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Petit-Chose*, *Tartarin de Tarascon*, le *Nabab*, les *Rois en exil*, et *Numa Roumestan*, etc. Cette fois, il nous montre les pesants lendemains des jours légers, des ivresses stériles de la vingtième année, et c'est des regrets, des douleurs, des remords qui les remplissent le plus souvent qu'il a fait son livre. Il y a là certains défauts, mais hâtons-nous de l'oublier en faveur des qualités. J'en détache une page charmante d'une lettre, une délicieuse silhouette : les deux *bessonnes*, les deux petites sœurs avaient disparu de la maison paternelle.

" Enfin, mon cher enfant, pour ne pas faire durer cette pénible histoire, le lundi matin, nos petites nous furent ramenées par les ouvriers que ton oncle occupe dans l'île et qui les avaient trouvées pâles de faim et de froid, après cette nuit en plein air, au milieu de

l'eau. Et voici ce qu'elles nous ont conté dans l'innocence de leurs petits cœurs. Depuis longtemps l'idée les tourmentait de faire comme leurs patronnes Marthe et Marie dont elles avaient lu l'histoire, de s'en aller dans un bateau sans voiles ni rames, ni provisions d'aucune sorte, répandre l'évangile sur le premier rivage où les pousserait le souffle de Dieu. Dimanche donc, après la messe, détachant une barque à la pêcherie et s'agenouillant au fond comme les saintes femmes, tandis que le courant les emportait, elles s'en sont allées doucement, échouer dans les roseaux de la Piboulette, malgré les grandes eaux de la saison, les coups de vent, les *révouluns*... Oui, le bon Dieu les gardait, et c'est lui qui nous les a rendues, les jolies, ayant un peu fripé leurs guimpes du dimanche et gelé la dorure de leurs paroissiens. On n'a pas eu la force de les gronder, seulement de grands baisers à bras ouverts ; mais nous sommes tous restés malades de la peur que nous avons eue."

Parmi les romans à succès de bon aloi, je m'empresse de vous indiquer Lise Fleuron, de George Ohnet, l'auteur très-applaudi de Serge Panine et de ce Maître de Forges qui est en train de faire son tour d'Europe. George Ohnet est ce qu'on appelle un romancier bourgeois. Ne cherchez pas dans son œuvre les grands élans, les descriptions magnifiques, les coups-d'œils poétiques, ni les traits d'esprit ; mais beaucoup d'honnêteté, une certaine fraîcheur de sentiments, l'entente du dialogue, de la mise en scène, et quelque force dramatique. Un de mes amis me disait : c'est du Sardou du 17ième ordre. Soit, mais il plaît, et il n'a pas tort de plaire. Ce Maître de Forges qui arrive à sa deux-centième représentation au Gymnase fait couler bien des pleurs. Qu'il imite ou non Scribe, Octave Feuillet et Sardou, M. Georges Ohnet a un talent très-réel et très-sain, qui, j'en suis sûr, charmera vos lecteurs canadiens.

Je viens de prononcer le nom d'Octave Feuillet, et c'est pour moi l'occasion de rappeler que cet illustre maître a publié *La Veuve*, roman plein de pages exquises, écrit dans un style irréprochable qu'on ne rencontre plus chez les jeunes. *La Veuve* a paru, il y a quelques mois déjà, chez Calmann Lévy, mais les livres d'Octave Feuillet sont toujours bons à citer ; il a bu l'eau de la Fontaine de Jouvence, et on retrouve dans *la Veuve* l'auteur aimé de Sybille, du Roman d'un jeune homme pauvre, des Proverbes. On l'a appelé le Musset des familles. Serait-ce lui adresser un reproche que de le placer au-dessous d'un de nos plus grands poètes ?

Andrée, tel est le titre du roman que M. Georges Duruy vient de donner à la Revue des Deux Mondes. C'est un début des plus brillants, qu'on a beaucoup remarqué dans le monde littéraire et qui fait grand honneur au jeune écrivain. Ce dernier a du reste de qui tenir, car son père M. Victor Duruy, l'ancien ministre de l'Instruction Publique du second Empire, compte parmi nos bons historiens, et son frère M. Albert Duruy est un des rédacteurs les plus distingués de la Revue des Deux Mondes. Beaucoup d'esprit, de trait, un style élégant, harmonieux, raffiné, une grande abondance de pensées ; l'auteur a même les défauts de ses qualités, trop de sève, trop d'idées, il se complaît un peu trop dans l'étude de ses personnages qu'il détaille avec un soin minutieux, les arbres empêchent de voir la forêt. Il y a, par exemple, dans la seconde partie, une scène de duel entre deux amis qui est absolument parfaite : la provocation, la lutte, les sentiments qui agitent les combattants sont rendus avec une maëstria extraordinaire.

Une série de jolis romans, gracieux et honnêtes, et de bons livres de voyages, chez l'éditeur catholique Oudin, un des hommes les plus charmants que je connaisse.

M. Oudin est généreux, délicat dans ses procédés, gentleman jusqu'au bout des ongles, et cependant il fait ses affaires, ce qui prouve que le succès peut s'allier avec la morale la plus scrupuleuse. Parmi ses dernières publications, signalons : *Nos Petites Colonies*, par Fernand Hue et Georges Haurigot ; *Autour du Tonkin*, par Archibald Colquhoun ; *De France à Sumatra*, par Brau de Saint-Pol Lias ; *Voyage au Pays des Maronites*, par Me d'Aviau de Piolant ; *Les Pyrénées Françaises*, par Paul Perret ; *Le Prince et le Pauvre*, traduit de l'anglais, d'après Mark Twain, par Paul Largillière ; *Pillone*, par Guillaume Bergsoé ; *Les Récits Créoles* de Charles Baissac. Ces *Récits Créoles* méritent une mention spéciale ; l'auteur nous y parle de notre vieille Ile de France, aujourd'hui dissimulée sous le nom de l'île Maurice, et pourtant restée française par son esprit, ses mœurs, sa littérature ; il nous intéresse avec ses tempêtes, ses fièvres et ses naufrages, ses champs de cannes et ses forêts, ses bons nègres et ses planteurs, sans parler de ses types féminins. Dédaignant de relier ses épisodes par un roman de longue haleine, il les donne tels qu'il les a connus, sans longueurs inutiles. Sa manière d'écrire est singulièrement concise, fine, pleine de délicats sous-entendus. Aussi va-t-on jusqu'à la fin de ces 24 petites nouvelles, où la quantité ne nuit pas à la qualité. L'*humour* circule dans l'œuvre entière (j'en atteste le Naufrage de deux hommes et d'un coq) ; elle égaie ces croquis originaux où vous ne rencontrerez ni un voleur, ni un policier. Par exemple, vous y trouverez un coquin d'une espèce particulière, un fabricant de faux quinquina, puni par la mort de son propre enfant qu'il fait tuer sans le savoir avec des potions frelatées. Rassérénons-nous à la lecture de *Maguille*, de *Mademoiselle Aurore*, de ma *Cousine Emma*, du *Baromètre de mon oncle*, autant d'idylles terminées par autant de bons mariages. Sans le mariage, que deviendrait une colonie. Et gardons-nous d'oublier

deux légendes trop drôles pour n'être pas vraies : *Par le plus court* et *Tué par le Bon Rollin* ; trois contes d'enfant : *Le Voyage de Montagnette au Pays des Coqs*, *Monet Rouge*, et la *Poupée de Marie*, trois choses exquises de sentiment et de grâce naïve. Dieu sait pourtant si le genre est difficile.

***

Si nos romanciers ne satisfont pas toujours la critique, celle-ci trouve la plus large compensation du côté de nos historiens. Beaucoup d'œuvres vraiment fortes, originales, puisées aux sources inédites, ont vu le jour depuis peu, et pour aujourd'hui, je ne veux qu'en donner ici quelques-unes : Les de Witt, par M. Antonin Lefebvre-Pontalis, ancien député ; Une histoire de la Monarchie de Juillet, par M. Thineau Dangin, qui comprendra six volumes ; Un Bourgeois de Paris en 1793 par Edmond Biré ; la Vie de Monseigneur Dupanloup par l'abbé Lagrange ; la correspondance inédite de Mallet du Pan ; les Souvenirs de Gustave Claudin ; l'Allemagne par M. Rothan, l'ancien ministre plénipotentiaire qui publia ces années dernières des livres si révélateurs sur les préliminaires de la guerre de 1870.

Très-passionnant, le récit de l'abbé Lagrange sur notre grand évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Quelle prodigieuse activité ! Quelle âme de patriote ! Quel homme d'action. Député et évêque, il menait tous ses devoirs de front, sans en négliger un seul. Par ses discours, ses lettres, ses brochures, ses démarches infatigables, il conseillait, stimulait, traçait des programmes, jetait des cris d'appel et de ralliement. En même temps, à l'Académie française, il combattait avec son infatigable ardeur l'élection de Littré, il faisait un voyage à Rome, il en-

tretenait une immense correspondance, il publiait des mandements et des brochures sur les questions religieuses. Il s'occupait de son petit séminaire avec autant de sollicitude que de la Restauration où il voyait le salut de la France. Il confessait, il dirigeait de près et de loin, par des lettres qui étaient souvent de véritables traités, d'où il réglait tout, dans le plus minutieux détail, les âmes qui s'adressaient à lui.

M. l'abbé Lagrange nous raconte de curieux souvenirs de l'occupation de l'évêché par les Prussiens en 1870. Mgr Dupanloup avait publié une lettre pastorale qui les avait irrités, à cause d'une allusion à leur dureté envers la France, et d'une citation de Grégoire de Tours sur la délivrance d'Orléans, qui rappelait le souvenir d'Attila et des Huns. On envoya à l'évêque un capitaine qui vint lui parler en traînant son sabre et en se plaignant d'avoir attendu cinq minutes. Il répétait à tout propos, de manière à bien convaincre ses interlocuteurs : " Nous ne sommes pas des Huns, nous sommes des gens civilisés." D'ailleurs les Huns ne buvaient pas de champagne et ces vainqueurs *civilisés* en buvaient volontiers. Ils ne manquèrent pas d'en requérir à l'évêché et n'en voulurent pas croire la réponse de leur *hôte*, qu'il n'était jamais entré une bouteille de champagne dans ses caves. En gens pratiques et pénétrés d'une sage défiance, ils demandèrent à s'en assurer et remontèrent stupéfaits : " Qu'un évêque si célèbre en Allemagne n'eut pas de champagne chez lui."

Mgr Dupanloup avait le zèle et les ardeurs d'un apôtre. L'amour des âmes fut sa grande passion avec l'amour de la France. Notons encore l'amour de la nature et de l'enfance. M. l'abbé Lagrange nous en conte des traits charmants. Quel tableau de genre pour un peintre que celui de ce vieil évêque à la tête blanche,

chargé d'ans, de mérites et de gloire, la tête penchée vers un blondin de cinq ans qu'il entourait de son bras, et qui venait s'établir à son bureau, ravageant ses notes, cassant ses crayons et fourrageant à travers ses bagues pastorales. "Laissez-le faire, c'est mon ami, disait doucement l'évêque quand on voulait mettre le holà."

Mgr Dupanloup avait l'esprit le plus aimable et n'était pas ennemi d'une douce malice. Un jour, parlant d'un républicain fort connu, qui était ministre de l'instruction publique et entretenait d'excellentes relations avec le clergé, il lui échappa de dire : "ce diable d'homme sera cardinal avant moi."

Avant de quitter l'histoire, rendons un dernier hommage à la mémoire de deux hommes qui lui ont dû leur illustration, M. Mignet et le comte d'Haussouville, tous deux membres de l'Académie française. Le dernier a donné un ouvrage en 9 volumes sur le *Premier empire et la Papauté*, qui est resté classique ; c'était le type du lettré de grande race, spirituel comme Voltaire, érudit et courtois, patriote ardent et libéral éclairé. Il était beau-frère du duc de Broglie. A son enterrement qui a eu lieu à Ste Clotilde la semaine dernière, on remarquait M. le comte de Paris qui, en sa qualité de chef de la maison de France, avait pris place au premier rang avant le cortége, puis la famille, et après celle-ci les autres princes d'Orléans dont M. d'Haussouville fut toute sa vie l'ami fidèle et le conseiller indépendant.

***

On vient de vendre à l'Hôtel Ducrot une série d'aquarelles du célèbre caricaturiste Gavarni. Concierges grincheux, masques avinés, Gobseck aux doigts crochus,

Thomas tireloque, tous les types de la bêtise humaine et du vice parisien, revivent dans ces esquisses lumineuses, et qui éclairent d'un jour si lumineux leur époque. Gavarni était un moraliste à sa manière, et il vous campait ses bonhommes de telle sorte qu'ils vous criaient en quelque sorte leurs pensées.

Voici la série des concierges ; une vieille portière, la trogne avinée, la main sur la hanche, armée de son balai, véritable sorcière échappée du sabbat. Gavarni écrit au-dessous : Les mauvais locataires, ça vient des concierges. Un locataire est ce qu'on le fait.

Il savait admirablement présenter le vagabond sans domicile, à la mine patibulaire, voleur de grands chemins ou assassin sur la route de Toulon. *Je cherche un bailleur de fonds*, telle est l'idée qui tourmente un gredin posté au coin d'un bois, avec une trique et prêt à faire un mauvais coup. *Considérations sur l'abus des gendarmeries*, met-il au bas d'un groupe de ces philosophes du pavé et du ruisseau.

Les ivrognes sont encore plus gais avec leur tenue débraillée ; ils inspirent à Gavarni cette boutade humoristique : *c'était pour se donner des forces.* En voici un autre qui, assis à une table de cabaret, fait risette à une bouteille et pense tout haut : *Les semaines que le dimanche tombe un lundi, les femmes marronnent.*

C'est en un mot l'histoire populaire et joyeuse de la France qui se dessine, mais ne s'écrit pas ; la vente a admirablement réussi et les aquarelles ont été couvertes d'or. Chose étrange, ce que Gavarni aimait surtout, c'était les mathématiques ; la *musique des nombres*, comme il les avait baptisés. Il avait, nous dit M. Paul Eudel, la passion du calcul intégral comme Ingersalle du vio-

lon. Sa seule ambition était de trouver un théorème qui l'immortalisât : le théorème Gavarni. Il se livrait à la recherche incessante de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel et de la direction des ballons.

***

Parmi les nombreuses expositions qui sévissent en ce moment à Paris, exposition du Palais de l'Industrie, exposition des artistes refusés, exposition de la race canine aux Tuileries, etc... il faut s'arrêter un peu à l'exposition des œuvres de notre grand peintre Meissonier. Quelqu'un me disait ces jours-ci qu'avec les lycées laïques de jeunes filles, on aurait bientôt plus d'instituteurs que d'élèves, je crois un peu qu'il y aura plus de peintres que d'amateurs et qu'on en viendra à nous payer pour aller regarder leurs œuvres. Il y a de quoi avoir une indigestion, de quoi avoir des nausées. Je fais une exception pour Meissonier : 190 toiles, presque toutes d'une rare perfection, le dessus du panier de l'œuvre de cet artiste si consciencieux. C'est un régal exquis, qui peut s'absorber en une heure, sans fatigue pour les yeux, sans torticolis, comme à ce Palais de l'Industrie, où on finit par attraper de véritables névralgies.

Un ami de Meissonier m'a donné de curieux détails sur cet artiste, qui est fantasque comme une belette et capricieux comme une jolie femme. Dernièrement il rencontre M. Alexandre Dumas qui va droit à lui et lui tend la main. Meissonier répond à peine, prend un air gêné, contraint, et s'éloigne après une minute de conversation. Dumas s'en va très étonné de cet accueil. A peine rentré chez lui, il entend carillonner à la porte, voit Meissonnier qui se jette dans ses bras et lui fait mille excuses : " Ah, cher ami, je vous demande pardon,

j'étais distrait, je voyageais dans le pays des songes et je me suis conduit comme un malotru à votre égard." Meissonier jette l'argent par les fenêtres, il dépense chaque année trois, quatre cent mille francs, et vous viendriez lui offrir la pierre philosophale qu'il ne serait nullement embarrassé : un matin, par exemple, il regarde de travers le château qu'il a près de Paris et qui est tout simplement une merveille. Un détail lui a déplu. Pan, voilà le château à bas, et recommencé. Il a la manie du cheval, se croit un sportsman émérite, et n'entend pas la plaisanterie là-dessus, pas plus que sur sa petite taille : c'est un caractère altier, dominateur, un peu semblable à celui de ce Napoléon 1er qu'il a peint si souvent ; cœur généreux, âme superbe, enivrée d'infini. Il a des toquades étranges, ainsi un jour la fantaisie lui a pris d'être nommé sénateur, tout simplement parce que Victor Hugo l'était. Heureusement ce caprice lui a passé comme il lui était venu.

On sait qu'il n'a jamais peint que d'infiniments petits tableaux dont la plupart mesurent moins d'un pied carré ; aussi, malgré son talent extraordinaire, beaucoup trouvent que cela ne vaut pas les grandes toiles qui exigent plus de souffle, plus de largeur, plus de coup d'aile ; beaucoup estiment qu'entre les uns et les autres, il y a la même différence qu'entre un Benvenuto Cellini et un Michel-Ange, un sonnet et les poëmes du Dante, une comédie en un acte et une tragédie de Shakspeare. On a même dit très-injustement qu'il n'était qu'un peintre de tabatières. Mais cette peinture au microscope, s'élargit, s'épanouit, devient en quelque sorte de la peinture au télescope en passant par l'âme du dilettanti ; et puis Meissonier a remis en honneur la maxime d'Ingres que le dessin c'est l'honneur et la probité. Voulez-vous savoir à quel point il pousse le fanatisme de l'exactitude. Apprenez ce qu'il fit quand il voulut

peindre son 1814. Il fit passer la charrue dans les allées de son parc de Poissy ; puis quand le sol fut bien défoncé, on y jeta du plâtre pour figurer la neige. Le cadre ainsi préparé, il s'installa dans un tombereau que l'on conduisait au pas d'un cheval aux allures tranquilles. Derrière le tombereau cheminait, réglant sur lui son allure, le cheval blanc qui devait être dans le tableau la monture de l'empereur. A chaque pas dans ce sol défoncé, le cheval marquait son allure devant le peintre qui, le crayon en main, prenait, pour ainsi dire au vol, le croquis de ses mouvements. Cela fait penser à cette légende d'un artiste assassinant son modèle attaché à une croix, afin de mieux surprendre sur son visage, les affres de l'agonie du Christ expirant. Au moyen âge, Meissonier eût pu être ce peintre là.

DEUXIÈME LETTRE

2 juillet 1884.

SOMMAIRE.—M. Gustave Droz.—Tristesses et Sourires.—La fièvre verte. —Comment on tire parti de ses défauts.—Un procès littéraire.— L'affaire Dumas-Jacquet.—Diffamation ou caricature.—Plaidoyer de M. Demange.—Les successeurs d'Alexandre.—Un trait inédit de Meissonier.—La morte-saison théâtrale.—Une prochaine pièce de M. Pailleron.—Imbert de St-Amand.—Victor Tissot.

Voulez-vous refaire connaissance avec un charmant livre et un charmant auteur ? Je vous présente, sans plus de cérémonie, M Gustave Droz, avec son dernier volume, *Tristesses et Sourires*. Joli titre, n'est-ce pas, et qui déjà donne quelque idée de l'écrivain et de son

livre. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais le titre d'un livre me préoccupe toujours beaucoup ; quand je le vois s'étaler, pimpant et coquet, à la vitrine d'un libraire, faire de jolies mines aux passants, je lui trouve une certaine puissance de fascination. Qu'y a-t-il là-dedans ? Est-il dieu, marbre ou cuvette ? S'il est d'un inconnu, quel est cet inconnu ? Faut-il le considérer comme un gâcheur de mortier littéraire, comme un de ces individus qui feraient bien mieux d'auner du drap et d'élever des bœufs ? Ou bien va-t-il prendre son vol et s'imposer du premier coup à l'admiration de notre public parisien ? Si c'est un auteur connu, les points d'interrogation n'en vont pas moins leur train ; vaut-il ses ainés, ce livre ; est-il supérieur ou bien ce talent serait-il en décadence ? Se répète-t-il ou se renouvelle-t-il ? Et alors je me rappelle les émotions littéraires d'autrefois, les pages aimées, les expressions créées qui seules portent un écrivain à la postérité ; et je m'enfonce dans une douce rêverie, et petit à petit, le démon des dilettantis m'aidant, je me trouve, sans m'en douter, avoir acheté le volume. Déjà je le parcours du bout de l'œil, la couverture ne me suffit plus, je veux aller au fond. Trop souvent, hélas ! je ne rencontre que du minerai sans diamant, trop souvent je me dis qu'il aurait mieux valu s'en tenir à la couverture et laisser l'auteur bénéficier du prestige du mystère.

Jamais avec M. Gustave Droz, par exemple. Je voulais vous le présenter, et m'aperçois que la cérémonie est à peine ébauchée. Procédons par ordre et donnons dans le signalement.

Taille moyenne. Cheveux noirs, commençant à grisonner un peu et à diminuer aussi. Barbe très-fournie. Front très-large. Bouche fine. Des dents superbes.

Des yeux fins, doux, brillants et perçants ; les yeux

d'un délicat. Gustave Droz est entre deux âges, il habite Quai Voltaire, il va peu dans le monde, je le vois cependant assez souvent chez son ami M. Pailleron, l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* qui demeure à côté de lui. Signe particulier, je le crois légèrement atteint de la *fièvre verte*. Qu'est cela, direz-vous ? Nous appelons ainsi la maladie qui consiste à vouloir figurer parmi les *quarante immortels*, à entrer à l'Académie Française. Gustave Droz me fait l'effet de pratiquer des tranchées, de se rapprocher de la place ; il jalonne, il va, vient, et ses livres le mettent en passe d'avenir ; avec de tels boulets de canon, il finira bien par emporter cette fameuse citadelle littéraire ; savez-vous que presque tous ses ouvrages atteignent un nombre fabuleux d'éditions, et que son éditeur Victor Havard disait naguère : Droz, ça se vend comme un mauvais livre. Ecoutez un peu : *Autour d'une source*, 25 éditions ; *Babolain*, 29 éditions ; *Une femme gênante*, 24 ; *Les Etangs*, 20 ; *Le cahier bleu de Mademoiselle Cabot*, 34 ; *Entre nous*, 50 ; *Monsieur, Madame et Bébé*, 125 éditions. Et ce ne sont pas là des éditions pour rire, comme celles de certains entrepreneurs, qui commencent par mettre sur la couverture : 10e édition. Et chose plus rare, M. Gustave Droz ne publie que des livres de bonne compagnie, rien de naturaliste ; un tour distingué, une langue simple, l'art des nuances poussé au plus haut dégré. C'est le peintre de la vie intime ; psychologue et moraliste délicat, il n'emploie jamais les gros trucs mis à la mode, les souplesses de nos clowns littéraires ; il ne pose ni pour le pessimisme, ni pour le réalisme, il va vers le beau comme d'autres se dirigent vers le laid, et nous montre qu'on peut plaire sans ficelles, sans procédé malsain, sans jeter de la poudre aux yeux.

Tristesses et Sourires, ce sont les impressions d'une grand' mère qui, ayant vécu dans ce temps où il y avait

encore du regret, où on baisait la main aux femmes, où on ne tutoyait pas ses parents, où certain gentilhomme disait qu'il ferait le tour de l'Europe en berline sans toucher du dos le fond de la voiture, se trouve terriblement défrayée dans cette époque de *chic* et de pschult, de matérialisme et d'athéisme, de sans gêne et de laisser-aller démocratique. Elle juge et compare : avec quelle grâce et quelle pénétration ; vous allez le voir de suite, car si vous voulez bien, lecteur, nous ferons ensemble une petite excursion à travers ce livre.

D'abord, quelques lignes de la préface : " Alors que mon bien cher mari vivait encore, la soirée se terminait toujours par une petite causerie où nous rêvions ensemble dans la confiance et l'harmonie de notre vieille amitié. Ce doux bavardage du cœur, qui était comme le prélude de notre pièce du soir et souvent se confondait avec..... Heures bénies ! Comme nos âmes étaient proches ! Dieu a rappelé à lui le compagnon bien-aimé de ma vie. Je n'ai pas murmuré ; mais depuis, j'ai trouvé la solitude du soir bien douloureuse, car mon cœur aussi bien que mon esprit avaient pris l'habitude d'être heureux à cette heure-là."

Grand merci à deux petits enfants, qui chaque jour l'escortent jusqu'au bout du parc comme de petits gardes du corps. Pierre guide la course, et Louise écarte de temps en temps un petit caillou gros comme une noisette, qui, dans sa pensée, aurait pu la faire trébucher. La grand' mère sourit et la voilà qui se prend à philosopher : " Le petit enfant et le vieillard sont deux poètes enfermés dans leur impuissance : celui-ci ne peut plus, celui-là ne peut pas encore. Voilà, je crois, le lien secret qui les réunit l'un à l'autre. Ainsi que deux prisonniers, ils regardent la vie à travers les barreaux ; non par la même fenêtre assurément, mais ils se sentent

voisins et se touchent tout en se tournant le dos. Je me suis efforcé de transmettre à mes enfants et petits enfants le respect que j'avais moi-même pour le passé de ma famille, qui est aussi le leur et doublement, puisque mon mari a voulu qu'ils en portassent le nom. Mais sûrement ils ne garderont pas de moi le souvenir profond et religieux que m'a laissé ma grand' mère. Outre que nos mérites ne sont pas à la hauteur des siens, les mœurs et les idées ont terriblement changé depuis que je suis au monde. Le caractère sacerdotal de la paternité s'est effacé peu à peu, du consentement des deux parties, car tout se vote et se discute à l'heure qu'il est. On s'est habitué à penser que la tendresse suffisait à tout et l'on a considéré le culte de la famille comme un costume d'apparat inutile et gênant. Pour protester contre une hiérarchie dont on ne comprenait plus la grandeur sociale, on est tombé dans l'abandon des idées égalitaires et le laisser aller de la camaraderie ; un souffle d'indépendance et de familiarité a tenu la place du respect et des pieuses contraintes d'autrefois."

La baronne a deux voisins, son cousin d'Orquenay et le docteur Térou ; le premier, ancien diplomate ecclésiastique, fin comme l'ambre et bon comme le pain, prêtre et gentilhomme jusqu'au bout des ongles, le second brave homme, excellent praticien, mais faisant profession d'athéisme et croyant au *dieu molécule*. Elle cause beaucoup avec l'un et l'autre. Ecoutons un bout de conversation avec l'abbé.

"—La perfection humaine n'est pas d'être parfait, baronne, mais simplement de croire qu'on pourra mériter de l'être plus tard et ailleurs. Ce que nous appelons ici-bas vertu n'est que le reflet pâle et terni de la vérité de Dieu qui n'est pas de ce monde. Bien connaitre ses défauts, c'est être un homme extraordinaire, vouloir les supprimer c'est être un fou.

" —Mais que faut-il en faire, sans indiscrétion ?

" —Les redresser de son mieux et tâcher de s'en servir. Il y a une foule d'imperfections dont on peut tirer parti lorsqu'on a su leur trouver un manche et qu'on a le désir du bien. Mieux vaut, en somme, vivre avec quelques durillons au pied que d'avoir la jambe coupée..... d'autant plus qu'après l'amputation on souffre encore de ses durillons, à ce qu'assurent les vieux militaires. Il ne faut pas s'éplucher jusqu'au sang, se brosser jusqu'à la corde, et prendre pour des souillures les poils de son habit. Rêver uniquement l'exquis et le poursuivre avec acharnement, c'est fort bien, mais il y a mieux à faire.

" —Et quoi donc ?

" —Devenir passable tout simplement. Les imperfections ne sont pas un obstacle à bien vivre, il me semble même qu'un bon petit défaut dont on connait le fort et le faible, peut devenir un excellent conseiller ; si toutefois on est assez modeste pour écouter ses avertissements : " Ne saute pas ce fossé, tu y tomberais encore, et tout le monde se moquerait de toi." Voilà ce que murmure le défaut et ce qu'il est salutaire d'entendre.

" —En un mot, vous sauvez les gens par la crainte du ridicule ? Ce n'est pas le plus noble des mobiles, je vous le concède ; mais il ne faut pas trop regarder à la limpidité du remède qui vous soulage. Le bâton est tordu, qu'importe, s'il vous aide à marcher.

" —De sorte que si le diable en personne m'offrait son bras pour me conduire au paradis et me menait en effet jusqu'au seuil ?....

—Il ne fera pas cela, baronne, et vous irez sans lui,

mais s'il le faisait, il faudrait remercier ce vaurien ; une politesse en vaut une autre, comme on dit. Cela me rappelle une observation du baron me disant : " Mon cher voisin, j'ose croire qu'à un certain point de vue l'homme est un pot... un pot dont la vanité est l'anse. Et je m'imagine que si Dieu a mis cette anse en évidence, c'est pour indiquer clairement par où il faut prendre le pot pour le retirer du feu, ou le sauver de quelque accident." Je suis obligé de convenir qu'il y a beaucoup de vrai dans ces paroles. J'ai souvent usé pour les autres... et pour moi-même de cette anse précieuse ; l'un de ses grands mérites est de ne jamais rester dans la main."

Quant à son parpaillot de docteur, il faut voir comme la baronne le rabroue et lui rive ses clous. Elle, si douce, si aimable, elle s'indigne, elle en vient à l'éloquence et jamais peut-être on ne vit meilleurs sermons en style familier. " Vous ne voulez plus de culte, de religion, et vous passez votre vie à dire la messe devant des principes plus incompréhensibles cent fois que les dogmes les plus mystérieux. Vous adorez les vessies, vous sanctifiez les lanternes, vous encensez les girouettes, vous... tout vous est bon pour pontifier. O Térou ! comme votre athéisme me rend religieuse ; comme j'aime Dieu depuis que vous le niez ; comme je deviens croyante en face de votre incrédulité sacerdotale. Après avoir démoli nos temples, vous entendez qu'on respecte vos boutiques ! Jour de ma vie, mais définissez au moins les mots de votre enseigne !... Mais que fait-elle donc votre science ? Elle met des étiquettes sur les mystères, elle catalogue ses ignorances, elle saute pardessus les abîmes et crie bien haut qu'elle les a compris..."

Que de fines réflexions sur toutes choses et quelques

autres encore ! sur les femmes et le mariage, sur Paris et la province, le temps présent et le temps passé ! Quelle jolie âme que celle de la baronne et comme il faut remercier Gustave Droz de l'avoir découverte ! Pendant ces quatre cents pages, pas une défaillance, pas un mot de trop, mais partout une proportion exquise, un ton et une mesure parfaits. Je dois bien des heures charmantes à Gustave Droz, mais jamais peut-être je n'ai eu avec lui de plaisir plus vif qu'en lisant ses Tristesses et Sourires.

***

Dans nos salons littéraires, on parle beaucoup du procès Dumas-Jacquet. M. Alexandre Dumas ayant acheté à un peintre de second ordre certain tableau pour la somme bien respectable de 18,000 francs, en vint à se dégoûter de l'œuvre et s'en défit. M. Jacquet se crut offensé dans sa dignité d'artiste, car il comptait que son tableau figurerait dans la collection de M. Dumas, et, pour se venger, il imagina de peindre et d'exposer M. Dumas en l'affublant d'un costume oriental, avec cette suscription : *Un marchand juif de Bagdad.* M. Alexandre Dumas venait justement de faire représenter à la Comédie Française *La Princesse de Bagdad* qui, entre parenthèses, avait assez médiocrement réussi. Son gendre, M. Lippman, prit fait et cause pour lui, et, d'un coup de canne, creva la toile où son beau-père était caricaturé. De là, naturellement, l'affaire fit grand bruit, on parla d'un duel, M. Alexandre Dumas finit par assigner M. Jacquet pour obtenir que le tableau en question fut détruit ou tout au moins qu'on ne permit plus de l'exposer en public. Il a eu gain de cause en partie ; mais il aurait peut-être mieux valu pour sa gloire qu'il se tint tranquille, car les échos du Palais de Justice ont

retenti des mordantes attaques de l'avocat de M. Jacquet, et la presse s'est empressée de les rapporter.

En effet, M. Demange a rappelé des précédents célèbres : " Horace Vernet n'a-t-il pas, dans sa *prise de la Smala*, dépeint sous les traits d'un juif qui s'enfuit avec une cassette certain financier parisien dont il avait eu fort à se plaindre ? Et Michel Ange n'a-t-il pas précipité dans l'Enfer de son *Jugement dernier*, à la chapelle Sixtine, certain cardinal qui avait essayé de lui nuire ? Ce cardinal s'étant plaint au pape Paul III, celui-ci lui répondit en souriant : " Je ne puis tirer personne de l'Enfer ; mon pouvoir s'arrête au Purgatoire." Un autre peintre, Hippolyte Flandrin, ayant achevé le portrait d'un particulier avare qui négligea de le payer, prit son pinceau, dessina des barreaux sur la toile et traça au-dessous ces simples mots : prison pour dettes... Est-ce le tableau qui est une diffamation ? Mais M. Jacquet a revêtu M. Dumas d'un caftan superbe. Est-ce le titre du tableau : *marchand juif*. Marchand ? Mais le Code de commerce définit le marchand : celui qui achète pour revendre. C'est justement ce qu'a fait M. Dumas. Juif, mais le mot n'est pas une injure et M. Dumas va se brouiller, s'il prétend le contraire, avec toute la colonie israëlite de Paris. Est-ce au crime de l'avoir caricaturé ? Ecoutez ce que disait Jules Janin : " La caricature mord à droite et à gauche ; elle égratigne sans doute, mais elle est si bonne fille qu'il faut la laisser passer." Il n'y a guère que Lamartine qui ait refusé de laisser caricaturer ses traits : " Ma figure, disait-il avec pompe, ma figure appartient à tout le monde, au soleil comme au ruisseau. Mais je ne puis permettre qu'on ridiculise la figure humaine, qui est un présent de Dieu ! " M. Dumas entend-il soulever cet argument si céleste... Il eût fait preuve d'esprit en ne se fâchant pas de la charge d'atelier de Jacquet, de la *scie* qu'il lui avait montée. Mlle

Gauge ne fit point de procès à Girodet qui l'avait dépeinte en Danaé recevant une pluie d'or, parce qu'elle avait oublié de le payer !

Ajoutons que l'avocat de M. Dumas, M. Cléry, a eu lui aussi, beaucoup d'esprit, et que son illustre client se donne parfois les apparences de défauts qu'il n'a pas, car il est vraiment bon, charitable, et fait beaucoup de bien autour de lui. Il publie en ce moment une grande édition annotée de ses œuvres et prépare une pièce pour la Comédie Française. Sa brouille avec Madame Aubernon de Herville, dont le salon littéraire rappelle les fameux salons du 18me siècle, a donné lieu à un bien joli mot. Madame Aubernon reçoit beaucoup de littérateurs, d'académiciens, et on prétend que quelques-uns, jaloux du grand nom de cet auteur, n'ont pas vu avec peine son départ de ce salon. Un homme d'esprit en faisait l'observation et ajoutait finement : " Ce sont les successeurs d'Alexandre."

***

Voulez-vous une anecdote inédite sur Meissonier ? Je l'ai entendue raconter avant-hier chez M. Pailleron, et je vous la sers tout chaud, tout bouillant.

Alexandre Dumas, déjà nommé, va un jour visiter l'atelier de son ami Meissonier avec une dame colossalement riche, Madame de C... On admire beaucoup, comme de juste, et en se retirant, au moment de monter en voiture, Madame de C... dit à l'auteur de la Dame aux Camélias :

—Voulez-vous me rendre un service ?

—Bien volontiers.

—Eh bien, je vous demande de remonter et de demander à Meissonier s'il veut me vendre, séance tenante, trois de ses tableaux (tel et tel) pour trois cent mille francs ?

M. Dumas monte et transmet la proposition à l'artiste.

—Impossible, cher ami, ces trois tableaux, je les destine au Louvre après ma mort.

M. Dumas raconte la réponse.

—Qu'à cela ne tienne, reprend Madame de C..., j'achète les trois tableaux et m'engage à les léguer au Louvre.

Nouvelle ascension.

—Cette fois, dit M. Dumas, tout est arrangé et je vous apporte les trois cent mille francs.

—Non, replique Meissonier, ce ne serait plus moi qui les donnerais, je les garde.

Que dites-vous de ce trait-là ? Voilà du désintéressement, ou je ne m'y connais pas.

***

La morte saison théâtrale a commencé, et je ne vois pas grand'chose qui mérite de vous être signalé ; à l'Opéra, au Théâtre français, à l'Opéra comique, on vit sur les anciennes pièces. Les auteurs sont en travail, et

mon illustre ami, M. Pailleron, termine la sienne pour la Comédie française : elle aura, me disait-il, trois actes, comme personnages un homme et cinq femmes ; pièce de sentiment à la fois et de caractère. Il l'a remise vingt fois sur le chantier ; car noblesse et succès obligent, et après *le monde où l'on s'ennuie*, il faut réussir Et non-seulement il faut faire bien, ajoutait-il, mais encore il faut faire différent, afin que la critique ne vienne pas dire qu'on se recommence. Au reste, j'aurai bientôt l'occasion de vous portraiturer M. Pailleron et d'analyser son œuvre ; je ne veux pas aujourd'hui déflorer mon sujet.

***

J'aurais encore bien des ouvrages à vous recommander, mais l'espace me manque, et voici aussi la morte-saison de production littéraire qui s'avance et me permettra de me mettre en règle. Cependant dès aujourd'hui je veux dire un mot de deux bons livres qui viennent de paraître chez l'éditeur Dentu : *La cour de l'impératrice Joséphine, par Imbert de St-Amand*, et la *Police secrète prussienne, par Victor Tissot.*

M. Imbert de St. Amand s'est constitué l'historiographe ému et éloquent des femmes, des reines du 17ème et 18ème siècle. Voici les titres de quelques-uns de ses livres : La cour de Louis XIV ; la cour de Louis XV ; les beaux jours de Marie Antoinette ; le château des Tuileries ; Marie Antoinette et l'Agonie de la Royauté ; la jeunesse de l'Impératrice Joséphine ; la citoyenne Bonaparte. Cette fois il nous montre la cour de la citoyenne Bonaparte devenue impératrice. Dans cette succession de tableaux très vivants, nous voyons passer la figure vénérable du pape Pie VII, qui habita

un instant les Tuileries : " Un jour, dit l'auteur, comme il avait autour de lui une foule émue et prosternée, il aperçut un homme dont le visage chagrin portait encore la trace des passions anti-religieuses, et qui se détournait comme pour se soustraire à la bénédiction apostolique. Alors le Saint-Père s'approchant de cet homme, lui dit avec douceur : " Ne fuyez pas, monsieur, la bénédiction d'un vieillard n'a jamais fait de mal à personne." Ce mot touchant qui circula dans tout Paris, y produisit la meilleure impression... Dans les établissements publics que le pape honora de sa présence, il fut reçu en souverain. On vit l'athée Lalande lui-même toucher aux pieds du pontife et baiser sa mule...Cependant Pie VII n'était que médiocrement satisfait de son voyage. On ne lui avait pas ménagé les hommages, mais, au point de vue politique, on ne lui avait fait aucune concession sérieuse.... Celui qui devait être le prisonnier de Fontainebleau s'en allait triste pour le présent, inquiet pour l'avenir, et se demandait si son hôte ne dirait point comme Voltaire : " Il est très bien de baiser les pieds des papes, mais pourvu qu'on leur lie les mains."

M. Victor Tissot qui connait l'Allemagne comme un curé connait son bréviaire, a pris pour devise de son nouveau livre ce mot de Frédéric II, qui résume si bien la politique secrète de la royauté prussienne : " Soubise a cent cuisiniers et un espion ; moi j'ai un cuisinier et cent espions." C'est un axiome reconnu en Allemagne que tout prussien en voyage doit rapporter au pouvoir ce qu'il a vu, et on sait avec quelle habileté M. de Bismark se sert du *fonds des reptiles !* Connaissez-vous bien l'opinion publique, lui demandait un de ses partisans. Si je la connais, repartit le chancelier de fer, mais c'est moi qui la fais ! Ah certes, oui, les espions en Allemagne sont nombreux comme les grains de sable du bord de la mer, tout allemand est en quelque sorte l'es-

pion d'un autre allemand, et la police secrète est là-bas le grand, ou du moins un des principaux instruments de règle. Une police organisée comme une armée, raide, dure, formaliste, mais intelligente, active et toujours en éveil ! Les révolutions, disait Saint-Just, ne se font pas avec de l'eau de case, et de même il faut ajouter que la politique est un peu comme la cuisine, il n'en faut pas voir les apprêts. Si cependant vous voulez voir les apprêts de la cuisine prussienne et bismarkienne, goûter les sauces, apprécier les plats, lisez Victor Tissot. Vous y trouverez toutes les recettes, sous une forme très anecdotique, variée et parfaitement instructive.

VICTOR DU BLED.

L'AMIANTE C'EST LE MILLION

[EXTRAIT]

Vous avez vu qu'en France, les savants, les journalistes, les autorités municipales et politiques concourent avec l'industrie pour mettre en lumière par l'étude et des expériences répétées, notre chrysotile canadienne. Voici que l'armée et la marine veulent en faire de la charpie pour l'usage des hôpitaux et le pansement des blessés sur le champ de bataille. C'est une idée d'économie tout à fait plausible. L'amiante en bourre réunit toutes les qualités de la meilleure charpie, et de plus elle est impérissable. Elle peut servir dix, vingt, cent fois et toujours, en la purifiant au feu.

Un de mes amis, M. Edouard Fréchette, m'a raconté qu'étant un jour avec un parti d'arpenteurs occupé à relever la ligne provinciale, entre les deux provinces de Québec et d'Ontario, le feu prit de nuit à leur tente et la consuma entièrement avec une partie de leurs chaussettes et de leurs hardes. Et c'était au cœur de l'hiver, et le parti était campé sur les bords du lac Témiscamingue, à plus de deux cents milles des derniers établissements. Inutile de vous parler des souffrances qu'ils eurent à endurer avant d'arriver aux habitations. Ils ont failli tous périr d'épuisement et de froid. Et ces accidents se répètent plus souvent qu'on ne le pense. Ils seraient évités, on en serait doublement à l'abri, si on avait des tentes tissées d'amiante au lieu de chanvre ou de coton. Les chasseurs pourraient en profiter aussi

bien que les arpenteurs. Essayons-en, perfectionnons le tissu d'amiante, et les armées elles-mêmes finiront par l'adopter dans la confection de leurs tentes. Qui sait si, un jour ou l'autre, on n'en fera pas des voiles de navires ?

Les cordons des appareils de sauvetage au cas d'incendie, les câbles dont les pompiers ou les sapeurs font usage devraient tous être en filin d'amiante. Le simple bon sens l'impose.

—Au feu ! au feu ! à ce cri, nos pompiers obéissent comme s'ils étaient mus par des ressorts. Ils sont tous des hommes d'élite, rivalisant de valeur entre eux. Leurs pompes sont parfaitement entretenues et leur promptitude au service est aussi admirable que leur courage porté jusqu'à l'imprudence, dans la lutte humanitaire contre le terrible élément.

Ce n'est pas le lieu de faire la peinture d'un incendie. Ces tableaux là se produisent trop souvent dans leur effrayante réalité pour qu'on se permette de les retracer d'imagination, dans le but de faire valoir un coup de plume ou de crayon.

Mais, par exemple, je me suis demandé plus d'une fois en voyant de généreux pompiers tomber victimes de leur courage, poussé jusqu'au dévouement, les uns brûlés à mort, d'autres défigurés ou infirmes pour la vie, si des habits tissés d'amiante, à trame serrée, doublés en flocons pressés du même minéral, avec du jour entre l'étoffe et la doublure permettant à l'air d'y circuler, ne les protégeraient pas contre le feu, de manière à leur permettre de pénétrer au cœur même des brasiers les plus ardents ? Il va sans dire que gants, chaussures et casques seraient de même matière, à l'avenant. Aux

trous des yeux, le mica remplacerait les verres. L'air serait servi au moyen d'une pompe absolument semblable à celle des plongeurs, communiquant au heaume, par un tube à garniture d'amiante. L'invention en vaut la peine, et je ne doute pas que tentée en divers endroits elle finira par réussir. Alors, nous aurons les travailleurs du feu, de vraies salamandres, comme nous avons les travailleurs de la mer—les plongeurs, de vrais batraciens, dans leur scaphandre.

Un incendie de ville combattu par les pompes représente la lutte d'un serpent contre un lion. Quoi de plus semblable à un serpent, que la hausse déroulant ses anneaux dans les rues et dardant sa tête au cœur même du brasier ? Le lion *Incendie* à crinière de flammes, se tord, rugit et recule devant ce terrible adversaire. Mais désormais, avec sa carapace incombustible, son casque aux yeux flamboyants, à forme fantastique, le pompier figurerait le dragon de la fable sur cette scène terrifiante. Serpent et dragon s'aidant étoufferaient promptement le lion, lui arracheraient nombre de victimes et sauveraient des valeurs incalculables.

Par les expériences faites récemment à Paris, au grand soleil de la publicité, je vois qu'on a voulu éprouver la force de résistance de la peinture et du papier d'amiante, à l'action du feu. L'épreuve a réussi à l'admiration des spectateurs arrivés incrédules et sortis enthousiastes. On ne parait pas y avoir essayé de tissus. Il s'en fabrique pourtant en Europe, avec de véritable amiante ! On aura probablement craint de les exposer à la rivalité de la chrysotile du *canadian rock*, qui nous permet de compter que les tisserands français ne tarderont pas à en produire d'admirables articles d'utilité et de fantaisie. Il suffit pour cela, que des capitalistes viennent constater ici, *de visù*, que nous pouvons leur fournir la matière

première en quantité inépuisable. Je leur tends les deux mains, je les appelle de ma plus douce voix : qu'ils nous arrivent aux premiers jours du printemps et je me fais fort de les renvoyer édifiés et convaincus.

Bientôt vous verrez que M. le Dr Reed a raison, lorsqu'il prétend, que "*la chrysotile peut remplacer avantageusement le coton, le chanvre, le lin, la laine et la soie.*"

Oh ! par exemple ! nous aurons une révolution com-
[illegible] effrayante, le jour où l'amiante arrivera à dé-
[illegible] la *Reine Soie,* en même temps
des ouvriers *Chanvre* et *Lin* et
les mains de la vieille bour-

Le raisonnement de la position est des plus simples, le voici !

Dans le monde civilisé d'Europe et d'Amérique, parmi les populations sémétiques mêmes de l'Asie, le vêtement est au moins de convenance lorsqu'il n'est pas de nécessité absolue. Dans les climats rigoureux, le vêtement se double de l'habillement. A trente et quelques degrés de froid, on a besoin de s'envelopper dans une peau d'ours ou de buffalo. Force est de renoncer à la mode de la feuille de vigne. Si les enfants de la mère Eve sont si frileux, c'est que, paraît-il, sa faute a jeté du froid entre le ciel et eux.

Dans nos régions septentrionales, entre les 45 et 60me parallèles, il nous faut nous vêtir et nous habiller, tout comme il nous faut manger pour vivre. C'est de rigueur ?

Il est vrai que les Esquimaux, nos compatriotes sans le savoir et les plus avancés..... vers le pôle Arctique,

ne sont pas particuliers sur leur linge : mais quand ils iront voter, dans les villages, les villes, les comtés,—que le génie du colonel Rhodes fera surgir de leur territoire, il leur faudra se vêtir au moins d'une chemise,—pour avoir le droit de marcher ensuite en électeurs consciencieux, les mains dans leurs poches.

Il est également vrai, que les Sioux, les Pawnies, les Cris, les Pieds-Noirs et autres *ejusdem farinæ de blé de sarrazin*, se couvrent de peaux de bêtes plutôt que de cotonnades. Encore, affectionnent-ils la chemise et le surtout de calicot :—que les *Indiennes* savent particulièrement faire valoir, puisqu'elles lui ont donné leur nom : —mais ces citoyens forcés, ces électeurs de l'avenir sont en dehors de notre cercle.

La ceinture du globe terrestre—par mesure de cinquante et jusqu'à soixante degrés de chaque côté de l'Equateur—en admettant des franges, est tissée de coton, de lin et de chanvre. Je veux dire par là que sous ces latitudes on se vêt et généralement on s'habille aussi.

Dans le monde civilisé auquel nous nous vantons d'appartenir, à l'ombre immense de la croix, l'homme peut se passer d'or, d'argent, de richesses, de palais, de tout ce qui fait le luxe matériel, il peut aussi se passer de beaux arts, de théâtre, de littérature, d'éloquence, de science, de toute cette farce qu'on appelle la gloire, perpétuée par les historien, des conteurs souvent ennuyeux ou menteurs ; mais il ne saurait se passer de foi d'abord, ensuite du bon sens qui découle de la foi, après, de pain pour se nourrir et enfin d'une chemise pour se couvrir et d'un habit pour la décence.

C'est entendu et compris du premier mot, sans qu'il

soit besoin d'agrémenter une vérité de diamant, du strass de la rhétorique !

Or, le prix de revient de la chrysotile du Canada, est au plus de cinq sous à la livre. Avec l'emploi d'extracteurs perfectionnés, ce prix diminuera au lieu d'augmenter. La concurrence seule pourra le faire hausser, et cela prendra des années.

A ce compte, les producteurs du minéral brut réalisent des profits de cent pour cent en le vendant à dix sous la livre.

Pour broyer le minéral, le réduire en ouate propre à la filature, disons un sou par livre.

Pour fabriquer une étoffe, convenable à l'habillement du peuple, ajoutons neuf sous, une exagération ! Car une livre devra courir un mètre au moins sur le métier

Au prix de revient, prix fixé avec marge ; le mètre du drap d'amiante coûte un franc—ou vingt sous. Il vous faut cinq mètres pour vous habiller, soit cinq francs, au prix de revient.

Accordons aux manufacturiers et aux commerçants, deux cents pour cent, pour frais de transport, emmagasinage, relations, retards, accidents, pertes, etc., ce doit être raisonablement assez, n'est-ce pas ?

Avec cela, votre habillement ne vous coûte encore que $3.00

En consentant à $5.00 de fournitures pour doublures, boutons, boutonnières, coupe et façon, je dépasse encore la note n'est-ce pas ?

Cependant, vous voilà habillé convenablement et

solidement, des pieds à la tête, pour la somme de huit dollars !

Ajoutez, si cela vous convient, une chemise et six faux cols—valeur cinq francs ! deux paires de chaussettes—encore cinq francs.

Etes-vous assez beau comme cela ? Avec dix piastres ou cinquante francs, vous voilà vêtu chic, à plaire aux plus belles du canton, à séduire la Rosière, et surtout à braver l'air, la pluie, le soleil et les immondices. Que d'accidents dûs au sordide, qui disparaitront au feu ! Soit végétales, comme le coton, le lin, le chanvre, soit animales, comme le crin, le poil, la laine ou la soie, les matières textiles nécessitent des frais d'installation et de culture considérables, une habitation, une propriété agricole, une plantation, de l'élevage et des soins constants ; en un mot une manutention coûteuse pour la production seule jusqu'aux portes de la fabrique.

Avec cela, que d'ennemis à redouter ! Que de maladies s'attaquent aux moutons, nos fournisseurs de laine ! aux vers à soie dans les magnaneries ! Que d'accidents atmosphériques causent la ruine des plantations de coton, des champs de lin et de chanvre ! Une fois récoltés, engrangés, ils sont encore exposés aux fureurs de l'air et de ses tourmentes, de l'eau et du feu : ah oui ! du feu surtout, qui non content de ronger le cœur de la terre, lui imprime trop souvent des morsures effrayantes, au sein ou à la face, que nous suffisons à peine à guérir de nos larmes.

En somme, je ne crois pas encourir une action en dommage, si je déclare que les éléments qui constituent notre globe font mauvais ménage, sont presque constamment en guerre entre eux. L'*air* attise le *feu*, que

l'*eau* essaie d'éteindre, pendant que *la terre* inoffensive subit péniblement les conséquences de leur rage.

Villes, villages, palais, richesse issues du talent, de l'industrie, du commerce, du travail, de l'économie, du cœur, de l'amour, de l'avarice même, moissons, forêts, fruits, fleurs, tout y passe. Sur ces ruines, il reste l'homme, le Roi de la Terre, cherchant un débris, un tesson quelconque, pour y laisser couler ses pleurs, le prix des pots cassés.

—Aujourd'hui, le Feu règne en despote, en tyran. Il est impitoyable! C'est lui qui vient de bouleverser un monde dans l'archipel Océanique, et qui a pris un morceau de l'Océan même, pour en faire un linceul à cent milles hommes ; c'est lui qui a renversé Ischia. Il fumait son cigare par le Vésuve. Le sybarite, fatigué sur sa couche, a changé de position et d'un coup d'épaule a renversé une ville. A côté de lui, Gulliver, au milieu des Lilliputiens, n'est plus qu'un enfant.

—Mais laissez faire! Ce monstre a trouvé une maîtresse et vous savez ou vous apprendrez que l'amour est le tempéramment spécifique de la violence.

Il est dans les montagnes de Thetford et de Colraine, une petite fée qui cache son soulier dans les cendres des pins et des chênes. Ce soulier nous parait bien petit aujourd'hui, mais lorsque Cendrillon Amianto le montrera au tyran, vous verrez que Sa Majesté le Feu trouvera chaussure à son pied.

Jeune et joli garçon, vous êtes toiletté d'amiante, des pieds à la tête, sans même laisser un carreau libre à la place du cœur. Les savants reconnaissent que l'amiante résiste à tous les feux, sauf à celui de l'amour. Peine inutile alors que de gâter un habit pour livrer une

tranchée ouverte sur une citadelle déjà rendue, ou à la veille de se rendre. Car, on a beau dire, il n'est pas de batterie plus irrésistible, quand on a vingt, trente, quarante, peut-être même cinquante ans, que deux beaux yeux chargés d'amour, ayant l'esprit pour canonnier. Il n'y a pas d'amiante qui tienne contre cela.

Nous ne sommes pas tous des muscadins, Dieu merci ! et la plupart de nos femmes ou de nos mères de famille savent couper un habit et travailler de l'aiguille. L'habit sera peut-être moins *fashionable*, mais en revanche il n'en sera que plus résistable, et de plus, il s'en émanera un parfun d'affection qui fait du bien au cœur. Cet habit là ne coûtera, bien sûr, pas plus de cinq piastres et il vaudra mieux que celui de dix. Tous deux résisteront également au feu de l'allumette, de la pipe, comme au feu du tonnerre.

L'habit d'amiante, c'est déjà quelque chose sans doute, mais songez donc à l'application de ce minéral comme peinture incombustible aux murs et aux toitures de nos maisons, aux boiseries intérieures, aux planchers et aux plafonds ! Décidément, il n'y aura plus que cette peinture là ! Les assurances contre le feu en frémissent jusque dans moëlle de leurs os.

Et les rideaux et les tapis, et les couvertures de meubles, et la lingerie donc ! Vous voyez cela d'ici !

La lingerie ! fait énorme pour les séminaires, les couvents, les collèges, les hôpitaux, les palais, les hôtels, fait immense pour toutes les familles !

Nappes, serviettes, essuie-mains, draps de lit, couvre-pieds, broguets d'enfant, jupons, cotillons, robes, chemises mêmes, tout est en amiante !

Et plus de laveuses maussades, au nez fin, plus de buanderies, plus de Chinois ! On lave son linge sale en famille, en causant gaiement, autour du *feu* qui fait la besogne de *l'eau*. Le tyran n'est plus qu'un esclave.

Quant aux tissus fins, aux soieries, à la passementerie, ce n'est pas notre affaire. Objets de fantaisie ou de luxe, les fabricants sauront toujours les faire payer un haut prix, à la vanité, ou si l'aimez mieux, à la bêtise humaine. Je ne m'en plaindrai pas, parce que sans le savoir, ils serviront d'annonce *au Million de l'Amiante*.

A. N. MONTPETIT.

LA LOUISIANAISE

Je sais une rive sereine
Qui, sur un frais lit de roseaux,
S'endort au chant de la sirène
Et s'éveille au chant des oiseaux.
Pays de douce nonchalance,
Où toujours le hamac balance
A l'ombre des verts bananiers,
  Son heureuse indolence
  Aux souffles printaniers !

Je sais une ville rieuse,
Aux enivrements infinis,
Qui, fantasque et mystérieuse,
Règne sur ces climats bénis ;
Ville où l'orange et la grenade
Parfument chaque promenade ;
Où tous les soirs, les amoureux
  Chantent la sérénade,
  Sous des balcons heureux.

Je sais une femme divine,
Au teint pâle, aux yeux andalous,
Si belle que chacun devine
Que les astres en soient jaloux :
C'est la brune Louisianaise
Dont la splendeur brille à son aise
Dans cet éternel messidor :
  Toile de Véronèse
  Dans un beau cadre d'or !

LOUIS FRÉCHETTE.

FLEURS FANÉES

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !

VICTOR HUGO.

Je passais.....Dans les charmilles,
L'œil au guet,
Un duo de jeunes filles
Gazouillait.

Blonde et rêveuse était l'une ;
Je crus voir
De l'autre la tresse brune
Et l'œil noir.

Deux anges,...quelle voix douce
Ils avaient !
Les pervenches dans la mousse
En rêvaient.

On causait bals et toilettes,
Et troublé
S'ouvrait l'œil des violettes
Dans le blé !

On jasait, c'était merveille ;
Et je vis
Des oiseaux prêter l'oreille,
Tout ravis.

Moi, caché sous le feuillage.
Dans le thym,
J'écoutais leur babillage
Argentin.

Et du vent l'aile mutine,
Souffle pur,
Egrenait leur voix lutine
Dans l'azur.

....

J'y revins... C'était l'automne.
Dans l'air froid
Vibrait le glas monotone
Du beffroi.

Des nuages aux flancs sombres
Et marbrés
Projetaient leurs grises ombres
Sur les prés.

Des sanglots montaient des vagues
En courroux,
Se mêlant aux plaintes vagues
Des bois roux.

Plus de fleurs, plus de charmilles,
Verts réseaux ;
Plus de fraîches jeunes filles ;
Plus d'oiseaux.

La grille était entr'ouverte...
Du jardin
L'avenue était déserte...
Plus d'éden !

Où donc étaient les doux anges
Dont la voix
Ici charmaient les mésanges
Autrefois ?

Hélas ! sur ces frêles roses,
Tout glacé,
Le vent des douleurs moroses
A passé...

Telle on voit la fleur fauchée
Se flétrir,
L'une un beau soir s'est penchée
Pour mourir.

L'autre a, sous la froide étreinte
Du malheur,
Perdu l'illusion sainte
De son cœur.

L'une dort au cimetière
Pour toujours ;
L'autre a mis dans la prière
Ses amours.

LOUIS FRÉCHETTE.

LETTRE DE PARIS

Une nouvelle entreprise de démolition. Silhouette du Père Naquet—Le Grand et le Petit divorce—Récits—Il faut naturaliser l'art et artialiser la nature—Une poignée de nouveaux livres—Deux chroniqueurs parisiens : Albert Wolf et Jules Claretie—Les Mémoires du comte Horace de Viel-castel—Roses de Noël par la marquise de Blocqueville. Fleurs et pensées.

Je ne sais plus quel évêque du dix-huitième siècle disait, avec ce sourire mélancolique de l'homme qui a vu beaucoup de ruines et traversé de terribles épreuves : "C'est une grande merveille que l'Eglise n'ait rien perdu cette année." Dans ce temps où les pioches sont plus occupées que la truelle, où les démolisseurs taillent une si rude besogne aux architectes, il devient impossible de citer une seule année où notre société n'ait pas vu tomber un de ses étais : tantôt une poutre et tantôt un mur, parfois une fenêtre et parfois quelque morceau de toiture. Ainsi, petit-à-petit, lentement mais sûrement, nos modernes iconoclastes font jouer la mine et la sape contre la forteresse qui nous abrite encore tant bien que mal. Ceux-ci préfèrent la ruse, et ceux-là vont en guerre, tambours en tête, mèche allumée ; d'autres préconisent la propagande scientifique, c'est-à-dire le pétrole et la dynamite ; quelques-uns emploient les moyens parlementaires, procèdent à coups de lois, d'ordonnances, si bien que nous avons, nous aussi, le droit de répéter le mot connu : la légalité nous tue. Tout leur vient en aide, le roman contemporain, la littérature naturaliste, pessimiste, nihiliste, le drame, la comédie, la caricature, la philosophie elle-même qui, sauf de rares exceptions, penche vers la libre-pensée et le matérialisme.

Hier, on proscrivait les congrégations et la magistrature ; aujourd'hui on nous impose le divorce, on ouvrira la porte du socialisme, et, après avoir porté tant de deuils, il ne nous restera plus qu'à porter le deuil de la patrie.

Oui, vous avez bien lu le divorce : il est voté à la grande joie des badauds, des femmes du monde déclassées, d'un certain nombre d'esprits faux et de personnages charmés de légaliser ainsi leur fautes et de jouer un nouveau tour à la bonne vieille morale de nos pères. Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ; dis-moi qui tu es, je te dirai ce que tu voteras. Prenons par exemple M. Naquet, le père Naquet, comme on l'appelle plaisamment, l'apôtre du divorce, le promoteur de cette nouvelle entreprise de démolition : un petit bonhomme haut comme une botte, bossu comme Quasimodo, au nez crochu, avec de beaux yeux, des cheveux longs et grisonnants, voilà pour le physique. Quant au moral, intelligent ou plutôt érudit, ex-professeur agrégé à la Faculté de Médecine et élevé dans la religion israëlite, utopiste et tenace, séparé de sa femme qui est une excellente chrétienne ; ultra libre-penseur et radical opportuniste. De l'esprit, point du tout ; aucune grâce, aucune élégance dans la conversation, nulle éloquence à la tribune ; mais pédant en *us* et en *um*, ennuyeux et imposant son ennui. Ceci n'a rien qui doit vous étonner, car le Français, ce peuple aimable, a l'horreur et le respect des raseurs, des pontifes de la cravate blanche, et il pousse si loin ce double sentiment qu'il aime mieux, pour en finir avec eux, leur donner de suite gain de cause. Quoiqu'il en soit, le P. Naquet est devenu l'idole de certains salons, et grâce aux journaux, il est célèbre : l'autre jour, à la Comédie-Française, où il se trouvait par hasard, écoutant les caprices de Marianne, de Musset, on le lorgnait énormément. Le choléra, de

Lesseps, Pasteur et lui, voilà les grands sujets de conversation en ce moment.

Admirez la filiation des idées, comme l'erreur appelle l'erreur, comme l'utopie engendre le chimère. Le père Naquet écrit en 1879 un livre balourd où il réclame l'abolition du mariage, de la famille et de l'héritage, ouvrant ainsi la voie aux gentlemen, qui, plus logiques que lui, mirent, deux ans plus tard, Paris à feu et à sang. Il comprend assez vite que le communisme n'est pas une carrière, et, jetant aux orties le froc socialiste, il passe avec armes et bagages dans le camp de Gambetta. Le voilà député et maintenant sénateur, ami du gouvernement, ce qui prouve, entre parenthèses, qu'un communard devenu sénateur peut ne pas être tout-à-fait un sénateur communard. Il est ambitieux, il veut qu'on parle de lui, et sait que le moyen le meilleur est d'enfourcher un dada, de découvrir un système. En 1876, il avise le divorce, auquel personne ne songeait, pioche le sujet, s'en empare ; le divorce devient sa chose, son tremplin, sa marotte, son idéal, il lui appartient de droit divin. On commence par se moquer de lui, mais de précieuses recrues lui arrivent ; les auteurs dramatiques, M. Dumas, M. Augier lui-même, d'autres encore, voient dans le divorce un filou à exploiter et se mettent à le prôner en cinq actes. Pas tous cependant, car sous ce titre : *Divorçons*, Sardou a fait un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté, de bon sens qui réduit à néant les bruyants et brillants paradoxes de ses illustres compères. Et que le père Naquet se défie : les alliances dramatiques ne sont pas très rares ; on n'a pas emboîté le pas derrière lui par amour du divorce et je ne serais guère étonné qu'on vint jouer des pièces des mêmes auteurs contre cette institution, pour démontrer qu'elle détruit la famille et sacrifie les enfants.

Petit à petit on prend au sérieux le père Naquet. Excès ! excès ! se dit-on, mais il pourrait y avoir du vrai ; il est entêté, donc il n'a pas tort ; manière de raisonner qui rappelle le dialogue des Saltimbanques : " Cette malle doit être à nous !—Elle est à nous.—Emportons-la." Après tout, puisque tant d'autres pays ont le divorce, pourquoi pas nous aussi ? Il y a des ménages si malheureux !—Les francs-maçons deviennent partisans du divorce, parce que l'Eglise le repousse. Cependant le projet échoue une première fois devant la chambre des députés ; mais l'apôtre ne se décourage pas, il conférencie encore, conférencie toujours. Enfin le Parlement le récompense et lui accorde un petit divorce, un divorce restreint, contrôlé, lequel ouvrira la porte au grand, au divorce révolutionnaire de 1792 à 1803, au divorce par consentement mutuel, (qu'on avait si spirituellement défini : le sacrement de l'adultère).

Ainsi les chambres ont suivi les inspirations d'un ancien communard qui a mis un peu d'eau dans son vin, ou plutôt dans son pétrole, et qui comprend le progrès à la façon des écrevisses. Vainement a-t-on répondu à messieurs les divorcés qu'il suffirait d'augmenter le nombre des cas de nullité de mariage, d'améliorer la situation de la femme séparée. Etendre le cercle des nullités, mais ce serait presque marcher sur les traces de l'Eglise qui en reconnait quatorze, mais ce serait respecter les consciences catholiques, qui s'offusquent si justement du divorce ! Et de cela messieurs les divorcistes ne veulent à aucun prix ; il faut reprendre les traditions révolutionnaires, ravaler insensiblement le mariage au rang d'un simple contrat, blesser la religion de la majorité. Ils envient à l'Amérique l'anecdote de cette dame qui présente à son troisième mari les deux premiers et fait un whist avec eux ; à la Russie, cette princesse qui s'écriait avec une conviction

comique : "des maris, tant qu'on voudra ! des adorateurs, jamais !" Ils oublient que la maladie du divorce ne fleurit que dans le pays de l'élégance oisive et de la névrose, qu'une femme vraiment catholique ne saurait profiter du divorce ; que le mariage est devenu le rachat de la faiblesse de la femme : que, ne pouvant se défendre par elle-même, elle se défend par le mariage indissoluble, et qu'enfin nous ne ressemblons guère aux autres peuples. D'ailleurs, ils auront beau faire : une femme divorcée et remariée sera toujours en France un objet de dédain, de mépris : il est vrai que les dames divorcistes auront la ressource de fonder des clubs, des associations où elles vivront loin des regards moqueurs et pourront à leur gré jeter leurs chapeaux par dessus les moulins et réaliser l'idéal du Père Naquet.

***

C'est un événement littéraire que l'apparition d'un nouveau poème de Mistral. L'illustre *félibre* ne se prodigue pas, et ce n'est pas lui qui justifiera le reproche souvent adressé aux poètes du Midi, d'être surtout des improvisateurs. Ce grand poète lyrique, qui écrit en provençal, dans cette belle langue d'or qu'il aime passionément, a l'inspiration, mais il a aussi tous les scrupules de l'art le plus exigeant, il a aussi toujours présent à l'esprit cette maxime du sage Montaigne : *il faut naturaliser l'art et artialiser la nature.*—Cette *Nerto* (Hachette, éditeur) qu'il nous offre aujourd'hui est tout-à-fait digne de ses ainées, Mireille et Calendau ; le sujet est emprunté à une légende du moyen-âge, celle des ruines des tours féodales de Château-Renard. L'époque est celle du séjour des papes à Avignon, et la figure historique de Benoit XIII domine tout le poème. Le sire de Château-Renard, moitié baron, moitié bandit, a vendu

il y a bientôt dix-sept ans, sa fille Nerto au diable, un jour qu'il avait tout perdu au jeu. Mais depuis, il n'a pas eu un instant de repos, sa conscience lui fait de la vie un supplice, et pour échapper à l'obsession du pacte infernal, il se jette dans les plus périlleuses aventures. Blessé mortellement, il révèle son horrible secret à Nerto, en ajoutant que l'heure fatale où Satan va réclamer sa proie approche. En même temps, il lui révèle l'existence d'un souterrain qui met son château en communication avec celui des papes, à Avignon, où Benoit XIII est assiégé par le maréchal de Boucicault. Qu'elle se hâte, qu'elle se hasarde dans ces ténèbres, elle sauvera le pape en lui faisant connaître ce passage secret, et pour prix de ce service, il la sauvera sans doute du démon. Nerto obéit, mais toute la puissance du Saint-Père ne peut rompre le pacte, et c'est elle seule qui, par la prière, en prenant le voile des religieuses, pourra vaincre Satan. Nerto se consacre à Dieu, mais elle a inspiré un violent amour à Rodrigue de Lune, le neveu de Benoit XIII, qui pénètre de force dans le cloître de Nerto et l'arrache à l'autel. Cependant la pieuse jeune fille convertit à son tour le pécheur et quand arrive l'heure de l'accomplissement du pacte infernal, c'est lui qui lutte contre Satan avec l'épée et la croix et le repousse. Je détache de ce beau poëme le portrait de Nerto, traduit du provençal :

Elle avait le minois
Le plus exquis de l'environ :
Et la corporation des jeunes gens
De la bourgade était déjà venue
En Farandole lui planter le Mai.
Mais aucun ne lui avait dit encore
Ce que signifient les fleurettes.
Seulement devers sa tourelle
Les galants d'alentour,
Des Segonnaux au Mont Ventour,
Souventes fois étaient au guet.

Chacun se tourne du côté du Soleil,
Et quand la Vierge est au levant
Tous les yeux se dirigent vers elle...

***

Succès oblige et voilà pourquoi M. Lorédan Larchey, qui a entrepris si heureusement une nouvelle collection historique sous le titre de *Mémoires patriotiques*, publie aujourd'hui, après le *Journal de marche d'un volontaire de* 1792 et les *Cahiers du capitaine Coignet*, une série de relations, les *Suites d'une capitulation*, qui nous offrent le tableau émouvant que subirent, soit sur l'aride ilot de Cabrera, soit sur les pontons anglais, les malheureux soldats livrés aux vengeances anglaises et espagnoles par la capitulation de Bayleu.

La mort de M. Charles Thurot n'avait fait qu'ajourner l'achèvement du grand ouvrage qu'il avait entrepris sur la *Prononciation Française* (Hachette). Le manuscrit était complet, et le deuxième volume nous le donne dans son intégralité ; il est consacré aux consonnes, aux voyelles nasalles, à l'accent. M. Charles Thurot a repris la tradition de Vaugelas et son livre est un trésor d'érudition et de perspicacité.

***

Comme Henri Heine, M. Albert Wolf qui nous donne aujourd'hui son premier volume des *Mémoires d'un Parisien* (librairie Victor Havard) est un Prussien libéré. Le cardinal du Perron aurait dit de lui : il a bien de l'esprit pour un Allemand, car il en aurait beaucoup même pour un Français, et dans ses *Voyages à travers le*

Monde, il emporte toujours un flacon d'essence boulevardière, de *parisine*, comme on a si bien nommé cet esprit pétillant, jaillissant, imprévu et quintessencié qui nait, croit, se développe et s'effine entre le Boulevard Montmartre et la Madeleine. On y passe des sous-sols ténébreux de Londres aux champs de bataille de la Bohème ; de Mustapha-Pacha à M. de Bismark et à son chien, le *Chien de l'Empire* ; de Madrid à Saint-Pétersbourg, et du général Trépoff à Richard Wagner. La première règle d'Albert Wolf c'est d'intéresser, et son pire ennemi c'est l'ennui.

J'en dirai autant de M. Claretie, qui depuis bien des années, passe en revue, dans une causerie abondante et vive, pittoresque et anecdotique, les événements grands et petits de chaque semaine, sans rien omettre et sans rien ignorer, ni les choses du monde ou de la mode, ni les choses de la littérature et de l'art. La *Vie à Paris* (Havard), oui, elle est là tout entière ; il sait tout, il a tout vu, il a tout lu, et on se demande comment il peut suffire à cette besogne écrasante, qui fait de lui une véritable mère Gigogne littéraire. Car, il donne non-seulement des chroniques très-remarquables, mais il est peut-être le plus fécond de nos romanciers ; *Monsieur le Ministre* a eu quatre-vingts éditions, celle du *Prince Zilah* que publie Dentu, ne fait que paraître à la vitrine et disparaître. Cela se vend comme du pain ou.... comme un mauvais livre, me disait M. Souvestre qui dirige cette grande librairie. Je demandais un jour à Claretie comment il pouvait produire autant : "C'est bien simple, répondit-il, je défends mon temps et mon travail." Voilà le grand mystère : écarter les importuns et les ennuyeux.

VICTOR DU BLED.

L'ARMÉE DU SALUT

Cette invasion d'un nouveau genre va parvenir jusqu'à Montréal, et déjà les imitateurs du général BOOTH, de son système et de ses pratiques, ont reçu le baptême de la cour du Recorder. Ils n'ont pas été punis, mais seulement réprimandés, et avis leur a été donné que s'ils continuaient, par leurs chants ou leurs discours, à causer des attroupements dans les rues ou les places publiques, la loi interviendrait de nouveau, avec une sanction plus sévère.

C'est une question de savoir si le fait de chanter des hymnes, ou même de battre les tambours dans les rues, constitue une offense légale ; un jugement affirmatif, rendu par un magistrat de London, a été renversé par un juge de Toronto.

S'il faut pousser aussi loin le respect de la tranquillité publique, si la circulation ne doit jamais avoir à souffrir du plus léger obstacle, si le silence ne doit jamais être troublé sans absolue nécessité, nous avons beaucoup de réformes à faire.

Les militaires ne pourront plus parader, toute démonstration sera proscrite, toute procession sera strictement défendue ; il nous faudra condamner du coup les marchands ambulants, les musiciens aveugles, les charlatans qui débitent leur marchandise à coup d'éloquence, en un mot tout ce qui peut être de nature à fixer tant soit peu l'attention des passants, et à produire

un rassemblement, quelque léger et inoffensif qu'il puisse être.

On défend le voiturage des marchandises dans les rues de la ville, le dimanche, mais avant-hier, en plein après-midi, un steamer transatlantique est sorti de notre port, avec tout l'attirail de remorquage, de sifflements de vapeur, d'accidents et de jurements usités en pareille circonstance. Il y avait là des attroupements plus nombreux que tous ceux que pourra jamais réunir l'Armée du Salut.

Mais au-dessus de la lettre des règlements municipaux, il y a d'autres questions en même temps graves, curieuses, intéressantes, qui se rattachent à cette organisation prédicante et missionnaire.

A notre époque généralemant mélangée d'indifférence et d'antipathie pour la religion, il se produit des retours de conversion, des éclats de voix, comme dans le désert, des démonstrations détonnantes : il faut parler à tous les sens, il faut frapper les imaginations, il faut forcer l'attention, il faut l'annonce voyante, il faut un langage nouveau, qui puisse attirer par son étrangeté, et peut-être ensuite s'imposer par sa sincérité.

De là toutes ces religions nouvelles, si toutefois on peut appeler cela des religions, que nous avons vu s'implanter aux Etats-Unis, depuis un certain nombre d'années.

Les colonies du Lac Salé, de Mount Lebanon, d'Oneida Creek, n'ont pu faire autant de prosélytes qu'en sortant des sentiers battus de la foi et de la pratique religieuse.

Ils ont tiré parti de ce désir de nouveauté qui est si naturel à l'âme humaine.

L'Armée du Salut adopte une partie du même système, sans avoir cependant les mêmes tendances, et sans viser aux mêmes résultats.

Le général Booth et ses partisans ne forment pas une secte particulière ; ils ne soumettent aucun dogme, aucun article de foi nouveaux ; ils prêchent l'amour de Dieu et du prochain, et s'en remettent, pour le reste, à la conscience de chacun.

Dans une foule de grandes villes, combien d'individus ont grandi dans l'ignorance complète de toute religion ? Non seulement ils n'ont jamais mis les pieds dans une église, mais l'idée de Dieu leur est complètement inconnue. Les mots de péché, de morale, de vie future, de châtiments ou de récompenses à venir, leur sont complètement inconnus.

C'est à ces tristes victimes de la destinée que s'adressent de préférence les membres de l'Armée du Salut ; ils vont porter la vérité à ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas se déranger pour la chercher.

S'ils font seulement croire en Dieu, même si leur action ne dépasse pas cette première étape de la foi, ils se glorifient de leur œuvre.

Ils ne construisent pas un édifice religieux, mais ils fournissent quelques matériaux, préparent et encouragent les ouvriers.

Ils ne reculent pas devant les sacrifices, devant le travail, devant les persécutions. Durant leurs campa-

gnes, ils tiennent jusqu'à vingt-cinq assemblées par semaine, et passent le reste de leur temps à visiter les pauvres.

Ils sont allés sur le continent, après avoir parcouru tout le Royaume-Uni ; on les a ridiculisés, sifflés, emprisonnés.

Ils ne se sont pas arrêtés pour cela. Ils sont maintenant en Amérique, et le champ offert à leur zèle est assez vaste pour les y retenir longtemps.

Pour nous, catholiques, nous n'avons rien à craindre de ces nouveaux missionnaires. Ils ne peuvent détacher les fidèles de leur Eglise puisqu'ils n'ont pas eux-mêmes d'Eglise, et la morale et la foi qu'ils prêchent, elles nous sont prêchées par tous nos prêtres, avec cette supériorité de notre côté, que nous avons un corps de doctrine, une organisation universelle dont toutes les parties se soutiennent en même temps dans la foi et dans les œuvres, et que nous avons comme force de réaction contre les tendances de la nature humaine, les secours des sacrements et de la grâce.

Les succès de l'Armée du Salut ne peuvent que rapprocher de notre religion, puisque c'est là que les croyants, les aspirants de foi et de bonnes œuvres, trouveront les enseignements les plus complets et les plus sûrs, en même temps que la force surnaturelle qui fait les grands chrétiens et les martyrs.

Ce n'est pas à dire cependant que cette organisation soit l'idéal du genre. Elle exagère le côté à sensation ; elle s'adonne à des démonstrations qui blessent l'humilité inhérente à la vraie dévotion ; ses convertis, en annonçant publiquement les effets de la nouvelle pré-

dication, font un peu comme le pharisien qui remerciait Dieu de ne pas être aussi méchant que les autres.

La trivialité du langage, sous prétexte de descendre au niveau de l'auditoire, ne doit pas, non plus, être admirée ou encouragée.

Les vérités religieuses n'y gagnent rien, et le respect en est diminué.

L'organisation de l'Armée du Salut est une institution purement humaine, et elle suit autant que possible, les données des prévisions humaines ; elle pratique l'amour du travail, la pauvreté, le sacrifice et l'obéissance. Elle a déjà obtenu des résultats dont beaucoup d'âmes pieuses ont eu raison de se réjouir.

Ces sacrifices finiront peut-être par être récompensés par une foi plus forte et plus complète, et par une admission des grandes vérités catholiques, et par l'acceptation des seuls moyens indiqués par le fondateur du Christianisme pour la sanctification des âmes.

J. A. N. PROVENCHER.

Montréal, 12 août 1884.

EXPÉDITION POLAIRE

La Jeannette

Le rideau vient de tomber sur la triste tragédie de *la Jeannette*. Cette expédition polaire entreprise, il y a cinq ans, sous de riants auspices, se termine en une pompe funéraire et des honneurs nationaux rendus à des héros sacrifiés à la science et à la passion toute moderne de tout savoir des mystérieuses conditions de notre globe.

C'est le 8 juillet 1879 que *la Jeannette* quitta San Francisco au bruit des hurrahs et des acclamations de cette reine du Pacifique, pour aller explorer la région septentrionale du détroit de Behring, jusqu'ici relativement inconnue. Il s'agissait de passer ce détroit, de toucher à l'île Wrangel ou Kellett, de déterminer le caractère de la région, c'est-à-dire de savoir si elle formait un continent ou une île et, dans ce dernier cas, de faire voile plus au nord à la recherche de cette mer arctique qui est censée occuper la partie de la mappemonde qui, en dépit de tant de dévouements scientifiques, reste marquée : *Inexplorée*.

Jamais, du côté du détroit de Behring, aucun navire n'avait encore atteint une latitude plus haute que 70 dégrés ; tandis que de l'autre côté du globe, le capitaine Nares, en 1875, côtoyant le littoral occidental du Groënland, le long de ce vaste détroit appelé *Smith Sound*, avait été plus haut qu'aucun mortel avant lui, à savoir

jusqu'à 83° 10′ 20″ de latitude Nord. Et cependant, ce hardi explorateur avait encore entre lui et le pôle plus de 410 milles de glace !

La *Jeannette*, vaisseau de 400 tonnes, s'était appelée d'abord "Pandore" et avait été équipée pour cette expédition par le propriétaire du *Herald*, M. James Gordon Bennett.

Le gouvernement fédéral avait choisi pour cette entreprise hasardeuse des officiers et des marins des Etats-Unis. C'étaient le lieutenant-commandant de Long ; le lieutenant Danenhover ; le Dr. Ambler ; le chef-ingénieur Melleville ; le pilote Dunbar ; M. Newcomb, directeur des spécimens et taxidermiste ; M. Jérôme Collins, météorogiste ; et 32 matelots. Ces braves emportaient avec eux des provisions pour trois ans.

Après son départ de San Francisco, la *Jeannette* toucha à St-Michel, Alaska, y embarqua 40 chiens et deux chefs de meute, puis pointa droit sur l'île Wrangel, très insignifiante, paraît-il, et immédiatement après laquelle on rencontra des montagnes de glace énormes.

Le 20 septembre 1879, le navire fut enserré dans les glaces, s'en échappa et tira, pendant 21 mois, des bordées plus ou moins irrégulières, faisant à peine 40 milles dans les cinq premiers mois. Plus tard, la marche fut plus rapide.

Plusieurs îles furent découvertes et baptisées, entre autres l'île de la Jeannette, le 16 mai 1880, par 76° de latitude, et le 27 mai, l'île Bennett, fort grande, par latitude 76° 31′ et longitude 148° 20′.

Le température variait dans ces parages de 40° au-

dessus de zéro à 58 au-dessous. La plus grande vélocité du vent était de 50 milles à l'heure.

Pendant près de deux ans, on n'eut aucune nouvelle de la *Jeannette*. Elle marchait droit, cependant, à une ruine certaine.

Le 11 juin 1881, elle fut littéralement mise en pièces et ensevelie sous une montagne de glace, à la suite de ces soulèvements soudains de masses congelées qui, cent fois, l'avaient mise déjà à deux doigts de sa perte.

Heureusement, de Long avait prévu la catastrophe. Il divisa son équipage en trois sections, qui s'embarquèrent immédiatement dans les trois bateaux :

Le No. 1 le portait lui-même ainsi que le Dr. Ambler ;

Le lieutenant Chapp commandait le No. 2 et

Melleville le No. 3. Danenhover ayant perdu l'œil gauche, souffrait un perpétuel martyre.

Ces malheureux se trouvaient alors par la latitude 77 Nord, longitude 117 Est, près de *Siberia Island*, à 500 milles de l'une des bouches de la Léna !

On se rappelle que les trois bateaux furent violemment séparés par une affreuse tempête, dans la nuit du 12 septembre 1881.

Quatre jours après, Melville abordait avec le bateau No. 3, à Byko, à 40 milles du Cap Barkin, près de l'une des bouches de la Léna.

De Long atteignit, à peu près en même temps, une

autre bouche de ce fleuve, mais tombait malheureusement sur une terre absolument inhabitée, tout aussi meurtrière que les bancs de glace des mers Arctiques.

Du lieutenant Chapp et des marins du No. 2, on n'a jamais eu de nouvelles. Tous noyés, sans doute, pionniers intrépides de la science !

Melville, homme de grande énergie et de noble abnégation, n'eut pas plutôt mis Danenhover, malade, en sûreté, qu'il partit avec guides et provisions à la recherche de ses compagnons perdus. Semaines après semaines se passèrent en vaines recherches, mais enfin, le 7 avril 1882, il trouvait le dernier bivouac de de Long, et l'infortuné commandant lui-même, étendu les pieds tournés vers ce qui avait été un foyer, son agenda à son côté gauche et son crayon près des doigts mutilés de sa main.

Le délicieux repos de ce sommeil qui précède, dit-on, la mort par congélation l'avait saisi dans l'acte même d'inscription de ses souffrances. Ses compagnons gisant autour de lui en rangs serrés.

Melville fit creuser pour eux tous une fosse unique et plaça sur cette tombe provisoire un monceau de pierre comme point de repère ultérieur.

Là reposèrent ces modestes héros jusque pendant l'hiver de 1882-83. Les corps de de Long, du Dr. Ambler, de M. Collins et des deux marins furent alors exhumés et transportés à Yakutsk, en Sibérie. Faute d'un nombre suffisant de chiens et de traîneaux, il fallut attendre l'hiver suivant pour aller chercher les autres cadavres.

Le départ de Yakutsk commença en traîneaux le 28 novembre 1883 et l'on n'atteignit pas Orenburg, tête de ligne Est du chemin de fer de Moscou, avant le 17 janvier 1884, la distance totale parcourue en traîneaux était de 3761 milles.

Sur tout ce parcours, villes et villages payèrent aux victimes de la *Jeannette* de touchants tributs d'admiration et de regrets. Il en fut de même dans le voyage suprême à travers l'Europe, qui a abouti à l'embarquement sur le *Frisia* pour les Etats-Unis.

Lorsque les dépouilles mortelles des victimes de cette expédition arrivèrent à New-York, elles furent déposées sous un hangard de la compagnie humbourgeoise, et étrange imprévoyance des autorités de la ville, pas une âme ne veilla durant la première nuit ces restes glorieux, qui demeurèrent ainsi sans la moindre garde d'honneur ! si ce n'est le frère de Jérôme Collins, qui n'a pu dissimuler son indignation à une pareille négligence.

Mme de Long, qui était alors à l'hôtel Windermere, au coin de la 9e avenue et de la 57e rue, assista à la procession funèbre de l'enterrement.

Des fleurs couvraient par monceaux les cercueils, mais elles venaient presque toutes de particuliers.

X. X. X.

LE "NOTRE PÈRE"

Par un Rationaliste

Et il y a tantôt dix-neuf cents ans qu'un homme, jeune et beau comme les demi-dieux du ciel des Hellènes, mais pâle, triste et doux comme un ange de nos vieilles cathédrales, vivait dans un coin de l'Asie.

Comme le divin Platon, il allait, entouré d'amis qu'il instruisait.

Et un jour qu'il venait de prier silencieux et à l'écart, ses élèves lui dirent :

—Maître, quand nous voulons prier, quelle prière devons-nous faire ? Enseignez-la nous.

Il répondit : Quand vous voudrez prier, dites : "Notre Père, qui es au ciel."

Et il continua, et en moins d'une minute, il leur fit entendre une prière qui a rempli le monde et qui le remplira jusqu'à la consommation des siècles.

C'était une prière courte et simple au possible, mais sublime comme celui à qui elle s'adressait, sublime comme celui qui l'enseignait et sublime aussi comme celui pour qui elle était faite.

Et voilà !

S'il y a quelque part un Etre suprême à qui parviennent les prières humaines, il venait d'entendre alors pour la première fois une prière digne de lui et digne de l'homme.

Et on peut le dire vraiment et sans figure, ce jour-là, fut comblée la distance qui sépare la terre et le ciel ; ce jour-là, l'humanité errante, perdue, égarée sur ce globe, retrouvait les titres de son origine, qui est céleste, et les proclamait hautement.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop admirer la destinée de ce simple spécimen de prière dont l'évangéliste Luc a raconté l'origine dans le XIe chapitre de son récit.

Nulle parole tombée de la bouche d'aucun philosophe, d'aucun prophète, d'aucun poète, d'aucun orateur, chez aucun peuple de la terre, à aucune époque que ce soit, n'a eu pareil retentissement.

Recueillie par les disciples de Jésus, propagée par leurs successesseurs, traduite dans toutes les langues, chez tous les peuples du monde connu, cette prière n'a jamais cessé de monter de la terre vers le ciel un seul jour, une seule minute, une seconde, un instant.

Elle a été comme l'appel incessant, la voix constante de l'humanité vers Dieu.

Serait-il possible que celui que l'humanité tout entière s'accorde à reconnaitre ainsi comme son père, à glorifier, à invoquer, ne fût qu'un pur néant, une abstraction illusoire de notre entendement ?

Je sais bien que la science moderne, représentée par des hommes en très-bonne situation de nos jours, pré-

tend avoir fait cette découverte fort belle comme toutes les découvertes de la science, à savoir "qu'il n'y a pas de Dieu."

J'ai examiné avec soin et avec toute la perspicacité dont je suis à peu près capable les théories de la science sur ce grand problème, et, je l'avoue en toute humilité, je n'ai pas été convaincu et je crois encore en Dieu comme Pascal et Newton et autres idiots des temps passés et présents.

Comme le plus simple des paysans et des pêcheurs de Quimper-Corentin, je crois que ce Dieu s'occupe de nous, qu'il peut nous donner et nous ôter notre pain quotidien, qu'il peut nous pardonner nos offenses et nous aider à ne pas trop abuser de ce qui nous fait plaisir.

Je crois aussi qu'il est le père commun de l'humanité et je mêle volontiers assez souvent ma pensée à ce concert universel de voix dont j'ai parlé plus haut, à cette pluie de prières qui montent à tout instant et de partout de la terre vers le ciel.

Ce n'est pas sans une satisfaction qui plaît à mon amour de l'égalité et de la fraternité et même de la liberté que j'apprends de source certaine que l'Empereur d'Allemagne et son orgueilleux chancelier, chaque matin en se levant, ne manquent jamais de dire dévotement la prière de tout le monde, la même que Pedro, mon pauvre domestique, répète avec la même exactitude et la même dévotion que ces illustres personnages, soir et matin lui aussi, et quelques fois dans le jour.

Avec cette différence qu'au lieu de dire *Notre Père*, mon serviteur d'Espagne dit : *Padre Nuesto*, tandis que

l'Empereur et le chancelier disent, avec tout leur peuple grands et petits, *Unser Vater*, ce qui est absolument la même chose en langues diverses.

Les mêmes informations m'apprennent qu'il en est de même partout ; les rois comme les mendiants, les riches comme les pauvres, les forts comme les faibles, tous disent chacun dans sa langue, *Notre Père.*

Et ceci devrait avoir une conséquence politique et sociale de la plus haute importance. De ce que nous appelons tous un seul et même Dieu notre Père, nous nous reconnaissons implicitement comme ses enfants, et, par conséquent, nous déclarons en même temps que nous sommes tous frères, et comme tels, ayant entre nous les droits et les obligations des frères entre eux.

Que sais-je ! Tout un monde d'amour et de bonheur ! Le règne de Dieu, ce règne que la prière appelle en disant : *Que ton règne arrive !*

Vous voyez d'ici les conséquences : obligations de s'aimer, de se secourir et de s'entr'aider, ce qui implique la condamnation des guerres, des haines, des injustices, des oppressions, des orgueilleuses inégalités de condition, des exploitations du faible par le fort !

Est-ce assez beau et nos prétendus frères en socialisme, ces révoltés du royaume de Dieu, sont-ils assez insensés de clabauder contre un dogme dont la forme la plus tangible, la plus universelle, est un acte authentique de la fraternitée humaine et de la filiation divine de l'homme ?

On peut attester la sincérité de l'évangéliste Luc, attester la foi sincère de tout ce que l'Eglise a eu de

grandes lumières, attester la confiance naïve de toutes les générations du monde qui depuis dix-neuf cents ans répètent la prière du maître, que Jésus ne s'est pas trompé, que Jésus n'a pas menti, quand il a dit en parlant à ses disciples :—Quand vous prierez, dites : *Notre Père, qui es au ciel !*

En vérité, on ne peut que trouver agréable et consolant un dogme qui autorise un mendiant à appeler Dieu son père et à le tutoyer familièrement.

Et cela lui permet aussi d'avoir sa fierté, sa consolation et son espérance !

A. Barbé.

CURIEUX MÉMORIAL

Tout le monde a lu le *Mémorial de Sainte-Hélène :* mais il faut avouer, à notre confusion, que nous ne connaissons guère LE MÉMORIAL DES VICISSITUDES ET DES PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE EN CANADA. *Rédigé dans un hameau de la Seigneurie Deguire en* 1870 ; *revu à Montréal en* 1876 *et* 1878. *Montréal. J. B. Byette, imprimeur,* 32 *rue Bonsecours.* 1879.

Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler et ne l'ai lu que ces jours derniers. Sans doute, le tirage en a été limité à un petit nombre d'exemplaires ; il sera devenu rare en voyant le jour.

***

Quoi qu'il en soit, pour n'avoir que cent vint-huit pages, cet opuscule n'en est pas moins très curieux.

Le titre frappe tout d'abord l'imagination. *Le Mémorial...* C'est-à-dire, sources vraies, archives complètes, qu'il faudra toujours consulter, qu'on ne pourra jamais contester : *Le*, c'est absolu, définitif, et l'on aime à être ainsi fixé. *Vicissitudes et progrès.....* Ces mots comprennent toutes les œuvres brillantes dont on est l'auteur, et la masse de néologismes, de solécismes, de barbarismes commis par les autres.

Rédigé dans un hameau, en 1870. Cela fait rêver. Une chaumière et son cœur ! c'est le cri des amoureux. Un

hameau avec ce qu'il faut pour écrire, voilà tout ce que demande un savant. O douce solitude ! tu fais les délices des âmes aimantes et à la fois le charme des esprits cultivés..... Et quelle date ! 1870, l'année terrible ! Pendant que les hordes teutonnes ravageaient la terre de France, pendant que les canons Krupp accomplissaient leur œuvre de mort à Reischoffen, à Gravelotte, à Sedan, il y avait au Canada, dans la seigneurie Deguire, un philosophe qui, loin du vain bruit des villes, jouissait d'une tranquillité parfaite à l'ombre d'un vert bocage, et se livrait avec calme à des études philologiques.

L'histoire des lettres offre quelques exemples de ce genre, et l'on se rappelle volontiers Horace échappant aux agitations de Rome et à l'amitié absorbante d'Auguste, de Mécène et de Virgile, pour s'enfermer dans sa villa de Tibur et travailler à loisir aux œuvres qui ont fait sa gloire et dont il a pu dire lui-même qu'elles seraient plus durables que l'airain. *Exegi monumentum ære perennius.*

Revisé à Montréal en 1876 *et* 1878. Six années de réflexion, toujours dans un hameau probablement, entre la rédaction et la révision, et deux ans pour la révision, à Montréal, foyer de lumières, centre intellectuel où l'auteur est venu sans doute consulter les ouvrages qu'on n'a pas toujours sous la main, même dans la seigneurie Deguire : ainsi s'élaborent les livres sérieux.

Que de choses dans un modeste titre !

***

L'avant-propos, qui a le mérite de n'avoir que dix-sept lignes, nous apprend encore quelque chose.

Il est daté de "Saint-Pie du Fief Deguire, Rivière David, 25 septembre 1869." Remarquez le millésime : il prouve que cet avant-propos a vraiment été écrit avant l'opuscule qui, selon le titre, a été rédigé en 1870. On goûte ce détail, car les écrivains de nos jours sont parfois assez peu consciencieux pour composer leurs avant-propos *après*.

Puis ce hameau, c'est donc Saint-Pie de la Rivière David. Avec ce renseignement nous pouvons constituer le paysage, il surgit sous nos yeux tout entier : une maison proprette sur le bord de la rivière, à l'entrée du petit village, à demi cachée sous les bois ; beaucoup de fleurs, beaucoup d'oiseaux, un philologue au milieu.

Y a-t-il une chute d'eau dans les environs ? On voudrait entendre le doux murmure d'une cascatelle comme accompagnement de cette prose harmonieuse :

" Faut-il avouer que nous avons été anxieux de nous
" assurer l'initiative d'un travail qu'on serait en droit
" d'être surpris de trouver encore non fait à cette heure ?
" C'est une jachère qui demandait culture. Celle-ci
" n'est pas sans présenter beaucoup de difficulté ; mais
" elle n'est pas non plus sans offrir, pour compensation,
" à celui qui aura voulu s'y livrer, un attrait véritable
" et l'espoir de cueillir une primerolle de bonne odeur."

Un homme *anxieux* (anglicisme *anxious*) *de s'assurer l'initiative d'un travail non fait*, et courant dans les *jachères* à la recherche d'une *primerolle*, voilà certes un spectacle peu ordinaire. Suivons cet homme.

***

Après avoir écrit *complotter* avec deux t, après avoir signalé notre manière de prononcer la *consonne* finale, notre auteur se range parmi les " esprits qui se piquent de disquisition," puis il déclare, page 10, qu'il " se flatte presque d'avoir l'aperception des causes qui nuisirent au bon langage " après la conquête : c'est que la partie la plus éclairée de la population quitta le pays pour retourner en France.

Aperception est un terme de philosophie qui veut dire Opération de l'esprit se considérant lui-même comme sujet qui perçoit, et pour distinguer pareille opération dans le fait de découvrir que, la classe instruite étant disparue après la cession, la langue française n'était parlée que par des illettrés, il faut être, en effet, furieusement piqué de disquisition ou d'autre chose ; mais il n'y a pas lieu de s'en flatter.

Là pourtant n'est pas la principale " des causes qui nuisirent au bon langage ; " la principale est que nos nouveaux maitres lancèrent sur le pays " des hommes de loi anglais de bas étage " qui n'étaient que de " piètres archipéracites " ignorant le français.

Ce style donne le vertige.

Archipéracites ! savez-vous ce que cela peut bien être ? —Non.—Moi non plus, je n'en ai pas la plus faible " aperception ; " mais cette prose me rappelle la poésie de Trissotin, admirée des *Femmes savantes.*

On se sent à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

Je suis bien décidé à ne pas laisser perdre ce mot-là, et quand je prendrai part aux polémiques des journaux, j'aurai du succès, au milieu de la modération générale, avec cette fin d'article :—Vous pouvez maintenant vomir votre bile, on vous connaît, vil ramassis d'archipéracites !

***

Notre auteur est forcé de conclure qu'on a "laissé frelater l'essence même de notre langue au contact des conquérants." Il cite plusieurs personnages de l'époque, Taschereau, Panet, Berthelot, le Dr. Laterrière, le protonotaire Perrault, qui parlaient et écrivaient fort mal ; il n'oublie pas le "maussade *Canadien* de Laurent Bédard."

Il y avait cependant de belles exceptions, entre autres, l'interprète Michel Gournay, qui parlait bien le français *au Texas.* L'auteur ne dit point quelle influence il exerça sur les rives du Saint-Laurent, mais il rapporte que, grâce à son talent de linguiste, il sauva un prisonnier des Comanches, ancien capitaine de la garde de Napoléon, et il ajoute :

"Ce fait, pour nous intéressant, et non moins le lan-
"gage de dame Delisle, mon aïeule, me laisse (*sic*) com-
"prendre, enfin, qu'on eût bien parlé le français en
"Canada. Cette femme intéressante n'était pas ins-
"truite, encore bien qu'elle possédât par cœur, non pas
"seulement le conte du Prince Riquet à la Houppe,
"mais la Jérusalem Délivrée, mais Don Quichotte ; aussi
"bien Gil Blas de Santillane....."

La bonne dame, qui savait Don Quichotte par cœur et qui parlait correctement comme Michel Gournay au Texas, n'aurait pas été embarrassée pour classer notre écrivain ; elle l'aurait inscrit avec honneur au chapitre des *Vicissitudes*.

***

Nous sommes à la page 45. Le petit-fils de dame Delisle nous révèle le fait surprenant " qu'il était, en France même, des hommes respectables et bien posés qui n'auraient pu se faire écrivains." Exemple, le sieur Deshons-Montbrun qui, n'ayant pu se marier devant le prêtre, avait eu recours à l'Officier du Roi, et ensuite " crut devoir exposer l'occurrence et ses circonstances au public canadien." Mal lui en prit, car l'abbé Pigeon, de Saint-Philippe, où depuis il publia un journal, dressa une liste formidable des fautes que commettait ce Français d'outre-mer.

L'événement n'est peut-être pas d'une importance de premier ordre ; toutefois, dans une revue du remarquable *Mémorial*, on ne pouvait s'abstenir de noter les *circonstances de l'occurrence*.

En revanche, l'auteur fait l'éloge de plusieurs Canadiens : Mgr Plessis, DeSalaberry, M. DeGaspé, le colonel Bouchette. Il dit de ce dernier qu'il avait " une forte tendance à briller par le style." Ce mot, qui serait très amusant dans un discours de réception à l'Académie, doit ici se prendre pour une louange sérieuse, à preuve que l'auteur défie l'abbé Casgrain de produire un livre égal à la *Topographie* de Bouchette, à la *Géographie* de Holmes et au *Voyage* de Franchère.

L'historien de la Mère de l'Incarnation et de l'Hôtel-

Dieu de Québec ne s'attendait pas à pareille provocation. Il est vrai que plus loin on le juge " un écrivain édulcoré et coutumier de *cancetti* italiens." Dieu veuille que cela soit moins cruel qu'incompréhensible.

***

A la page 58, l'auteur reproduit un article de l'*Aurore* de 1818, dénonçant le jargon des avocats de l'époque, et il dit lui-même :

" Il n'est point de plus déplorable supplément à un " pareil jargon que la publication, en 1867, d'un code " civil du Bas-Canada dont la rédaction est, il ne se " pouvait davantage, injurieuse à notre idiome et à toute " véritable orthoëpie."

A ce mot, grand'maman Delisle serait bien empêchée, car je parie qu'il ne se trouve ni dans *Gil Blas* ni dans les contes de Perrault. Le dictionnaire de l'Académie ne le donne pas ; mais j'ai vu dans Littré que cet énorme vocable signifie tout simplement Bonne prononciation. Et je me demande comment notre code peut être " injurieux " à la bonne prononciation.

Il contient certains gros mots, tels que *synallagmatique, emphitéotique*, qui valent bien cependant *archirépacite ;* mais aucun article n'oblige à les mal prononcer.

Les codificateurs sont morts sans avoir appris que l'œuvre à laquelle ils ont attaché leur nom est *anti-orthoëpique !*

***

Une partie intéressante du *Mémorial* est celle où, per-

dant de vue le Canada, nous tombons en pleines vicissitudes de la langue française en France.

Il y a là-bas des auteurs célèbres qui écrivent fort mal. Ainsi, madame de Girardin, "la muse française," emploie le mot *désappointement* ; Balzac, "le romancier," parle d'une lettre qu'il a *répondue*. Châteaubriand et Lamartine ont commis la même faute ; mais il ne faut pas oublier non plus que Lamartine était "marié à une anglaise" et Châteaubriand "habitué à Londres"—comme qui dirait deux Canadiens—et cela explique qu'ils aient "écrit de la sorte."

Louis Veuillot a son tour. Il est accusé d'avoir commis un anglicisme en disant : "Si tout ne *succède* pas dans le cours de la vie au gré de vos projets et de vos vœux..." Mais le vaillant écrivain qui a tenu tête à tant d'adversaires, dans son pays, résiste victorieusement aux coups du Canadien. *Succéder*, dans l'acception qu'il lui donne, appartient à la langue de Pascal, de Racine, de Corneille, de Bossuet.

A ces autorités on croirait que notre auteur, si l'on en jugeait par sa persistance à le citer, préfère Emile Chevalier, ancien rédacteur du *Pays*, qui pense comme un rêve et écrit comme un cauchemar. Pour un peu il invoquerait Félix Vogeli, autre défricheur de langue que la jeune génération connait par les vers de LaRue et Taché.

***

Revenu de France, l'auteur passe par les Etats-Unis, où il constate de plus grandes vicissitudes que chez nous. Hommes de profession, industriels, journalistes,

c'est à qui mettra le plus de mots anglais dans la conversation française. Il rapporte nombre de "locutions que n'ont jamais *éjaculées* les avocats canadiens les plus coupables d'anglomanie."

Je signale cette opinion par patriotisme, et, par dilettantisme littéraire, j'en recueille la formule si distinguée. Il ne reste qu'un point à éclaircir. L'auteur nous enseigne, à la page suivante (74), que *Teaboard* signifie Plateau en français, et Cabaret "en langue vernaculaire": eh bien! je voudrais savoir s'il faut prendre "éjaculer" à la française ou *vernaculairement*. Cela est essentiel pour décider si l'expression est réellement une primerolle de bonne odeur.

***

On passe ensuite à une espèce de dénombrement des Canadiens qui parlent bien et des Canadiens qui parlent mal.

Nous apprenons que Mgr Bourget et M. Laflamme ont une commune "défectuosité"; ils prononcent tous deux *gloére, nation*. Cependant, le digne prélat, qui a beaucoup voyagé et qui est aimé du Ciel, "n'a pu qu'il ne vit que personne, par delà l'Atlantique, ne prononçait de la sorte"; il s'est amendé. On nous laisse sous l'impression que M. Laflamme est resté dans l'impénitence, par esprit d'opposition peut-être.

N'a pu qu'il ne vit que est une tournure élégante qu'il faut saisir au passage; l'auteur y tient beaucoup. Parlant du procureur-général Angers: "Il ne pouvait, ce semble, qu'il n'aperçût que la dite Cour Supérieure..." De M. Garneau: "Je ne puis que je ne revienne à

M. Garneau." De M. Fabre : "M. Fabre n'a pu qu'il n'abondât dans notre sens."

Il paraît que cette façon de parler a beaucoup de vogue dans les hameaux de la Rivière David.

Suit une longue énumération qui part de Mgr Lartigue et va jusqu'à M. Desève, violoniste. On y voit le nom de M. Chauveau à côté de celui de M. Delvecchio, et bon nombre d'avocats, de notaires, de médecins y trouvent place. C'est très gai

***

Ici nous obtenons un relevé de quelques mots dont on doit se garder dans la conversation, travail déjà fait par d'autres à différentes reprises.

Nous y notons *Message*, que l'auteur assure être un "mot en français, encore impropre," et *Mahogany*, pour Acajou, qu'il accompagne de cette remarque :

"Henri Conscience dan le *Marchand d'Anvers* dit toutefois en *mahoni*."

Henri Conscience nous est-il présenté comme auteur français ? On serait presque tenté de le croire ; mais pour nous prononcer sur cette question délicate, voyons la suite.

***

M. Napoléon Bourassa est, sans contredit, un des écrivains le plus cruellement traités par le *Mémorial*.

On lui reproche de " laisser ses écrits déparés par des idiotismes et même des fautes de langage assez grossières."

Dans cette phrase, le mot *idiotisme* est comme une lame à deux tranchants : s'il signifie Imbécillité, l'auteur de *Jacques et Marie* est prévenu d'aliénation mentale ou peu s'en faut, et s'il veut dire Tour particulier à la langue, c'est notre auteur qui est un sot. Mais passons.

" Je lis donc, dit-il, chez M. Bourassa :—Et Marie " *s'asseya* sur l'unique degré.

" On ne lit point ce verbe conjugué de la sorte chez " Lamartine ou Fenimore Cooper."

Et, pour prouver qu'il n'affirme rien à la légère, il cite gravement cette phrase de *Graziella :* " Elle *s'assit* sur une chaise au pied de mon lit," et cette phrase de l'*Œil de Faucon :* " Comme la rame devenait inutile, le Tueur de Daims, Chingachkook et Judith s'assirent."

Est-ce pour avoir péché contre Fenimore Cooper que M. Bourassa brise sa plume ? Est-ce de désespoir qu'il s'est enfermé avec ses pinceaux à Notre-Dame de Lourdes, et pour méditer sur l'inconvénient des idiotismes de l'Acadie ?

Heureusement qu'il n'a pas offensé Henri Conscience, car il ne saurait plus où se réfugier.

***

M. Chauveau est coupable aussi, mais pas autant, hâtons-nous de le dire ; il est coupable d'avoir appelé les habitants de Montréal des *Montréalais.*

Notre auteur caractérise cette faute dans les termes suivants :

" Je puis bien dire *trifluvien, sorelois*, parce que c'est " joli, mais non pas *montréalais*, parce que c'est si cho- " quant que de rimer fort bien avec *laid*, du moins pour " l'oreille .. Pour partisan du duc de Bordeaux, on a dit " *henriquinquiste*, et c'est moins mal, quoique aussi peu " gracieux que le mot *montréalais* de M. Chauveau."

Et le malheur veut que M. Chauveau ait fait école et qu'on se soit habitué à croire que montréalais vaut trifluvien, sorelois, même québecquois.

***

De la page 94 à la page 110, nouvelle critique des écrivains français, oubli complet de nos vicissitudes.

Cela commence par " la *Chartreuse de Parme*, du pseudonyme Stendhall." Une note nous indique qu'il s'agit de Beyle.

Apprenons à toujours faire ainsi les citations ; la manière en est honnête. Exemples :

Il faut que le Créateur soit tout-puissant pour avoir implanté tant de choses extraordinaires dans certains cerveaux, dit le pseudonyme George Sand (Baronne Dudevant née Dupin, entre parenthèse).—Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière, déclare le pseudonyme Molière dans *Les Précieuses Ridicules* (Jean-Baptiste Poquelin, en note au bas de la page).

Viennent à la suite Musset, Sainte-Beuve (il écrit *Ste.*

Beuve, comme si c'était un hameau du fief Deguire), Alexandre Dumas, Louis Reybaud, Chs. Hyenne, Marcel de Serres, Scribe, M. de Lamothe, Lamartine, Balzac, Alexandre Thurot, Thiers, Volney, Valcourt, Amédée Pichot, tous pêle-mêle et se bousculant, tous recevant leur gâteau. Seul Victor Hugo a la vie sauve.

" Et Victor Hugo, donc!... s'écrie-t-il, je reculerais " devant la tâche d'analyser les trivialités et les amphi- " gouris dont son style abonde, tout en reconnaissant " qu'il est un des grands génies qu'ait eus la France."

On ne pouvait être plus bienveillant et en même temps plus juste. Enfin, Victor Hugo obtient définitivement le rang qui lui est dû parmi les écrivains de la France... à côté d'Henri Conscience et de Fenimore Cooper!

***

Jusqu'ici, nous n'avons guère parlé des *progrès* de la langue française chez nous. La raison en est que je ne puis saisir la pensée de l'auteur sur le sujet. Dans un endroit, je vois que les collèges, les couvents, les écoles nouvelles ont produit " une grande amélioration," qu'il y a eu " progrès et rapide progrès." Mais je lis ailleurs :

" Malheureusement, au point de vue de la critique, " c'est précisément depuis douze ou treize ans que les " Canadiens nouveaux-venus qui écrivent, le font sans " s'imposer aucune règle quelconque et absolument " comme il leur plait d'écrire, *sans le moins qu'il soit pos-* " *sible*, regarder au langage."

Vous voyez que notre auteur n'offre lui-même aucun exemple de progrès.

***

Nous touchons à la fin. L'auteur a déjà reconnu que l'abbé Casgrain, M. Legendre et M. Lareau ont failli à la tâche d'écrire l'histoire de la littérature canadienne, et il déclare maintenant :

" On entend bien que *nous-même* ne prétendrions pas " écrire l'histoire de notre littérature, si tant est que le " temps en fût venu..."

Ce *nous-même* est haut comme le cap Tourmente !

" Trop heureux si cet opuscule et nos travaux biblio- " graphiques pouvaient être comptés un jour *au nombre* " *des bases* d'une pareille *histoire abandonnée à la postérité.*"

Que la postérité s'arrange comme elle voudra. Tirons l'échelle.

**

Mais, pourtant, ayant cité la première phrase de l'opuscule, nous devons citer aussi la dernière. Il s'agit de M. Faribault et de son excellent *Catalogue ;* on nous dit qu'il

" ...a aussi répandu quantité de notes précieuses dans " les publications de la Société littéraire et historique " de notre vieille capitale, *de laquelle* il a été le secré- " taire à vie."

Secrétaire de la Société historique, ou bien de la vieille capitale ? Que la postérité le devine.

C'est en nous offrant cette dernière primerolle que termine notre auteur.

***

—Notre auteur... l'auteur... Mais qui est-il ? Quel est le... le...

—Suffit, je comprends ; seulement je m'étonne que vous puissiez que vous n'ayez l'aperception que l'archipéracite qui a pu éjaculer tant et de si fines critiques dans un langage si vernaculaire, n'est autre que Maximilien Bibaud,—ancien professeur de droit au collège des Jésuites et depuis rédacteur de la partie française du *Witness*, de Montréal.

***

Son *Mémorial* est très rare, ai-je dit. Lecture faite, j'ose prétendre qu'il mérite de l'être.

OSCAR DUNN.

LORD BYRON

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée, et quelques jours après, malgré la flotte turque qui assiégeait Misselonghi, il pénétra dans la place, au milieu des cris enthousiastes de la population, qui le conduisit en triomphe à la maison qu'on lui avait préparée.

Une fois là, Byron n'eut plus qu'une espérance : voir triompher la cause à laquelle il s'était dévoué, ou mourir en défendant de nouvelles Thermopyles.

Ni l'une ni l'autre de ces deux faveurs ne devait lui être accordée.

Le 15 février 1824, il fut saisi d'un accès de fièvre qui, tout en s'évanouissant rapidement, le fit cruellement souffrir et l'affaiblit beaucoup.

Cependant, aussitôt remis, il reprit ses courses à cheval, qui étaient ses grandes distractions de chaque jour.

Le 9 avril, il fut très mouillé dans sa promenade, et, à son retour, quoiqu'il eût complètement changé d'habits, il se sentit indisposé. En effet, il était resté plus de deux heures dans des vêtements humides.

Pendant la nuit, il eut un peu de fièvre, et cependant dormit assez bien ; mais, le 10, vers onze heures du matin, il se plaignit d'un violent mal de tête, et de douleurs dans les bras et dans les jambes.

L'après-midi, il n'en monta pas moins à cheval.

Son vieux domestique, Fletcher, au récit duquel nous empruntons ces derniers détails, l'attendait au retour.

— Eh bien, lui demanda-t-il, comment se trouve Milord ?

— La selle n'était pas sèche, répondit Byron, et je crains bien que cette humidité ne m'ait rendu malade.

En effet, le lendemain, il fut facile de voir que l'indisposition devenait plus sérieuse : Byron avait eu la fièvre toute la nuit et paraissait très affaissé.

Fletcher lui prépare un peu d'arrowroot ; il en prit deux ou trois cuillerées ; puis, rendant le breuvage au vieux serviteur :

—C'est excellent, dit-il ; je n'en puis boire davantage.

Le troisième jour, Fletcher commença d'être sérieusement inquiet ; jamais, dans les rhumes précédents, son maître n'avait perdu le sommeil, et, cette fois, il ne pouvait absolument dormir.

Il alla donc chez les deux médecins de la ville, les docteurs Bruno et Millingen, et leur fit plusieurs questions sur la maladie dont ils croyaient lord Byron atteint.

Tous deux affirmèrent au vieux valet de chambre qu'il n'avait rien à craindre, que son maître ne courait aucun danger. Ils ne demandaient que deux ou trois jours pour le remettre sur pied, et, alors, disaient-ils, il n'y paraîtrait plus.

Cela se passait le 13.

Le 14, malgré l'assurance des deux docteurs, voyant que la fièvre ne quittait pas son maître, et que le malade ne dormait point, Fletcher supplia Byron de lui permettre d'envoyer chercher le médecin Thomas, de Zante.

—Consultez là-dessus les deux docteurs, répondit le malade, et faites ce qu'ils vous diront.

Fletcher obéit. Les deux docteurs répondirent que l'adjonction d'un troisième médecin leur paraissait tout-à-fait inutile. Fletcher vint apporter cette réponse à son maître, qui secoua la tête et dit :

—J'ai bien peur qu'ils n'entendent rien à ma maladie.

—Mais, en ce cas, insista Fletcher, faites venir un autre médecin, milord.

—Ils me disent, continua Byron sans répondre directement à Fletcher, ils me disent que c'est un rhume comme ceux que j'ai déjà eus.

—Et, moi, répondit le valet de chambre, je suis sûr, milord, que vous n'en avez jamais eu de si sérieux.

—Moi aussi, reprit Byron.

Et il tomba dans une rêverie dont aucune instance ne put le tirer.

Le 15, Fletcher, qui, avec la prescience du dévouement, devinait la position de son maître, fit de nouvelles instances pour qu'on lui permit d'aller chercher le docteur Thomas. Mais les médecins de Missolonghi continuèrent d'affirmer qu'il n'y avait rien à craindre.

Jusque-là on avait traité le malade avec des purga-

tifs qui paraissaient d'autant plus violents que Byron, n'ayant rien pris depuis huit jours, qu'une ou deux tasses de bouillon, ne pouvait rien rendre ; les efforts et la fatigue étaient donc extrêmes, et redoublaient la faiblesse qu'entraînait la privation de sommeil.

Le 15, au soir, cependant, les médecins commencèrent à s'inquiéter et parlèrent de saigner le malade ; mais il s'y opposa vigoureusement, demandant au docteur Millingen s'il regardait cette saignée comme urgente. Le docteur répondit qu'il croyait pouvoir,sans inconvénient, attendre au lendemain. En conséquence, ce ne fut que le 16 au soir, que Byron fut saigné au bras droit.

On lui tira 16 onces de sang.

Le sang était très enflammé.

Le docteur Bruno regarda ce sang et secoua la tête.

—Je lui avais toujours dit qu'il avait besoin d'être saigné, murmura-t-il ; mais jamais il n'a voulu se laisser faire.

Alors, il s'éleva entre les médecins une grande dispute sur le temps perdu.

Fletcher proposa de nouveau d'envoyer à Zante chercher le docteur Thomas ; mais les médecins lui répondirent :

—C'est inutile ; avant son arrivée, ton maître sera hors de danger ou il n'existera plus.

Et cependant le mal continuait d'empirer. Le doc- Bruno fut d'avis de pratiquer une seconde saignée.

Ce fut Fletcher qui annonça à son maître que les deux médecins regardaient cette saignée comme indispensable. Cette fois lord Byron ne fit aucune difficulté ; il tendit le bras et dit :

—Voici mon bras ; qu'ils fassent ce qu'ils voudront.

Puis il ajouta :

—Quand je te disais, Fletcher, qu'ils n'entendaient rien à ma maladie.

Byron s'affaiblissait de plus en plus. Le 17 au matin, il fut saigné une fois ; le même jour, dans l'après-dîner, il fut saigné deux fois.

Chacune de ces saignées fut suivie d'un évanouissement.

Ce jour-là, Byron commença de perdre l'espoir.

—Je ne puis pas dormir, dit-il à Fletcher, et vous savez que, depuis une semaine, je n'ai point dormi : or, il est connu qu'un homme ne peut rester sans dormir qu'un certain temps ; ce temps écoulé, il devient fou, sans qu'on puisse le sauver. Aussi, j'aimerais mieux me brûler dix fois la cervelle que de devenir fou. Je ne crains pas la mort, et je la verrais venir avec plus de calme qu'on ne croit.

***

Le 18, Byron eut tout-à-fait la certitude de sa fin prochaine.

—Je crains, dit-il à Fletcher, que Tita et vous ne tombiez malade en me veillant ainsi nuit et jour.

Mais tous deux refusèrent de prendre du repos.

Dès le 16, Fletcher, voyant que la fièvre de son maître amenait le délire, avait eu soin de mettre hors de sa portée son stylet et ses pistolets.

Le 18, il répéta plusieurs fois que les médecins de Missolonghi ne connaissaient rien à sa maladie.

—Mais, alors, observa pour la deuxième fois Fletcher, permettez-moi donc d'aller chercher le docteur Thomas à Zante.

—Non, n'y allez pas..... Envoyez-y, Fletcher ; mais alors dépêchez-vous.

Fletcher ne perdit pas une seconde, et envoya un messager. Le messager parti, il annonça aux deux médecins qu'il venait d'envoyer cher le docteur Thomas.

—Vous avez très-bien fait, dirent ceux-ci ; car nous commençons nous-mêmes à être fort inquiets.

Fletcher rentra dans la chambre de son maître.

—Eh bien, demanda celui-ci, avez-vous envoyé ?

—Oui, milord.

—Tant mieux ! je désire savoir ce que j'ai.

Quelques instants après un nouvel accès de délire le prit.

A la fin de cet accès, et, en revenant à lui :

—Je commence à croire, dit-il, que je suis sérieuse-

ment malade. Si je mourais plus vite que je ne crois, je désire vous donner quelques instructions. Vous auriez soin de les faire exécuter, n'est-ce pas ?

—Oh ! milord, vous pouvez être certain de mon dévouement, répondit le valet de chambre ; mais vous vivrez assez longtemps, je l'espère, pour faire exécuter vous-même vos volontés.

—Non, dit Byron en secouant la tête, non, c'en est fait..... Il faut donc que je vous dise tout, Fletcher, et cela, sans perdre un moment.

—Milord, demanda le valet de chambre, irai-je chercher une plume, de l'encre et du papier ?

—Oh ! non, nous perdrions trop de temps, et nous n'en avons pas à perdre. Faites attention.

—J'écoute, milord.

—Votre sort est assuré.

—Ah ! milord, s'écria le pauvre valet de chambre fondant en larmes, je vous supplie de vous occuper de choses plus importantes.

—Oh ! mon enfant, murmura le moribond, ma chère fille, ma pauvre Ada, si j'avais pu la voir ! Vous lui porterez aussi à ma sœur Augusta et à ses enfants..... Vous irez également chez lady Byron..... Dites-lui... dites-lui tout !... Vous êtes bien dans son esprit.....

La voix manqua au malade ; quoiqu'il fit des efforts pour continuer de parler, le valet de chambre ne pouvait plus saisir que des mots entrecoupés, au milieu desquels, avec grand'peine, il saisit ceux-ci :

—Fletcher !... si vous n'exécutez point les ordres que je vous ai donnés... je vous tourmenterai... si Dieu me le permet.

—Mais, monseigneur ! s'écria celui-ci au désespoir, je n'ai pas entendu une parole de ce que vous m'avez dit.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit-il alors ; mais il est trop tard maintenant... Est-il donc possible que vous ne m'ayez pas entendu ?

—Non, milord ; mais essayez encore une fois de me faire connaître vos volontés.

—Impossible !... Impossible, murmura le malade. Il est trop tard..... tout est fini !..... Et cependant..... approche..... approche..... Fletcher, je vais essayer.

Et il redoubla d'efforts, mais tout fut inutile, et il ne prononça plus que des mots entrecoupés, comme : " Ma femme !. .... mon enfant !... ma sœur !... Vous savez tout..... vous direz tout..... vous connaissez mes intentions....." Le reste était inintelligible.

On était au 18, et il était midi.

Les médecins eurent une nouvelle consultation, et décidèrent de donner au malade du quinquina dans du vin.

Il n'avait pris, depuis huit jours, comme je l'ai dit, qu'un peu de bouillon et deux cuillérées d'arrowroot.

Il prit son quinquina, et manifesta l'intention de dormir, par signes ; il ne parlait plus sans être interrogé.

—Voulez-vous que j'aille chercher M. Parry ? lui demanda Fletcher.

—Oui, allez le chercher, répondit-il.

Un intant après, le valet de chambre revint avec lui.

M. Parry se pencha sur son lit ; Byron le reconnut et s'agita.

—Tranquillisez-vous, lui dit M. Parry.

Le malade versa quelques larmes, et parut s'endormir.

C'était le commencement d'une léthargie qui dura plus que vingt-quatre heures.

Cependant, vers les huit heures du soir, il s'agita, et Fletcher ententendit ces mots, les derniers que prononça Byron :

—Et maintenant il faut dormir.....

Puis sa tête retomba immobile sur l'oreiller.

Pendant près de vingt-quatre heures il ne fit pas un seul mouvement ; seulement, par moments, il avait des suffocations et une espèce de râle.

Fletcher appela alors Tita pour qu'elle l'aidât à soulever sa tête malade, qui paraissait tout-à-fait engourdie ; chaque fois que le râle revenait, les deux serviteurs lui soulevaient la tête.

Cela dura ainsi jusqu'au lendemain, 19, à six heures du soir.

Alors Byron ouvrit et referma les yeux sans aucun

symptôme de douleur, ni sans faire le moindre mouvement d'autres parties du corps.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria Fletcher, je crois que milord vient de rendre le dernier soupir.

Les médecins s'approchèrent, lui tâtèrent le pouls, et dirent :

—Vous avez raison, il est mort !...

Le 22 avril, les restes de Byron furent transférés dans l'église où reposaient Marcos Botazaris et le général Norman. Le corps était renfermé dans un grossier cercueil de bois ; un manteau noir le recouvrait, et sur le manteau, on avait posé un casque, une épée et une couronne de lauriers.

Byron avait manifesté le désir que son corps fût rapporté, mais les Grecs demandèrent à garder son cœur, et ceux-là qui avaient tant fait saigner ce cœur de son vivant, l'abandonnèrent mort.

A. D.

L'AUTOMNE

Le souffle de l'Automne a flétri la feuillée
Où les oiseaux cachaient leurs discrètes amours ;
Le rossignol muet sur la branche effeuillée
Ne dit plus les chansons qu'il chantait aux beaux jours.

L'aquilon fait gémir la forêt dépouillée,
Les ruisseaux dans la plaine ont suspendu leur cours ;
Plus de chants dans les bois, de fleurs dans la vallée,
Les nids abandonnés pendent aux vieilles tours.

C'est ainsi que toujours les amères souffrances
Flétrissent nos plaisirs, les douces espérances
Et les illusions des rêves d'autrefois !

Et nos cœurs pleins de deuil où la douleur habite
Sont tristes comme un nid que la tempête agite,
Comme les prés sans fleurs, les bocages sans voix.

ARTHUR GLOBENSKI.

LETTRE DE PARIS

M. CARO

Un philosophe spiritualiste—Légende et vérité—Les auditrices de M. Caro—Rien de nouveau sous le soleil—Les ancêtres du pessimisme—Le vase vide de la jeune Indienne—Les saints laïques—Il jette l'ancre là-haut—Vous y aviez donc un rendez-vous ?—La vie vaut-elle la peine d'être vécue ?—Bonheur positiviste et bonheur chrétien—Anecdote du professeur athée.

Me permettrez-vous, lecteur, de venir causer un peu avec vous de philosophie ? Voilà, me direz-vous un bien gros mot, un mot tout chargé d'ennui, de sommeil et d'opium. Rassurez-vous, je ne prétends pas vous développer des théories transcendentales sur le *devenir* ou le *néant*, je ne veux nullement vous promener à travers les idées de nos entrepreneurs de démolition matérialiste, ni discuter doctoralement sur l'école néo-pessimiste ; je désire vous raconter un philosophe vivant, dont le nom est un fétiche qui opère des miracles, possède certaines qualités de fascination qui domptent les plus rebelles et en imposent aux plus abstraits. M. Caro jouit en effet de ce privilége que le public intelligent le lit, l'écoute, le suit dans ses recherches les plus graves, qu'il fait avec lui de la philosophie, presque sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la poésie : ce public a été conquis, et chose plus rare il garde sa fidélité.

Et pourquoi cette faveur si constante de ces Athéniens de Paris, si changeants d'ordinaire, si prêts à décréter d'ostracisme ou d'oubli leurs favoris de la

veille. Pourquoi les cours de la Sorbonne, les articles de la Revue des Deux-Mondes, les livres de M. Caro ont-ils obtenu un succès toujours croissant ? Parce qu'il a cette qualité indéfinissable qui s'appelle le charme et qu'il met au service de la science un style lumineux, délicat, harmonieux, dégagé de l'appareil scolastique, de la logamachie et du pathos amphigourique où se plaisent parfois ses confrères. Un de mes amis comparait ceux-ci à un ananas, rugueux au dehors, savoureux au dedans : avec M. Caro, rien de pareil, le fruit est aussi avenant à l'extérieur qu'à l'intérieur, la forme égale le fond, et le vestibule du palais invite le passant à y pénétrer. Ainsi le professeur fait aimer la philosophie et celle-ci le lui rend bien.

Une autre cause de son prestige, c'est qu'il reste en communion d'idées avec ses auditeurs, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sphères abstraites d'une métaphysique stricte, mais sa curiosité est sans cesse en éveil, et j'imagine que ce magnétiseur lit dans l'âme de son public, partage ses inquiétudes, va au-devant de ses questions. Nous sommes de grands inquiets, nous voulons percer les mystères de l'infini, comme nous perçons les continents. nous craignons d'être submergés par les grands courants de la bêtise contemporaine, nous cherchons vagement des points d'appui, des esprits sains qui apportent des réponses prêtes aux pontifes de l'athéisme masqué, du positivisme scientifique ou pratique. M. Caro a pris en main le drapeau du spiritualisme, et s'est jeté au plus fort de la mêlée : à la multiplicité des attaques, il oppose la vérité de la défense, prend souvent l'offensive, porte ses coups dans le camp de l'ennemi. Il ne laisse aucune attaque sans riposte, demeure l'infatigable champion de l'idéal, rallie à son étendard les hésitants, oppose à la contagion du mal la contagion du bien.

Breton d'origine et de famille, élève du collège Stanislas, il entre à l'école normale en 1845, après avoir remporté le prix d'honneur de philosophie au concours général : il en sort en 1848 avec le titre d'agrégé de philosophie dans une agrégation où il rencontre et connait M. Renan. On voit que la molicule philosophique lui est en quelque sorte inhérente et qu'il trace de bonne heure le sillon dans lequel il moissonne de si belles récoltes. Rien en lui du révolté : jamais de défaillance, de nuits d'angoisses, il manie la truelle et non la pioche, il est architecte. Il laisse à d'autres la facile besogne du bouleversement. On l'a comparé à Jouffroy et aussi à Cousin dont il fut le familier, le Benjamin comme on dirait. La comparaison boite de plusieurs façons : le talent de M. Caro, très mesuré, équilibré, sociable, n'offre guère d'analogie avec celui de Jouffroy, si tourmenté, inégal et solitaire : d'autre part, l'éclectisme de M. Cousin est une méthode, tandis que le spiritualisme de mon auteur est une doctrine armée de pied en cap. S'il faut décidément lui trouver un précurseur, je nommerai Marie Biran dont il renouvelle le système par l'étude attentive des mœurs contemporaines.

Les dix-neuf ans de cours de philosophie à la Sorbonne, M. Caro y tient comme au principal honneur de sa vie. Il existe sur ce cours une légende parfaitement fausse comme la plupart des légendes, mais qui avait un instant paru faire son chemin plus vite que la vérité. Elle a été lancée par les envieux, répétée par les ignorants, répercutée par ces sots si nombreux qui faisaient dire à Henri Heine : il y a plus de sots que d'hommes. A les entendre, M. Caro est un philosophe pour deux, une sorte de Berquin métaphysique qui expose à ses *auditrices* des vérités de M. de la Palisse. Quand ces niaiseries-là se débitent devant moi, j'ai

l'habitude de poser au quidam cette simple question : " Pardon, mais avez-vous quelquefois assisté à son cours ? " Soyez sûr qu'il ne demande pas son reste.

Par exemple, interrogez les connaisseurs, les gens impartiaux, ils vous répondront que pendant ces dix-neuf années pas un cours n'a répété l'autre, que M. Caro recevait ses sujets tout faits ou plutôt tout indiqués par les préoccupations scientifiques qui surgissaient en Angleterre, en Allemagne et en France. Ils vous diront toutes les ressources de ce talent flexible qui reste uni dans la doctrine et varié dans l'application, quelle étude minutieuse il fait des théories de ses adversaires, avec quelle courtoisie il les expose, avec quelle ampleur il les réfute. Ils vous apprendront aussi que cette salle du grand amphithéatre de la Sorbonne ne fut ouverte aux dames qu'en 1875, à une époque où M. Caro avait déjà conquis son bâton de maréchal de France, son fauteuil d'académicien, où il était en pleine lumière ; que, depuis lors, dans ces deux mille personnes qui se pressent pour l'entendre, les femmes n'ont jamais figuré pour plus d'un sixième.

Si dans cette carrière féconde, il ne cesse de combattre le bon combat, s'il sait découvrir l'erreur enguirlandée de fleurs et démêler la goutte de poison subtil contenu dans le vase de lait, si la leçon pénètre sans cesse d'une sorte d'éther idéaliste, si la pureté de la forme, l'élégance de l'organe, l'harmonie de la diction rendent attrayantes les pensées les plus sérieuses, vous étonnerez-vous que tous ceux qui veulent croire viennent l'entendre, l'applaudir et le préfèrent à nos gorgies modernes ? En veut-on à Molière de cette simplicité merveilleuse qui le rend accessible à tous ? Reproche-t-on à Mozart de charmer aussi bien les gourmets de musique que les profanes ?

M. Caro excelle dans la conversation aussi bien que dans le livre et la conférence ; il aime les salons de causerie, où il se délasse de ses grands travaux ; il y brille au premier rang, et, comme tous les causeurs émérites, pratique volontiers le monologue, laissant de côté la philosophie pour juger avec finesse les hommes et les choses de l'époque. Quelquefois cependant, à force d'artifice, on parvient à le mettre sur la métaphysique, et alors, n'en déplaise aux Zoïles et aux Chersiter, c'est là un régal exquis. J'ai vu un parterre de duchesses, de marquises, femmes du plus rare esprit, suspendues à ses lèvres. Comme il philosophe avec son âme, non avec son cerveau, comme sa philosophie a une muse et n'est pas une simple officine de syllogismes abstraits, il charme et persuade sans effort.

Que de réflexions ingénieuses je lui ai entendu faire de la sorte sur le bonheur suprême d'affirmer quelque chose, sur ces rétameurs de systèmes anciens qui copient non-seulement les Grecs, mais les Hindous! Vous raillez les vieilleries spiritualistes et chrétiennes, mais vous oubliez que Darwin a pour précurseur une doctrine boudhique qui remonte à des milliers d'années et qui porte le nom de *théorie de l'émanation* ; qu'Hegel, Tchelling, Fichte sont de simples plagiaires du gnostique Basilide, que la science, ce dieu de l'école positiviste, était déjà, sous le nom de *Sophia*, l'héroïne du système de Valentin. Vous menez grand bruit autour d'Hartmann, Hopenhauer, Leopardi, les théoriciens et le poète du pessimisme moderne ? Mais ignorez-vous que c'est dans l'Inde que le pessimisme a trouvé ses vrais aïeux, qu'il a été fondé la nuit où, assis sous le figuier de Gaja, le jeune prince Cakja s'écriait : " Rien n'est stable sur la terre. La vie est comme l'étincelle produite par le frottement du bois. Elle s'allume et elle s'éteint, nous ne savons ni d'où elle est venue, ni

où elle va... Ah ! malheur à la jeunesse que la vieillesse doit détruire ! Ah ! malheur à la santé que détruisent tant de maladies ! Ah ! malheur à ce monde où l'homme reste si peu de jours... Tout phénomène est vide, toute substance est vide, en dehors il n'y a que le vide... le mal, c'est l'existence."

Croyez-vous, demandai-je à M. Caro, qu'une société d'athée pourrait subsister huit jours ? Oui, me répondit-il, en souriant, si elle avait pour objet la vertu, pour ressort l'abnégation, pour principe la vérité, si en un mot, tous ses membres étaient dignes d'être chrétiens. On nous parle de la science, mais nos plus illustres savants ont cru. Je sais bien que Broussais s'est vanté de "n'avoir jamais disséqué une âme," mais Dumas, Pasteur, demeurent des spiritualistes convaincus ; mais Linné voyait passer l'ombre de Dieu derrière les grands spectacles de la nature ; mais Leverrier a dit : "J'ai vu Dieu à travers le télescope," et Biot : "J'ai vu Dieu à travers le microscope." Les positivistes font grand étalage de quelques *saints* laïques, de certains dévouements individuels qui n'ont pas pour origine la foi. J'ai bien envie de leur répondre par cette fable de la jeune mère indienne qui ayant vu guérir un malade en lui présentant un breuvage, approchait nuit et jour un vase vide des lèvres de son enfant mourant. Cette mère était une bonne mère, mais son vase était vide et ne contenait pas la potion vivifiante ; de même pour ces positivistes restés honnêtes, *quoique* et non *parceque*, ils approchent un vase vide des lèvres de l'humanité souffrante. Ils auront beau faire, ils ne nous empêcheront pas de considérer l'humanité comme une harpe dans la main d'un grand maître, et chaque peuple comme une corde particulière de cet instrument.

Cette élévation, cette profondeur, tempérées par une

philosophie pleine de fleurs, constituent l'originalité de M. Caro. Un de ses collègues de l'Académie Française disait à ce propos : " Ce diable de Caro, il plane toujours, il a des actions dans les hirondelles ; mais s'il jette l'ancre là-haut, ils transporte avec lui ses auditeurs et parle de l'infini comme s'il était employé chez la Providence." Très fin d'ailleurs, il n'ignore pas la valeur de certains compliments, et un jour qu'un candidat au doctoral, croyant se mettre dans ses bonnes grâces, lui disait avoir assisté à son cours, il lui riposta ironiquement : " Vous y aviez donc un rendez-vous ?"

Je n'ai pas encore introduit mon lecteur chez M. Caro. Ce dernier me pardonnera-t-il, non de franchir le mur de la vie privée, je ne me le permettrais pas, mais de dire qu'il habite rue Chénard, tout près de cette Sorbonne, théâtre de ses victoires ? Dis-moi qui tu hantes, je te dirais qui tu es : l'appartement est simple, et ce qu'on y remarque surtout ce sont les livres qui remplissent non-seulement le cabinet de travail, mais plusieurs pièces. Sur la cheminée, les photographies de M. et Madame Caro, celle de leur fille unique, morte peu de temps après son mariage avec un littérateur distingué, M. Bourdeau. Madame Caro a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs œuvres de premier ordre, entre autres le *Péché de Madeleine* qui compte parmi les romans les plus délicats de la littérature contemporaine Douée d'une âme qui fut son génie, on pourrait lui appliquer ce mot charmant du vieux Mirabeau, " qu'elle est faite de la rognure des anges."

L'œuvre de M. Caro est déjà considérable : L'idée de Dieu et ses nouveau critiques—Essai sur le mysticisme au 18ème siècle ; Saint Martin, le philosophe inconnu—Problèmes de morale sociale—Etudes morales sur le temps présents—La philosophie de Gœthe—Le maté-

rialisme et la science—Les jours d'épreuves : 1870-1871 —Le droit et la force—Le pessimisme au 19ème siècle—La fin du 18ème siècle—M. Littré et le positivisme ; Hachette éditeur. Je ne puis analyser ces livres, mais je remarque que l'auteur s'efforce d'y maintenir ces deux points fixes : " 1o. L'univers a un but, et par conséquent il y a une pensée à l'origine des choses. 2o. L'homme est une personne, dont le déterminisme physique, chimique et biologique, s'arrête à un certain point ; le monde moral est inexplicable sans la personnalité libre, et celle-ci ne saurait être ramenée sous la loi des phénomènes physiques. Pour juger l'œuvre de M. Caro, il me suffira de rappeler cette belle pensée de Joubert : " La véritable métaphysique ne consiste pas à rendre abstrait ce qui est sensible, mais à rendre sensible ce qui est abstrait, apparent ce qui est caché, imaginable s'il se peut ce qui n'est qu'intelligible, intelligible enfin ce qui se dérobe à l'attention."

Au reste, je ne saurais mieux faire que de parcourir avec vous un chapitre de son volume sur Littré, celui qui est intitulé : *Le prix de la vie humaine dans le positivisme.* La vie vaut-elle la peine d'être vécue, se demande-t-il ? Vivre, si l'on doit repousser comme une chimère tout idéal supérieur aux faits et aux lois physiques, vivre alors en vaudra-t-il le tracas et l'effort ? Et il constate avec M. Renan que la vie du positiviste demeuré honnête homme reste encore " parfumée par le souvenir de ces croyances fécondes dont on peut sacrifier la lettre sans abandonner l'esprit " ; qu'à notre insu " c'est souvent à ces formules rebutées que nous devons les restes de notre vertu." Nous vivons d'une ombre, du parfum d'un vase vide ; après nous, on vivra de l'ombre d'une ombre. Avec une rare sagacité, M. Caro examine ensuite pour quelle part entrent dans une telle vie les influences actuelles ou séculaires, les idées am-

biantes, tout imprégnées de christianisme diffus ou de spiritualisme latent, les habitudes collectives de la race, de la nation ou de la famille. Il établit par exemple que la personnalité morale de M. Littré n'est pas la fille du positivisme, qu'elle date de plus haut, qu'elle plonge ses racines plus profondément, dans ce monde ancien que la théorie nouvelle prétend détruire et remplacer, que si le *saint athée* changea de manière de philosopher sur l'histoire et sur le monde, il ne changea pas de manière de vivre ou de sentir. Il met ensuite le bonheur chrétien en parallèle avec le bonheur positiviste qui se résume dans cette formule: avoir contemplé les lois éternelles du monde et aimé ce qui est digne d'être aimé, vaut la peine d'avoir vécu. Il montre que les positivistes "parlent toujours de la vie comme si le bonheur personnel devait en être le commencement, et sitôt qu'on leur demande d'expliquer la nature de ce bonheur, ils changent de terrain et nous répondent en exposant les conditions et les lois du bonheur social. Mais au nom de quelle considération supérieure l'homme nouveau doit-il renoncer à son bonheur personnel, si la foi scientifique règne seule dans le monde destitué de causes premières et de causes finales, abandonnée à la souveraineté des lois physiques ?... Si ce n'est que cela, mon bonheur vaut celui des autres, et il mérite autant d'égards." Est-ce que l'homme se résignera jamais à *jouir par procuration*, à la seule pensée du bonheur de l'homme de l'avenir ?

Il y avait une fois un professeur qui, s'étant épris des doctrines simiesques de Darwin, ne se contentait pas de les enseigner à ses élèves, mais s'avisait de les commenter à son fils. Il leur déclarait que l'homme, ce singe monté en grade, n'est qu'un tube digestif percé par les deux bouts, que la religion et la philosophie spiritualiste ne renferment que contes de nourrice à

dormir debout : que le matérialisme est un petit spectre à l'usage des sacristies ; que le vice et la vertu sont des produits du même ordre que le vitriol ou l'indigo ; qu'il n'y a d'autre Dieu que le néant, que ces mots de droit, de devoir, d'honneur sont des mots vides de sens, des épouvantails inventés par les gens d'esprit pour empêcher les foules de s'entre-dévorer. Il ne jurait que par Holbes, Shopenhauer, Büchner, et ne permettait à personne de prononcer devant lui le nom de Dieu : volontiers il eût mis le contrevenant à l'amende, comme faisait Rabagas dans la comédie de Sardou. Lui-même, chose étrange, se conduisait en honnête homme, afin de prouver par son exemple que le pessimisme peut tenir école de vertu. Il disait encore que l'espérance spiritualiste est l'éternelle lâcheté de l'homme et traitait celle-ci d'esclave. Qu'arriva-t-il ? Un jour sa femme s'aperçut qu'il vieillissait et le quitta. Son fils avait grandi et il traduisait en langue pratique les préceptes de son père, s'endettant, jouant, grand amateur de débauche et de tripots. Un jour il se présente devant son père et lui signifie qu'il a besoin d'une somme considérable.—Mais, malheureux ! qu'en veux-tu faire ?—Ceci ne vous regarde pas.—Je refuse !—Mon père, vous me permettrez alors de vous rappeler que vous êtes âgé et affaibli, que je suis jeune et vigoureux.—Quoi ! tu oserais porter la main sur moi !—Vous m'avez dit cent fois qu'il n'y a pas de récompense à attendre là-haut, que la vie est l'art de jouir et mépriser, que vous ne reconnaissiez d'autre droit que celui de la force ; j'applique vos doctrines.—Et comme son père persistait à refuser, ce fils trop logique se jette sur lui, le terrasse, le laisse pour mort, s'empare de ses clefs, vide le coffre-fort et s'enfuit.

J'entendais M. Caro raconter cette piquante anecdote à un contradicteur, fanfaron de scepticisme qui vantait

plus que de raison le triste système de Shopenhauer. L'adversaire resta bouche liée et s'en alla tout déferré des deux pieds, comme disait St-Simon.

C'est égal, vous êtes bien heureux au Canada, de ne pas voir de près tous ces pessimistes, positivistes et matérialistes, qui repoussent, comme des champignons vénéneux, dans nos vieilles sociétés.

VICTOR DU BLED.

Paris, 5 août 1884.

HYPOTHÈSE D'UN CATACLYSME

LE SAGUENAY

La rivière Saguenay, appelée par les Indiens Pitchitanichetz, sort du lac Saint-Jean par un double canal dont un bras s'appelle la Grande Décharge, et l'autre la Petite Décharge. Ces deux bras, séparés par l'île d'Alma, à la sortie du lac, se rejoignent trois lieues plus loin et commencent alors l'étonnante rivière Saguenay qui, dès son début, se précipite en cascades, en chutes et en rapides d'une extrême violence sur une longueur d'environ douze lieues, et ne prend son cours uniforme et régulier qu'à sept milles au-dessus de Chicoutimi, pour le poursuivre ensuite jusqu'à Tadoussac, après avoir parcouru, en se dirigeant toujours vers l'est, une distance de quarante lieues. Sa largeur varie comme celle de toutes les rivières ; mais elle est rarement de moins d'un mille, tandis que, depuis la baie Ha ! Ha ! jusqu'à son embouchure dans le Saint-Laurent, elle est le plus souvent d'un mille et demi, et quelquefois de deux milles.

La mer y monte jusqu'à un endroit appelé Terre Rompue, mais dont le véritable nom devrait être "Interrompue," parce que c'est là que la navigation s'arrête. Cet endroit est à quatre-vingt-huit milles de l'embouchure du Saguenay et à trente-cinq milles environ de la décharge du Lac ; les rapides et les cascades viennent y mourir après une suite d'élans échevelés. Quant au cours du Saguenay, depuis Terre Rompue jusqu'au

Saint-Laurent, il est extrêmement rapide, et le reflux de la marée se fait sentir jusqu'à plusieurs lieues au large du grand fleuve, en faisant dévier parfois la course des navires.

La rivière Saguenay est un gouffre profond parfois de mille pieds, taillé en plein granit, au sein d'énormes entassements de montagnes, par un terrible cataclysme qui remonterait à des milliers d'années, si l'on peut s'en rapporter à l'attestation géologique, aux témoignages offerts par l'étonnante physionomie du sol, par l'image de bouleversements répétés, par les épaisseurs profondes d'alluvion, de terre végétale, jetées comme au hasard, en énormes amas, soulevées comme le sein même de l'océan dans la tempête, puis s'affaissant dans des ravins de cent, deux cents, trois cents pieds de profondeur, tout cela brusquement et comme simultanément, sans cause explicable, si ce n'est par un épouvantable choc dans les entrailles de la terre et par le déchaînement des éléments qui en fut la suite. Il n'est pas de voyageur qui ne se sente pris d'une sorte de frémissement, d'épouvante mystérieuse, à l'aspect de ce sombre fleuve et de ses formidables rives à l'heure où le crépuscule grandissant s'épanche sur elles, à cette heure où le bateau-à-vapeur, chargé de touristes émerveillés, rendus subitement silencieux, charmés en même temps que dominés, s'avance lentement vers son embouchure que semblent garder avec un front menaçant de lourdes falaises où viennent s'obscurcir les dernières lueurs du jour. Chaque branche d'arbre frissonnant alors dans le vent du soir semble un sourcil qui se fronce et dont l'ombre se projette au loin sur les flots du Saint-Laurent lui-même. Ce large manteau noir, qui descend des sommets hérissés, encore tout pleins des longs roulements du tonnerre, remplit l'âme d'une terreur à laquelle l'imagination donne de l'intensité

sans doute, en la grossissant d'un cortége de visions effroyables, mais il semble qu'à la vue de cette rivière presque insondable, enserrée, comme étreinte entre deux torses de montagnes qui ont l'air de se défier d'un bord à l'autre d'un infranchissable abîme, on se croie en face d'une dernière empreinte du chaos, d'un dernier essai, ébauche violente d'une formation arrêtée dans son cours, et qui gronde, et qui s'irrite de ne pouvoir jamais se compléter, d'attendre en vain l'œuvre patiente, mais sûre, du temps qui accorde son heure à tout ce qui existe.

Il y a comme du délire dans cette création. Les montagnes paraissent avoir été jetées là au hasard, comme dans une épouvantable mêlée où les combattants sont restés debout, foudroyés sur place. Dans ces entassements informes, on respire comme un souffle encore tout récent de cataclysme, et bien des siècles encore passeront sans rien enlever à cette nature de son horreur tragique. Tout y tremble de l'entrechoquement, de la fureur des éléments repoussés dans leur essor ; on se sent, en pénétrant dans ce chaos immobilisé, aussi petit que l'atôme, et l'on a comme une secrète terreur d'y être englouti sans retour.

Il semble qu'une main divine, pleine de colères, s'est abattue tout à coup sur ces énormes rochers et les a entr'ouverts avec fracas pour donner cours à un torrent furieux. Quand le Saguenay, jusqu'alors ignoré sur la carte du monde, s'est précipité pour la première fois dans cette gigantesque crevasse de mille pieds de profondeur, quand il entra pour la première fois dans ce lit bouleversé où les gouffres ne faisaient que de s'entrouvrir, ce dut être avec un bruit qui fit trembler au loin la terre ; il dut y plonger en bondissant, mugir avec des bruits d'abîme dans le cahos, et ses eaux,

durant de longues, bien longues années, escaladèrent sans doute de terribles sommets avant de conquérir enfin un niveau assuré et tranquille.

***

Comment se rendre compte de l'existence de cette rivière qui coule, non pas sur le flanc des montagnes, ni dans une vallée, comme font toute les rivières dont le cours est normal, dont le lit s'est creusé lentement, d'après les lois régulières, mais qui se précipite violemment à travers les montagnes entr'ouvertes ? D'où viendrait d'autre part cet énorme volume d'eau ? Serait-ce des nombreuses rivières qui coulent dans le Saguenay ou dans le lac Saint-Jean ? Mais aucune de ces rivières n'est navigable autrement qu'en canot, si l'on en excepte les plus grandes d'entre elles, comme la Chamouchouane, la Mistassini et la Péribonca qui, elles-mêmes, n'ont jamais plus de huit à dix pieds d'eau, et encore n'est-ce que sur une très-petite partie de leurs cours, à partir de leur embouchure. Serait-ce le lac Saint-Jean qui apporterait ce contingent prodigieux aux eaux du Saguenay ? Mais le pauvre lac, quoiqu'il reçoive des rivières venues de toutes les directions, n'a nulle part plus de cinquante pieds de profondeur, et, du reste, il ne s'écoule que faiblement dans le Saguenay. En outre, le Saguenay lui-même n'a aucune profondeur jusqu'à une douzaine de lieues de sa sortie du lac : il ne consiste qu'en une succession de rapides et de cascades jusqu'à l'endroit où la marée se fait sentir. Pourquoi ce peu de profondeur dans cette partie de son cours, et puis tout à coup cet abîme de vingt-cinq lieues de long où la sonde n'atteint parfois qu'à mille pieds sous la surface ? Pourquoi, dirons-nous encore, ces rapides et leur arrêt subit à Terre Rompue ? Pourquoi, de l'autre côté de la pres-

qu'île de Chicoutimi, trouve-t-on cet étrange lac Kenogami, tout à fait enclavé dans les montagnes, et dont l'épaisseur d'eau égale celle de la rivière elle-même ? Pourquoi, partout où l'on voit des rochers ou des chaînons, sont-ils presque partout, presque invariablement arrondis, polis à leur surface, comme par un lèchement persistant, continu de vagues ? Pourquois ces bizarres méandres, ces gorges innombrables creusées en serpentant au milieu des amas d'alluvion et de terre végétale ? Pourquoi ces rocs, ces nombreux cailloux absolument isolés, entièrement détachés du sol, que l'on aperçoit tout à coup en plein champ ou le long de quelque rivière au rivage apparemment paisible, et dont la formation est étrangère à celle de ces rocs ? Pourquoi partout ce bouleversement, cette nature tourmentée, ces escarpements, puis ces effondrements, ces soulèvements et ces gouffres, cet orage terrible des éléments qui semble avoir été arrêté dans son cours et pétrifié sur place ? Pourquoi ce phénomène en tant d'endroits répété qui proteste contre l'œuvre patiente de la nature, contre son action régulière et naturelle ? Ah ! assez de questions, assez d'interrogations dressées devant le vaste problème que nous avons sous les yeux ; sachons y plonger nos regards sans plus longtemps le redouter, sans une confiance trop grande dans la perspicacité de l'esprit qui distingue ler causes dans les effets et se les explique, mais aussi sans aucune crainte puérile, avec la détermination de découvrir les secrets de la nature, et de les révéler en les démontrant victorieusement, dès qu'on est convaincu de les tenir.

Ce que nous voyons aujourd'hui du lac Saint-Jean, cette petite mer intérieure de douze lieues de long sur neuf de large, presque ronde, qui ressemble avec ses rivières à un vaste crabe étendant ses pattes dans toutes les directions, n'est rien qu'une miniature de ce qu'il

étais jadis. Ah ! jadis... nous voulons dire il y a des milliers et des milliers d'années, c'était pour le lac les beaux jours. Alors, il était grand, profond, superbe, et les tempêtes devaient le faire mugir avec fracas sur la ceinture de montagnes qui lui servaient de rivage et lui faisaient un cadre de quatre vingt-dix lieues de circonférence. Alors, il avait aussi, lui, ses abimes, il couvrait des chaînons élevés : ses eaux renfermaient l'épais tribut d'alluvion lentement apporté par les âges et uniformément déposé sur son lit. Les rivières qui accourent à lui de tous côtés, celles du nord beaucoup plus considérables que celles du sud, parce qu'elles partent de plus loin, et qui aujourd'hui tombent dans le lac après une succession de rapides et de chutes, n'étaient comparativement alors que de petits cours d'eau arrivant tranquillement de la hauteur des terres et plongeant avec modestie dans le vaste corps du lac, comme des tributaires dociles, depuis longtemps rompus au joug et satisfaits. Soudain la terre s'entr'ouvrit avec fracas depuis l'endroit où est l'embouchure de la rivière Saguenay jusqu'aux rivages actuels du lac Saint-Jean ; les montagnes se fendirent sous l'action de quelque terrible force intérieure, et toute cette mer de 90 lieues de tour se précipita dans la fissure béante. Les montagnes qu'elle tenait ensevelies sous ses eaux découvrirent leur tête baignée de vagues éperdues... et alors, de ces sommets subitement éclos dans l'espace, les torrents jaillirent. Ils s'élancèrent affolés, au milieu des précipices ou sur les cimes les plus altières, ne sachant ni où ni comment se frayer un passage, courant dans les ravins, puis tout à coup bondissant sur quelque gigantesque écueil, allant comme une force aveugle, lançant devant eux d'énormes masses d'argile, de sable, de détritus végétaux qui s'attachèrent aux flancs des monts et qui remplirent les gorges béantes. Ils voulurent combler l'abime étrange, mystérieux, profond,

qui s'était entr'ouvert soudainement devant eux ; ils y jetèrent les matières en décomposition que les siècles avaient amassées dans leur sein. Quand ils rencontrèrent des obstacles invincibles, ils rebroussèrent chemin, se cherchant un lit plus facile, pendant qu'au loin les vallées émues et frémissantes retentissaient des échos de leur course furieuse.

Longtemps, pendant des siècles. ils s'épuisèrent sur des chaînons compactes qui leur barraient le passage ; ils les inondèrent de leurs flots irrités, enlevant leurs crêtes qu'ils jetaient ensuite en éclats cent pas plus loin, ou bien les aplanissant, les arrondissant sous le roulis de leurs vagues, les léchant jusqu'à ce qu'elles fussent dépouillées du dernier arbrisseau, de la dernière tige arrêtée dans leurs crévasses ou attachée à leurs flancs ; puis, chargés de tous ces débris, ils allèrent les précipiter dans les vastes anfractuosités des montagnes, dans toutes les profondeurs restées à découvert, semant ainsi partout au hasard les trésors de leur maternité féconde.

Quand le lac se vit, lui, de grande mer intérieure qu'il était naguère, qu'il était il y avait à peine quelques heures, couvrant d'orgueilleuses cimes, plongeant dans d'insondables abimes, réduit à n'être plus pour ainsi dire qu'un étang en présence de ces énormes rivières qui, la veille encore, venaient lui demander humblement un asile dans son sein, et qui, maintenant, se précipitaient sur lui comme pour l'accabler de sa déchéance, il essaya une dernière colère de géant, il ramassa ce qu'il lui restait de vagues, se souleva sur son lit mouvant, tremblant encore de tant de chocs formidables, et il voulut s'élancer à son tour à l'encontre de ces torrents improvisés qui ne savaient même pas

leur course ni quel lit ils iraient se choisir le lendemain.

Mais, impuissant, vaincu d'avance, ayant à lutter non-seulement contre les torrents déchaînés qui tombaient en avalanches de sommets en sommets, remplissant l'espace du tonnerre de mille chutes escaladées et franchies presque à la fois, mais encore contre les chaînes de rochers qui, maintenant libres, se dressaient en maint endroit devant lui, contre les immenses barrières de sable qui s'entassaient les unes sur les autres à l'embouchure des grands cours d'eau sans cesse occupés de grossir et de multiplier les obstacles, il retomba comme un fauve épuisé sur le lit d'argile où il allait désormais s'ensevelir dans le morne repos des siècles. Longtemps il sommeilla sur cette tombe mouvante que lui firent les vagues de sable et d'alluvion tous les ans renouvelées, jusqu'au jour où des races d'hommes inconnus, hôtes errants des grands bois, vinrent sillonner son dos sur de frêles esquifs et le parcoururent en tous sens, à la poursuite silencieuse du gibier et des animaux à chaude fourrure dont pullulaient alors les forêts avoisinantes..... Ah ! qu'on nous pardonne cette indigne esquisse de ce qu'aucune plume humaine ne saurait décrire. Nous avons parcouru les rivages, les coteaux et les vallées formés lentement par les âges à la suite de ce hoquet formidable du globe qui rejeta subitement à sa surface tant de matières entassés dans son sein ; nous avons vu le grand cataclysme écrit d'une main frémissante en caractères qu'aucun œil humain ne saurait méconnaître ; nous l'avons vu comme un grand livre ouvert d'où l'évidence jaillit avec impétuosité, et notre esprit, agité de puissantes émotions, s'est laissé emporter à vouloir peindre cette heure terrible où la nature entière sembla s'abimer dans le chaos. Qu'on nous pardonne cette audace puérile qui a cependant une

excuse ; c'est que nous aimons tant notre sujet que nous ne mesurons pas nos tentatives aux forces qu'il exige ni à la grandeur qu'il renferme, et que nous faisons de notre mieux, content de voir notre faiblesse même servir à le réhausser encore et à le faire valoir d'avantage.

ARTHUR BUIES.

L'ARMÉE DES MISÉRABLES ALLEMANDS

Transportons-nous un instant au delà du Rhin, sur le territoire de l'empire d'Allemagne, où se meut la grande armée des misérables, ce prolétariat nomade, dont on évalue l'effectif à 200,000 individus, n'ayant ni feu ni lieu. On rencontre ces individus sur les grandes routes, dans les bois et forêts, sur les bords des fleuves et rivières ; une force mystérieuse les pousse en avant, à marcher sans cesse vers le sud, l'est ou l'ouest, jamais vers le nord. Ce sont les artisans-voyageurs, les *handwerksbursche* des pays allemands, gens ayant fait tant bien que mal l'apprentissage d'un métier quelconque, et qui sont pris de la fièvre du déplacement. Ces soi-disant ouvriers fuient le voisinage des cités ouvrières ou des villes industrielles ; ils préfèrent se chauffer au soleil, flâner sur les grandes routes, prendre le frais à l'ombre des bois. Ils vivent de mendicité et de rapine. Grâce à eux, la statistique des délits prend en Allemagne des proportions croissantes. On a évalué à quelque chose comme cent millions de marks et plus le montant général de l'impôt que cette armée de vagabonds extorque, bon an mal an, aux populations de l'empire. Les autorités, les associations de secours, le gouvernement se sont occupés de cette calamité nationale : la chancellerie impériale elle-même est intervenue, et des ordres ont été donnés pour arrêter le mal. Rien n'y a fait.

L'armée se recrute sans cesse de contingents nouveaux, elle déborde bien au-delà des frontières allemandes et elle devient pour les pays voisins de l'Alle-

magne un fléau contre lequel il n'y a malheureusement pas de remède. Si, cependant ! On entend soutenir la théorie suivante : " Triplons le nombre des gendarmes ! " s'écrie un journal. " Sévissons rigoureusement, introduisons dans nos codes des pénalités spéciales ! " Pour peu, on imiterait l'exemple de la Saxe, qui a introduit la peine de la verge dans ses prisons. Un journal allemand, très chauvin, disait ces jours derniers : " Certainement, c'est une honte pour notre patrie de constater que, dans le dernier quart du 19e siècle, la société ou, pour mieux dire, l'Etat, ne peut venir à bout de cette question des vagabonds. Deux cent mille individus, robustes pour la plupart, errent à travers les champs, routes, bois, forêts, sentiers, villes et villages des pays allemands, menaçant la sécurité du foyer domestique, cet ornement de la civilisation nationale, et deviennent à tel point à charges des Etats voisins, que des mesures doivent être prises contre l'inondation des vagabonds allemands." En effet, les Etats voisins se sont vus obligés à prendre des mesures protectrices ; l'Allemagne a dû accepter les gens qu'on lui renvoie, aussi c'est par transports complets qu'on rapatrie ces coureurs du monde qui tendent la main et le chapeau, et dont on ne se débarrasse rapidement qu'en leur offrant du travail.

Mais les gouvernants ont des recettes à tous les maux, et dans le secret de son cabinet, M. le chancelier de l'empire a médité et trouvé le remède, il a lancé son idée. Pour venir à bout des 200,000 vagabonds (la presse allemande est bien modérée), on va doter les quelques millions d'ouvriers allemands d'un... livret d'ouvrier. L'empire emprunte à un autre empire ses procédés empiriques : quelques millions d'ouvriers honnêtes, laborieux, vont être placés de ce fait, sous la haute surveillance de la police, et cela du fait de ces 200,000 fainéants qui se baladent sur les grandes routes au lieu de travailler.

L'Allemagne lettrée et les écoles de l'empire ont été dotées d'un recueil de morceaux choisis en prose et en vers ; le sieur Wackernagel a réuni dans un volume ce qu'il a trouvé de mieux dans la littérature allemande. Il est un chapitre intitulé "der-Franzose" (le Français). L'auteur, qui répond au nom de Kuizner, dit dans un passage de cette désopilante critique : "Allez à Saint Pétersbourg, Stockholm et Londres : partout le Français est maître de langue, coiffeur, marchand ; mais il n'est pas l'homme de volonté et d'indépendance personnelle."

Eh bien ! l'auteur, et nous ne voulons pas nous commettre à lui dire qu'il en a menti, a oublié ses chers compatriotes et négligé de nous parler de la grande armée, non pas des misérables, mais des chenapans qui, au nombre de 200,000, deviennent une calamité, puisqu'ils menacent jusqu'à la "sécurité du foyer domestique, cet ornement de la civilisation nationale." Il a oublié ces légions de rôdeurs, de faux mendiants, de robustes vagabonds ; il a oublié ces 200,000 individus qui sont devenus une calamité telle, que des millions d'ouvriers vont être placés sous la surveillance de la police à cause d'eux.

X. X. X.

LUI ET ELLE

Lui était blond ; elle brune avec de grands yeux noirs.

Il me confia, un soir qu'il était malheureux, que tous deux avaient grandi ensemble, l'un à côté de l'autre ; qu'il l'avait aimée toute petite, alors qu'elle le rudoyait bien fort, cruellement, dans ses moments d'humeur ou quand sa poupée n'avait plus le talent de l'amuser.

Plus tard elle devint belle, et lui l'aimait maintenant davantage, avec ses longues tresses brunes, luisantes comme l'aile d'un corbeau, avec ses yeux d'enfant qui savaient si bien déjà aller fouiller tout au fond des cœurs et y allumer une étincelle.

Un jour il s'enhardit jusqu'à lui avouer qu'elle était bien jolie et qu'il l'aimait. Elle le regarda d'une drôle de manière, puis éclata gaîment de rire. Lui, devenu rouge comme une pivoine, s'enfuit. Décidément, il ne la reverrait plus. Quoi ; tout l'amour qu'il avait amassé depuis douze années, là, dans le secret de son pauvre cœur blessé ; ce culte qui lui avait coûté tant d'humiliantes tâches, tant d'avanies poignantes, tout cela n'était prisé qu'à un éclat de rire ! Et il entendait encore les cascades perlées et moqueuses qui avaient accueilli sa déclaration. Non, il ne la reverrait plus, et peut-être trouverait-il ailleurs où donner son dévoûment et son amour.

Mais le lendemain ce fut elle qui vint le trouver. Il y avait un cercle de bistre autour de ses beaux yeux,

et on devinait quelque part, dans leurs cils fièrement arqués, la trace du passage d'une larme. Elle était sérieuse et lui demanda un pardon obtenu d'avance. Elle avait interrogé son cœur et en avait appris beaucoup de choses jusqu'alors ignorées. Elle aussi l'aimait, et ils seraient bien heureux plus tard.

Tout cela était dit d'une voix presque tendre, d'une voix qu'il ne lui avait jamais connue ; et, il était soudain pris de vertige en face d'autant de bonheur. Il balbutiait ; puis, tout-à-coup, comme l'enfant sur les genoux de sa mère, il parlait, parlait, la regardant dans les yeux et buvant sa félicité à grands traits. Il lui disait comme toujours il l'avait aimée, adorée, malgré ses froideurs, malgré ses rebuffades. Car, c'était bien assurément de l'amour que ce sentiment qui chaque jour le ramenait auprès d'elle, qui peuplait de tant d'ennuis tous les lieux où son image ne vivait pas.

Cela dura quelques jours ; juste assez longtemps pour lui faire croire à l'amour. Puis, le passé renaquit, avec ses éclaircies de bonheur, mais aussi avec ses contrariétés, ses bouderies, ses caprices et ses accès d'humeur.

Il aurait dû lui trouver le plus détestable caractère, une humeur maussade et tracassière. Au contraire, il continuait à la trouver admirable ; et, pauvre bête du bon Dieu, il n'était pas loin même de s'attribuer tout le tort dans le martyre de chaque jour qui lui était imposé, et qu'il avait hâte de subir pour recommencer la même tâche douloureuse le lendemain.

De quelle fange sommes-nous donc pétris, pauvres hommes ! Moi, j'étais furieux de le voir, un garçon intelligent, un garçon de cœur, poursuivre comme cela,

avec une fidélité canine, un amour insensé, un amour non partagé.

Je le lui dis un soir ; mais, la veille, elle lui avait souri, et il volait radieux reprendre sa chaîne si dure qu'il aimait tant.

Il m'apparut dans un tel rayonnement de bonheur que j'hésitai à ne pas croire que peut-être l'épreuve était finie, et qu'elle allait enfin lui payer en amour, toutes les souffrances du passé.

Je fus quelques jours sans revoir mon ami. J'allai frapper à sa porte : on me répondit qu'il était parti subitement pour un voyage, sans rien dire à personne, n'emportant qu'une légère malle pour tous bagages.

Revenu de chez elle de bonne heure le soir où je l'avais vu pour la dernière fois, il était apparu à son domestique tout bouleversé, bien ennuyé de la vie. Enfin, après une nuit d'insomnie, toute d'agitation, il était parti au matin, sans laisser soupçonner où il allait, ni quand il reviendrait.

Que s'était-il donc passé entre eux ?

Je l'appris plus tard. Elle lui avait annoncé de cette même voix tranquille, métallique, avec laquelle la veille au soir elle lui promettait presque de l'amour, que décidément elle ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimé et ne pourrait pas l'aimer. Un autre, d'ailleurs, dont elle donnait tout placidement le nom, venait de demander sa main, et elle la lui avait accordée.

Il avait écouté tout cela stupéfait, hébété, se demandant si ce n'était pas un cauchemar. Puis, sans une

parole, il s'était élancé dans la rue, ne sachant où il allait.

Dans sa chambre, le désespoir l'avait empoigné avec une force irrésistible ; et là, en face d'une glace qui lui renvoyait sa pauvre figure de martyr, il s'était demandé un moment s'il ne valait pas mieux la mort que cette douleur suprême.

Mais, à cette idée, la figure de sa mère lui était apparue ; cette figure si belle, si douce et si bonne qu'il avait souvent entrevue à travers ses pleurs, au-dessus de son berceau d'abord, et plus tard à ses premiers pas dans la vie.

Il revit cette femme chrétienne qui l'avait tant aimé et qui, un jour, saisie par la mort, l'avait mandé à son chevet ; et là, de sa voix toute pleine d'amour maternel, de cette même voix qui lui avait enseigné les premiers bégaiements de la prière, lui avait dit en désignant le crucifix : " Aime-le bien, prie-le souvent, car les joies du monde sont inconstantes et trompeuses et c'est là seulement qu'est le bonheur."

Cette vision ne dura qu'une seconde, mais son pauvre cœur se dilata à ces souvenirs. Il tomba à genoux, et ses larmes coulèrent avec ses prières sur le vieux prie-Dieu où sa mère s'agenouillait autrefois.

Après cela, il était parti ; il avait couru le monde. C'est qu'il était pris d'un besoin irrésistible d'oublier.

Je le rencontrai longtemps plus tard. Il était revenu et travaillait sans relâche. Il prétendait ne plus se souvenir. Mais un jour, à la promenade, une femme passa devant nous, que je reconnus. Elle était tou-

jours la même, rieuse, jolie, et un grand *dadais* s'en allait sur ses pas, accroché à ses jupes. C'était un nouvel amoureux, une nouvelle victime.

Elle nous salua en souriant, sans embarras, sans la moindre contrainte, tandis que mon ami me serrait fiévreusement la main, et paraissait vouloir se rassurer lui-même en me soufflant à l'oreille : " Ne crains rien, va ; j'ai tout oublié."

Il l'aimait encore, le malheureux ! Et, je revins de cette rencontre furieux contre lui et toutes ces autres bêtes du bon Dieu qui s'en vont sans bonheur dans la vie, pour avoir donné leur cœur à qui ne le valait pas et ne devait jamais savoir en apprécier l'amour et le dévoûment.

LOUIS LUSSIER.

St-Hyacinthe, 15 septembre 1884.

L'ISLE AUX DÉMONS

(*Suite et fin*)

X

DEUX ANS APRÈS

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis les événements qui précèdent.

Sous une forte brise de l'ouest, un navire poursuivait sa route, descendant le golfe Saint-Laurent. L'île de l'Assomption avait été dépassée depuis quelques heures, et de nouveau la mer embrassait tous les horizons.

A l'avant du navire, un officier interrogeait l'espace. Une expression d'impatience, d'anxiété, donnait à son regard des lueurs étranges qui faisaient deviner l'agitation de sa pensée.

Soudain à l'orient, aussi loin que la vue pouvait atteindre, se forma, à ras d'eau, un nuage, pâle d'abord, qui grandit peu à peu. Bientôt après, la côte de Terreneuve se dessinait nettement sur le bleu de l'horizon.

L'officier de marine, dont la figure se déridait à mesure que s'effaçait l'espace, était l'un des acteurs du drame que nous avons raconté. Fidèle à la promesse qu'il s'était jurée, le lieutenant Brunelle revenait à la première occasion favorable, au secours des abandonnés de l'Isle aux Démons.

Après deux ans passés au Canada, il avait reçu ordre de rentrer en France, et il profitait de son passage près de l'île maudite pour accomplir un grand acte d'humanité d'abord, un devoir d'amitié ensuite.

A la joyeuse perspective de revoir bientôt Gontran et Marguerite se joignait un sentiment d'angoisse profonde. Retrouverait-il les jeunes gens sur cette terre où ils avaient été exposés à toutes les rigueurs d'un climat sévère, à la faim et aux souffrances morales d'un isolement atroce. Ce n'était pas sans crainte que le lieutenant voyait arriver l'heure de la rencontre ?

La nuit vint. C'était une de ces nuits d'automne, où la température se fait douce comme pour mieux donner le souvenir de la saison passée, où la brise jette à l'espace les dernières émanations de l'été, où l'air garde encore des parfums affaiblis, derniers vestiges des beaux jours.

L'officier passa la nuit debout sur le pont, dans une impatience fiévreuse. Après de longues heures enfin, l'aurore lui laissa voir, à demi-perdue dans les brumes du matin, la terre à laquelle il allait redemander les victimes de la colère du marquis de LaRoque.

Deux heures plus tard, M. Chs Brunelle touchait au rivage, et après être monté sur la falaise, il aperçut près de la forêt une habitation dont la vue le remplit de joie. Son bonheur fut toutefois de courte durée, car en promenant les yeux autour de lui son regard distingua un tertre surmonté de deux croix. Il s'approcha, l'angoisse au cœur, et il y lut ces inscriptions, gravées au couteau :

†	†
Adieu	A Damienne

La dernière disait la mort de la vieille duègne, seulement était-ce Marguerite ou Gontran qui dormait sous l'autre croix tombale, et lequel des deux avait gravé ce mot navrant sur la tombe de celui que Dieu avait frappé le premier ?

Un sentier qui témoignait de la visite fréquente du survivant aux tombeaux de ses deux compagnons d'infortune, conduisait à l'habitation. Le lieutenant le suivit d'un pas hâtif et bientôt il pénétrait en tremblant dans la chaumière où, sur un lit de fourrures, il aperçut une créature pâle, tellement maigrie par la souffrance et le malheur qu'il hésita à reconnaitre la fière et belle jeune fille d'il y avait deux ans, et si faible qu'elle put à peine tendre les bras vers lui avec une exclamation de délivrance.

Nous renonçons à décrire la scène qui suivit. Le lieutenant arrivait à l'heure suprême. Encore quelques heures et il n'eût retrouvé qu'un cadavre. La jeune femme, ranimée par la présence de M. Chs Brunelle et par les secours qu'on lui prodigua, se sentait renaitre à la vie.

Toutefois il fallait songer au départ. On fixa l'embarquement à la nuit, et après avoir fait transporter à bord ce que Marguerite voulait apporter avec elle, l'officier et la jeune femme se dirigèrent vers la demeure dernière de Gontran et de leur compagne de malheur.

Tous deux s'agenouillèrent longuement sur la terre, disant un dernier adieu à ceux qui dormaient sous ce tertre et faisant monter vers le ciel, avec les plaintes du flot qui déferlait sur la grève, une prière suprême pour la tranquillité de leur dernier repos.

Peu d'instants plus tard, le navire reprenait sa marche vers la terre de France. Pendant la traversée, le lieutenant se fit raconter par Marguerite, qui prenait une âpre jouissance à revenir sur ces scènes du passé, toutes les phases de sa vie dans l'île, et, lui, écoutait avec un sombre intérêt, le récit de ce fatal enchaînement de malheurs.

***

Les premières joies de cette vie d'amour et d'idéales satisfactions qui suivit l'heure de la rencontre, n'avaient pu éloigner de la pensée des jeunes gens le sentiment de leur abandon. Sur cette terre inhabitée, dans un pays que l'imagination des voyageurs avait peuplé d'êtres terribles et mystérieux, l'inconnu se présentait de tous côtés. Toutefois ils ne se firent pas d'abord une idée exacte des misères et des privations qui les attendaient. Le temps était radieux comme aux plus beaux jours de l'année, la mer déroulait au loin sa nappe immaculée avec des ondulations lascives, les vents étaient doux, la nature pleine d'enivrement et de délicieux murmures. La vie s'échappait de toutes parts avec tant de force que les abandonnés sentaient leur courage se ranimer en aspirant les effluves magnétiques qui couraient dans l'air. Et peu à peu, se grisant à cette sérénité qui les entourait, ils laissaient leur âme s'ouvrir à l'idée d'une vie nouvelle et à l'abri des orages.

Dès les premiers jours, M. de Kermer décida de visiter l'île et de s'y ériger un établissement à l'épreuve des vents, du froid et des tempêtes. L'été se passa à ce travail qui fut long et pénible. Au commencement de septembre, à côté de la forêt, s'élevait enfin une cabane

spacieuse qui devait désormais servir d'habitation aux trois malheureux.

Le gibier qui abondait sur les grèves et dans les marais, et les fruits sauvages que poussait l'île leur assuraient une nourriture constante et substantielle.

Quand les premiers vents d'automne soufflèrent sur le golfe, Gontran, averti par ces précurseurs de l'hiver, se prépara des provisions de bois et de bouche en vue des mauvais jours.

Jusques là, la vie avait été relativement facile, mais la misère vint avec les froids et les humidités de novembre. Dès lors, Gontran et Marguerite durent se confiner une grande partie du temps dans leur habitation, à cause des pluies et des tempêtes continuelles qui s'abattaient sur l'île.

Les mois d'hiver se passèrent misérablement Gontran, épuisé par le travail de l'été précédent, abattu par les privations, courbé sous la torture morale de l'inquiétude, voyant sa jeune femme perdre à la fois sa santé et son courage, était las de cette vie auquel la destinée les condamnait. Vers la fin de février, il prit le lit pour n'en sortir qu'aux bras de Marguerite et de sa fidèle servante qui venaient de creuser dans le sol glacé le lit de son dernier repos. et qui l'y allaient déposer.

Quelque temps plus tard, la vieille Damienne le suivait dans la tombe.

Marguerite resta seule.

Seule, à vingt-trois ans, prisonnière sur une île mau-

dite que l'océan gardait en géolier inexorable, elle, la fière et noble héritière d'un des plus beaux noms de France, douce jeune fille dont le berceau et la vie avaient été entourés de soins et de tendresses. La plume s'arrête en face des longs mois qu'elle passa alors sur l'île, jusqu'à l'heure où le lieutenant Brunelle vint l'arracher à la mort, et le cœur se serre à la pensée de ce dédale de douleurs, de privations, d'accablements, à travers lequel l'imagination ne peut marcher sans frémir.

La légende qui a peuplé l'Isle aux Démons d'esprits et de fantômes, veut que les abandonnés aient été tourmentés par ces derniers d'une manière incessante. Mais ce fut surtout après la mort de Gontran et de Damienne que les malins esprits exercèrent plus ardemment leurs ravages autour de l'habitation de Marguerite. Thévet[1] raconte que c'est à partir de ce temps que la jeune femme " se déconforta, n'ayant plus à qui parler, si ce " n'était aux bêtes contre lesquelles elle était en guerre " nuit et jour : et si la grâce de Dieu ne l'eût soutenue, " c'était pour la faire entrer en désespoir, vu que, comme " elle m'a dit, elle fut plus de deux mois que toujours " elle voyait les visions les plus étranges que l'homme " saurait imaginer : mais tout aussitôt qu'elle priait " Dieu, ces fantômes s'évanouissaient."

Thévet ajoute de plus que la jeune femme, lorsqu'elle s'embarqua pour revenir en France, hésita à quitter l'île et eut " une certaine volonté de ne passer plus " avant et de mourir en ce lieu solitaire comme son " mari et sa servante et qu'elle désirait y rester encore, " agitée de tristesse comme elle était."

---

[1] Thévet : Cosmographie universelle, tome II, pages 1019-1020.

XI

AU CARREFOUR-DU-MAUDIT

Après son retour en France, où le marquis de La-Roque venait de mourir de la main d'un assassin, Mademoiselle de Roberval reprit possession du château d'Yvonic, où elle vécut de longues années. Elle porta toujours le deuil de M. de Kermer et fit ériger à sa mémoire un monument sous le chêne du Carrefour-du-Maudit, qui avait été témoin de sa première rencontre avec Gontran.

Chaque matin, sous ses habits de veuve, elle allait

> Y prier pour son âme, et par des fleurs nouvelles
> Remplaçait en pleurant les pâles immortelles
> Et les bouquets anciens.

LOUIS-H. TACHÉ.

FIN.

CE QUE C'EST QU'UNE MÈRE

Perdue... s'écria le vieux docteur avec un accent de déchirement...

Le vieillard laissa tomber sa tête fatiguée.

Il pleurait.

Il avait jeté la sonde dans cette mer immense, la science.

Il en avait scruté les profondeurs. Ses regards suivaient depuis longtemps, sans jamais les perdre de vue, les évolutions de la connaissance humaine.

Il était une lumière.

Son génie, plus d'une fois, avait arraché à l'inexorable destinée, les victimes qu'elle indiquait à la mort.

Il avait séché plus d'une larme, consolé plus d'un foyer, relevé plus d'une mère navrée.

Cette fois, il entendait à deux pas, le râle tragique qui sortait de la poitrine d'un être aimé,—trop aimé peut-être, car dans ses impénétrables décrets, Dieu souvent frappe ceux-là qu'un père idolâtre,—et il sanglotait.

Il avait vu déjà mourir deux des siens : pour la troi-

sième fois sa vaste intelligence allait se heurter contre le secret de Dieu... le mystère.

Léontine s'éteignait doucement, doucement sous le regard humide de sa mère.

Cette ange de la douleur, qui plane toujours au-dessus des fatalités, plus près du ciel que de la terre à cause de ses vertus angéliques, cette surnaturelle créature, en qui Dieu a déposé le germe de toutes les grandes actions, cette femme penchée sur toutes les amertumes comme sur tous les épanouissements de la vie, une mère, la sienne, veillait au chevet de sa fille, et priait.

Il y a des moments de l'existence, où la grandeur de certains spectacles, ouvre une porte sur les infinies béatitudes de l'éternité ; une de ces issues par lesquelles on ne peut plus douter de Dieu, c'est la sublime résignation d'une mère chrétienne.

Lorsque l'homme, ce roi de la terre, créé fort et prédestiné par Dieu aux lassitudes de la vie, tombe foudroyé par le malheur, un être débile, qu'un souffle pourrait emporter, une faiblesse incarnée, sur qui semble peser plus lourdement le fardeau de la grande expiation humaine, se lève, se dresse en face de toutes les tortures morales qui l'assaillent, et elle les terrasse... c'est la mère.

Sur le chemin de la Passion, une femme portait jusqu'au Golgotha son cœur déchiré par toutes les frénésies d'une populace en démence, c'était la Mère du Rédempteur.

L'homme de la science avait invoqué les secours de son érudition. La science lui montrait le désespoir.

La mère avait regardé plus haut, elle priait.

La supplication est une puissance.

Un sourire de contentement intérieur idéalisait la figure de Léontine ; c'était comme un dernier reflet de ses vertus. A son père, elle montrait la croix ; à sa mère, elle disait des paroles que les anges seuls peuvent inspirer ; à une sœur chérie, elle léguait les plus beaux exemples, à son fiancé qui avait obtenu de la voir une dernière fois sur ce seuil de l'éternité, elle assurait que la religion seulement, peut mettre dans l'amour un peu de bonheur.

La religion, voilà ce qu'elle avait cherché dans celui qu'elle aimait ! Elle savait que la Providence qui donne aux petits oiseaux de quoi bâtir un nid, n'abandonne jamais l'homme dont le cœur est tourné vers Dieu.

Gaston avait une intelligence supérieure. Il était bon, brave, honnête, et beau de cette beauté morale, qui fait que l'on oublie dans l'homme sa déchéance ; Léontine l'avait aimé sans se demander s'il était favori de l'opulence, ou paria de la fortune, parcequ'elle obéissait à une inclination de son cœur. Quand elle avait appris du jeune homme que son heure n'était pas venue de se frayer un chemin à travers les égoïsmes de la société, elle avait dit : "j'aime, j'attendrai."

L'amour n'est pas une dérision ; il a été mis au cœur de l'homme par Dieu lui-même, et ceux-là dont le cynisme glacé cherche à en étouffer les sublimes manifestations sont maudits, parcequ'ils entravent la plus grande loi morale de l'humanité.

Léontine priait, espérait et aimait.

Non, jamais elle n'eût arraché au livre de sa jeunesse, une de ses pages d'inaltérable sérénité, pour la jeter au vent brûlant des préjugés du monde...

Le monde, hélas ! au lieu de briser des existences qui s'appellent, au lieu de combiner d'exécrables alliances, devrait bien plutôt apporter un peu de consolation aux foyers où sont entrés la déception, le dégoût, la désillusion, la haine et trop souvent l'adultère.

Léontine abhorrait le monde ; elle avait appris à planer au-dessus de ses scandaleux agissements, et lorsque Dieu vit qu'il était temps d'appeler à lui cette vierge selon sa volonté, elle n'éprouva qu'un regret, celui de ne pouvoir s'envoler au ciel avec ceux qui lui étaient chers.

Elle mourut au crépuscule, comme les derniers feux du jour. Avec la nuit, le deuil était entré dans cette maison...

Il y a dans la nature une indicible tristesse lorsque la nuit l'enveloppe de ses grandes ombres. Il s'y passe comme un étouffement de tout ce qui est.

La mort a ses ténèbres et ses angoisses. Quand elle déploie ses sombres ailes quelque part, c'est la désolation qu'elle répand.

Tout ce qui était autour de Léontine, tout ce qui vivait avec elle, tout ce qui l'avait aimée semblait ne plus respirer.

Les cœurs abattus par la douleur ne battaient plus.

Les fleurs qu'elle avait tant aimées penchaient leurs

tiges vers la terre, comme si un souffle sépulcral les eût flétries en passant sur elles.

Les petits chantres ailés qu'elle avait sauvés de la froidure au retour des neiges, n'avaient plus de voix.

Une étoile d'or brillait à l'horizon. Elle avait l'air de sourire à la jeune morte en illuminant sa figure. Sans doute, un ange avait dû se glisser par le plus pur rayon de cet astre, pour cueillir l'âme de Léontine et la rendre à son créateur...

Quelques jours après cette catastrophe, deux ombres se dessinaient sur les dalles d'une chapelle solitaire. La mère et la sœur étaient à genoux. Leurs prières montaient à Dieu ! Chaque jour les ramenait au sanctuaire, et dans le silence des saints lieux, on pouvait entendre deux respirations égales, douces comme le bruit harmonieux qu'aurait fait un séraphin battant de l'aile.

Elles ne sortaient pas de là sans être plus consolées, plus fortifiées.

Le père de Léontine avait repris l'accomplissement de ses devoirs professionnels. Pour obéir au vœu de sa fille, il avait essayé d'être fort ; mais les meurtrissures que son cœur avait subies le courbaient fatalement à son déclin.

Il avait mis au service de sa patrie une activité étonnante, une initiative devenue indispensable.

La plupart des grandes questions sociales qui s'étaient agitées autour de lui, avaient reçu un éclair de son génie

La gaieté naturelle de son caractère, avait toujours été une source de jouissances exquises pour ceux qui étaient dans son intimité.

Depuis l'événement terrible qui l'avait frappé, il était morne, sa pensée se perdait dans les plus sombres rêveries.

Il cherchaient l'isolement pour exhaler plus librement la mélancolie de ses plaintes.

Ceux qui l'ont observé, ont vu souvent son œil se voiler.

Il buvait le calice jusqu'à la lie...

Un jour il fondit en larmes, et ces trois stances pleines de tristesse tombèrent de sa plume :

" J'y rêve bien souvent à mon bon cimetière.
J'y rêve aussi souvent à cette bonne bière
Où blanchiront mes os.
J'aurai pour me pleurer les larmes d'une mère,
D'un enfant bien-aimé l'efficace prière,
Et l'éternel repos.

Ils sont là trois des miens sous la terre durcie,
Ils sont là trois des miens ! sous la bise adoucie,
Je revois leurs cercueils.
Je les revois souvent ; toujours dans ma pensée
Leur souvenir me vient, bienfaisante rosée,
Souvenir de linceul.

Au ciel nous irons tous ! au ciel, notre patrie !
Ce qu'on voit en ce monde est peu digne d'envie ;
Au ciel nous irons tous.
Nous y vivrons en paix, sans crainte et sans alarmes,
Là, jamais de chagrins, jamais non plus de larmes,
Et nous prierons pour vous !"

Ses dernières pensées sont là. Le cœur de Dieu a été touché, car le pauvre vieillard est allé au ciel " vivre en paix, sans crainte et sans alarmes," et prier pour ceux qui sont restés.

Gaston était parti dans l'étourdissement de sa douleur. Il avait fui, bien loin, portant toujours en lui le brasier qui le consumait. Il avait cru dans sa fièvre que l'espace, les pays parcourus, l'éloignement, les distractions auxquelles il se livrerait en pâture, auraient pitié de lui ! La blessure de son cœur était trop profonde ! Un dernier refuge lui était ouvert, le cloître ! Il y entra.

L'amour brutal, la cupidité, le lucre, le veau d'or, n'eussent pas inspiré cette abnégation.

Ces événements s'étaient succédés avec rapidité. Le pauvre foyer venait d'être rudement décimé.

L'action providentielle a quelquefois de ces manifestations qui sont épouvantables.

La blonde et belle enfant qui chaque soir accompagnait sa mère, avait gardé précieusement au fond de son âme, le souvenir embaumé des vertus de sa sœur. La providence mit sur son chemin des jours de bonheur.

Elle aima, et fut aimée comme elle avait rêvé de l'être !

Le père était tombé.

Le vieux chêne battu par la tempête s'était effondré sur lui-même.

Le jeune homme que la virilité et la sève de son âge n'avaient pu soutenir, avait vu son désespoir se frapper contre les murs glacés d'un monastère.

Une nouvelle affection avait sauvé la sœur de Léontine.

Quelqu'un restait pour supporter une condensation de malheur ! La mère !...

Le roseau frêle et délicat avait subi tous les orages ; la tourmente n'avait pu le rompre.

Cet héroïsme-là tient au surnaturel... Du sein des tourbillons de la foule, des clameurs bruyantes de la cité, une femme se détache chaque jour, et se dirige vers le temple !

C'est elle !

Sa tête a blanchi.

Il se dégage de sa figure, comme un rayonnement de la Divinité.

C'est une sainte.

GEORGES LEMAY.

LE DERNIER BAISER

Puisque chacun, madame, a narré son histoire,
Dit Tristan, à mon tour!... Au fond de ma mémoire
J'en garde une, et tandis qu'on prépare le thé,
Je vais vous la conter dans sa simplicité.
Le souvenir m'en est doux comme un tête-à-tête
Avec un vieil ami qu'on retrouve et qu'on fête.
Elle bat un rappel de jeunesse en mon cœur,
Comme on dit qu'un bon vin rappelle son buveur...

C'était pendant les jours gris d'une fin d'octobre,
Et je touchais à l'âge où l'homme devient sobre
Forcément, n'ayant plus pour suivre le plaisir
Que le souffle trop court d'un impuissant désir.
Le front se dégarnit et la barbe grisonne,
On exhale une triste et rance odeur d'automne;
C'est navrant... Bref, j'avais le spleen et m'étais mis
Au vert, loin du Paris viveur, chez des amis,
Dans un village obscur, tout arrosé d'eau vive
Et couronné de bois, qu'on appelle Auberive.
Le pays est charmant, sauvage, intime et frais,
Plein de fleurs, embaumé du parfum des forêts.
Seul, un grand bâtiment à mine sépulcrale
Fait tache et l'assombrit : c'est la *Maison centrale*,
— Une prison bâtie au milieu des jardins
Abbatiaux d'un vieux couvent de bernardins. —
Des femmes que le vice ou le crime a damnées,
Comme au fond d'une tombe y vivent des années,
N'ayant que les chéneaux des toits pour horizons
Et ne sachant plus rien des jours et des saisons.

Enfermée à vingt ans dans cet enfer de Dante,
Plus d'une en sort ridée et la tête branlante ;
Plus d'une, après des mois de silence absolu,
Quand sa grâce est signée et son temps révolu,
Arrive au clair soleil, épeurée et honteuse,
Comme un oiseau de nuit qui, d'une aile boiteuse,
Bat les airs et se cogne aux murs.
Or, le hasard
Fit justement qu'au jour marqué pour mon départ,
L'une d'elles sortait, sa peine étant finie.
" Cette nuit, vous aurez galante compagnie,
Me dit le conducteur sur son siège campé
Et d'un clin d'œil narquois me montrant le coupé,
La *Centrale* a lâché ce soir une hirondelle,
Et vous voyagerez tête-à-tête avec elle.
Ne vous en plaignez pas pourtant... Elle est, ma foi,
Jeunette et fort jolie... Un vrai morceau de roi ! "

La libérée était déjà dans la voiture.
Très jolie, en effet : vingt-cinq ans, la figure
Mignonne, avec de beaux grands yeux d'un bleu rêveur ;
Le teint avait la mate et morbide pâleur
D'une plante poussée à l'ombre d'une cave,
Mais les lignes étaient d'une grâce suave,
Et le buste moulait son exquise beauté
Sous le corsage étroit d'une robe d'été ;
— Pauvre robe de toile en maint endroit crevée
Qu'elle portait jadis au jour de l'arrivée,
Et que, d'après la règle et malgré la saison,
Elle avait dû remettre en quittant la prison. —
Sans relever les yeux et sans ouvrir la bouche,
Dans son coin déjà sombre, elle restait farouche.
Et moi, me demandant quelle perversion
Précoce ou quel sauvage éclat de passion
L'avait, si jeune, avec sa mine virginale,
Jetée en ce bourbier de la *Maison Centrale*,
Je sentais s'amollir mon cœur de vieux garçon.

Le jour tombait. La pluie, avec un lent frisson,
Jonchait de débris morts la boueuse traverse
Où nos chevaux trottaient lourdement sous l'averse,
Dans le coupé, dont les carreaux étaient cassés,
L'air pénétrait plus âpre, et les membres glacés
De l'enfant grelottaient sous la mince lustrine
De son corsage usé couvrant mal la poitrine.
Ses dents claquaient, son corps, sur lui-même plié,
Tremblait comme la feuille au vent... C'était pitié !
Enlever lestement ma pelisse et l'étendre
Sur ce corps féminin si tremblant et si tendre,
Ce fut, vous le pensez, l'affaire d'un moment.
Elle balbutiait, et le saisissement
Paralysait les mots sur ses lèvres timides ;
Mais ses yeux expressifs aux prunelles humides
Dans l'ombre me criaient un éloquent merci...
Quand la bonne fourrure épaisse eut réussi
A réchauffer sa chair déjà tout engourdie,
L'enfant posa son bras sous sa tête alourdie,
Puis s'endormit... Et moi... Mon Dieu, j'en fis autant
Et jusqu'au petit jour le courrier, cahotant
A travers les bois noirs et la plaine pierreuse,
Nous berça chastement dans sa caisse poudreuse.

Vers l'aube, dans mon coin m'éveillant en sursaut,
Je sentis sur mes doigts un souffle moite et chaud,
Et je vis à mes pieds la blonde pécheresse
Qui pressait sur mes mains sa bouche avec tendresse
Et pleurait... Pour payer mon très léger bienfait,
Elle me prodiguait les seuls biens qu'elle avait :
Ses caresses... Ma foi, jamais, je vous le jure,
L'amour ne m'a donné jouissance plus pure
Que le baiser naïf et désintéressé
De cette pauvre enfant, honteuse du passé,
Et me remerciant d'avoir su voir en elle
La femme malheureuse et non la criminelle !...

Nous étions arrivés, et j'avais cru devoir
En la quittant parler de courage et d'espoir.
" Elle était jeune encor, le travail purifie,
Elle pouvait par lui régénérer sa vie..."
Je lui serrai la main, puis, dans le jour mouillé
Qui filtrait, terne et froid, du fond d'un ciel brouillé,
Ayant vu lentement son fin profil de vierge
S'enfoncer sous le porche enfumé d'une auberge,
Je partis, mieux portant et meilleur, réchauffant
Mon cœur au souvenir de ce baiser d'enfant,
Le plus délicieux, — et le dernier, — madame,
Qui soit tombé pour moi des lèvres d'une femme.

André Theuriet.

UN AMOUR FATAL

Un soir d'été, sur la grève du Saint-Laurent, à un demi-mille en amont de l'endroit où l'église de Caughnawaga s'élève aujourd'hui, un jeune homme cheminait au pas de son cheval.

C'était à l'heure du crépuscule, et déjà le fleuve et la côte se confondaient dans la vague obscurité de la nuit. Le cavalier avait abandonné la rêne au cou de sa monture, et, l'œil perdu sur les flots, il laissait voyager sa pensée dans le pays du rêve.

L'année 1837 comptait huit mois. Un souffle d'indépendance avait passé sur le pays et ce long frémissement qui marque l'attente impatiente agitait les populations. Le peuple, fatigué d'une domination déshonorante par ses abus, révolté des refus de justice constants du parlement anglais, avait soif de liberté ; et, dans ce fécond enthousiasme qui devait, au prix du sang de quelques patriotes, nous assurer les libertés de l'avenir, il se levait en masse pour marcher à sa délivrance.

Henri Dumas était un des *Fils de la Liberté*, un des membres de cette association au sein de laquelle la réflexion ne fut pas toujours à la hauteur de l'entraînement, mais dont le patriotisme ardent et l'héroïque courage déterminèrent le premier pas dans la révolte. Au moment où nous le trouvons à Caughnawaga, il attendait depuis deux jours dans sa famille les ordres de ses chefs.

La brise du soir lui apportait le bruit des rapides et, dans la sérénité de cette nature qui l'entourait, songeant à l'avenir, il se laissait bercer par les harmonies des flots et de la nuit.

Tout à coup s'éleva dans l'espace une voix grave et pure qui chantait sur un rhytme étrange une chanson populaire dans la tribu des Iroquois. Henri releva la tête, mais sans étonnement, comme s'il eût reconnu une voix amie. Il avait passé ses premières années en ce lieu, et, tout enfant, s'était souvent mêlé dans ses jeux avec les petits Sauvages de la tribu des Caughnawagas, derniers descendants des Iroquois. Il connaissait depuis longtemps une brune jeune fille, enfant du chef de la tribu, dont l'étonnante beauté avait jadis gagné ses sympathies et plus tard son admiration. Il venait de reconnaître sa voix, et quand l'Indienne se tut, il reprit, d'un accent mâle et vibrant, le second couplet de la chanson.

Henri finissait à peine que le bruit d'un aviron dans l'eau attira son attention, et il distingua une légère embarcation au fond de laquelle se dessinait la svelte taille d'une femme. En deux bonds, il fut à l'endroit où accostait la pirogue.

La lune gravissait maintenant, avec la majesté d'une souveraine, les dégrés de l'horizon constellé. Sa pâle lumière donnait à la surface du Saint-Laurent des teintes d'argent que les ondulations des vagues interrompaient çà et là.

—Fleur-de-Printemps souffre-t-elle ce soir que sa voix est triste comme un chant de mort, fit le jeune homme ?

—Je souffrais tout à l'heure, répondit l'Indienne, mais la présence de mon frère le Visage-Pâle a ramené la joie dans ma pensée.

—La fiancée de Castor-Bleu a donc quelquefois des rêves pour d'autres que lui, interrogea gaîment Henri ?

—Fleur-de-Printemps n'a pas eu, depuis bien des lunes, d'autres songes que pour le vaillant Français qui vient de déterrer la hache de guerre et qui partira demain pour la défense de son pays.

En parlant ainsi, l'Indienne fixait sur Henri ses yeux plus noirs que la nuit. Ce dernier n'avait jamais éprouvé pour la jeune fille autre chose que de l'admiration, mais à cet instant, elle était devant lui si belle, si rayonnante, la nuit leur faisait une telle solitude, qu'il se sentit ému. Il se pencha vers elle :

—Ma sœur sait-elle ce qu'il y a de beauté dans son regard et ce qu'elle éveille dans le cœur de ceux qui l'approchent ?

La jeune fille ne répondit pas. Sa tête se courba, et une larme perla à travers ses cils.

Henri vit clair dans l'âme de cette enfant qui l'aimait et qu'il avait ignorée. Il devina toute la passion qui bouillonnait dans son sein, et empoigné par ce courant magnétique qui s'échappait d'elle, se grisant dans la contemplation de cette femme jeune et belle, réalisant d'un éclair de sa pensée tout ce qu'il y avait d'amour dans son cœur, il saisit brusquement la jeune fille par la main et l'attirant à lui, il posa ses lèvres sur sa bouche en murmurant :—Je t'aime, je t'aime !.....

Le lendemain, il quittait Caughnawaga et Fleur-de-Printemps, cachée à sa fenêtre, le regardait passer ; et, lui rendant en un long baiser d'adieu son baiser de la veille, elle se disait :—Je lui garderai ma foi, car il m'a dit qu'il m'aime.

Elle conservait un souvenir. La veille au soir, en partant, Henri avait tiré de sa ceinture un joli poignard, à manche incrusté d'argent, et le lui avait donné :—" C'est pour me garder ton amour," avait-il dit.

***

Le Castor-Bleu, bien que fiancé à Fleur-de-Printemps, s'était aperçu de l'indifférence profonde de la jeune fille à son égard. Il découvrit bientôt qu'un autre avait toutes ses pensées et que Henri Dumas était aimé d'elle.

Quelque temps après le départ de ce dernier, l'Indien apprit qu'il venait d'être fait prisonnier, à Montréal, sous une accusation de haute trahison, et, croyant ébranler les sentiments de la jeune fille, il s'empressa de lui annoncer cette nouvelle. Fleur-de-Printemps ne manifesta aucun étonnement ; elle était déjà informée de ce fait. Seulement, à son air sombre, le Castor-Bleu devina qu'elle roulait quelque sinistre projet dans son cerveau, et il décida de l'épier continuellement, espérant ainsi surprendre son secret.

Un soir, il vit la jeune fille sortir de sa demeure et se diriger vers le rivage. Arrivée là, elle détacha une barque et, s'y installant silencieusement, elle se guida vers le large.

L'Indien sauta dans une embarcation et convaincu

que Fleur-de-Printemps traversait le fleuve pour se rendre ensuite à Montréal, il la suivit en essayant de se dérober à sa vue. Mais celle-ci l'avait aperçu et, appuyant avec énergie sur son aviron, elle enlevait vigoureusement sa barque. Toutefois le Castor-Bleu, de beaucoup plus fort, gagnait du terrain à vue d'œil.

Tout occupés à cette course presque fantastique, l'Indien et la jeune fille n'avaient pas remarqué que le courant les emportait à la dérive et que les rapides étaient proche. Il était trop tard maintenant pour revenir sur leurs pas ; et, à moins d'un hasard miraculeux, la mort, une mort atroce, vue de face dans toute son horreur, les attendait dans quelques instants.

Une pensée désespérée traversa l'esprit du Castor-Bleu. En un clin-d'œil, il rejoignit Fleur-du-Printemps et s'élança dans son embarcation, pendant que la sienne sautait déjà sur les houles et se perdait dans des flots d'écume.

Deux cris stridents traversèrent la nuit, pendant que dans l'obscurité, à travers les vapeurs des eaux, se dressaient deux formes enlacées. Les vagues se brisaient les unes contre les autres, et, frappant sur les rochers, rejaillissaient en poudre blanche et en flocons de neige. La barque disparut dans ce tourbillon.

Le lendemain, le fleuve apporta à la côte deux cadavres ; l'un était celui de Fleur-de-Printemps dont les longs cheveux couvraient les épaules nues et cuivrées ; l'autre, celui du Castor-Bleu qui portait en pleine poitrine le poignard que Henri Dumas avait donné à la jeune fille... pour lui garder son amour.

Fidèle à sa parole et jusques dans la mort, elle avait

gardé la virginité de son âme et elle était tombée, victime héroïque de son cœur et de son dévoûment.

***

A l'heure où s'accomplissait ce drame, Henri, qui n'avait été détenu que quelques jours, parlait avec enthousiasme de sa délivrance et des luttes de la liberté, aux genoux d'une blonde jeune fille qui l'écoutait mélancoliquement, et sur laquelle il reposait avec amour son œil limpide et bleu.

Sa pensée était loin de cette pauvre petite Indienne qui avait cru en lui sur un cri de passion échappé de sa bouche, qui avait formé dans sa faiblesse un rêve pour sa libération, et qui, en voulant le réaliser, donnait sa vie à qui n'avait guère songé qu'à ses lèvres roses et à son opulente chevelure noire.

LOUIS H. TACHÉ.

Ottaoua, 25 septembre 1884.

LA SIRÈNE DU LAC SUPÉRIEUR

Autour de nous des goëlands aux grandes ailes blanches parcouraient nonchalamment les airs et venaient de temps à autre se reposer dans le sillage argenté du vaisseau. Une douce température, une brise agréable ajoutaient au charme de la route ; les barques des pêcheurs déployaient leurs voiles à double couleur ; des steamers au blanc panache apparaissaient dans le lointain, et leurs joyeux habitants, en passant, agitaient leurs mouchoirs en nous souhaitant le bonjour.

J'aperçois au loin l'île *Paté* que les anglais appellent *Pie island*, et je cherche en vain à voir la sirène du lac Supérieur. Qui l'a fait fuir ? Est-ce la timidité naturelle à son sexe ? Est-ce la peur des gros vaisseaux, habituée quelle était autrefois à ne voir glisser sur la surface des eaux que la légère pirogue de l'Indien ? Qui peut le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne l'a pas vu depuis longtemps. Attristée peut être d'apprendre la dispersion de ceux qui la vénéraient à l'égale d'une déesse, elle sera morte de chagrin, et l'île Paté est certes bien digne de lui servir de mausolée.

Mais quelle est cette sirène dont vous voulez parler, me direz-vous ? Les poètes ont chanté autrefois l'existence des sirènes, mais ces poissons à tête et poitrine de femme n'ont été remarqués que sur les côtes de la mer, et qui peut croire qu'il en ait existé dans le lac Supérieur, séparé de plusieurs centaines de lieues de l'Atlantique et du Pacifique ?

Je ne veux pas faire allusion à une simple croyance populaire dont on ne peut découvrir la source, mais à un fait qui a été attesté par un témoin oculaire, sous serment prêté devant deux juges de la Cour du Banc du Roi pour le district de Montréal, les honorables MM. P. L. Panet et J. Ogden, le 13 novembre 1812.

Voici en peu de mots l'histoire de la sirène du lac Supérieur.

C'était le 3 mai 1782. M. Venant St. Germain, (le témoin en question) marchand et voyageur de Repentigny, revenait de Michilimakinac, lorsqu'arrivé à l'extrémité Sud de l'ile Pâté, il s'y arrêta pour passer la nuit. Il était accompagné de trois hommes et d'une sauvagesse. Ayant installé son campement, il alla tendre ses filets. Le temps était pur et serein et il s'en revenait, peu après le coucher du soleil, lorsqu'à 150 ou 200 pieds de lui il aperçut dans les eaux du lac un animal qui lui parut avoir la partie supérieure du corps comme celui d'un être de l'espèce humaine. La grosseur du corps semblait être celle d'un enfant de huit ans ; un des bras de l'animal était élevé audessus de l'eau et l'autre paraissait appuyé sur la hanche. Le nez petit, la bouche et les oreilles bien formées, les yeux très brillants et le teint noirâtre. La face et les traits étaient distinctement ceux d'un visage humain, et ce poisson à moitié sorti de l'eau, excita fort naturellement l'attention de M. St-Germain. Ses compagnons de voyage purent aussi bien que lui examiner attentivement pendant trois ou quatre minutes cet être singulier qui les regardait en face. La pensée vint à notre voyageur d'aller chercher son fusil pour opérer une capture qui aurait fait sensation. La sauvagesse, voyant la détermination de M. St-Germain de tuer l'animal, courut à lui, le prit par ses habits et fit des efforts tels qu'il ne

put tirer. Le poisson disparut alors sous l'eau pour ne plus reparaître.

La sauvagesse fit ensuite des reproches amers à notre compatriotes pour l'audace qu'il avait eue de vouloir attenter aux jours de ce qu'elle appelait le " Dieu des eaux et des lacs " et lui prédit que cette divinité serait tellement courroucée qu'elle enverrait une tempête pour les faires tous périr.

Imbue de cette idée, cette femme laissa le camp pour escalader une hauteur, afin de se mettre à l'abri des vengeances du Dieu des Eaux. M. St-Germain, qui ne croyait guère en ce dieu d'un nouveau genre, resta tranquillement à l'endroit où il avait établi son camp, Mais, vers 11 heures du soir, il s'élèva un vent très violent, les vagues s'amoncelèrent, et leur bruit réveilla les voyageurs qui furent obligés de tirer leur canot plus haut sur le rivage et de chercher un abri contre la tempête qui dura trois jours avec une violence extrême.

Ce fut une coïncidence assez singulière : mais M. St-Germain qui n'était point superstitieux, n'attacha aucune importance à la tempête qui suivit les menaces de la sauvagesse et n'y vit qu'un événement fort naturel.

Un autre voyageur avait appris à M. St-Germain qu'un animal exactement semblable avait été vu près de l'île Pâté, et l'apparition fréquente de cette sirène avait sans doute donné lieu à la croyance générale parmi les sauvages que cette île était le lieu de résidence du Dieu des Eaux et des Lacs.

Dans leur langue ils l'appellaient Manitou Niba Nabais.

P. B. DE LABRUÈRE.

LA GRANDE CHARTREUSE

(EXTRAIT)

Ce matin dimanche, le gigantesque massif calcaire, noyé depuis deux jours dans la vapeur, m'est apparu tout entier avec ses dents et ses crêtes, ses aiguilles et ses pics. Dans les plis de la cape grise du Grand-Son, la neige s'est amoncelée par plaques. Elle oppose son éclat à la couleur sombre des résineux qui grimpent, tapissant les parois les plus abruptes, étroitement liés aux rocs crevassés, où ils puisent la vie. Flétrie par le givre, jaune de boue, qui reconnaîtrait la verte prairie de mai ? Grossi par les eaux pluviales, le torrent écume et mord ses rives. La nature forestière, en son ensemble, manque essentiellement de gaieté, sinon de charme,

Ce n'est pas un spectacle à dilater le cœur !...

Et cependant les moines prient toujours !...

Il y a là, parmi eux, derrière cette barrière qui les sépare à jamais du monde, de grands noms et des hommes d'élite : un Broglie, un Falconnet, un Vaulchier, un Nicolaï. Ce dernier, dont l'histoire est bien connue, général à trente-six ans et aide de camp du Czar, danois d'origine, comme M. de Moltke, et élevé comme lui dans la religion luthérienne, fut une des plus inespérées conquêtes de Mgr Dupanloup.

Le P. Nicolaï vient d'être le héros d'une triste aven-

ture, qui aurait longuement défrayé tous les journaux, si elle avait eu lieu autre part que dans le *Désert*, tant à cause du nom du personnage que des circonstances extraordinaires, on peut dire providentielles, qui ont empêché le dénouement de devenir fatal. Les feuilles du Dauphiné en ont fait le récit, non sans y mêler quelque broderie ; mais voici l'histoire dépouillée de toute fiction.

Le bon religieux, accompagné d'un gros chien de garde du monastère, croisé de Terre-Neuve et de Saint-Bernard, revenait de Curières au grand couvent, le lundi 13 décembre. Il lisait son bréviaire en côtoyant le bord supérieur d'un talus qui plonge au fond d'un petit torrent, affluent du Guiers, lorsque, arrivé à une coupure du terrain, et toujours absorbé par sa lecture, il fit un faux pas et roula d'une hauteur de vingt mètres jusqu'au lit du ruisseau, près duquel il resta privé de sentiment, les pieds dans l'eau. Le chien garda son maître, ne cessant d'aboyer plaintivement, multipliant, paraît-il, ses efforts, et épuisant toutes les ressources de son instinct pour le sauver. Mais le pauvre patient ne sortait pas de son état de prostration et d'insensibilité, auquel les experts en physiologie sauront mieux que moi appliquer un nom scientifique.

Deux jours se passèrent et tant il y eut que le chien affamé courut au monastère. On lui donna à manger ; mais, sa faim une fois apaisée, il exprima à sa manière par sa voix et par sa pantomime, qu'il était arrivé quelque chose de fort anormal. Cependant on s'était aperçu de la disparition du Père Nicolaï, que les uns croyaient à Curières et les autres à la Grande-Chartreuse. C'est seulement le jeudi, dans la matinée, que les hommes qui le cherchaient, guidés par un jeune pâtre (il avait entendu des gémissements au fond d'un ravin), parvin-

rent jusqu'au Père et le transportèrent à Curières. Et à l'heure qu'il est, malgré trois nuits et trois jours passés à jeun et à la belle étoile, la victime de cette chute a repris ses durs et incessants travaux.

Le supérieur général actuel, ou plutôt celui qu'on appelle le "général" de l'ordre, est le père Dom Anselme. Il est né à Turcoing. C'est un homme très doux et très simple, écoutant volontiers et parlant peu : nature plus concentrée qu'expansive ; puissamment charpenté au surplus, grand de taille et haut en couleur comme un vrai Flamand. C'est le troisième successeur de ce vaillant Dom Jean-Baptiste qui gouverna la Société cartusienne pendant plus de trente ans et fut le restaurateur de l'Ordre par sa bonne administration et son initiative féconde. Les œuvres accomplies par les Chartreux, pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis 1830, ne se comptent plus. Il n'est ni roi, ni empereur, ni corps, ni compagnie civile, qui ait jamais exercé la bienfaisance sur une aussi grande échelle et avec une telle libéralité. La presque totalité du bourg de Saint-Laurent-du-Pont fut incendiée en 1854. Les seuls Chartreux le rebâtirent ; cela dit assez.

Ce qui n'empêche pas qu'on en veut à mort aux couvents, aux *frocards* et aux *béguins*, en attendant les *béguines*. Explique qui pourra les contradictions du peuple le plus spirituel de l'univers. Le plus superbe monument de Paris est consacré aux "glorieux mutilés de la guerre." Demain, on élèvera un palais aux invalides du travail. Rien n'est plus correct : Et ceux qui tombent frappés à la bataille de la vie ? Et les existences foudroyées ? Et les cœurs qui ont subi l'amputation de leurs meilleures fibres ? Et ces milliers d'épaves humaines, dont les admirables travaux de *vivisection* de Le Play et d'Ignotus ont mis à nus les plaies ? Qui les

pansera ? Qui les consolera ? Qui les reconciliera avec la vie ? Qui les rachètera du suicide ou de la maison des fous ?

O nature humaine ! comme nos positivistes mettent sur toi une main brutale !

Je n'ai pas voulu quitter la Grande-Chartreuse sans visiter le cimetière. J'ai salué ces tombes avec une sympathie émue. Ici des croix de pierre aux bras massifs, plus bas des croix de bois : les généraux d'un côté, les soldats de l'autre.

Fouillez parmi ces débris humain, ô modernes alchimistes, et si votre art n'est pas un vain mot, vous extrairez de cette poussière des parcelles de cœurs qui furent d'or et de diamant !

H. DE C.

LE TAUPIER

Il y a longtemps que ce bonheur ne m'était arrivé de parler sans dire un mot politique. C'est une étude ou un portrait — comme vous voudrez ! Visions d'autrefois et d'aujourd'hui. Souvenirs que j'évoque du fond des journées disparues — et que je retiens comme avec des caresses. Dans ce tableau, pas un trait ajouté après coup ! Je voudrais, ici, tout de suite, enfermer dans quelques gouttes d'encre tout un monde de vie jeune — comme une goutte de rosée contient, en infiniment petit, toute l'image du soleil levant !.....

L'autre soir, je me promenais à la campagne. Les bruits de la nature et des êtres — même le bruit que fait l'homme et qui disparaît le dernier — avaient cessé peu à peu. Tout à coup j'entends derrière la haie une sorte de frôlement. Je regarde à travers le treillis des branches. Dans la clarté indécise qui tombe des étoiles je vois un homme à demi couché sur la prairie. C'est un taupier. Le taupier vient de loin — du pays qu'en Bretagne on appelle le *pays haut*. Ailleurs, on le nomme la Normandie. Le taupier est l'ouvrier d'une œuvre secrète dont il vit — dont il meurt bientôt. Sa poitrine se casse et on n'a jamais vu, dit-on, un taupier âgé de cinquante ans !

***

A deux époques différentes, les taupiers émigrent de leur pays. Chaque taupier porte en bandoulière, un

sac de cuir et un paquet. Le sac contient les instruments du métier. Le paquet contient un unique *rechange*. Moyennant cinquante centines par hectare, ils s'engagent, sinon à détruire, du moins à diminuer le nombre des taupes. Jadis leurs piéges étaient des cornets en bois ; aujourd'hui ce sont des *collets* en gros fil de fer. Le fameux secret qui a été transmis de génération en génération de taupier consiste en certaine odeur mystérieuse. Elle attire les taupes et *défûte* les pièges. Enfin le taupier connait merveilleusement les habitudes de l'étrange animal. Le lecteur pourrait se faire raconter, par un d'eux, la vieille légende de l'église de Saint-Florent. Ce grand monument fut, un jour, soulevé de terre et renversé par une bande de taupes qui passaient sous ses fondations.

***

La vue de ce taupier m'a tout à coup rappelé le plus étrange des taupiers. Il vivait en 1849. J'ai, pendant quelques instants, cherché son nom à travers tant d'événements du passé--de même qu'on écarte les ronces, pour voir un nom écrit sur une vieille tombe !

Il s'appelait le *grand moine*. On appelle chez nous *moine* une sorte d'araignée des champs, au corps rond et petit, avec de très-grandes pattes fines.

Le *grand moine* était extraordinairement long. Son échine était courbée comme chez la plupart des taupiers. Je revois son crâne chauve qui avait des reflets d'agate avec des veines bleuâtres. Il était silencieux et doux. Il était très-soigneux de sa personne et de ses vêtements, quoiqu'il couchât à l'étable. Il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau. Il opérait sur

plus de quatre mille hectares—ce qui lui donnait un revenu de plus de six cents francs pour six mois de l'année, divisés par deux voyages.

Bientôt on regarda le *grand moine* comme un sorcier. Quelques paysans le cernèrent, un jour, dans les champs, pour lui faire un mauvais parti—mais il disparut.

On ne trouva à sa place qu'une légère fumée soufrée qui sortait du trou d'une taupinière.

Evidemment, le *grand moine* s'était sauvé par là !

Heureusement pour le taupier, un sage de l'endroit prouva que le *grand moine* ne pouvait être un sorcier. En effet, ne mangeait-il pas du pain de la ferme, quoique ce pain n'eût été entamé qu'après la formalité habituelle :—une croix tracée sur chaque côté du pain, par l'extrémité du couteau ?

***

J'avais alors à peine quinze ans. Quel homme que ce taupier ! Imaginez qu'il avait créé des êtres vivants. Nous avons encore dans le pays une race de bassets à jambes torses—si torses qu'une femme pourrait suivre ces bassets quond ils sont sur la trace d'un lièvre. On sait que moins un basset va vite—plus précieux il est. Le *grand moine* avait lié jadis d'une certaine façon les jambes des chiens-ancêtres quand ils étaient tout petits. A la quatrième génération les jambes de devant des chiens étaient d'une difformité parfaite. Auprès d'elles, les jambes de Quasimodo eussent paru droites !

Le *grand moine* avait, par le même procédé et en inci-

sant les pattes palmées des canards-ancêtres—créé une race de canards dont les pattes n'étaient plus palmées. Ils n'allaient jamais à l'eau et s'engraissaient merveilleusement. De là une source de produits nouveaux pour le pays.

D'autre part, les taupes obéissaient certainement au *grand moine.* Quand un fermier cessait de s'abonner au taupier—toutes les taupes allaient dans les prés de l'imprudent. Enfin, les abonnés ne voyaient chez eux que quelques taupières et cependant, à la fin de chaque tournée, le *grand moine* suspendait aux branches d'un gros arbre riverain de la route—des centaines de taupes mortes. Depuis ce temps, certains taupiers vendent les peaux à la ville. On en fait des pantalons pour les amazones, etc. Le *grand moine* qui savait tout, ignorait pourtant cette spécialité de la peau des taupes !

***

Quel homme ! Un jour, je le vis travailler à son œuvre au milieu d'un pré. A l'entour de lui, six grands bœufs rangés le regardaient, avec leurs gros yeux mornes !

Jamais un chien n'aboyait contre lui—quoiqu'il fût très pauvrement vêtu. On sait pourtant que les chiens n'aiment guère la pauvreté. Les chiens n'étaient pas plus démocrates en 1843, qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Un matin, je vis une alouette planant sur le sillon d'avril—qui d'en haut suivait tous les mouvements du *grand moine* rampant sur les sillons. Elle chantait au-dessus de lui son gai *qui ri piou piou.*

Aujourd'hui je m'explique tout cela. Les bœufs n'étaient-ils pas les camarades de lit du *grand moine.*

Chacun ne sait-il pas que les chiens sont meilleurs connaisseurs en hommes que bien des sages baptisés ? Je crois qu'ils aboient contre les pauvres, parce qu'ils ont remarqué que ces gens ainsi habillés venaient toujours prendre du pain dans la maison !

Enfin l'alouette subissait l'influence du rhytme lent des mouvements du taupier. Cette lenteur, toujours égale, n'est-elle point le secret des enjôleurs d'oiseaux du jardin des Tuileries ?

Vous voyez qu'aujourd'hui j'explique tout. Je suis un sage. Mais, en ce temps ? Ne reste-t-il pas cependant dans chacun de nous quelque chose des doux préjugés d'autrefois ?

Aujourd'hui encore, je ressens un vague trouble, quand j'aperçois dans un champ une *pie* qui n'a pas sa camarade habituelle ! Qui ne sait, en effet qu'une *pie seule*, c'est le signe certain d'un très proche malheur !

***

Le *grand moine* semblait avoir l'insomnie des statues. Bien souvent, dans la nuit, il se promenait. Il regardait distraitement dans les haies, comme dans les rues de la ville, un badaud regarde aux devantures des boutiques. Rien d'étonnamment émouvant comme la rencontre de ce promeneur nocturne. Un jour je lui demandai ce qu'il voyait ainsi pendant la nuit. Il répondit : " autant d'êtres que pendant le jour—mais pas de même espèce " Et j'ajoutais : " *Grand moine*, dites-moi, y a-t-il

des revenants ? " Et le taupier faisait cette réponse qui lui était habituelle, quand il ne voulait rien dire. " Il y en a—et il n'y en a pas."

Le *grand moine* parlait ainsi : " ne mangez jamais un coq âgé de plus de trois ans, parce qu'il est l'oiseau de Dieu ! " C'était aussi l'avis des anciens !—" Mais, pourquoi, ô *grand moine*, le coq est-il l'oiseau de Dieu ?— " Parce que c'est l'être dont la voix se fait le plus entendre, d'ici-bas en haut... dans le ciel ! " Et le taupier avait raison. Les aéronautes n'ont-ils pas constaté que, là-haut, la voix du coq était la première et la dernière à se faire entendre !

Et à ceux que ces études de la nature ennuieraient, je dis " attendez ! voici que nous arrivons aux choses de la vie humaine ! "

***

Un soir, l'un de nos domestiques nous dit : " Venez voir la drôle de chose qu'il y a près de l'entrée des vignes ! " Dans un coin de la haie, sur une grande aubépine en fleurs, pendaient comme deux longs mouchoirs de couleur. Nous nous approchons. Nous touchons. Horreur ! c'étaient des cheveux—deux longues chevelures de femmes ! une, de coulour châtaine—l'autre de couleur rousse. Je m'enfuis.

C'est que, vous ne le saviez pas : le *grand moine* achetait leurs cheveux aux jeunes filles ! Il les payait un bon prix — trente francs la livre. Une belle et fraiche jeune fille de vingt ans porte sur la tête plus d'une demi-livre de cheveux. On sait avec quelle pudeur les jeunes paysannes cachaient jadis leurs cheveux. Une

jeune fille, surprise en se peignant, était plus honteuse que surprise en se baignant. *Grand moine* m'a raconté qu'il avait acheté pour sept belles pièces de cinq francs une chevelure de jeune fille — cela fait plus d'une livre de cheveux !

Il suspendait ces cheveux, quand il les avait achetés — à quelque branche bien cachée, pour les humecter du *serein* du soir. Il leur conservait ainsi la vie, disait-il. Les cheveux bien soignés peuvent vivre, quoique coupés, pendant près d'un an. Le *grand moine* reconnaissait, sur les fausses nattes d'une dame de la ville, les cheveux morts et les cheveux encore vivants. Et quand il disait cela, on riait. Pourtant le taupier avait raison !

Je ne sais quel vague émoi me poussa, le lendemain soir, à revoir seul les chevelures. Je pris l'une d'elles entre mes mains. Elle avait un demi-mètre de long. A cette heure où j'écris, je sens encore glisser entre mes doigts la soie de cette chevelure de femme... la première chevelure féminine que je touchais longuement !...

Le *grand moine* disait bien que les cheveux—même coupés — vivaient !

***

Le *grand moine*, ce nocturne, était parfois pourchassé par les gamins des villages, comme un hibou, égaré dans le jour, est poursuivi par les petits oiseaux. Un jour, je le défendis — il en fut très reconnaissant. Quoique personne au monde n'eût plus que lui la connaissance intime de la vie des animaux, le taupier ne chassait jamais. Il avait pour principe absolu de ne

tuer aucun animal — hormis la taupe. Cependant, pour me prouver sa vive amitié, il me promit de me faire tuer une loutre. Cet animal, moitié poisson, moitié renard, est ici de très grande taille. Il a de vastes *retraites* dans les *bouées* du lac breton. Il est très rarement pris ou tué.

Donc, un lundi, vers les quatre heures de l'après-midi, le *grand moine* vint me trouver.

—Je connais deux loutres sur le bord du lac. Voulez-vous en tuer une ce soir ?

Quand nous fûmes auprès du lac, il m'expliqua la chose. Voilà la *rade* par laquelle la loutre mâle monte sur le marais. On voyait des traces semblables à des empreintes de petites mains d'enfant. A cent vingt pas de là, le taupier me fait une cachette avec des branches. Tout à l'entour, le marais vert s'étend sans une saillie, et ourle le lac couleur de rhum avec une chaîne de petits joncs jaunes.

***

Quand la loutre sera montée sur le marais, le *grand moine*, caché plus loin, mais plus près du lac que je ne le suis, apparaîtra tout à coup. Il barrera le retour à la loutre. Cela semble bien simple. Cependant, pour l'exécuter, il fallait le génie du taupier.

Le vent soufflait du lac. Sans ce détail, la chasse eût été impossible. Le *grand moine*, ayant levé en l'air son doigt mouillé se montra satisfait.

Bientôt, lui et moi, nous sommes dans nos cachettes.

Le soleil se couche—son énorme queue de paon doré disparait peu à peu à l'horizon. C'est le soir. C'est la nuit. La lune se lève, pleine et d'un blanc d'argent. La grande *volée* des canards vers la mer est terminée. C'est le silence. On entend à peine le souffle des roseaux et ce grignotement de souris que l'eau fait sur la rive. C'est un de ces moments où l'âme monte tout droit vers l'infini—comme la fumée d'un brasier, quand il n'y a aucune brise!

***

On entend au loin dans les terres les chiens hurler à la lune. Mystérieuse attraction de la lune sur le chien —comme sur l'Océan! De temps en temps, des piaulements d'oiseaux qui s'entrecroisent dans les nues. Ils me rappellent ces piaulements par lesquels les gondoliers de Venise se garent les uns des autres. Au-dessus des arbres de la côte, un clocher en pierres blanche à sa pointe couverte de zinc qui reluit sous la lune. On dirait d'un chandelier et d'une chandelle! Les étoiles apparaissent peu à peu, comme si quelqu'un perçait l'un après l'autre des trous dans la voûte, derrière laquelle serait un incommensurable brasier!

C'est le printemps. Devant moi, dans l'eau claire, les moretons et les joselles font des randonnées, en courbant leurs cous comme des manches de violon.

Partout, à l'entour, un immense apaisement! un besoin irrésistible de pleurer sans chagrin m'envahit peu à peu. Vous savez ces larmes perlées d'enfant! Plus tard l'homme pleure ces larmes sourdes, qui roulent sur la joue, comme des sangsues repues qui se décrochent!.....

***

A ses heures de puberté, l'enfant sent des baisers dont il ne voit pas les lèvres. Mais ici je me sentais également envahir par la grande Nature. Je puis dire cela sans cesser d'être un spiritualiste. Je parle avec Saint-Augustin qui a dit : " *natura est intellectualise.*" Je ne suis point panthéiste, comme Diderot—ce grand écrivain des initiés, comme Voltaire est surtout le grand écrivains des crétins, *Christianus sum ?* Jamais je n'avais écouté d'aussi près ce silence mystérieux de la grande Chose, du grand Etre. Ces lacs et ces marais échauffés pendant le jour ont, pendant la nuit, une haleine fraiche, odorante, enivrante !

Ce n'est point l'air lourd des *marais pontins* qui *saoûle* et donne la fièvre lente de la mallaria. C'est une sorte d'élixir de vie, fait avec toutes sortes d'herbes âpres et et de parfums capiteux.

La grande nature m'enivrait peu à peu—comme une femme qui m'eût versé à boire.

Ce furent les premières fiançailles de mon cœur avec toi, ô nature que nos maitres ont tant aimée !... et le taupier a été mon témoin inconscient !

***

Tout à coup le *grand moine* fait entendre le cri de bécassine—signal convenu. Je regarde sur l'eau. Bientôt j'aperçois la loutre. Elle vient en mangeant—si enfoncée dans l'eau qu'on dirait d'un long serpent.

Elle plonge quand un bruit ou une clarté plus grande apparaissent. Arrivée au bord, elle se dresse sur les deux pattes et regarde de tous côtés le marais. Cette tête étrange rappelle un animal mi-réel et mi-héraldique !

Elle avance dans le marais. La queue bien fournie et très longue traine sur l'herbe. A cinquante pas, derrière elle, une autre loutre fait exactement les mêmes évolutions qu'elle. C'est la femelle. Je croirais vraiment à la réverbération de la première loutre—dans la buée faisant miroir !

Le *grand moine* s'est levé. Il est accouru. Il a fermé la retraite à la loutre. Elle vient sur moi. Je tire. Elle culbute comme un lièvre frappé. Elle se relève. Elle a pu atteindre une grande douve isolée. Elle disparaît. Le *grand moine* est accouru. Il a saisi la perche d'un bateau. Il s'élance dans la douve jusqu'à mi corps. Il achève la loutre. Il me l'apporte, toute veloutée, avec un ventre d'un jaune doré, comme le ventre d'une grosse carpe. Elle est sur le sol. Jamais je n'ai vu avec plus de plaisir un être couché.

***

Le *grand moine* est mort. Sa silhouette me semble plus grande et plus digne d'être dessinée que le profil de bien des prétendus hommes d'Etat !

Nous sommes sur une échelle. L'échelon où notre pied se pose est entre ceux qui vont vers l'Infini d'en haut et ceux qui vont vers l'Infini d'en bas. Le taupier était descendu dans l'Infini d'en bas.

Et comme tout ici doit se terminer par un sourire—disons qu'aujourd'hui la science agricole affirme que la taupe est un animal utile—elle fait des drainages !...

O pauvre *grand moine*, les entends-tu ?

IGNOTUS.

FORMOSA

Le drame représenté à Paris, l'an dernier, sous le titre de *Formosa*, s'appelait d'abord *le Faiseur de rois*. Le faiseur de rois, c'est nécessairement Richard Nevil, comte de Warwick, qui tour à tour défit et refit les deux branches royales d'York et de Lancastre, passant de l'une à l'autre avec une sanglante facilité. En définitive les rois eurent raison de leur féroce tuteur, puisque Edouard IV, successivement proclamé et chassé par lui, finit par le tuer sur le champ de bataille de Barnet en 1471. Qu'une pièce change de titre pendant l'espace de temps, quelquefois très long, qui s'écoule entre son achèvement sur le papier et son apparition devant le public, c'est chose fort ordinaire ; mais j'ai lieu de croire que, dans le cas particulier, la victoire de *Formosa* sur *le Faiseur de rois* symbolise et résume une question d'esthétique théâtrale que j'aborderai après avoir fait connaître l'œuvre de M. Auguste Vacquerie.

***

Nous sommes à Londres en 1470, et je vais résumer en quelques mots la situation politique qui sert de base et de *substratum* à la conception purement dramatique du poète.

Edouard IV, de la maison d'York, proclamé roi en 1461, grâce au comte de Warwick, avait envoyé son puissant protecteur auprès du roi Louis XI lui demander la main de sa belle-sœur Anne de Savoie. Il ar-

riva que, pendant l'absence de Warwick, en 1464, Edouard s'éprit de la belle Elizabeth Wood, veuve du chevalier Gray et l'épousa. Justement Warwick revenait enchanté du succès de sa mission. Qu'on juge de sa stupéfaction en apprenant le mariage du prince qu'il vient de fiancer à la belle-sœur du roi de France. Il prit sur-le-champ les armes, se mit à la tête des partisans de la maison de Lancastre qu'il avait jusqu'alors combattue, et défit en bataille rangée le roi Edouard, qui fut forcé de s'embarquer pour la Hollande (1469).

C'est à ce moment que commence le drame de M. Vacquerie. La couronne d'Angleterre est encore une fois disponible aux mains du comte de Warwick ; l'opinion semble se prononcer pour le duc Jean, descendant d'Edouard III, tandis que Warwick incline à restaurer Henry VI, depuis longtemps prisonnier à la Tour de Londres. Warwick se méfie de ce duc Jean qui donnait des conseils d'indépendance au roi Edouard IV ; c'est ce qu'il rappelle à son frère Montague :

Enfin, veux-tu savoir toute son insolence ?
Il a dit, et son ange en l'entendant tremblait :
—Quand le Maître est content, qu'importe le Valet ?
..... Et l'être
Qui prononça ce mot infâme serait maître
Du royaume ? Et c'est moi qui le lui donnerais ?
Il m'appelle valet et je le servirais ?
J'obéirais à qui me crache à la figure
Et je consommerais de ma main mon injure ?
Un royaume ! Il n'aura pas même son duché !...
En faire un roi ? Je vais en faire un mendiant !

Au moment où Warwick va pénétrer dans la Tour pour annoncer sa résolution au prisonnier Henry VI, il est abordé par un de ses familiers, un homme d'épée, comme l'indique son nom, Sword. Ce Sword a été chargé par Warwick de prendre certaines informations

discrètes sur une admirable personne, lady Formosa, fille du défunt comte d'Essex ; Warwick l'adore, sans lui avoir jamais adressé la parole. Comment cette folie en son cœur s'alluma, voici. L'on enterrait le comte d'Essex...

.....Le peuple l'exécrait
Et, voyant son cercueil, l'outragea. Son escorte
Tenta de résister, mais elle était peu forte,
Et l'on parlait déjà de briser en morceaux
La bière et de traîner le cadavre aux ruisseaux ;
Epouvantés devant la colère qui monte,
Prêtre et valets fuyaient. Mais la fille du comte,
Qui conduisait le deuil et qu'un voile aux plis longs
Enveloppait de noir de la tête aux talons,
Laissant les hommes fuir, resta près de la bière,
Droite, la défendant contre la ville entière,
Dédaigneuse de vivre, et ce fut sombre à voir
Ce cadavre gardé par ce grand spectre noir.
Mais la foule hésita quelques instants à peine.
Alors, voulant qu'on vit son mépris et sa haine,
Elle arrache son voile et, pâle, l'œil en feu,
Pour les insulter tous à la fois dans leur dieu,
Tourna sur moi sa face indignée — et si belle
Que j'en souffris. J'étais arrivé tout près d'elle.
J'arrêtai mon cheval et je la saluai.
Et ceux par qui le mort venait d'être hué
Se découvrirent tous, et laissèrent le père
A la fille ; et tombant à genoux sur la terre,
Celle chez qui la peur ne savait pas entrer
Ne vit plus que son père et se mit à pleurer.

Et bien, l'héroïne de cette scène émouvante, celle qui, depuis lors, n'a cessé d'obséder l'imagination et le cœur de Warwick, elle aime, elle est aimée ; elle a reçu hier un homme, elle le recevra ce soir encore dans son parc, attenant aux bâtiments de la Tour, et cet homme c'est le duc Jean.

Le comte s'éloigne un peu pour rêver à cette confidence inattendue, et charge Sword de sonder les des-

seins de l'audacieux qui ose braver Warwick dans son ambition comme dans ses amours.

Jean, préoccupé de son avènement, qu'il croit prochain, au trône d'Angleterre, est venu pour dire deux mots seulement à Formosa, mais ces deux mots suffisent à jeter un jour sinistre sur les replis de cette âme ténébreuse et basse.

Oh ! ce Warwick ! Comment découvrir un moyen
D'effacer sa rancune et de le faire mien ?
Un moyen, quel qu'il soit, je l'emploierais bien vite !
Jusque-là, vous sentez s'il convient que j'évite
De mettre contre moi mes amis, en étant
Occupé d'amourette en un pareil instant !

"Jean," répond Formosa inquiète :

Aimez-moi. Mon père
Et ma mère sont morts, je n'ai ni sœur, ni frère,
Ni personne, à vous seul vous êtes tous les miens.
Si vous ne m'aimez pas, qui m'aimerait ? Je tiens
A la mort par plusieurs, par vous seul à la vie !

—"Je vous aime !" s'écrie Jean.

...D'où vient cette crainte insensée
Que vous ne soyez plus ma première pensée ?
Mais quand je veux mon bien, c'est pour vous ! Vous aurez
Avec moi tout un peuple à vos pieds adorés !
Mais, cette ambition que votre amour redoute,
Comme s'il existait sous la céleste voûte
Une chose qui pût de vous me détourner,
Ne veut ce grand pays que pour vous le donner.

FORMOSA

Oh ! bien, si c'est pour moi, sans prendre tant de peine
Vous n'avez qu'à m'aimer et je suis assez reine !

En quittant Formosa, le duc est abordé par Sword

qui lui offre ses services, et se disant à Warwick, s'attire par cela même la confiance du duc. Celui-ci promet à Sword les grâces les plus hautes pourvu qu'il lui dévoile la raison qu'a Warwick de le faire emprisonner ; Sword n'hésite pas à lui dire : c'est tout simplement que le comte aime Formosa : sur cette révélation, le duc tombe dans une profonde rêverie : "Il aime Formosa !" répète-t-il, non comme un amoureux jaloux, mais comme un politique qui entrevoit une combinaison profonde.

De ce premier acte, largement et rapidement mené, découle la donnée purement psychologique du drame.

***

Le comte de Warwick, retiré dans son palais, examine sen propre cœur et se prend en pitié :

Ah ! quel étonnement, s'il voyaient ma pensée,
D'y trouver pour souci, pour combat furieux,
Pour armée et pour peuple une fille aux grands yeux !
. . . . . .
O robuste soldat qu'un seul coup d'œil fait choir !
Et moi qui me croyais vraiment quelque pouvoir
Pour une maison allant où je la mène !
Quelle dérision que la grandeur humaine !
Oh ! venez donc le voir, cet homme triomphant,
Maître de l'Angleterre, esclave d'un enfant !

Le duc se fait annoncer. Il a pris son parti avec la décision nette de l'ambition clairvoyante. Il avoue, avec une apparente franchice, ses torts envers Warwick ; mais la situation est grave ; c'est le devoir des hommes publics d'oublier leurs querelles et de s'unir pour le salut de l'Angleterre :

...Pour préserver ce pays qu'on mutile,
Vous êtes nécessaire, et je peux être utile ;

Il s'agit de sauver l'Angleterre à nous deux !
Comte, nous le pouvons, j'en ai la confiance,
Mais en nous alliant d'une vraie alliance
Que rien ne puisse rompre, avenir ni passé.
Si vous êtes d'avis que tout soit effacé,
Et qu'il sied qu'à présent, sans finesse normande,
Sans retour nous soyons amis—je vous demande
La main de votre nièce Helen.

C'est ce qu'on appelle un coup droit ; si Warwick consent, le prince qui deviendra son neveu, deviendra par cela même le roi d'Angleterre. Et comment ne consentirait-il pas ? Si le duc Jean épouse Helen, Formosa reste libre, et Warwick peut tout espérer. Il faut d'abord consulter lady Helen, une jeune fille alerte et gaie qui accueille avec joie l'idée d'épouser un prince de sang royal,

Et fier, et brave, et très magnifique à cheval.

Justement, lady Formosa survient, car pendant les longues absences de Warwick, Helen s'est fixé avec la fille du comte d'Essex. Naturellement, c'est à son amie qu'elle doit la première confidence : "Je me marie ! j'épouse le duc Jean !" Formosa fléchit sous ce coup inattendu.

Rejetée !
Chassée ! En un instant tout mon bonheur flétri !
Pas même une parole ! Hier soir mon mari,
Et ce matin... Eh bien, quoi ! C'est une infamie.
Oh ! je me vengerai terriblement.

Elle comprend tout lorsque Warwick lui fait l'aveu de son amour :

Et moi,
Qu'est-ce que je deviens dans ce marché de honte ?
Ma fierté, ma douleur, ma fureur, rien ne compte ?
Et vous avez réglé cette affaire entre vous,
Tranquillement, faisant les parts selon vos goûts,
Sans moi, sans avoir fait la remarque futile
Que mon consentement était peut-être utile
Et qu'il eût été bon de s'informer avant
S'il me convenait d'être un esclave qu'on vend !

Mais enfin il faut sortir de là, et revenir aux idées de vengeance :

Venez, ce soir, adieu.
Non, à ce soir. S'il s'est fait de ma vie un jeu,
Si son ambition sans mémoire et sans âme
Me méconnaît, et dit : qu'est-ce que cette femme ?
Si son bonheur consiste à me faire souffrir,
Si, lorsqu'il me verra sanglotter et périr,
Pour arriver au but où son orgueil l'emporte,
Ce gentilhomme foule aux pieds mon âme morte,
Si c'est possible...

WARWICK

Alors ?

FORMOSA

Alors, ô désespoir !
Si ce crime est possible, alors comte... à ce soir !

***

Le troisième acte est rempli presque tout entier par une scène unique, mais admirable. Formosa s'est décidée à recevoir Warwick : le duc Jean s'est caché derrière une tenture pour entendre leur entretien, et Formosa sait qu'il est là. Elle essaie de ranimer dans ce cœur glacé l'amour par la jalousie et même par l'insulte ; la rage au cœur, elle feint de se sentir ébranlée et prête à céder :

Un beau roi qu'un vassal a fait et peut défaire !
C'est pour un misérable et honteux intérêt
Qu'il m'abandonnerait, — et qu'il me donnerait !
Car il ne s'est pas dit, bien sûr, que délaissée,
Je resterais fidèle ! Il n'a pas la pensée
Que personne ne pût me consoler de lui ?
Il n'est pas tellement de lui-même ébloui
Qu'il ne redoute pas un peu la renommée
Du grand comte que suit la Victoire charmée ?...

Le duc ne donne pas signe de vie ; Formosa s'anime de plus en plus :

Puisque c'est sa façon de tenir son serment,
Puisque les cœurs de femme aujourd'hui sont en vente,
Puisque la bonne foi n'est plus qu'une servante
Qu'on chasse, puisque c'est ainsi qu'il est jaloux,
Puisqu'il renonce à moi, puisqu'il me livre à vous,
Eh bien...

LE COMTE

Eh bien!...

FORMOSA

Infâme! infâme! Pitié, cesse,
Non, je ne croyais pas, comte, à tant de bassesse.
Mais puisque ces marchés se font sans embarras,
Eh bien alors, je vais...

Mais, renonçant à continuer contre elle-même cette farouche comédie, elle se jette furieusement sur la tenture derrière laquelle se cache le duc et l'écarte avec violence :

Lâche, tu paraîtras!

L'effet vraiment tragique de ce mouvement de passion désespérée est immense, et les acclamations ont pour un instant suspendu la marche du drame. La fin de la scène n'est ni moins énergique ni moins belle : "Vous haïssez ce duc" continue Formosa, s'adressant au comte de Warwick :

Je suis bien vaine
Que votre amour ait pu contraindre votre haine
A faire roi celui qui vous plairait mieux mort ;
Mais je n'exige pas un si pénible effort.
Au contraire, voici ma main. Je vous la donne
Le jour où vous aurez replacé la couronne

Sur le front d'Henry six. Et je ne gêne point
Votre haîne. Adieu, duc, votre rêve rejoint
Le mien. La fille en pleurs qu'on chasse et qu'on renie
Se relève terrible, et votre félonie
Ne sera même pas payée, et pour tout prix
Vous vous contenterez, prince, de mon mépris.

Le drame pourrait finir là ; mais lady Formosa avait trop présumé d'elle-même ; elle aime toujours l'ingrat, et le lâche héritier d'Edouard IV, ne pouvant se résoudre à tenir sa parole envers Warwick, elle adresse sa suprême malédiction au misérable Jean :

Ça, tu crois que cela va finir de la sorte?
C'est un événement que tu peux concevoir,
Toi la couronne au front, toi trônant pour avoir
Eté sans cœur et fait une action horrible ?
Vraiment, là, nous causons, il te paraît possible
Qu'on te serve à genoux pour ta déloyauté
Et que la trahison soit une majesté ?...
Livre-moi, tu fais bien, puisque la somme est forte ;
Mais demande à Warwick s'il voudra d'une morte !

Elle s'empoisonne et elle meurt. Le comte rentre à temps pour assister à son dernier soupir. Le peuple, au dehors, crie : " Vive Jean Deux ! " Warwick s'avance vers la fenêtre et détrône le duc d'un seul mot, en disant à la foule : " Criez : Vive Henry Six ! "

***

Ce drame de M. Auguste Vacquerie est conçue et exécuté, comme on en peut juger, d'après une volonté expresse de concentration et de sobriété.

Rien ne lui était plus aisé que d'encadrer cette action simple et forte dans les événements contemporains à la manière d'une chronique de Shakespeare ; il a préféré resserrer son idée aux proportions plus saisissables et plus saisissantes d'un drame intime entre trois personnages, dessinés chacun avec une égale énergie

Mais cette idée, quelle est-elle ? A-t-il voulu montrer le néant politique de ce colosse que l'Angleterre appela le faiseur de rois, n'obéissant en réalité qu'à son caprice et à ses entraînements ? Il est probable que ce théorème ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité historique ; et, chose curieuse, c'est ainsi que la Harpe, tout jeune alors, avait compris sa tragédie de *Warwick* représentée en 1763. Le Warwick de la Harpe était amoureux, non pas d'une Formosa imaginaire autant qu'idéale, mais de la veuve de lord Gray, épousée par Edouard IV, et tel était le mobile qui le portait à détrôner ce souverain parjure. Mais M. Auguste Vacquerie se défend d'avoir ainsi considéré son sujet. Il a, au contraire, choisi, comme point de départ d'un drame susceptible de développements nouveaux, la situation d'une femme, noble, chaste et belle, abandonnée d'une heure à l'autre par un homme qui disait l'aimer ; quel mobile assez puissant pour expliquer une pareille trahison, sinon le pouvoir suprême, la couronne royale ? Il fallait donc imaginer un rival de qui dépendit cette couronne, et c'est alors que l'histoire d'Angleterre est venue fournir au poète la figure légendaire de Warwick. Voilà pourquoi le drame s'est appelé définitivement *Formosa*, laissant ainsi Warwick au plan secondaire qu'il avait occupé dans la pensée de l'auteur.

Le temps où nous vivons devient rebelle aux conceptions abstraites et désintéressées de l'art pur ; c'est donc un triomphe complet pour M. Auguste Vacquerie que d'avoir enlevé de haute lutte, par la puissance d'un petit nombre de situations fortes et pathétiques, un des plus grands et des plus nobles succès de ces dix dernières années.

AUGUSTE VITU.

STE-ANNE DE BEAUPRÉ

Cet endroit si cher à la foi canadienne n'est qu'un village assez laid et vulgaire. La première fois que j'y vins, je me souviens que cela me fit une impression pénible. Habituée au pittoresque grandiose, à la grâce étrange et délicieuse de la Malbaie *la belle*—comme l'appelle M. Buies, son poétique amant—je regardais avec ennui ce prosaïque village où le Saint-Laurent lui-même se fait étroit.

Mais cette première impression s'est bien effacée.

Si insignifiant qu'il semble aux yeux, un lieu de pélerinage n'est pas un endroit ordinaire et à Ste-Anne il y a un charme qui nous atteint à travers les plus vulgaires réalités.

Ce charme invisible, qui n'en a éprouvé la puissance ? Parmi les pélerins, qui n'a senti son cœur se dilater, sa pensée s'attendrir, en foulant ce sol béni ? On dirait que l'air qu'on respire ouvre les profondeurs de l'âme d'où s'élève un sentiment délicieux de confiance et de joie.

Si je ne me trompe, au fond de tous les cœurs vraiment canadiens, il y a une sorte de tendresse pour la *bonne Sainte Anne.* Ce sentiment, d'ordinaire un peu dormant, se réveille lorsqu'on approche de son béni sanctuaire.

***

Suivant la tradition, dans les premiers temps de la colonie, des matelots bretons surpris par une terrible tempête, en remontant le fleuve, firent vœu à Sainte Anne, si elle les arrachait à la mort, de lui bâtir une chapelle à l'endroit où ils toucheraient terre.

A l'instant, dit-on, la fureur du vent tomba, le ciel s'éclaircit et peu après les marins débarquaient sur cette jolie grève verte de la côte Beaupré.

Bâtie en bois et sur le rivage, l'humble chapelle des naufragés ne tarda pas à être endommagée par les hautes mers.

Elle fut remplacée par une église bien modeste encore, mais dont M. d'Aillebout, gouverneur de la Nouvelle-France, voulut poser lui-même la première pierre (le 25 mars 1658).

La glorieuse patronne de la Bretagne donna bientôt la preuve qu'elle avait vraiment choisi cet endroit du Canada pour y manifester sa puissance et sa bonté. Dès 1665 la mère de l'Incarnation écrivait à son fils : "A sept lieues d'ici, il y a une église de Sainte Anne dans laquelle Notre Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la très-sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue et les malades de quelque maladie que ce soit recevoir la santé."

Précieux témoignage confirmé depuis par ces miracles sans nombre qui ont fait de Ste-Anne de Beaupré le plus célèbre pélerinage de l'Amérique.

***

Comme disait naguère Mgr Freppel, l'éloquent évêque d'Angers : Un lieu de pélerinage est le théâtre le plus éclatant des opérations divines, le rendez-vous le plus salutaire des infirmités humaines. Dieu qui a révélé sa puissance dans la création du monde continue de la manifester partout où il veut et de la façon qu'il lui plait. Il n'a cessé de choisir des lieux où sa puissance s'affirme plus haute et plus palpable..... Un jour quelque signe révélateur est venu marquer cette terre..... le bras de Dieu s'y est fait sentir.... et les peuples guidés par un rayon d'en haut se portent en foule vers ce lieu."

Voilà qui explique pourquoi depuis deux siècles la souffrance afflue ici de partout—non-seulement la souffrance qui ravage le corps, mais encore la douleur, l'engoisse qui ravage le cœur.

Par moments, il me semble voir défiler cette innombrable multitude de suppliants, tous ces malades, ces infirmes, ces malheureux pour qui la bonne Sainte Anne a eu de si tendres compassions, de si maternelles pitiés.

***

Faut-il qu'on ait tant rajeuni la vieille église ? On a beau me dire qu'elle s'en allait en ruines—qu'on l'a rebâtie au même endroit, sur le même modèle et avec les mêmes pierres, je la voudrais telle qu'elle était—avec le pénétrant parfum de la prière, avec ses murs noircis par les ans et son pavé usé par les pélerins.

Si dépoétisée qu'elle soit, on aime encore à la visiter, à y évoquer la vive présence du passé.

Là, tant de malheureux sont venus s'agenouiller ! là, tant de larmes ont coulé ! larmes bien douces souvent, car la joie, la reconnaissance et l'amour font pleurer.

Je ne descends jamais les dégrés de la chapelle sans penser aux miraculés qui sont passés là. Ce côteau, les infirmes, les paralytiques l'ont descendu d'un pied ferme et léger. Ce paysage, les aveugles l'ont regardé de leurs yeux nouvellement ouverts. Douce pensée, qui répand une grâce auguste et touchante sur cette nature sans beauté.

***

Mais parmi tous les pélerins il en est deux surtout auxquels j'aime à songer—c'est mademoiselle de Bécancour et d'Iberville.

Le vaillant, toujours victorieux, disait avoir reçu des faveurs signalées de la bonne Sainte Anne. Etait-ce pendant ses courses aventureuses à travers la Louisiane ? ou pendant sa merveilleuse carrière de marin que la patronne des Canadiens avait étendu sur lui sa main protectrice ?

Je l'ignore. Mais j'ai vu avec un singulier plaisir le crucifix donné par le héros dont les exploits seraient invraisemblables dans un roman.

Ce crucifix d'argent massif et d'un beau travail porte gravé *donné par d'Iberville*, et la date 1700. Jusqu'à

ces années dernières il ornait le tabernacle du maître-autel.

L'ex-voto de mademoiselle de Bécancour se conserve dans la vieille église. C'est un tableau où elle s'est fait peindre aux pieds de la bonne Sainte Anne.

Fille du baron Robineau de Bécancour, riche et puissant seigneur de Portneuf, Marie-Anne avait été l'une des habituées du château Saint-Louis—et très entourée, très adulée par les élégants du jour.

Avant d'entrer au monastère des Ursulines, en 1689, elle vint ici mettre sa vie religieuse sous la protection de la *Sainte à miracles.*

Tenait-elle au monde par la frivolité des habitudes ? ou par quelque lien plus douloureux à remplir ?

Redoutait-elle l'autérité du cloître ? la faiblesse de son cœur ? la dangereuse douceur des souvenirs ?

Voilà ce que je me demandais avec un sympathique intérêt et, me trouvant seule dans la chapelle, j'entrai dans le sanctuaire pour mieux voir le tableau placé à la droite de l'autel.

Mademoiselle de Bécancour est peinte à genoux, les mains jointes. Sa robe grise très simple tombe autour d'elle en larges plis. Un léger bonnet de dentelle couvre à demi ses beaux cheveux blonds, coupés courts et bouclés tout autour de la tête. Dans le regard qu'elle lève vers sa céleste patronne, il y a une expression d'ardente supplication.

Mais ce pur et profond regard avait déjà pénétré bien

des choses, et l'on sent que la noble fille a préféré sans peine, aux réalités les plus séduisantes les promesses de la foi.

Ce facile détachement, cette attraction céleste étonne toujours un peu dans la vive jeunesse d'ordinaire si éprise du présent, si ignorante de la vie.

"Qui donc," écrivait Montalembert songeant à la vocation de sa fille, à la joie de son sacrifice, "qui donc lui avait appris qu'il n'y a pas d'amour sur la terre ?"

Marie-Anne de Bécancour, d'après l'histoire des Ursulines, mourut le jour même de la fête de sa bienheureuse patronne, le 26 juillet 1743.

***

La nouvelle église sera bientôt terminée. Hélas ! elle ne sera jamais belle. Loin de là. Mais c'est la maison de notre glorieuse mère et il y a là quelque chose de délicieux qui épanouit le cœur. C'est un respect très doux, c'est une tendresse jeune, vive, fraiche, pleine de confiance et de bonheur. Là, les tristesses se dissipent on ne sait comment, et qu'il fait bon d'y être quand les pèlerins s'y pressent et qu'on entonne le cantique canadien :

Sainte Anne, ô douce patronne,
Nous sommes à vos genoux.
Toujours vous êtes si bonne,
Implorez Jésus pour nous.

***

Parmi les dons faits à l'église de Sainte Anne, on montre une chasuble envoyée par Anne d'Autriche qui l'avait faite de ses propres mains. C'est un bel orne-

ment à flèches rouges, blanches et noires, et tissé en or et en argent. On le revêt encore aux grandes fêtes. Jamais je n'aurais cru qu'un ouvrage en tapisserie put se conserver si bien.

Le tableau du maître-autel attribué à Lebrun représente un pèlerin et une pèlerine aux pieds de Sainte Anne. Ce tableau fut donné en 1666 par le marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France, en accomplissement d'un vœu fait dans une tempête où il avait failli périr.

Les reliques apportées par Mgr de Laval sont toujours exposées dans le sanctuaire. L'illustre prélat disait que la dévotion des Canadiens à la bonne Sainte Anne lui avait singulièrement adouci les devoirs de sa charge.

Grâce à Dieu et au zèle des religieux qui ont la garde de notre église nationale, cette dévotion va croissant. Chaque année, les pèlerinages et les miracles sont plus nombreux. Ce doux empire sur la souffrance que Dieu lui a confié, Sainte Anne l'exerce magnifiquement envers le peuple canadien.

Dans son auguste sanctuaire, devant sa belle statue entourée de fleurs et de lumières, une confiance enfantine d'une douceur profonde remplit le cœur. Tous nous avons à passer par les douleurs de la vie, par les douleurs de la mort, mais comme on chante ici

A la droite de Marie
Tout pouvoir lui fut donné
Le pèlerin qui la prie
N'est jamais abandonné.

LAURE CONAN.

Septembre 1884.

UN RACOMMODEMENT

Mme Raoul et son mari avaient commencé par s'adorer. Puis, de l'adoration, on était passé à la froideur. Enfin, par des détours, on s'était acheminé vers ce chapitre un peu vague du code qui traite de la séparation de corps.

Séparés ! ils s'étaient séparés après sept ans de vie commune, et depuis cinq années ils vivaient étrangers l'un à l'autre.

Lui, souvent absent de la ville voisine de Paris qu'il habite, menant de front avec les voyages son état d'architecte qui l'enrichit peu à peu, cherchant l'oubli dans le mouvement, dans le travail.

Elle, réfugiée auprès de sa famille.

Dans sa situation fausse, le mieux pour Mme Raoul était de s'ensevelir en une retraite profonde. Elle ne s'en échappait que pour visiter sa fille et son fils aux dates stipulées par la sentence, dans les établissements scolaires qu'elle leur avait assignés pour séjour.

C'était ainsi. Ni l'enquête, ni la contre-enquête n'avaient réussi à préciser à qui incombaient les torts graves. Pour couper court aux jalousies, les magistrats avaient soustrait la garde des enfants à l'un et à l'autre époux. Valérie, la fillette, était au pensionnat ; Camille, le garçon, poursuivait ses études au lycée comme interne.

En somme, des deux côtés, on avait le repos. Mais à quel prix ! Que de tristesses dans cette double solitude ! Que d'amertumes dans cette équivoque de tous les moments !

Aussi, avec quelle satisfaction non déguisée on avait accueilli le vote de la loi du divorce.

Donc on allait divorcer.

Nos législateurs ont rendu le divorce commode, par surcroît.

Point de commentaires indiscrets, point de bavardages de journaux. La scission s'opère sans bruit. On échange, par l'intermédiaire des avoués, quelques feuilles de noirci, et voilà la procédure en train.

La série des grimoires épuisée, vient la réunion des plaidants, en la chambre du conseil, où le président du tribunal les interroge sur leurs intentions, prend note des réponses, toujours prévues, et termine généralement la séance en assignant, par approximation, une date aux débats.

Formalités sommaires dont Raoul et sa femme connaissaient d'avance la banalité, et auxquelles ils étaient prêts à se soumettre en se rendant, chacun pour son compte, au rendez-vous obligatoire.

Ils arrivaient un peu fiévreux, agités par le souci d'en finir, préoccupés de cette rencontre après un laps de temps si long, tranquillisés seulement par la persuasion qu'elle serait brève et que la présence d'un tiers en allégerait les ennuis.

En quoi ils se trompaient. Le président réclamait un instant de répit. Ils étaient priés de l'attendre. Dans la salle déserte, on leur avait, de sa part, désigné deux fauteuils. D'ailleurs, il ne tarderait pas à paraître. Quelques minutes à passer, voilà tout.

L'architecte s'était résigné docilement.

Mme Raoul avait fait, elle aussi, contre mauvaise fortune bon visage.

Ils s'étaient assis, loin l'un de l'autre, indifférents, muets, s'évitant des yeux, ne songeant qu'à sortir lestement de cette confrontation gênante, impatients de voir leur destinée s'accomplir.

Pourtant, le magistrat tardait.

De sérieuses occupations le retenaient-elles réellement ?

Ou bien, tout bonnement, était-il homme d'esprit ?

Dans la grande pièce taciturne, flottaient éparses les visions d'autrefois.

Dans la surprise du tête-à-tête inattendu, elles couraient, se fuyaient, se traquaient, s'entrechoquaient.

Si bien que les regards détournés tout à l'heure, suivant distraitement dans l'espace ces bizarres évolutions, se rencontrèrent tout à coup.

Et ce fut comme un choc d'où deux paroles jaillirent :

—Madame.....

—Monsieur.....

Ni le mari ni la femme n'eussent consenti à faire les avances. Les syllabes étaient parties involontairement. Mais, enfin, elles étaient lâchées Que risquait-on à rompre tout à fait la glace ?

Bon. Mais que se dire ? On hésite. On cherche. On s'émeut. Ces bouches, qui ont désappris le langage de la tendresse, tremblent sans proférer un son. Au fond des poitrines, pourtant, un toctoc s'accélère, violent, impétueux. Tantôt, on se traitait de monsieur, de madame, cérémonieusement. Maintenant ce sont des noms qu'on murmure :

—Louise.....

—Raoul.....

Les siéges se rapprochent. On s'entretient des temps heureux, froidement, avec des regrets qu'on atténue, qu'on voile. Des deux parts, on restera sur la réserve, on y est très décidé. On ne s'adresse plus de reproches ; ils seraient de mauvais goût ; le passé est trop vieux, vraiment. Mais on parait s'entendre pour cantonner sur le terrain des généralités la causerie entamée à bâtons rompus.

C'est donc qu'on est capable de se comprendre encore à demi-mot !

Et ce président qui n'arrive pas !

A parler franc, ni Raoul, ni Louise n'éprouvent plus aussi vivement la hâte de le voir apparaitre.

Un engourdissement, peu à peu, les a gagnés.

Ils s'interrogent. Cinq ans ! Que s'est-il passé durant ces cinq années d'exil ?

La femme conte sa vie, calme, uniforme, les monotonies de l'espèce de claustration à laquelle elle s'est vouée. Le mari dit ses efforts, ses travaux, les pérégrinations grâce auxquelles il a réussi à se consoler, à s'étourdir.

Et puis, on parle des enfants ; et comme d'instinct, sans qu'ils s'en aperçoivent, l'intervalle resté entre les époux se resserre encore. Elle est si mignonne, leur Valérie ! Il est si studieux, leur Camille !

A ces bouffées de jadis, les âmes se réchauffent. Ils sentent leurs paupières se mouiller.

Ils s'entreregardent ; elle, toute belle, et reposée, et séduisante en sa maternité savoureuse ; lui, pâle, triste, le front rendu grave par les années, par les méditations.

Quelques moments encore, et tout ce qui fut va finir. Un éternel adieu fermera à jamais le livre.

Un adieu ! et pourquoi ?

Pourquoi ce qu'il fut ne ressusciterait-il pas ?

Ils sont venus avec la résolution de mettre un terme à ce qu'ils appelaient leur esclavage. Ils n'ont pas d'autre intention arrêtée. Leur indépendance reconquise, qu'en feront-ils ? Le fils et la fille qui grandissent loin d'eux n'ont-ils pas assez souffert ? Et eux-mêmes, les fous, que de bonheur ils ont gâché !

Mme Raoul est rêveuse, Raoul est pensif. Leurs mains se cherchent et se rencontrent. Un double cri résonne, suivi d'un double baiser.

La porte s'ouvre. C'est le magistrat qui entre, la figure austère.

Mais voici debout les plaideurs réconciliés.

D'un salut révérencieux, ils remercient le juge de ses soins désormais inutiles. Et comme pour proclamer le nouveau traité d'alliance improvisé par le hasard de la solitude à deux, fièrement, à travers le vestibule, ils s'éloignent bras dessus bras dessous.

Ce sera un paisible ménage, auquel l'expérience aura servi, et qui plus d'une fois bénira la loi dont le couple sagement avisé a su tirer un effet si imprévu.

A. Dalsème.

LE CHEVEU BLANC

Dépouille de mon front parfois triste et brûlant,
Je te tiens prisonnier, ô premier cheveu blanc !
Es-tu né du travail ? Messager de vieillesse,
Avant l'heure viens-tu du printemps qui me laisse
M'apporter sans pitié l'inconsolable adieu ?
Ma jeunesse tient-elle à ce frêle cheveu ?
Me dis-tu que la vie est un brillant mensonge
Qui fuit comme au matin l'aile d'un joyeux songe ?
Mais je suis jeune encor ! mais je sens dans mon cœur,
Nid négligé longtemps, éclore de bonheur !
Car l'espoir m'est venu, car une femme aimée
Sourit à mon amour, car mon âme charmée,
Entrevoyant enfin des jours plus radieux,
Au printemps se refuse à faire ses adieux.
Tu n'es pas l'envoyé de la froide vieillesse ;
Non, ce n'est pas encor le printemps qui me laisse !
Ce qui t'a fait blanchir, frêle cheveu d'argent,
Non, ce n'est pas la Parque au pas trop diligent.
C'est plutôt, tu le sais, quelque sombre pensée,
Hantant souvent mon rêve et souvent repoussée,
Mais revenant toujours se poser sur mon front...
Hélas ! ainsi que toi d'autres grisonneront !

Oh ! chère sœur, c'est toi, de ta main imprudente,
Qui, m'ôtant ce cheveu, de ma jeunesse ardente
Brisas l'illusion ! C'est toi, quand souriant
A mon œuvre ébauchée et sans doute oubliant
Que j'écoute, rêveur, le vol des nobles muses,
A caresser mon front quelquefois qui t'amuses !
C'est toi qui sans savoir le mal que tu causais,
Tenant ce fil d'argent dans tes doigts me disais :
" O frère, j'ai trouvé sur ton grand front qui ride
" Ce cheveu blanc de ta pensée encore humide ! "

Je t'en prie, ô ma sœur, quand parmi mes cheveux
D'autres grisonneront ainsi que lui, je veux
Que ton regard discret, que ta lèvre muette
N'éveille plus ainsi les regrets du poète.
Oh ! laisse-les blanchir et laisse-les tomber
D'eux-mêmes ces cheveux. Tâche de dérober
A mon regard distrait la marche sûre et lente
Du travail et du temps sur ma tempe brûlante !

Et toi, cheveu trompeur qui viens de m'effrayer,
Sans regret je te jette aux flammes du foyer !...
Non, sois utile au moins. De peur qu'elle m'oublie
Dès ce soir je t'envoie à ma chère Emélie.
Reçois d'elle un baiser et dans son loquet d'or,
Soigneusement caché comme on fait d'un trésor,
Tu lui diras tout bas les regrets de l'absence.
Emue à ton récit, désirant ma présence,
Apprenant que loin d'elle, en proie au sombre ennui,
J'ai versé bien des pleurs, que j'en verse aujourd'hui,
Elle aura dans sa lettre, afin de me surprendre,
Un baiser plus ardent, une note plus tendre,
Pour mon cœur de poète un mot plus obligeant...
Et je te le devrai, frêle cheveu d'argent !

M. J. A Poisson.

Arthabaskaville, mars 1881.

UN SOIR SUR LA GRÈVE

Non, non, il n'y a pas au monde un pays aussi beau que le Canada, durant les mois d'été. Il y en a de plus vantés, de plus connus, et en bon nombre même ; l'imagination des peintres et des poëtes s'est épuisée sur l'Italie, sur la Suisse, sur le midi de la France, sur les rudes, mais incomparables paysages de l'Ecosse, sur la patrie ensoleillée du Cid, comme sur les rivages classiques et les vallées et les monts, habités par les dieux, du pays des Hellènes. Venise, Naples, Bysance ont passé depuis des siècles dans tous les chants, et ce n'est pas assez ; et tous les jours encore elles prêtent au style qui veut les peindre des couleurs sans cesse nouvelles et une immortelle splendeur. Les lacs de Suisse, d'Ecosse ou d'Irlande ne comptent plus le nombre des rêveurs, des curieux ou des avides de la nature qui vont y chercher, dans des sensations insolites, une rénovation de l'âme ou de l'esprit. Les rives du Danube, du Bosphore et du Rhin ont répété mille fois des stances balancées avec leurs ondes ; depuis près d'un siècle le Mississippi et déjà l'Hudson lui-même sont entrés dans ce concert de l'imagination enchantée..... Mais où sont les poëtes du Saint-Laurent ? Qui jamais a chanté, qui pourrait jamais chanter en strophes dignes de leur sujet ce roi des fleuves qui semble comme un bras de l'océan soulevé, puis retombé de tout son poids sur la terre qu'il a entr'ouverte ; qui a gardé de la mer la majesté terrible ou souriante, tumultueuse ou assoupie, qui a pour bordure une chaîne de montagnes ondulant comme ses flots, les colorant des reflets de leurs longues pentes azurées, et pour lit de repos une vallée de cinq mille

lieues carrées où la nature a entassé ses plus précieux dons, multiplié ses plus saisissants aspects ?

Le Saint-Laurent ne prête pas à la poésie, à moins que ce ne soit celle de Milton, du Dante ou de Victor Hugo. Cette grande nature a des rudesses d'ébauche, des hardiesses et des échevèlements qui ne vont pas aux vers de l'élégie, à ces vers qui se soupirent aux bords des lacs : elle manque de cet apprêt et de cette gracieuseté presque étudiée qui fait des sites européens comme autant de parures à demi complétées par l'art ; elle n'a pas de coquetteries, elle ne minaude pas, mais elle grandit, elle soulève l'imagination et lui donne des ailes qui se déploient dans une liberté souveraine. Le pittoresque ne va guère à sa taille ; elle le rejette ou le dédaigne comme un agrément puéril ; une sorte de grandeur implacable lui fait repousser les embellissements de l'art comme des profanations. Tout en elle est neuf, saisissant, dominateur, et, dans les régions même les plus cultivées, elle garde de sa physionomie primitive quelque chose d'ineffaçable qui reparaît sans cesse sous les efforts de l'industrie humaine. Lorsque le ciel est orageux, on croit voir l'horizon fuir dans un lointain plein de ténèbres et les sommets indécis des Laurentides se couvrir d'une ombre sans cesse grandissante ; on dirait un vaste fantôme poussant devant lui les nuages ; une voix profonde s'élève des noirs précipices ; le ciel, chargé de tempêtes, se confond avec la terre dans une nuit menaçante, et l'âme, saisie d'une terreur indomptable, combat en vain l'effroi par l'admiration, et reste dominée, éperdue dans l'attente de quelque effroyable cataclysme.

La richesse des couleurs, les tons éblouissants et variés sont comme des dorures de clinquant sur cette robe fauve, âpre et farouche. Que feraient à l'océan des tapis de fleurs semés çà et là sur son dos moiré des

sombres reflets de l'infini ? Que feraient à la nature canadienne les bosquets parfumés, les collines arrondies et le murmure des ruisseaux au milieu des branchages qu'ils fouettent en courant ? Ce seraient là de petites façons, des miévreries pour cette géante qui n'admet pas même la toilette ; elle veut être contemplée dans l'ensemble et dans l'envergure de ses formes gigantesques, et, pour cela, elle offre presque partout au regard un déploiement illimité ; la vue, d'un point quelconque du Saint-Laurent, à mesure que le fleuve s'élargit, embrassant toujours un panorama variant de dix à vingt lieues, et souvent beaucoup plus, dans toutes les directions. A un tel fleuve il faut des îles proportionnées à sa taille et un cadre altier dont l'image réfléchie puisse atteindre ses dernières profondeurs. Nature qui n'est plus vierge et qui garde encore toutes les séductions de la virginité, comme ces tribus indiennes que la civilisation effleure et entame sans pouvoir les attirer à elle ni les façonner à ses mœurs !

Quand vient le soir, lorsque les premières teintes à demi voilées du crépuscule descendent sur ces vastes rivages s'étalant encore avec une orgueilleuse vigueur dans leur majesté affaiblie, ils se revêtent d'une espèce de tristesse, d'une mélancolie qui gagne rapidement l'âme et l'a bientôt envahie tout entière. Quiconque, à cette heure indécise, s'est arrêté sur une élévation d'où le regard domine le large cours du Saint-Laurent, a ressenti cette impression inévitable, cette sorte de pénétration intime de l'immensité.

C'est alors que l'esprit ouvre ses ailes ; il plonge à son gré dans l'étendue peuplée d'ombres qui se rapprochent ou s'éloignent tour à tour ; libre, échappé à la contemplation admirative qui est comme un demi-sommeil de la pensée, il s'exerce avec une fraiche puissance

et une hardiesse que rien ne gêne, ni ne limite, ni ne déconcerte..... .....

.....

Or, un soir de l'été dernier, pendant une de ces heures d'un calme si pénétrant, si intense et en quelque sorte si vaste qu'il semble que la voûte des cieux recule encore et que l'horizon s'élargisse sans cesse devant le regard, nous nous promenions, une jeune fille et moi, sur la grève du bas Saint-Laurent, là où ses eaux, depuis longtemps épandues dans un lit de plus en plus écarté, commencent à prendre les tons, l'ampleur et les allures des vagues de l'océan voisin, si fertile en tempêtes. La marée montante nous apportait toute espèce d'échos lointains et confus, harmonies sauvages qui s'élèvent du sein des abimes, pendant que nous contemplions vaguement la grève coupée çà et là de récifs anguleux et tranchants, dont les longues extrémités atteignent jusqu'au pied même des maisons que battent les grandes marées d'automne et de printemps. Tantôt cette grève est semée de traînées éparses de varech abandonnées par le reflux ; ailleurs, elle est étendue de galets qui soutiennent d'énormes blocs erratiques apportés là dans des temps inconnus, ou d'innombrables coquillages, rassemblés sur place et pétrifiés ensemble de manière à former de grosses roches isolées que l'on croirait avoir roulé du sommet des promontoires les plus proches ; tantôt enfin elle forme des baies ou des anses silencieuses où le promeneur peut à son gré, loin du bruit et des regards, caresser ses longues rêveries ou s'entretenir avec ses souvenirs, ces douces images du passé qui ramènent avec toute leur fraîcheur les illusions disparues.

La jeune fille qui m'accompagnait était de celles que l'on rencontre rarement dans la vie ; aussi le souvenir qu'elles laissent en est-il plus durable, parce qu'on ne

saurait les remplacer ; le charme en grandit même avec le temps, comme celui de l'enfance dont l'image devient de plus en plus vive, à mesure que les années éloignent de nous cet âge si heureux et si regretté. A un esprit naturellement élevé elle avait ajouté les ornements et les perfections de l'étude ; une imagination vive suppléait souvent chez elle à la patience des recherches et de l'analyse, et lui révélait comme par intuition le secret des choses ; d'une sensibilité et d'une tendresse exquises, elle recevait de tout ce qui la frappait une sorte d'empreinte flexible qui se reproduisait ensuite dans ses causeries sous des formes variées, à la fois piquantes et ingénues. Elle vivait dans une atmosphère sans nuages, en thésaurisant sans cesse dans son âme, mais en ménageant toutefois son cœur avide de s'allumer à l'une de ces grandes passions qui prennent les plus belles années de la vie, en détruisent une à une toutes les illusions, ne laissent après elles que des ruines sinistres, et de ceux qu'elles ont atteints, dans la fleur et la beauté de leur jeunesse, que des cadavres vivants, errants dans le vide, habités par le désenchantement et souvent par le désespoir.

Nous nous promenions lentement, lentement, sans essayer d'inutiles paroles, incapables de nous exprimer l'un à l'autre une émotion qui était la même pour tous deux et qui nous envahissait de plus en plus ; mais nous causions longuement du regard, et nos mains inconsciemment unies, répétant à l'unisson les battements de nos cœurs, disaient tout ce que notre bouche ne savait ou ne pouvait dire.

Le firmament était inondé d'étoiles si vives et si éblouissantes qu'elles semblaient comme des feux d'artifice agités au dessus des mondes par le génie de la création. La lune rayait le fleuve, dans toute sa largeur,

d'un sillon argenté, sans cesse brisé, déplacé et replacé par les flots : une brise tiède, remplie des âcres parfums de la mer, arrivait par bouffées subites et comme pressées, sur nos fronts et sur nos lèvres ; tout était silencieux autour de nous : pas un passant dans le village assoupi et le cri seul du couac solitaire, regagnant son nid dans les îles lointaines, frappait de temps à autre la nue inaccessible. Nous étions seuls et libres, devant la grande nature souriante, et nous avions dans l'âme comme un infini désir d'aimer tout ce qui vit, de sentir quelque chose de tout ce qui respire dans l'inépuisable création.

Soudain, l'atmosphère s'emplit d'une chaleur étrange ; les bouffées de la brise devinrent tout à coup saccadées et violentes : un grondement lointain et grossissant sortit de l'abîme des eaux, des craquements lugubres retentirent dans les bois et l'on sentit passer dans l'air de grands souffles haletants, semblables à de noires troupes d'oiseaux fuyant à tire-d'aile devant la tempête. Les étoiles s'enfuirent au plus profond des cieux, la lune fut engloutie dans un épais tourbillon de nuages et une nuit précipitée envahit la terre : un éclair fendit le ciel d'un horizon à l'autre, et aussitôt, comme s'il eût attendu ce signal d'en haut, un coup de vent, semblable à une avalanche de tonnerres, brisant et balayant tout ce qu'il touchait de son souffle, arracha et déchira en mille lambeaux épars les ténèbres confondues, remplit l'air de la poussière des débris et s'abattit sur les flots qu'il secoua, qu'il tordit comme les cyclones tordent les arbres géants, et les lança hors de leur lit, écumants, éperdus, jetés les uns contre les autres et s'engloutissant ensuite dans des gouffres subitement entr'ouverts.

De quel point du ciel, de quel globe éclaté soudain tombait cet échappé furieux, avec une voix comme

celle qui sortit du chaos, avec des imprécations horribles et la détermination de tout détruire sur son passage ? Qui donc l'avait trahi, là-haut, dans ces sphères où le regard seul arrive ? Quelle perfidie de quelque élément inconnu avait soufflé cet ouragan de fureur, semblable à des éclats de foudre se poursuivant sans relâche et sans intervalle ? Nous, réfugiés à temps dans une cabane de pêcheur abritée par un énorme rocher, nous écoutions ce grand vengeur qui tourmentait l'espace. Il s'élançait et se plongeait dans une course effrénée, en jetant aux mille échos de la nature les accents de sa colère. Tout tremblait. Les grands peupliers, droits et inflexibles, les chênes aux muscles de gladiateurs, frémissaient et se courbaient dociles sous les coups de ce déchaîné, vainqueur de toutes les forces et de toutes les résistances.

Nous, pleins d'une terreur muette et glacés d'épouvante, nous ne pouvions cependant détourner les yeux de l'épouvantable grandeur de ce spectacle ; nous écoutions le fleuve mêlant ses débordements et les convulsions multipliées de ses flots aux mugissements de la tempête, et, dans notre effroi même, immobiles, fascinés, sentant courir la mort dans chaque rafale, nous ne pouvions nous lasser, nous nous repaissions de cette immensité orageuse qui tonnait sur nos têtes, nous enveloppait de tous côtés, et nous écrasait d'horreur et d'angoisse sans pouvoir nous atteindre.

Subitement encore l'ouragan changea de voix ; il s'arrêta court dans un élan désespéré, dans une dernière imprécation changée en une plainte si profonde, si vaste que le ciel tout entier s'émut et versa sur la terre un océan de pleurs. Les éléments en démence se turent ; les abîmes cessèrent de rugir ; les forêts, rendues muettes, courbèrent sous l'averse leurs cimes confondues et em-

mêlées dans la tempête ; le fleuve, impuissant encore à maîtriser ses vagues, en battit la grève avec de longs grondements sourds et les ramena enfin dans son sein bouleversé ; les échos étaient rentrés dans leurs cavernes en se prolongeant comme des râles étouffés ; une étoile, perdue dans l'infini, glissa son front pâle à travers les nuages en fuite, et regarda la terre couverte de torrents ; quelques lueurs, guides du marin en détresse, percèrent l'épais bandeau du ciel ; une brise fraîche et rapide acheva de disperser la nuit, et la lune, arrachant ses voiles, se montra dans toute sa splendeur au front de l'immensité radieuse.

Revenus comme d'un songe qui avait paralysé nos cœurs et nos sens, ma compagne et moi sortîmes de notre refuge, impatients et inquiets de nous retrouver libres, et comme étonnés de voir si tôt rompu le charme qui nous avait retenus une heure si près l'un de l'autre, agités d'un même émoi, palpitant des mêmes émotions, confondus dans la même vie. Longtemps, nous restâmes encore ainsi, nos deux âmes engagées et resserrées ensemble ; longtemps nous contemplâmes la grande nature apaisée, les cieux rendus à leur tranquille éclat, à leur doux et bienveillant aspect ; puis nous nous achemînâmes silencieux vers le village qui sommeillait dans le sein de la nuit, comme si rien ne fût venu troubler sa pesante quiétude.

Enfin, sur le point de laisser chez elle l'aimable compagne que m'avait donnée le hasard, toujours un peu complice des bonnes intentions : " Mon amie, lui dis-je, cet ouragan qui vient d'éclater si violemment au-dessus de nos têtes, dans une atmosphère paisible, et que nous avons pu contempler à l'abri, est l'image des grandes passions qui, souvent, éclatent dans l'âme avec une soudaineté et une impétuosité pareilles ; elles bouleversent,

ravagent, brisent le cœur et ne laissent de lui qu'un amas de ruines lamentables qui remplacent les nobles et vigoureux instincts, les bons sentiments, les illusions généreuses, les aspirations et les enthousiasmes féconds. Ah ! préservez, préservez toujours, s'il se peut, le vôtre de ces torrents dévastateurs qui séduisent d'abord et qui entraînent avec une force irrésistible, mais qui portent tous les deuils et tous les désenchantements accumulés. Gardez-vous de votre décevante tranquillité, et sachez vous mettre à l'abri, comme nous le fîmes tout à l'heure tous deux, quand vous entendrez les premiers grondements lointains ; il ne faut qu'un instant pour que l'orage soit sur votre tête, et alors vous ne pourrez plus le fuir. Aimez, aimez de toute votre âme ; c'est une loi divine et bienfaisante ; mais ne laissez jamais le devoir étranger à votre amour. Autant l'amour vrai est une source intarissable de jouissances et de bonheur, autant la passion dévoyée est une source de maux et de douleurs qui vous accompagnent jusqu'à la tombe. Rappelez-vous toujours ces paroles d'un homme qui a vu bien des existences détruites, bien des cœurs traînant en eux les funèbres débris de leur passé ; rappelez-vous les à l'heure du péril, et si vous y échappez, un peu grâce à mes prémonitions, vous aurez ébréché le proverbe maussade qui veut que l'existence d'un célibataire endurci soit toujours stérile."

Et c'est comme cela que se terminent les soirées à deux sur la grève, dans une cabane de pêcheur.

A. Buies.

Montréal, 4 novembre 1884.

NOVEMBRE

Novembre s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inénarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur. Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes, octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai, mais le soleil a des rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède ; l'été des sauvages, comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres ; ce sont les adieux de la belle saison. Mais, novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, tout a changé ou disparu. Le ciel est blafard, l'onde trouble ; le bois se déserte, les nuées sont grisâtres ; le pied des bestiaux foule le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre, qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme, soucieux et prudent, se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures ; l'ouate molle bouche les interstices ; le père de famille jette un œil inquiet sur son bucher. Le jour est court et la lampe s'allume de bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique ! La pluie fouette

les vitres, ou la grêle crépite sur le toit, ou la neige tombe en flocons drus. Les chaudes fourrures, qui sentent le camphre, sortent des armoires et des coffres. La boue forte des campagnes, la boue sale des villes s'attachent à vos semelles. Vienne donc l'hiver plutôt, et au plus tôt !

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents. *De profundis !*

Aujourd'hui, c'est le premier novembre et l'on célèbre la fête de tous les saints, saints nobles et saints mendiants, saints canonisés ou saints obscurs, ceux qui ont leurs parchemins dans le calendrier, comme l'immense armée inconnue qui remplit l'empyrée. C'est dans ces innombrables multitudes, parmi ces milliards de bienheureux, que se trouvent nos enfants envolés avant l'heure, nos sœurs parties avec leur pureté, nos mères sanctifiées par l'amour de la famille et le dévouement de tous les jours, nos pères qui ont lutté pour nous et nous ont faits ce que nous sommes. C'est ce matin leur fête, mais dès maintenant on donne un souvenir aux saints futurs, aux morts non épurés qui attendent dans l'expiation le moment d'entrer dans les phalanges célestes.

Ce soir, les âmes se répandront sur la terre. Elles viendront supplier leurs proches de songer à elles : *Saltem vos amici mei.* Ce soir, les enfants vont se réfugier dans le giron de leur mère, frappés de frayeur ; s'ils allaient voir des revenants ! Pas un ne gagnera seul son petit lit où l'attendent l'oreiller moelleux et les chaudes couvertures. Les grands, les hommes faits

eux-mêmes, n'entreront dans une pièce obscure, où ils pénètrent tous les soirs, que la bougie à la main ou un compagnon à leurs côtés. C'est ce soir que personne ne troublera le silence des greniers et des caves. Le garçon de ferme, qui fait son train à la lueur du fanal, en proie aux souleurs, croit voir un fantôme dans toutes les ombres qui se jouent aux pans de l'étable, ou entendre le soupir d'une âme en peine quand ses bêtes respirent. Le fossoyeur, pourtant d'habitude trop familier avec les morts, ne pénètrerait pas d'un pied ferme dans leur enclos, de même que le bedeau ne sonnera ses cloches, n'exécutera les funèbres volées de la vigile des morts, que la crainte dans l'âme et le frisson dans les chairs. Ce soir tout le monde, jeunes et vieux, redoutera les ténèbres.

Et pourtant qu'y a-t-il à craindre de ces âmes amies ? Pourquoi trembler à l'idée de voir apparaitre sous vos yeux le fantôme de votre mère ? Est-ce qu'elle pourrait vous vouloir du mal ? Je conçois que l'assassin soit toujours hanté par l'ombre de sa victime, et qu'il expie son crime dès ici-bas, dans des frayeurs nocturnes et des visions terrifiantes. Mais nous autres, qui avons aimé les conscrits de la mort, qui nous en sommes séparés dans la paix et l'amour, pourquoi nous laisser dominer par des terreurs puériles ? Qu'est-ce qui peut nous faire redouter de ces chères formes, la communion des âmes ? Je le sais, c'est la sotte et coupable habitude que l'on a de frapper l'impressionnable imagination des jeunes enfants par des récits affreux, fantastiques. On fait l'enfant peureux, comment l'homme ne serait-il pas pusillanime ?

J'avais seize ans quand je perdis par la mort mon premier ami. Combien de fois ne l'ai-je pas évoqué ! Combien j'aurais voulu m'entretenir avec lui des choses

d'outre-tombe ? Je le suppliais de m'apparaître. Cette croyance et cet espoir étaient alors de mon âge. Aujourd'hui comme alors je n'ai nulle peur des morts ; aujourd'hui, et depuis longtemps, je ne redoute que les coquins vivants.

Novembre et le culte des trépassés, voilà deux choses qui dans nos mœurs sont parfaitement identifiées. On ne songe pas au mois froid et humide sans que la pensée se reporte involontairement vers les inertes habitants des tombeaux. Mais entre cette mémoire—un peu platonique—et le culte réel des devanciers, la distance est large à franchir, et c'est bien le temps de se demander si nous témoignons extérieurement à ces derniers le respect et l'affection obligés, attendus. "Le culte des morts, a dit Ozanam dans son *Pélérinage au pays du Cid*, est le signe des races qui vivent longtemps, qui ne laissent perdre ni l'esprit de famille ni l'héritage des traditions." J'ai bien peur que les canadiens-français ne comprennent pas bien cela.

En effet, dans nos paroisses du Bas Canada,—je parle généralement et j'admets les exceptions,—est-il un lieu moins bien entretenu que le cimetière ? Qu'on ne se fâche pas, qu'on regarde froidement et qu'on nie mon assertion ! Les clôtures en planches brutes ou en piquets primitifs, les fossés mal égouttés, les croix tombales chancelantes, souvent couchées par terre, les mauvaises herbes qui envahissent les terrains non enclos, peu ou point de monuments, en règle générale pas de fleurs, pas de sentiers battus, rien qui sente la main chérissante et la visite fréquente, un air d'abandon et de vétusté répandu sur le tout, voyons, n'est-ce pas là le cimetière de la campagne canadienne ? Je ne parle pas du cimetière des villes, où l'orgueil peut s'étaler plus à l'aise.

Comparez donc nos cimetières canadiens, qui semblent autant de décharges où l'on entasse des restes embarrassants, avec ceux des Etats-Unis et même des provinces anglaises. Ici le moindre village tient à honneur de donner à ses morts une sépulture décente. Le cimetière est une véritable nécropole, ayant ses rues, ses avenues, ses squares, ses monuments, et une police complète. La propreté la plus exquise y règne. Pas une feuille morte que l'on ne ramasse, pas un caillou qui heurte le pied dans les allées ombreuses. Des sièges disposés autour des mausolées attestent qu'on vient faire la conversation muette de l'amour ou de l'amitié avec les défunts. Le chien de terre cuite sommeille aux pieds des maîtres, l'ange de marbre couvre de ses ailes la tombe aimée. Des vases où boivent des colombes sont distribués autour du mémento. Les saules pleureurs penchent leurs branches traînantes au-dessus des tertres, le cyprès et le mélèze encadrent l'enclos funèbre. Il y a des couronnes d'immortelles partout. On sent à chaque pas que le vivant n'oublie pas le mort et professe "la religion des tombeaux, culte éminemment moral et poétique, religion qui a sa racine dans le cœur de l'homme," selon l'expression de Ballanche.

J'invite donc la comparaison, sachant bien que si elle est faite telle qu'elle doit l'être, nous rougirons de notre indifférence extérieure pour des êtres que nous aimons encore et toujours, et que la tenue de nos cimetières s'améliorera.

Si ces quelques pages ont l'effet d'éveiller l'attention publique sur ce point, j'aurai fait œuvre pie.

A. Lusignan.

Ottawa, 1er novembre 1884.

LETTRE DE PARIS

La fête des Vertus—Jean Tourguenef—Mémoires d'un Seigneur Russe—Tourguenef découvre et baptise les nihilistes—Le Vertige de l'absolutisme—Les deux Mougiks—Maximes et aphorismes—Paysages de Tourguenef—Ses nouvelles—Le roi Lear de la Steppe.

Un jour, le bon Dieu eut l'idée de donner une fête dans son palais d'azur. Toutes les Vertus y furent invitées, les Vertus seules ; les messieurs ne furent pas conviés, rien que les dames. Il vint beaucoup de Vertus, de grandes et de petites :—Les petites Vertus étaient plus agréables et plus courtoises que les grandes ; mais toutes semblaient très-contentes et conversaient poliment entre elles, comme il convient entre personnes intimes et mêmes parentes. Mais voilà que le bon Dieu remarque deux belles dames qui semblaient ne pas se connaître. La Bienfaisance, dit-il, désignant la première.—La Reconnaissance, ajouta-t-il, en montrant l'autre. Les deux Vertus furent indiciblement étonnées ; depuis que le monde était monde, et il y avait longtemps de cela, elles se rencontraient pour la première fois.

Cet adorable sonnet en prose faisait partie d'une série que Jean Tourguenef publiait il y a quelques temps déjà ; c'était le chant du cygne du grand écrivain, qui peu après, tomba gravement malade et mourut à Bougival, dans la propriété de son amie madame Viardot, où il avait un chalet. D'une taille gigantesque, taillé en hercule, âgé de soixante-quatre ans à peine, il semblait, malgré sa barbe de magicien et ses longs cheveux

blancs, destiné à vivre longtemps encore, tant il respirait la force et la puissance, tant cette figure olympienne exprimait de calme et de sérénité. Tout homme, dit le poète de Bornier, a deux patries, la sienne, puis la France. Tourguenef considérait bien la France comme une seconde patrie et ne la quittait plus depuis vingt ans : il compta parmi ses intimes des hommes tels qu'Emile Augier, Alphonse Daudet, de Goncourt, Gustave Flaubert. Bon comme un ange, affable et sceptique, philantrope et libéral, ainsi le dépeignent-ils ; lorsqu'on le voyait avec ce regard doux et voilé qui semblait attirer à lui les formes et les couleurs, on se rappelait ces bonhommes Noel des contes de fées qui agitent tant les cervelles de nos enfants. Il adorait le jeu d'échec où il était passé maître, circulait toujours avec un sac énorme, et regardait sans cesse à travers l'espace, comme pour marier l'idéal à la réalité, comme s'il avait la vision constante de cette Russie, son pays natal, qu'il a tout entière dans son œuvre.

Car, bien qu'habitant la France, Jean Tourguenef est avant tout un talent russe, ne s'appliquant qu'à décrire la nature russe, le paysan russe, le fonctionnaire russe, le seigneur russe. Henri Heine s'appelle lui-même un prussien libéré ; son génie se dépouille du goût de terroir, il devient presque français. Tourguenef au contraire reste russe jusque dans la moelle des os ; on l'a surnommé le Balzac russe, et en effet, s'il n'a pas le souffle, l'envergure de notre célèbre romancier, il possède les mêmes facultés d'observation intense, et descend à d'incroyables profondeurs d'âme. Par là il dépasse Lermontal, Pouchknie et Gogol, ses compatriotes, dont il reste l'égal par le souffle poétique. Un des meilleurs écrivains, le Comte Eugène Melchior de Vogué, dont les études historiques (Calman Lévy, éditeur) font sensation depuis quelques années dans le monde des

lettres, définit en ces termes son style : "La phrase de Tourguenef coule, lente et voluptueuse, comme la nappe des grandes rivières russes, sous bois, attardée, harmonieuse entre les roseaux, chargée de fleurs flottantes, de nids entraînés, de parfums errants, avec des trouées lumineuses, de longs mirages de ciels et de pays, et soudain reperdue dans des fonds d'ombre ; cette phase s'arrête pour tout recueillir ; un bourdonnement d'abeille, un appel d'oiseau de nuit, un souffle qui passe, et meurt..... Il possédait le grand secret de cette musique qui est l'éloquence, il savait, en touchant certaines cordes du cœur, faire tressaillir et résonner sourdement toutes les autres..., il avait, de plus que son ami Flaubert, la sûreté du goût, la tendresse, je ne sais quelle grâce troublante également répandue sur chaque page, qui fait penser à la rosée du matin."

Né à Orel, en 1818, il a fait ses études à Moscou et Pétersbourg ; attaché au ministère de l'intérieur, il publia sur Nicolas Gogol une étude qui lui a attiré la disgrâce et l'exil ; depuis 1847, il ne cesse plus d'habiter l'Allemagne, puis la France. Les *Mémoires d'un Seigneur Russe* (deux volumes, Hachette) eurent un énorme retentissement et produisirent en faveur de l'abolition du servage l'effet qu'eût aux Etats-Unis le livre de Beecher Stowe contre l'esclavage. Ce n'est pas un plaidoyer ardent, une philippique en règle contre le servage et les vices de la société russe ; l'auteur fait appel à la pitié plutôt qu'à la colère, il peint avec humour les mœurs locales de la Russie, il la révèle en quelque sorte à elle-même. Quelle fine et pénétrante ironie ! Tourguenef est surtout le romancier des humbles, des faibles, des déshérités, et pour juger de l'influence de ses écrits, il suffit de rappeler les paroles qu'un homme d'Etat russe lui addressait un jour en lui portant un toast : "Le Czar m'a spécialement chargé de vous répéter

qu'une des causes qui l'ont le plus décidé à émanciper les serfs, est la lecture de votre livre.

Enhardi par ce grand succès, il donne successivement, *Panascha*, *Scènes de la vie Russe*, une *Nichée de gentilshommes*, *Dimitri Roudine*, *Pères et enfants*, *Fumée*, *Nouvelles Moscovites*, *Etranges Histoires*, *Eaux printanières*, *Nouvelles*, *Terres Vierges*, et les *Reliques Vivantes*. Traduits avec soin et publiés chez Hetzel, ces volumes donnent l'idée exacte de ce talent si original, si complexe ; cette alliance du roman et de la poésie, ce souffle de libéralisme vaporeux, courant à travers les pages, ce parfum étrange de la steppe, cette grande et triste symphonie de la terre russe, tout cela apporte la sensation d'un monde à part, d'une civilisation exotique qu'on voit subitement se dresser, marcher, se mouvoir comme dans une apparition. C'est Tourguenef qui le premier découvre et baptise les nihilistes, et à ce propos on lui a reproché d'avoir partagé leurs doctrines. Je ne sais, mais en tout cas, il ne se gênait pas pour dénoncer leurs défaillances, les causes de leur impuissance. Et puis on ne saurait oublier que le Russe, cet oriental conservé dans la glace, n'est pas taillé sur le même patron que l'Européen. Que Tourguenef ait coqueté avec l'utopie, caressé l'impossible, cotoyé un instant les frontières de l'absurde, que d'étonnant dans un pays où tout homme est doublé d'un rêveur, où fleurissent les légendes, où l'imagination populaire se lance éperdûment dans le royaume de la fantaisie ! Voici les nihilistes qui sont aux communards français ce qu'est du vitriol à du simple vinaigre : voici de simples ouvriers qui, en un seul jour, dépensent le produit de trois mois de travail, qui achètent des bouteilles de champagne pour les casser à coups de pierre, se font trainer par des camarades et leur jettent toute leur paie, afin de se procurer un instant l'ivresse de la domination, le vertige de l'absolu.

Et comme elle est typique, cette anecdote de deux simples mougiks qui, après l'abolition du servage en 1860, causent ensemble de leurs seigneurs : "Je n'ai qu'à me louer de lui, dit l'un, je ne peux pourtant pas le tuer. — Et moi aussi, fait l'autre. — Cependant il faut bien les tuer, réprend le premier, pour s'emparer de leurs terres.—Une idée : toi, tu tueras le mien : moi je tuerai le tien."—Mes bons apôtres s'imaginaient que la suppression du servage devait avoir pour effet immédiat le massacre et la dépossession des bayards. C'est la politique de la table russe, et elle me rappelle ce proverbe du pays : Le russe ne vaut pas une claque, mais il mangera Dieu."

Voulez-vous maintenant faire connaissance avec Tourguenef moraliste et penseur ; écoutez quelques réflexions que je cueille au hasard dans ses livres : "Il y a trois espèces d'égoïstes : ceux qui vivent eux-mêmes et laissent vivre les autres ; ceux qui vivent eux-mêmes et ne laissent pas vivre les autres ; et enfin les égoïstes qui ne vivent pas eux-mêmes et ne laissent pas vivre les autres. — Il n'y a pas de convictions ! Telle est votre conviction.—Oui — Comment dites-vous donc qu'il n'y en a pas ? Voilà que vous en exprimez une. — L'homme sans amour-propre est nul : ce sentiment est le levier d'Archimède avec lequel on peut déplacer le monde, mais aussi celui-là seul est digne du titre d'homme qui sait maîtriser son amour-propre, comme le cavalier son cheval. — Savez-vous qu'on peut raconter la vie du meilleur des hommes avec des couleurs telles et sans y rien ajouter, que chacun en aura peur ? C'est là aussi une espèce de calomnie. — Il n'y a rien de plus lourd à porter que la conviction d'avoir fait une sottise — Plus le cercle dans lequel se meut notre vie est étroit et monotone, plus il suffit à notre bonheur. — Une bonne parole est aussi une action. — La souffrance arrive au

point où tout notre intérieur se met à craquer comme une *telega* trop chargée. — Il faut bien que la chaumière sente l'odeur de l'homme, du chou et du pain chaud. — Vous avez beau nourrir le loup, toujours il cherche où est le bois.—C'est un privilége de la force : l'idée qu'elle peut avancer fait qu'on recule, l'idée qu'elle peut entraîner fait qu'on vient à elle.—

Un des côtés les plus charmants de Tourguenef, c'est son talent de paysagiste : sous ce rapport, on peut le comparer à George Sand. Nul mieux que lui n'a rendu l'ivresse des champs, décrit les arabesques des nuages, les aspects protégés des bois, la sensation du soir ou de l'aurore dans la campagne, de l'après-midi et de la nuit, les émotions de la chasse et de la pêche. On voit qu'il a vécu en communion constante avec la nature, qu'il l'a aimée profondément et pénétrée. Jugez-en par ces extraits.

" Le soleil dardait impitoyablement ses rayons sous un azur foncé et transparent que n'égayait pas un nuage. Droit devant nous, sur la rive opposée, était un champ d'avoine jaunissante coupée de quelques tiges d'absinthe : et là, comme près de nous, pas un épi, pas une feuille ne bougeait. Plus bas, et plus près, je voyais un cheval de paysan plongé dans l'eau jusqu'à la panse, s'aspergeant de sa queue qu'il remouillait sans cesse ; quelquefois à vingt pas de nous, sous le panache d'un buisson penché sur la rivière, nageait un assez beau poisson qui exhalait de l'air montant en globules à la surface, puis il se laissait couler à fond en causant une petite houle momentanée au-dessus de lui. Le grillon cheminait lentement dans l'herbe roussie, la caille criait malgré elle, les vautours planaient sur les champs, et souvent s'arrêtaient immobiles dans l'air au moyen d'une rapide agitation des ailes et de leur queue déployée en éventail....."

Voilà la plaine et voici la forêt : " Le bois c'est l'ombre et le calme. Les hauts trembles grelottent à leurs cimes, tandis que les longues branches pendantes des bouleaux bougent à peine : le chêne vigoureux se dresse fier et sévère à côté de l'élégant tilleul. Vous roulez dans les circuits d'un sentier gazonneux tout tigré d'ombre et de lumière. De grosses mouches jaunes pendent immobiles dans l'air doré et tout à coup disparaissent d'un coup d'aile : les moucherons tourbillonnent avec ordre et en colonne, lumineux dans l'ombre, bruns au soleil. Les oiseaux gazouillent en paix. Prêtez l'oreille : la voix métallique de la fauvette interprète mélodieusement la jovialité émouvante et babillarde qui est son naturel, et sa légèrete s'accorde bien avec le parfum du muguet. Loin, très loin dans la forêt, là où le fourré est épais et sourd, un calme indéfinissable descend dans l'âme et tout ce qui nous environne est doux et paisible. Le vent pourtant s'est élevé, et les cimes se sont toutes penchées les unes sur les autres comme les vagues sur l'abîme des mers ; sous la couche de feuilles mortes de l'automne dernier, surgissent çà et là des herbes d'autant plus hautes qu'il leur a été plus difficile de se faire jour : à part sont les groupes de champignons qui ont l'air de délibérer en famille sous l'abri de leurs grands chapeaux..... "

Tourguenef a essayé de la comédie, mais son naturel un peu mélancolique ne s'y prêtait pas et deux pièces, qu'on a imprimées, restent tout à fait inférieures ; ses grands romans semblent parfois un peu dégingandés, décousus, l'auteur s'absorbe dans la peinture minutieuse de personnages secondaires, de petits incidents auxquels il imprime un relief trop accentué. Là où il excelle c'est dans la nouvelle courte, rapide. Avec trente, quarante, cinquante pages, il taille un chef-d'œuvre absolu ; c'est la perfection dans la grâce et la force.

Figurez-vous un Mérimée avec l'âme, la poésie en plus ; les types sont saisissants, à chaque instant le mot frappe la pensée comme le balancier la médaille.

Le roi Lear de la Steppe, *le gentilhomme de la Steppe*, *l'abandonnée*, *Toc*, *Toc*, *Toc*, *Etrange histoire*, *Annouchka*, *le Brigadier*, comptent sans contredit parmi les modèles du genre. Quelle grandeur farouche dans ce *roi Lear de la Steppe* qui sans vouloir écouter personne, se dépouille de tous ses biens au profit de deux filles indignes ! " Imaginez un homme d'une taille gigantesque. Sur un corps énorme était plantée, un peu de travers, et sous nulle apparence de cou, une tête monstrueuse ; une masse de cheveux emmêlés, d'un jaune grisonnant, la surmontait, partant presque des sourcils ébouriffés. Sur le vaste espace de ce visage, rougi par le hâle, s'avançait un puissant nez épaté et s'ouvraient de petits yeux bleus, d'une expression très hautaine, ainsi qu'une bouche fort petite aussi, toute fendillée de rides et du même ton que le visage. La voix qui sortait de cette bouche était enrouée et néanmoins retentissante ; elle rappelait le bruit strident que font des barres de fer qu'on transporte dans une charrette cahotée sur un mauvais pavé... Quels bras il avait et quelles jambes ! Des mains larges comme des coussins. Je me souviens que je ne pouvais pas, sans une sorte de terreur respectueuse, considérer le dos immense de Kharlof et ses épaules semblables à des meules de moulins... Il respirait lentement, lourdement, comme un bœuf et marchait sans bruit. On pouvait croire qu'une fois entré dans une chambre, il avait constamment la crainte de tout renverser, de tout briser ; il s'avançait avec précaution de côté, et comme en glissant !... Des légendes s'étaient formées sur son compte : on racontait qu'un jour, rencontré dans un bois par un ours, il l'avait terrassé ; qu'ayant surpris dans son enclos aux abeilles un paysan qui venait voler

ses ruches, il l'avait lancé par dessus la haie avec son cheval et son chariot ; et ainsi de suite. Pourtant Kharlof ne se vantait jamais de sa force : s'il était plein d'orgueil, ce n'était pas sa vigueur qui le lui inspirait, c'était sa naissance, sa position dans le monde, l'esprit et l'intelligence qu'il s'attribuait..... "

Comme le roi Lear de Shakspeare, le roi Lear de Tourguenef abandonne tout son bien à ses filles, et celle-ci le traitent en Géronde, le couvrent de guenilles, lui font manger leurs restes, renvoient son domestique ; mais le géant se redresse un peu, démolit de ses propres mains la maison et expire sous les décombres. Le roi Lear de la Steppe a dû exister en Russie ; en tout cas Tourguenef lui a assuré l'immortalité.

VICTOR DU BLED.

10 octobre 1884.

LE PARDON ROYAL

(*De l'anglais*)

Il y a quelques années, un jeune homme du nom de Georges Smith était employé comme jardinier chez un riche banquier de la rue Sherbrooke, à Montréal, que nous appellerons M. Rodgers.

Après cinq mois de service, pendant lesquels il avait gagné l'entière confiance de ses maîtres, le jeune jardinier fut arrêté et emprisonné sous accusation de vol. Il avait été surpris en flagrant délit par M. Rodgers, qui, à son retour inattendu d'un voyage de quelques jours, trouvait un meuble brisé dans les appartements de sa femme et découvrait des diamants volés entre les mains de son employé. Ce dernier avoua sa culpabilité et fut condamné à trois années de travaux forcés.

Madame Rodgers, vivement affectée de l'arrestation du jeune homme auquel elle témoignait beaucoup d'attachement, insista auprès de son mari pour qu'il sollicitât son acquittement, mais l'affaire avait fait du bruit et la justice dût suivre son cours. Le prisonnier fut transporté à St-Vincent de Paul pour y subir l'exécution de sa sentence.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis cet événement, lorsqu'un jour, une femme élégante et voilée se présenta au département de la justice, à Ottawa, sollicitant auprès du ministre une audience qu'elle obtint aussitôt. Elle s'avança avec crainte, et

après avoir accepté de s'asseoir, elle raconta au représentant de la couronne tous les détails de l'arrestation et de la condamnation de Georges Smith, et termina en demandant pour lui le pardon royal.

—Et sur quoi vous appuyez-vous pour obtenir ce pardon, demanda le ministre ?

—Il est innocent, répondit faiblement la suppliante.

—Pouvez-vous le prouver ?

—Oui, je puis le prouver.

—Alors je pourrai lui accorder un nouveau procès, c'est tout ce que je puis faire. Mais quelle preuve avez-vous ?

—Il n'a pas volé les diamants.

—Si je ne me trompe pas, il a plaidé coupable ?

—Mais il ne l'est pas, je vous le jure !

—Quel intérêt avez-vous à demander son pardon ?

—Je suis..... sa sœur, fit-elle en hésitant.

—Bien, bien, dit le ministre un peu vivement, voyez les officiers en loi, faites votre preuve et nous verrons.

La suppliante se leva et, rejetant son voile en arrière, elle laissa voir les traits d'une jeune femme d'une éclatante beauté, pendant que la crainte et la timidité empourpraient vivement sa figure.

Alors elle raconta au ministre, sous le sceau de l'hon-

neur, une histoire tellement étrange que celui-ci se crut pendant un moment le jouet d'une mystification. Cette femme n'était autre que madame Rodgers : elle aussi était coupable. Elle aimait le jeune jardinier qui appartenait à une excellente famille américaine et qui s'était livré à cette vie rude et vile par amour pour elle. Au moment de voir leur secret découvert, il avait préféré se couvrir d'infamie que de compromettre la femme qui lui avait sacrifié son honneur et sa famille. Elle s'était réfugiée dans un appartement voisin pendant que lui brisait un meuble et s'emparait des diamants qui devaient détourner les soupçons. Depuis des mois le jeune homme souffrait héroïquement pour elle, et elle n'avait pu résister plus longtemps aux regrets que lui causait cet état de choses.

Pendant ce récit, la jeune femme tremblait violemment et sa voix était très faible. Le ministre fut quelques instants sans répondre.

—Madame, dit-il enfin, si ce que vous m'avez raconté est vrai, il sera de mon devoir de recommander à Son Excellence l'octroi du pardon royal. Mais il me faut une preuve absolue de l'innocence du jeune Smith. S'il obtient son pardon, il devra de plus s'éloigner du pays pendant au moins le temps qu'aurait duré sa détention. Je constaterai avant peu s'il n'a agi que dans le but de vous sauver.

Deux semaines plus tard, un coupé s'arrêtait à la porte du pénitencier de St-Vincentde Paul, et madame Rodgers en descendait, accompagnée de l'un des aides-de-camp du gouverneur général. Sans échanger un mot avec eux, le préfet les conduisit dans une salle de réception où la jeune femme fut laissée absolument seule. Presqu'aussitôt une porte s'ouvrit, et George

Smith, sous ses habits d'autrefois, entra dans l'appartement et reconnut sa visiteuse.

—Pour l'amour de Dieu! fit-il avec émotion, pourquoi êtes-vous venue? Imprudente que vous êtes, vous pouvez vous perdre à jamais! Ne vous occupez que de vous-même, je me sentirai heureux si vous êtes sauvée!

Madame Rodgers ne put résister à une telle preuve de dévoûment et s'affaissa sur le parquet. Le préfet entra immédiatement.

—Vous vous êtes trompé, sans doute, lui dit le jeune homme, je ne connais pas cette femme. Elle désire voir quelque autre détenu, je suppose.

Caché de manière à tout voir sans être aperçu, l'aide-de-camp du gouverneur avait été témoin de l'héroïque dévoûment, de la sublime abnégation du jeune homme. Huit jours après, George Smith s'embarquait à bord du Corinthian, en route pour l'Angleterre où il allait passer le temps qu'aurait duré l'achèvement de sa condamnation.

Sur le livre où s'inscrivent les noms des condamnés graciés, celui de George Smith est écrit seul, sans indication des motifs qui ont induit Son Excellence à lui accorder son royal pardon.

LOUIS H. TACHÉ.

Ottawa, 25 octobre 1884.

LE TONKIN

Les événements d'Orient, qui alimentent en ce temps-ci presque exclusivement la presse, font voir que la France comprend de nouveau que l'extension de ses colonies lui créerait une plus grande influence politique, tout en assurant à son commerce des avantages inappréciables.

Il n'y a pas seulement notre ancienne mère-patrie qui soit à chercher des pays à civiliser en ce moment, car un souffle colonial semble également avoir passé sur les autres nations, et l'on dirait qu'avant longtemps le Congo sera la patrie, en raccourci, des Français, des Portugais, des Allemands et des Anglais. Cette région du Congo, inconnue pour ainsi dire avant Brazza et et Stanley, semble tant promettre pour l'avenir que déjà Bismarck commence à y établir, comme chez lui, des duchés lilliputiens, en dépit des Anglais qui voudraient coloniser à eux seuls les deux hémisphères !

La guerre entreprise par la France au Tonkin, non-seulement assurera des débouchés à ses marchandises dans le pays conquis, mais elle donnera du prestige à ses armes. Aussi, c'est avec une joie indicible que les pauvres Tonkinois ont vu arriver les Français ; ils les ont accueillis comme des libérateurs envoyés pour les soustraire à la tyrannie intolérable qu'ils subissaient depuis que leur royaume avait passé sous le joug des empereurs de l'Annam.

Avant 1870, le Tonkin n'était connu que superficiel-

lement, par les relations de quelques voyageurs, lesquels n'avaient peut-être qu'entrevu les avantages offerts par l'exploitation de ce riche territoire. Néanmoins, Guillaume Dompier, qui pénétra dans le pays, comme le prouve sa relation, disait, en parlant du Tonkin : "Il y a beaucoup d'or dans ce pays : il ressemble à l'or de la Chine, et il est aussi pur que celui du Japon et même plus fin." "La province du nord, ajoutait-il, est un grand pays dont les montagnes renferment de l'or."

Si, comme tout nous porte à le croire, ce récit est vrai, il y a certainement beaucoup à retirer de l'exploitation de semblables mines. Déjà, croyons-nous, les chambres françaises ont entendu des débats sérieux concernant ces propriétés fabuleuses. Quelques-uns prêtaient au gouvernement, au commencement de la guerre, des motifs très intéressés dans l'envoi de l'expédition. Il est fort difficile de croire que des intérêts personnels et secondaires aient pu influer sur une pareille entreprise, quand l'assassinat de Rivière était là qui demandait une réparation immédiate, éclatante, des bandits qui infestent ces parages.

Mais ce n'est que vers la date plus haut mentionnée qu'un riche négociant, M. Dupuis, remontait une des nombreuses rivières qui sillonnent le pays, et après avoir exploré quelques-uns des lieux qu'elle arrose, il revenait émerveillé de la richesse et de la fertilité de cette contrée. M. Dupuis partait pour la France la tête pleine de projets et avec l'espoir d'obtenir des secours pour pénétrer plus avant dans le pays et en étudier à fond les ressources. Il communiqua ses dessins au ministre de la marine d'alors, l'amiral Pothuau, qui, à raison de la déplorable situation faite à la marine française par la guerre de 1870, ne put que l'autoriser à se

servir d'un vaisseau de guerre et à la condition encore de l'équiper à ses frais personnels. Du reste, c'est ce que M. Dupuis fit en consacrant patriotiquement toute sa fortune à cette entreprise.

Enfin il laissait la France et après quelques jours d'arrêt à Hanoï, il arrivait le 18 novembre 1872, à Haïphong, capitale du Tonkin. Vingt-cinq mille personnes acclamaient, à leur arrivée, M. Dupuis et ses marins, cette bande de braves qui leur faisait espérer une délivrance prochaine.

Comme son expédition avait un but scientifique et commercial, M. Dupuis prit immédiatement des mesures pour continuer sa marche, et les formalités requises remplies, il s'embarquait pour le Tunnan, riche province chinoise limitrophe du Tonkin. Une partie du personnel militaire l'accompagnait ; l'autre demeurait à Haïphong sous le commandement du capitaine Millot ; malgré la permission octroyée, les mandarins semaient continuellement sur le chemin de M. Dupuis des difficultés qu'il parvint toujours à surmonter, du moins en partie ; M. Millot en butte aussi de son côté leurs tracasseries, se vit obligé d'en appeler aux armes pour entretenir l'approvisionnement de ses soldats.

A son retour du Tunnan, M. Dupuis, mis au courant de la singulière observation des traités qu'il avait conclus, se saisit sur le champ du préfet de police et le garda comme otage. M. Millot fut chargé d'une mission près de l'amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine ; il allait demander des renforts afin de pouvoir exiger satisfaction des manéges dont les fonctionnaires et le peuple se rendaient coupables chaque jour. M. Dupré conseilla chaleureusement de châtier au plus tôt les perfides Annamites et M. Millot revint avec de l'ar-

gent et des soldats, mais un peu tard. Pendant son voyage, un général annamite de haute réputation avait attaqué M. Dupuis avec cinq mille hommes ; cependant quelques décharges d'artillerie qui crevèrent des soldats et des gongs, suffirent pour faire tenir ces braves amplement en dehors de la portée des canons.

C'est sur ces entrefaites, le 11 octobre 1873, qu'arrivait le brave et entreprenant Francis Garnier, qui, voyant les dispositions hostiles de la population, et comprenant que chaque heure de retard donnait des forces à l'ennemi et affaiblissait ses troupes, résolut d'attaquer la forteresse d'Hanoï.

Le matin du 20 novembre, M. Dupuis d'un côté et Francis Garnier de l'autre, à la tête de moins de deux cents hommes, assistés de l'escadre, enlevaient la forteresse en trente-cinq minutes. Quinze jours après, les villes Phu-Ly, Nam-Dinh et Ning-Binh étaient au pouvoir des Français. Cette dernière place Ning-Binh, située sur un rocher presque inabordable, fut héroïquement enlevée par M. DeHautefeuille, un enfant de vingt ans qui ne commandait que vingt hommes. M. DeHautefeuille prenait possession de la citadelle et de la ville, défendues par deux mille hommes !

Au moment où Garnier était prêt à partir pour attaquer les ennemis à Sontay, leur quartier général, une ambassade annamite se présentait pour arrêter les bases d'un traité qui fût convenable aux belligérants. La conférence était à peine commencée que l'on vint prévenir Garnier que l'armée ennemie, au mépris de l'armistice conclus, se disposait à attaquer Hanoï. Il marcha aussitôt, aidé de quelques hommes seulement, droit aux assiégeants ; mais emporté par une ardeur imprudente, il tomba dans un fossé et fut lâchement assas-

siné. Lorsqu'on le retrouva, il avait la tête séparée du tronc et les poignets coupés.

Quelques secours arrivés de Saïgon mettaient les Français en état de reprendre les hostilités avec plus de vigueur que jamais et de faire rudement payer aux Annamites leur odieuse cruauté. Mais, à ce moment, un courrier annonçait à ces intrépides soldats que leur rôle était fini dans ce pays ; ils se rembarquaient sans avoir eu le temps de venger leur brave et bien-aimé commandant.

M. Philastre, qui recueillit la succession de Garnier, n'avait ni le talent ni la bravoure de celui-ci : il ordonnait à M. Dupuis de laisser incontinent le pays, ajoutant même, qu'en cas de résistance, il en serait chassé de force. Avoir prodigué toute sa fortune, exposé sa vie en tant de circonstances pour assurer le succès d'une expédition destinée à planter le drapeau français sur cette terre inconnue, et s'entendre traiter par M. Philastre de forban ! ! de corsaire ! ! ! Heureusement, en 1880, le gouvernement français plus équitable et plus reconnaissant, accordait une indemnité à M. Dupuis pour les pertes qu'il avait subies en 1873.

Tous ces bouleversements amenaient le traité de 1874, qui garantissait le commerce entre la mer et le Tunnan, moyennant de légers droits de douane. Un traité de cette façon aurait été incontestablement avantageux aux marchands étrangers, s'il n'eût été enrayé par la duplicité des mandarins.

Pendant que l'empereur Tu-Due accordait des priviléges pour trafiquer dans ses états, d'un autre côté il stipendiait les Pavillons-Noirs, espèce de bandits sanguinaires, pour leur faire rançonner sans merci les tra-

fiquants européens ; quand l'endroit ne leur permettait pas de voler à ceux-ci leur cargaison, ou de les plonger au fond du fleuve. Les puissances étrangères en face de ces déprédations quotidiennes, menacèrent de venger elles-mêmes les violences faites à leurs nationaux, si la France restait plus longtemps inactive dans la punition de ces pirateries.

Le gouvernement français comprit enfin qu'il était de toute nécessité. Il obtint qu'une expédition mit fin à ce brigandage trop longtemps toléré, et envoya quelques centaines de soldats sous les ordres de l'infortuné commandant Henri Rivière. Comme d'habitude, en arrivant, on s'empare d'Hanoï : cette prise se fait le 26 mai 1883. Quelques jours plus tard, dans une sortie faite pour poursuivre les Annamites, Rivière s'étant séparé de ses soldats, tombe dans un guet-à-pens dressé presque au même endroit où Garnier avait été égorgé. La mort de Rivière fut douloureusement ressentie en France, et décida d'emblée les chambres à pousser vigoureusement les choses au Tonkin. Non-seulement on perdait un brillant officier de marine dans la personne du héros d'Hanoï, mais on se trouvait, en même temps, privé d'un politique rompu au métier ; les lettres aussi, comme le mentionnèrent les journaux, comptaient un écrivain charmant et délicat de moins. Aujourd'hui, si Garnier est vengé par les armes, nous croyons qu'avant peu on ne pourra manquer de reconnaître plus particulièrement le dévouement de ce patriote martyr des intérêts de son pays.

Toute la presse hostile à la France n'a pas perdu une seule occasion de critiquer la lenteur avec laquelle les ministres et les généraux ont procédé pour résoudre les difficultés. Mais les négociations entamées avec des diplomates aussi cauteleux que le marquis de Tseng,

l'ambassadeur chinois en Europe, et les indécisions perpétuelles de Li-Hung-Chang, premier ministre et général-en-chef à Pékin, n'étaient pas de nature à simplifier l'imbroglio franco-chinois. Ensuite la distance, les approvisionnements considérables, et d'autres obstacles accessoires ne pouvaient manquer d'occasionner des tâtonnements au début des opérations.

Mais une fois l'effectif militaire assez nombreux pour tenter quelque chose, Haï-Phong n'a presque pas tenu, Bac-Ninh, formidable forteresse, bâtie sur un delta, tombait au pouvoir des Français, après un siége de quelques jours, et une habile manœuvre stratégique. L'attention du général Millot, commandant des troupes françaises, fut immédiatement portée sur Sontas, autre place importante à l'est de Bac-Ninh. L'attaque de cette dernière place devait être regardée comme un *casus belli*. Mais en dépit des menaces du marquis à queue, le drapeau tricolore fut planté au bout de quelques jours sur les murs de Sontay aux cris de : Vive la France !

Toutes les places fortes au pouvoir des Français, les soldats bien disposés et bien équippés, tout cela fit pour un moment pencher les Chinois du bon côté. Depuis la prise de Pékin en 1860, par les armées française et anglaise, les célestes craignent toujours qu'une armée n'approche leur capitale. Avant cette date, la cour de Pékin n'admettait pas d'ambassadeur européen.

Le différend franco-chinois semblait avoir trouvé une solution, par la signature du traité de Tien-Tsin. Malheureusement, l'article premier du traité contenait un engagement dont la violation causa la reprise des hostilités. Le voici : " De son côté, la Chine, rassurée sur l'intégrité et la sécurité de sa frontière du sud, s'engage à retirer des dites frontières toutes garnisons chinoises

du Tonkin." Comme les dernières nouvelles nous l'ont appris, un sérieux conflit a eu lieu entre les troupes françaises et les garnisons chinoises, lorsque celles-ci se sont rendues pour prendre possession de cette importante place, qui touche à la province de Kivang-See.

De cette échaffourée résultèrent les fâcheuses complications que l'on sait. Plusieurs journaux blâment, non pas sans raison peut-être, le général Millot d'être presque uniquement la cause de ce regrettable malentendu. Les dépêches semblent confirmer en partie ces suppositions, lorsqu'elles nous apprennent le rappel de cet officier.

L'amiral Courbet, dont chacun admire la bravoure et la haute science militaire, si on lui donne carte blanche, saura terminer glorieusement cette campagne qui demande un dénouement immédiat. L'affaire de Kelung où fut anéantie presque totalement la flotte chinoise, flotte composée de pirates et de Pavillons-Noirs, provoqua un concert d'imprécations dans la presse anglaise, contre la barbarie de l'amiral français. Si les Chinois avaient été coulés par les mêmes boulets qui détruisirent Alexandrie et par des canons Gattling, il y aurait, en ce moment toute une nation de philanthropes qui s'écrirait : *Well done.*

L'issue de cette guerre n'est problématique pour personne : dans quelque temps la France sera victorieuse et elle se fera richement indemniser de ses pertes. Dorénavant, nous lirons avec plaisir que notre ancienne mère-patrie établit son pouvoir sur un territoire moins vaste en étendue, que celui de l'Angleterre, mais infiniment plus remarquable par ses facilités commerciales, les richesses qu'il renferme, et surtout par sa position stratégique, supérieure à celles de l'empire du Birman

et de la péninsule des Indes. Les Anglais n'oseront plus proclamer, pour mieux faire ressentir leur puissance, qu'ils règnent sur 200 millions d'habitants, tandis que la France n'exerce sa souveraineté que sur 271,000 âmes. Le Tonkin possède une population de 15 millions ; race industrieuse, docile, hospitalière et très assimilable, à ce qu'en disent les voyageurs.

Les missionnaires, qui connaissent le pays depuis longtemps, ont converti au catholicisme au-delà d'un demi-million d'habitants. Le gouvernement français ne saurait manquer de reconnaître et d'apprécier l'œuvre de ces courageux soldats, qui lui ont donné plus d'un million de fidèles sujets sans autres armes que leur dévouement et leur parole évangéliques.

Nous pouvons dire, en terminant, que voilà presque établi l'empire français que Dupleix avait rêvé de fonder aux Indes ; et le brave Lally-Tallendal qui disait à son arrivée là-bas : " Plus d'Anglais dans la péninsule," doit applaudir de voir les Français en voie de contrebalancer l'influence de ceux qui, après l'avoir ruiné pécuniairement, co-opérèrent encore à son injuste condamnation.

NAPOLÉON CHAMPAGNE.

Ottawa, 10 octobre 1884.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

UNE PROMENADE DANS PARIS *

Pour le bibliophile, l'amateur de bibelots et des productions de l'esprit de toutes espèces, l'endroit le plus charmant de Paris où vous puissiez promener vos rêveries est certainement le quai Voltaire et le quai Malaquais. "Les boulevards, a écrit M. Claretie, c'est la vie même de Paris, et comme son *petit journal*. Mais les quais, c'est son passé, c'est son histoire, c'est sa véritable bibliothèque."

Si donc, vous le voulez bien, nous nous éloignerons, pour aujourd'hui, des immenses artères où le pouls de la grande ville bat son plein, et, par une de ces tièdes journées d'avril, qui sont le renouveau de l'année parisienne, nous irons de compagnie dénicher des souvenirs littéraires et artistiques dans ce coin plus silencieux de la capitale du monde intellectuel.

Lorsque, laissant derrière soi le portique de la Chambre des députés, on remonte la rive gauche de la Seine, l'on suit d'abord le quai d'Orsay auquel Boucher d'Orsay, prévôt des marchands, donna son nom au commencement du dix-huitième siècle. Ce quai est tout d'un aspect solennel, bordé qu'il est à droite par des ministères, des ambassades, des hôtels aussi graves, aussi corrects que les personnages de distinction qui les habi-

---

* Ce travail a été lu le 22 mai 1884 devant la Société Royale du Canada.

tent. Viennent ensuite le palais de la Légion d'honneur, incendié par la Commune et rebâti par les légionnaires aussitôt après ; et puis, à côté, les ruines majestueuses de la Cour des comptes dont les murailles calcinées et noircies témoignent encore de la folie furieuse des communards de 1871. Après avoir enfin longé la caserne et le café d'Orsay, nous voici vis-à-vis du Pont-Royal à la tête duquel commence le quai Voltaire. Le philosophe de Ferney lui a laissé son nom pour être venu mourir dans une maison située à l'angle de la rue de Beaune et du quai dont il est devenu le parrain. Une inscription rappelle qu'il mourut au premier étage, chez son ami, le marquis de Villette, dans un appartement que l'on tint fermé jusqu'au temps du premier empire. On en profita, pendant la Terreur, pour y cacher, sous la protection du souvenir de Voltaire, ceux-là même qu'il avait tant accablés de sa haine et de ses sarcasmes, des prêtres !

A côté de cette maison historique est l'hôtel Voltaire. Il me souvient que c'est ici que notre historien, M. Garneau, descendit lors de son premier voyage à Paris, en 1831. En évoquant la mémoire de ce grand esprit, si éminemment habile à redonner la vie aux choses du passé, ne trouvez-vous pas curieux comme moi de connaître les impressions de l'illustre voyageur à la vue de ce merveilleux Paris dont, comme nous, il avait si souvent rêvé avant de le voir, et qu'il aimait tant se rappeler par la suite. — " J'avais hâte, dit-il, d'abord en débarquant à Calais, de fouler cette vieille terre de France dont j'avais tant entendu parler par nos pères et dont le souvenir, se prolongeant de génération en génération, laisse après lui cet intérêt plein de tristesse qui a quelque chose de l'exil." Et plus loin, il ajoute : " Je descendis à l'hôtel Voltaire, en face du Louvre. La Seine seulement nous séparait. On célébrait, ce

soir-là, l'anniversaire de la révolution de l'année précédente, qui avait mis Louis-Philippe d'Orléans sur le trône des Bourbons. Je passai sur un balcon d'où je pus voir le feu d'artifice qui se tirait sur le pont d'Arcole. Le spectacle que j'avais sous les yeux avait quelque chose de féerique. A mes pieds, c'étaient les quais où se pressait une foule immense, et la Seine où se réfléchissaient mille flambeaux. En face les Tuileries et le Louvre, à ma droite le portail de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois et plusieurs ponts jusqu'au Pont-Neuf; à ma gauche, le Pont-Royal, le pont et la place de la Concorde, le jardin des Tuileries, les arbres des Champs-Elysées et, dans le lointain, l'Arc de triomphe de l'Etoile tout rayonnant de lumières. Des lignes enflammées, embrasant l'horizon de tous côtés, éclairaient cette vaste étendue et permettaient aux monuments de dessiner leurs grandes masses sur les ombres de la nuit, tandis qu'à leurs pieds les rayons tombés des flambeaux doraient la tête des promeneurs et faisaient étinceler les armes des patrouilles. Le ciel était en feu. Des fusées de toutes les formes et de toutes les couleurs s'élevaient de tous les points de Paris. Je passai une partie de la nuit au milieu de ces enchantements. Le lendemain, je m'éveillai comme après un rêve de choses merveilleuses. En rouvrant les yeux, j'aperçus devant moi la galerie du Louvre. Ma chambre était en face de ce palais, et je dus commencer à reconnaître la réalité du spectacle qui, la veille, avait saisi mon imagination."

Il faut avouer que Paris, cette grande coquette, avait, ce soir-là, revêtu ses plus beaux atours, comme pour faire honneur au jeune étranger venu de si loin pour la voir !

Depuis le commencement du quai Voltaire, en passant par le quai Malaquais et celui de Conti, jusqu'au

Pont-Neuf, d'où Henri IV, du haut de son fier cheval de bronze, laisse tomber son sourire sceptique sur le *bon* peuple de Paris, la librairie, le bric-à-brac envahissent tout, parapet des quais, devantures des boutiques et rez-de-chaussées au plafond bas d'en face. A l'étalage en plein air s'offrent partout les livres, l'imagerie de moindre valeur ; les trop fréquentes averses du ciel parisien ne permettant pas d'exposer aux intempéries de l'air les éditions princeps et les gravures avant la lettre. Voulez-vous plutôt admirer des incunables authentiques, de vrais elzévirs, des pasdeloups irréprochables, traversez la rue et vous arrêtez aux vitrines qui longent les quais à perte de vue. Là, des milliers de chefs-d'œuvres de l'imprimerie, de la reliure et du burin charmeront votre regard, tandis que, tout à côté, s'amuseront à vous tirer l'œil toutes les merveilles du bric-à-brac : vieilles armures, damasquinées d'or ou d'argent, épée à poignée finement ciselée par quelque armurier-maître des quinzième et seizième siècles, bahuts d'ébène, coffrets mauresques aux délicates et fantasques incrustations de cuivre ou de nacre, lustres en vieux cuivre fouillés à jour, émaux cloisonnés, faïence de Bernard Palissy, ivoires, potiches, statuettes, porcelaines de Chine, de Saxe ou de Sèvres, tout cela vrai souvent, mais parfois aussi imité avec une perfection telle que des connaisseurs sérieux ont pu s'y laisser prendre.

Mais, croyez-m'en, il ne fait pas bon s'attarder à reluquer toutes ces curiosités : l'œil d'abord s'y laisse prendre, l'esprit ensuite, et enfin votre porte-monnaie plus que vous ne l'auriez voulu peut-être. Retournons au parapet où les caprices sont moins dangereux à satisfaire. Pour ceux qui, comme moi, aiment les livres pour le plaisir raffiné qu'on éprouve à les lire et non pour la satisfaction stérile de posséder des exemplaires plus ou moins rares d'ouvrages que l'on n'étudiera

jamais, voici l'endroit où l'on peut faire, aux plus bas prix, ample provision de pâture intellectuelle. Depuis les feuilletons populaires jusqu'aux productions plus sérieuses de la littérature et aux ouvrages de droit ou de science cédés à vil prix par des étudiants besogneux, on trouve ici au meilleur compte et s'étalant sur un parcours de près d'un mille, à peu près tous les éléments d'une bibliothèque de choix.

Un cri, parti du pont des Saints-Pères, près duquel nous passons, nous fait dresser l'oreille. Il est poussé par un gamin qui se penche sur le garde-fou, en se faisant un porte-voix de ses deux mains. — Eh ! là-bas ! ça mord-il ?... — Une bordée de jurons qui monte de la berge, nous révèle aussitôt la présence d'un pêcheur malheureux que la voix éraillée du gamin a brusquement tiré de sa béate espérance. Pour peu que nous nous penchions aussi sur le parapet du quai, nous apercevons, tant que la vue peut porter, en aval et en amont du fleuve, une armée de pêcheurs à la ligne qui, d'un œil anxieux et d'un hameçon inoffensif, fouillent vainement en tous sens l'eau bourbeuse de la Seine qui, en cet endroit du moins, contient bien des choses, le poisson excepté. Ce qui n'empêche pas que, dans la belle saison, comme dans la mauvaise du reste, les bords de ce fleuve en miniature ne soient couverts de pêcheurs, les uns dans des bateaux ancrés au milieu de la rivière, d'autres debout sur des trains de bois, ceux-là sur la rive, ceux-ci plus à l'aise — les moins convaincus, les tièdes — assis jambes pendantes sur le parapet inférieur des quais, tous attendant avec foi le poisson qui n'arrive jamais ou qui ne se montre, à de bien rares intervalles, que sous une forme si déplorablement exiguë que c'est vraiment étrange de voir cette passion aussi malheureuse que tenace chez un peuple sceptique et remuant comme le parisien. On se rappelle encore avec stupé-

faction tout un groupe de ces chevaliers de l'hameçon qui, lors du siège de 1870, et même durant la Commune, suivaient, impassibles à leur poste ordinaire, le mouvement de leur ligne agacée par le seul courant du fleuve, alors que les obus prussiens venaient éclater auprès d'eux et que, à deux pas, les Tuileries, le Louvre, le palais de la Légion d'honneur et la Cour des comptes, incendiés par les communards, se tordaient dans un gigantesque embrasement qui enflammait le ciel et empourprait le fleuve comme d'une longue traînée de sang. Mais laissons ces stoïques tendre leurs hameçons à une proie chimérique, sans plus s'occuper des révolutions qui passent et des trônes qui s'écroulent que des bateaux-mouches qui sillonnent la Seine en tous sens et des blanchisseuses et des chiens qui barbottent à côté des pêcheurs, et résumons notre promenade et nos observations. Aussi bien s'offre à nos regards une figure qu'il eût été vraiment dommage de laisser passer sans lui donner notre attention, d'autant plus que cette physionomie fait nécessairement partie du tableau vivant qui anime l'étalage des bouquinistes. Presque toutes les après-midi, quand il ne pleut pas, un vieillard, vert encore, au teint frais, à l'œil vif, à la figure fine et bienveillante, reprend son éternelle promenade le long des parapets couverts de livres — ses plus chers amis. Ce doyen, peut-être, des bibliophiles de Paris, ce grand dénicheur de livres rares, c'est M. Xavier Marmier, de l'Académie française. Pour donner une idée de ce que cette passion de bouquiner a dû lui procurer de vives jouissances, il me suffira d'ajouter, ce qui le peindra d'un trait, que, par une clause de son testament, M. Marmier laissera une somme assez ronde pour convier, après sa mort, tous les bouquinistes de Paris à un dîner plantureux.

Mais, il nous a reconnu, l'érudit et aimable biblio-

phile ! — Comment vous portez-vous, cher ami ? me dit-il avec bonté. Et, le voilà qui passe familièrement son bras sous le mien et se met à marcher doucement avec moi, tout en me demandant des nouvelles de ce Canada qu'il aime tant. Ainsi devisant, et nous arrêtant parfois tous deux pour feuilleter un livre dont la reliure et le titre a fixé notre attention, nous arrivons au pont des Arts. La tour de Nesle, la fameuse tour de Nesle de romantique mémoire, s'élevait là, sur notre droite, au lieu même où se dresse aujourd'hui le classique Institut de France.

Il y a séance solennelle à l'Académie. M. Marmier me le rappelle et me demande si j'ai reçu le billet d'admission qu'il m'a envoyé la veille. Je lui réponds affirmativement et l'en remercie.—Vous entrez ? me dit-il.— Certes ! je n'aurais garde de manquer d'assister à cette fête de l'esprit ! — Il vous va falloir *faire queue*, remarque en souriant mon interlocuteur. Et il me montre la foule qui stationne à l'une des portes latérales du temple où les quarante Immortels pontifient dans toute la dignité de leur gloire.

Mon illustre compagnon me donne une poignée de main, et disparait par la porte centrale, tandis que je vais me confondre avec le commun des mortels, privilégiés cependant, qui attendent, quelques-uns depuis plus d'une heure, que l'on ouvre les portes donnant accès aux tribunes du palais.

On allait, ce jour-là, lire les deux rapports de l'Académie sur les ouvrages couronnés et sur les prix Montyon accordés aux plus beaux exemples de vertu remarqués durant l'année. Comme toutes les séances de l'illustre corps, qui sont bien courues par le monde élégant, celle-ci avait attiré un grand nombre de personnes, et

les quelques centaines de sièges que la salle peut contenir étaient occupés jusqu'au dernier. La partie inférieure de la rotonde du dôme de l'Institut, le parquet, est occupée par les académiciens, par les parents des deux rapporteurs, et, aux jours de réception, par ceux des récipiendaires. Ces quelques privilégiés, des dames surtout, ont seuls l'honneur de s'asseoir tout près des membres de l'Académie. Le gros des spectateurs prend place dans des tribunes en amphithéâtre d'où l'on a l'honneur de dominer l'auguste assemblée.

Mon billet me plaçait dans l'amphithéâtre du nord, en face du *bureau*. Il y avait bien une heure que j'étais occupé, en attendant comme tout le monde, à lorgner et analyser les toilettes charmantes de ces incomparables Parisiennes qui étalaient complaisamment aux yeux braqués sur elles leurs coquets minois, leurs robes fraiches, leurs bijoux et leurs dentelles de grand ton, lorsque enfin, les deux portes placées à côté du bureau s'ouvrirent. Entre deux haies de soldats qui leur présentent les armes, les académiciens apparaissent. J'en reconnais quelques-uns dont la gravure a rendu les traits familiers à chacun : le premier d'entre tous, Victor Hugo, la plus grande personnification de la poésie au XIXe siècle. Cette tête blanchie par près de quatre-vingt-trois hivers et couronnée d'une auréole de plus de soixante années de gloire, je la revois bien telle que je me la devais fixer dans la mémoire, deux heures plus tard, en face du beau portrait que Bonnat, l'habile artiste, a fait de l'auteur des *Contemplations*. Assis dans l'attitude du penseur, il appuie sur sa main droite ce vaste front où s'anima tout un monde de prodigieuses créations qui ont promené la renommée de Victor Hugo sur tous les points du globe. Ses yeux perçants plongent dans les profondeurs des siècles pour en sonder les mystères et les révéler à l'humanité attentive à la voix de son barde si longtemps inspiré.

Et puis, ce sont : Alexandre Dumas, fils non moins célèbre aujourd'hui du plus merveilleux conteur qui existât jamais ; Xavier Marmier, le révélateur, en France, de la littérature des pays du nord de l'Europe et le bienveillant ami du Canada ; Jules Simon, avec qui j'avais eu l'honneur de déjeuner chez M. Marmier en compagnie de MM. Chapleau et Fabre ; Henri Martin, qui, dans son *Histoire de France*, a parlé du Canada avec un enthousiasme qui nous fait tant d'honneur, et qu'il me fut donné de connaître personnellement quelques mois avant sa mort ; Sardou, le spirituel auteur dramatique, dont la figure railleuse reflète tout l'esprit qui pétille dans ses *Faux bonhommes* et dans *Divorçons* Enfin, Renan, qui, malgré son scepticisme, n'a pu se départir de ses airs de séminariste défroqué, et qui, de loin, a toute la dégaine d'un bon gros bedeau de cathédrale.

J'en passe et des meilleurs.

—La séance est ouverte, dit le secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet. Il prend la parole d'une voix un peu grêle, mais qui sait nuancer avec art les passages délicats qui abondent dans son rapport sur les ouvrages couronnés par l'Académie. Au nombre de ces livres se trouvent deux romans exquis : *Le Crime de Sylvestre Bonard, de l'Institut*, par M. Anatole France, et *L'abbé Constantin* par Ludovic Halévy.

Mais, le nom qui provoque les applaudissements les plus prolongés est celui de Gustave Nadaud, auteur de tant de chansons si populaires jusque chez nous, et dont l'Académie s'est plu à couronner l'œuvre si gauloise et si profondément philosophique sous ses dehors légers.

Nadaud est là, assis, radieux, à côté de ses juges qui lui sourient.

" Est-ce un poète, est-ce un musicien, est-ce un philosophe ? dit M. Camille Doucet. C'est tout cela, Messieurs, c'est un chansonnier. Depuis plus de trente ans il chante ; ses chansons nous sont allées au cœur et nous les avons tous chantées après lui :

C'est bonhomme
Qu'on me nomme !

a-t-il dit un jour, et le nom lui en est resté. J'allais vous parler du talent, de la belle-humeur, du désintéressement, de toutes les vertus de ce bonhomme. Je m'arrête. Déjà, du milieu de vous, j'entends s'échapper comme un écho d'un refrain connu qui nous dit :

—" Vous avez raison ! "

Et l'auditoire d'applaudir avec d'autant plus d'entrain qu'il sent bien que c'est peut-être à l'œuvre du dernier vrai chansonnier de France qu'il accorde ses chaleureux suffrages. Car, avec bien d'autres bonnes choses encore, avec la franche gaîté gauloise, par exemple, la véritable chanson française est tout près de disparaître de France. Hélas ! cette bonne, sémillante et si fine chanson de Béranger, de Désaugiers et de Dupont ne se chante plus à Paris, où maintenant l'on beugle et l'on applaudit, dans les cafés-concerts, tout ce qu'il y a de plus bête comme couplet et de plus atroce comme musique. Voilà pourquoi, sans doute, l'Académie s'est empressée de déposer une couronne d'immortelles sur l'œuvre du dernier chansonnier de la France. Certes, Nadaud peut-il être fier de son succès ; mais peut-être pas sans tristesse ; car ne sont-ce pas là fleurs de cimetières ?...

JOSEPH MARMETTE.

(*A continuer*)

NOTRE PETIT JULES

A peine a-t-il connu sa mère
Que son œil vient de se fermer ;
Dans son existence éphémère
Il n'a pas eu le temps d'aimer !

Il avait appris à sourire
Quand, de ses caresses jaloux,
Un ange vint tout bas lui dire :
"Petit frère, viens avec nous !"

Du ciel entrevoyant les charmes,
Avec l'ange vite il partit.....
S'il eût pu voir couler nos larmes
Il serait resté, le petit !

Jamais notre oreille ravie
N'entendra son rire enfantin.
Il repose pâle et sans vie,
La bouche close, l'œil éteint.

Ils sont pour toujours immobiles
Ces bras qui se tendaient vers nous.
Jamais ses petits pieds débiles
Ne grimperont sur nos genoux !

Dans son étroite bière ouverte
On va bientôt le déposer.
Nous avons sur sa joue inerte
Imprimé le dernier baiser.

Hélas ! il faut qu'il disparaisse,
Malgré nos pleurs, malgré nos vœux !
Le trépas jaloux ne nous laisse
Qu'une boucle de ses cheveux !

La mère, par les pleurs brisée,
Rassemble les langes épars,
Triste confusion causée
Par le plus triste des départs.

A chaque pli je vois sa lèvre
Avec ses pleurs mettre un baiser.
Son cœur que dévore la fièvre
Bat, j'en suis sûr, à se briser.

Je m'approche, je la console,
Moi, pauvre père inconsolé,
Moi que le désespoir affole,
Qu'étouffe un sanglot refoulé !

Quand je sonde la peine extrême
Qui pèse sur mon cœur en deuil
Je sens qu'une part de moi-même
Descend dans ce petit cercueil !

Pauvre berceau! Le voilà vide
De son fardeau si précieux ;
Une main amie et rapide
L'enlève et le cache à nos yeux.

Mais à la place accoutumée
Le petit berceau reviendra.
Bientôt une figure aimée
Dans ses langes nous sourira.

Pour caresser le petit être
Ensemble nous nous pencherons.
Emus, nous croirons reconnaître
L'ange envolé que nous pleurons!

M. J. A. Poisson.*

Arthabaska, juillet 1884.

---

*Errata.—Dans la poésie intitulée : "Le cheveu blanc," à la page 481, dernière livraison, lire comme suit :

6ème vers : Ma jeunesse tient-elle à si frêle cheveu ?
10ème vers : Nid négligé longtemps, éclore le bonheur !
28ème vers : A caresser mon front quelque fois tu t'amuses !
Page 482.—12ème vers Dès ce soir je t'envoie à ma chère Amélie.
13ème vers : Reçois d'elle un baiser. Dans son médaillon d'or,

M. J. A. P.

LES MORTS

C'est novembre au ciel gris ; les squelettes des bois
Jettent leur ombre pâle à la triste vallée ;
Voici le mois funèbre où l'on dit que parfois
Les morts viennent s'asseoir au feu de la veillée.

Reviennent-ils vraiment ? parcourent-ils les lieux
Qu'ils ont connus jadis ? Au sein de la famille
Viennent-ils se mêler, hôtes silencieux,
Quand on cause le soir devant le feu de grille ?

Oh ! non, Dieu les en garde ! Arrivés au repos,
Pourquoi reprendre part aux douleurs de la vie ?
Ceux qui de l'existence ont connu tous les maux
Doivent aimer la tombe où s'arrête l'envie.

P. J. Ubalde Baudry.

Ottawa, 12 novembre 1884.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

UNE PROMENADE DANS PARIS

(*Suite et fin*)

A M. Camille Doucet succède M. Mézières, chargé de la lecture du rapport sur les prix de vertu. Plein de son sujet, il débute d'une voix retentissante, mais s'enroue au bout de cinq minutes, au point que bientôt on l'entend à peine. En vain M. Doucet inonde son confrère de verres d'eau sucrée, la voix de l'immortel n'en descend pas moins de plus en plus aux plus infimes proportions.

Est-ce le débit monotone et étouffé du rapporteur, est-ce l'effet de la chaleur écrasante qui règne dans la salle, ou bien la longue énumération de tant de traits de vertu groupés en imposante phalange ? Je ne saurais le dire ; mais je vois, Dieu leur pardonne ! quelques uns des Immortels—Victor Hugo tout le premier—incliner doucement la tête de droite et de gauche et sommeiller comme de simples humains. Enfin, la voix de M. Mézières s'éteint dans un suprême effort pour couronner sa centième rosière, et chacun se précipite au dehors pour y retrouver un peu d'air respirable.

A peine avons-nous fait quelques pas en revenant sur le quai Malaquais, qu'une grande affluence d'équipages de maîtres, stationnant à la porte du palais des Beaux-Arts, nous rappelle que l'on vient d'y ouvrir l'exposi-

sition des *portraits du siècle*. L'idée de réunir cette collection de merveilleuses toiles disséminées par tous les coins de Paris, est due à la Société philantropique, qui s'est adressée aux grandes familles et aux collectionneurs de la capitale pour en obtenir l'autorisation d'exposer quatre cents portraits historiques au profit de cette œuvre de bienfaisance. Fondée en 1780, la Société philanthropique entretient dans Paris trente-deux fournaux, trois asiles de nuit pour femmes et enfants, un hospice pour les vieilles femmes, onze dispensaires pour les adultes et un dispensaire spécial pour les enfants. C'est donc faire œuvre de charité que de suivre la foule élégante qui se presse à l'entrée du palais des Beaux-Arts. Et certes, n'aurons-nous point d'ailleurs à regretter notre aumône ! Comme à toutes les expositions de ce genre, l'élite de la société se réserve un jour ou deux par semaine en haussant le prix d'entrée, ce qui éloigne la grosse foule. Nous n'aurions pu mieux tomber, c'est le jour des privilégiés de la naissance et de la fortune. Le *v'lan, le pshutt*, comme on dit en ces derniers temps à Paris, en un mot, pour parler français, la fine fleur de la société parisienne s'est donné rendez-vous au palais des Beaux-Arts. L'élégance de bon ton des toilettes féminines, le grand air, voire la mine adorablement hautaine des femmes, la correction de mise et de tenue des hommes qui s'inclinent devant leurs idoles avec cette suprême distinction que donne seule la fréquentation habituelle des salons, tout nous dit que nous sommes en présence de ces cinq ou six cents personnalités qui donnent le ton à Paris, au monde entier. Mais n'allons pas nous laisser éblouir par tout ce monde plein de superbe, pour lequel nous, pauvre étranger, n'existons même point, pas plus que nous laisser griser par ces enivrants parfums de femmes émanant des bouillons de dentelles et de soie qui nous frôlent en passant de leurs énervantes caresses ; fuyons aussi les troublants

regards de ces reines de la mode qu'elles laissent tomber sur nous avec la chaleur distante d'un rayon de soleil qui n'en brûle pas moins à des millions de lieues, et nous en allons reprendre nos rêveries en passant la revue des grandes figures historiques que l'art a fixées sur les quatre cents toiles appendues aux murs du palais.

Nous ne saurions, dans cette visite rapide et dans l'entrainement du tourbillon humain qui nous pousse et nous emporte plus vite que nous ne voudrions aller, nous ne pouvons songer à nous arrêter devant chaque portrait, à résumer, même le plus succintement possible, les impressions diverses que chacun d'eux nous cause, les intéressants souvenirs qu'ils nous rappellent tous. C'est même à peine si nos yeux ont le temps de se fixer sur une cinquantaine d'entre ceux que la nature de nos études littéraires et de nos préférences personnelles nous porte à examiner avec plus d'attention. Voici donc, au hasard du catalogue qui nous guide, les figures qui nous frappent le plus, à mesure qu'elles défilent devant nous.

C'est d'abord une des reines du chant, peut-être la première entre toutes, qui s'offre à notre contemplation, la Malibran ! Comment une créature aussi frêle a-t-elle pu remplir le monde entier des prodigieux éclats de sa voix ? C'est que, dans ce corps débile, un merveilleux organe obéissait aux élans d'une âme éperdue d'idéal et d'une virtuosité que les vers de Musset ont immortalisée :

Chaque soir dans tes chants, tu te sentais pâlir,
Tu connaissais le monde et la foule et l'envie,
Et dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir !

A quelques pas, Balzac, peint par Boulanger, dans ce froc blanc de moine qu'il aimait à revêtir aux heures du travail. Curieuse antithèse entre ce costume de cénobite et l'œuvre du plus grand analyste du cœur féminin qui ait peut-être jamais existé ! Quelle intelligence, quel monde de créations variées s'agite dans ce vaste front, blanc comme du marbre sous cette épaisse chevelure noire rebroussée en arrière ainsi qu'une crinière de lion ! Et dans ces yeux étincelants comme deux diamants noirs, quelle inspiration, quel feu surnaturel dans ce miroir où se reflètent les flamboiements du génie créateur de la *Comédie humaine !*

Salut à toi, Rachel, reine de la tragédie, qui rajeunis dans ce siècle l'art antique de Melpomène ressuscité par Corneille et Racine ! Le beau front pour porter la couronne, et comme dans ton regard profond et sombre se réfléchissent toutes les fatalités que l'antiquité a jetées sur la scène !

Et toi, Berlioz ! tête d'aigle, irrité de voir, de ton vivant, ton génie méconnu par la France, alors qu'à l'étranger l'on t'acclamait comme l'un des plus grands maîtres de la musique moderne, laisse un petit-fils de la France s'incliner devant toi ; car ta magistrale symphonie dramatique la *Damnation de Faust* m'a fait éprouver les jouissances les plus vives qui aient jamais fait vibrer les fibres de mon être !

La taille prise dans une redingote d'homme, les cheveux coupés sur le cou en boucles épaisses, les yeux brillants comme deux escarboucles—ces yeux dont la flamme brûla la vie de Musset !—très pâle, et rêveuse comme une vignette des romans de l'époque où elle écrivait *Indiana* et *Valentine*, telle est George Sand dans cette petite toile de Delacroix, qui est un chef-d'œuvre,

et telle elle était—fantasque créature en rupture complète avec les convenances—lorsqu'elle composait ses exquises *Lettres d'un voyageur*, en parcourant l'Italie un bâton de touriste à la main, tout comme un étudiant ou un rapin à la recherche d'impressions et d'aventures.

Encore un Delacroix, encore une merveille du pinceau qui nous a conservé les traits d'une célébrité de l'art. Maigre, pâle, l'air fatal, avec de petites moustaches ombrant des lèvres minces marquées à peine au-dessous de deux grandes rides qui entaillent les joues comme les deux S d'un violon, c'est bien là Paganini, ce virtuose endiablé, cet archange du violon, que la légende accusait d'avoir assassiné sa maîtresse et d'avoir ensuite emprisonné son âme dans son instrument. Frappé du sceau dont l'empreinte est visible sur la face de ceux qui doivent mourir jeunes, la figure de l'artiste semble, sur la toile, revivre de la vie surnaturelle d'au delà le tombeau. Ce n'est plus un vivant, c'est un mort au moment de la résurrection. On dirait ce portrait fait pour continuer et confirmer la légende des sinistres aventures qu'on se plaisait à lui attribuer, quand son prestigieux talent émerveillait l'Europe.

Mais voilà que le courant de la foule nous attire et nous emporte, sans que nous ayons le temps de nous recueillir en présence d'une multitude de personnages d'époques différentes, et qui, passés à l'immortalité, ne paraissent nullement surpris de se trouver maintenant côte à côte : Guizot, Thiers, Louis XVI, Gluck, Louis XVII, le Prince Eugène, Mlle Duchesnois, Mlle Georges, Royer-Collard et M. de Barante.

Pourtant, résistant au flot qui passe, arrêtons-nous quand même devant ce pastel de Giraud. Celui dont le peintre dessina les traits eût pu garder le titre de

marquis de la Pailleterie. Il se contenta de porter le nom du général républicain Dumas, et de devenir le plus amusant, le maître conteur de ce siècle, et de tous les autres. La bonne, large et sympathique figure, exubérante de gaîté communicative et d'intelligence prime-sautière ! Que de héros sont sortis tout armés de cette grosse tête crépue pour faire la conquête du monde intellectuel !

Non loin de lui, Chateaubriand, grande figure, pose, drapé dans son immense orgueil et dans son éternel ennui de toutes choses. Que c'est bien là l'illustre vaniteux qui ne cessa de répéter jusqu'au dernier jour : " Je m'ennuie, je m'ennuie de la vie ; l'ennui ma tou- " jours dévoré ; ce qui intéresse les autres hommes ne " me touche point. Pasteur ou roi, qu'aurais-je fait de " ma houlette ou de ma couronne ? En Europe, en " Amérique, la société et la nature m'ont lassé... Puis- " sance et amour, tout m'est indifférent, tout m'impor- " tune !"

A côté du grand écrivain dont la maussaderie de caractère perce dans tous les traits, voici bien la plus charmante figure de femme qui puisse respirer le talent, la jeunesse et le plaisir de se sentir vivre de la vie intellectuelle et physique. C'est Mme Delphine Gay-Girardin, dans tout l'éclat de ses vingt ans et de sa beauté. Avec sa robe de mousseline blanche, serrée à la taille par un large ruban de satin bleu, avec son auréole de cheveux d'or et son écharpe bleu de ciel artistement jetée sur l'épaule gauche et retombant avec grâce sur le bras droit, elle est bien telle qu'elle apparut à la première représentation d'*Hernani*, où l'ardente jeunesse de 1830, qui allait acclamer Victor Hugo et le sacrer grand poète, applaudit à outrance la fière beauté accoudée sur le bord de sa loge, dans l'attitude d'une muse en extase.

Voici Napoléon ! Qu'il nous paraît petit, perdu dans les replis d'hermine de sa toge d'empereur ! et comme il nous a toujours semblé plus grand, malgré sa petite taille, dans les portraits qui nous le montrent franchissant les Alpes à cheval pour commencer la conquête de l'Europe, ou debout sur le rocher de Sainte-Hélène, les yeux perdus sur la mer immense comme sa renommée !

A côté de lui, Talleyrand, ce Machiavel de la politique moderne. Le dédain superbe qui tombe de son œil et de ses lèvres hautaines n'est pas de nature à nous faire oublier qu'il servit et trahit successivement tous les pouvoirs auxquels il sut imposer la puissance de ce génie d'intrigue, que l'on est convenu d'appeler poliment, suivant le cas, politique ou diplomatie.

Dans un admirable pastel de Prud'hon, nous apparaît, digne dans sa mélancolie d'épouse répudiée, l'impératrice Joséphine, à qui il ne manqua, pour être la plus heureuse et la plus aimée des femmes, que de n'être point celle d'un empereur.

Lamartine, par Ary Scheffer ! Le plus suave des poètes par le plus poète des peintres de ce siècle. Le front, les yeux, sont bien du doux auteur des *Méditations* et de *Graziella* ; mais le bas de la figure, aux lèvres sévères, me parle du tribun, de l'auteur des *Girondins*, doublé de l'homme politique incompris et récemment revenu des illusions du pouvoir.

Avec tes épaules pliant sous le poids des plus sombres pensées, écrasé sous le fardeau du remords peut-être, figure tourmentée de Lamennais jetant au monde les effroyables *Paroles d'un Croyant*, il me semble t'entendre dicter la terrible vision des " sept rois sur leurs sept trônes de fer."

Sa Majesté l'impératrice Eugénie! Inclinons-nous, Messieurs, en présence de la plus grande infortune de ce temps, en face de celle qui fut impératrice, épouse et mère, et qui, jetée violemment sur la terre de l'exil, a tout perdu, beauté, trône et famille, et, brisée par la douleur, descend lentement la longue spirale de sa désolation.

Du premier coup d'œil, je te reconnais, minois bizarre de la plus cascadeuse des actrices, qui ne te fais pardonner tes caprices et tes incartades insensées qu'à force de talent. Oui, Sarah Bernhardt, ce sont bien là ces yeux d'un noir d'enfer qui te brûlent la moitié du visage, et qui, de la scène, lancent ces éclairs dont le fluide électrique fait frémir les milliers d'auditeurs que tu tiens haletants sous le charme.

Bien pris dans une taille relativement petite, voilà le marquis de Gallifet, le plus brillant général de cavalerie, et peut-être, dit-on, le futur vengeur de la France.

Nous saluons S. A. R. le prince de Galles, le président de la République, M. Grévy, et le duc d'Aumale, dont les figures sont familières à tous.

Quoiqu'il ne soit pas moins connu, certes, et bien au contraire, comment ne pas nous arrêter en face de l'auteur de *Rolla*, des *Nuits*, de l'*Ode à la Malibran*, et de la lettre à Lamartine, qui—superbe égoïste, qu'as-tu fait là !—ne daigna même pas répondre à cet envoi de vers aussi beaux que ses plus belles inspirations! Longtemps, bien longtemps m'arrêtai-je en face de ce remarquable pastel de Landelle, pour me fixer dans l'esprit chacun des traits de mon bien aimé poète, de celui de mes prédilections : très blond, le teint clair et coloré sur les pommettes, la lèvre inférieure sensuelle et la supé-

rieure gonflée au milieu par un rictus douloureux.— Les tristesses humaines que tu as traduites en immortels sanglots, amant infortuné, ont laissé leur empreinte sur ta face. C'est que tu les avais plus vivement, plus cruellement ressenties, peut-être, qu'aucun autre avant toi. Et voilà pourquoi, avec ton génie, tu seras toujours le chantre de l'amour et de la jeunesse, qui trouve en tes lamentations sublimes l'idéal écho de ses propres désespérances. — Un jour que je m'étais rendu en pèlerinage au cimetière du Père Lachaise pour y rêver auprès du tombeau de Musset, un jeune couple, se tenant par la main, s'en vint ajouter une couronne de fleurs à toutes celles qui couvraient déjà le mausolée. Longtemps, les doigts serrés dans une muette étreinte, ils contemplèrent le buste qui couronne le marbre mortuaire. Sous l'émotion qui les étreignait leur tête s'inclina vers la terre où repose le cher poète, et je vis deux larmes glisser de leurs paupières et tomber sur le gazon. Ils avaient dû s'aimer en le lisant ensemble...

Barbey d'Aurevilly ! type non moins étrange que ses œuvres : *La vieille Maîtresse* et *Les Diaboliques.* Grand, brun, avec des cheveux noirs frisés et rejetés en arrière et encadrant largement la figure coupée aux deux tiers par une épaisse moustache. La taille est fortement cambrée et pincée dans une redingote aux parements bordés d'un large ruban de satin noir. Au cou une cravate, large aussi, et dont les long bouts de soie mauve et mordorée retombent sur la poitrine en voilant le plastron de la chemise. Sa main gauche, dont l'index expose aux regards un diamant qui étincelle, est fièrement appuyée sur la hanche, à la royale, comme on disait au grand siècle. En un mot, l'air provoquant d'un capitaine Fracasse en redingote, voilà le portrait vrai de l'excentrique auteur de la *Théorie du dandysme* dont il pose, successeur amoindri de Brummel et du comte d'Orsay, pour le dernier modèle.

Mais de tous les portraits exposés, celui qui attire le plus les regards, représente une des femmes les plus accomplies, les mieux douées du côté de l'esprit et de la beauté, dont le pinceau d'un grand peintre ait jamais fixé les traits sur la toile. Demi-assise, demi-couchée sur une chaise longue, elle pose dans un négligé étudié avec tout le raffinement propre à mettre en relief les formes les plus exquises, mais qui serait fatal à toute beauté tant soit peu moins parfaite. Suave figure de brune au teint clair et aux longs yeux noirs d'une pénétrante douceur, elle penche vers nous son front qu'illumine l'auréole d'une intelligence hors ligne agrémentée d'une expression de bienveillance extrême. Epaule et gorge d'une blancheur et d'un modelé à faire rougir celles de la *Madeleine au désert* du Corrége, beaux bras découverts qui pendent dans un abandon plein de charme et d'une gracieuseté de lignes telles que les dut rêver le grand inconnu qui sculpta la Vénus de Milo, les pieds nus—pieds d'enfants qui tiendraient dans la main—cet adorable corps s'enlève, avec une vérité qui lui donne la vie, sur un rideau cramoisi tendu au fond d'une pièce à colonne s'ouvrant sur des massifs d'arbres. Si grande est la perfection à laquelle le peintre en est arrivé, si empoignante cette fascinatrice beauté, qu'après l'avoir contemplée quelque temps, il vous semble que le soufle de la vie soulève sa poitrine et que vous allez tomber à ses pieds.

Cette admirable peinture est l'attirant portrait de Mme Récamier qui, depuis la fin du siècle dernier jusqu'au milieu de celui-ci, vit un empereur et toute une armée de princes, de généraux et d'écrivains les plus distingués, l'assiéger de leurs hommages et de leurs adorations. Tous furent ses amis : Napoléon et Lucien Bonaparte, Adrien et Mathieu de Montmorency, le général Bernadotte, Camille Jordan, le neveu du grand Fré-

déric, le prince Auguste de Prusse, qui, après avoir fait peindre ce portrait de Mme Récamier par le baron Gérard, voulut en faire le princier cadeau à l'original : Benjamin Constant, Ballanche, Ampère qui fit, dit-on, sa promenade en Amérique pour se distraire un peu du souvenir de son amour malheureux, et enfin, et surtout, Chateaubriand. Cependant, aucun ne fut jamais son amant, et, pour eux tous qui s'en désespéraient en vain, elle fut tout ce que par nature elle pouvait être, leur laissant au moins cette consolation suprême de pleurer leur malheur en commun.

Mais, voici que sur toutes ces toiles célèbres, les tons clairs commencent à se fondre avec les parties ombrées ; c'est le jour qui s'en va. Nous laissons à regret tous ces grands morts et toutes ces célébrités contemporaines s'épanouir dans leur gloire, et nous redescendons parmi les vivants.

Pendant que les brillants équipages s'ébranlent à la suite les uns des autres, pour ramener chez elle la foule élégante, encore tout émerveillé d'avoir vu défiler devant moi cette étonnante procession de célébrités dont le rayonnement illumine ce siècle, je m'en vais m'appuyer sur le parapet du quai, en face du palais des Beaux-Arts. Le soleil se couche dans la pompe de sa majesté parisienne. Sur l'autre rive, en face, l'immense bâtiment du Louvre se fond dans un nuage d'or, tandis que la Seine semble rouler de l'argent en fusion. A droite et derrière nous, du côté de la cité, les aiguilles de la Sainte-Chapelle, les vitraux de Notre-Dame, clochetons, tourelles et rosaces, ainsi que l'interminable traînée de fenêtres et de toits qui dominent les deux rives, étincellent, miroitent et poudroient dans un incomparable flamboiement ; tandis que, sur la rive gauche, les grands arbres du jardin des Tuileries et de l'avenue

des Champ-Elysées se poudrent la tête de poussière d'or. Tout là-bas, au point culminant du lointain, l'Arc de triomphe de l'Etoile—rêve gigantesque du grand empereur—plane un moment dans les feux du couchant comme un ostensoir avec ses ruissellements de rayons.

Enfin, en acteur content de ses effets, l'astre radieux s'incline jusqu'à terre, et disparait derrière le grand rideau pourpré tendu sur l'horizon.

Déjà les quais et les monuments d'alentour commencent à s'effacer dans l'ombre montante, et, voici que sur les ponts les réverbères s'allument, piquant leurs clous à tête d'or sur la tenture bleu pâle du ciel.

En revenant par le quai Voltaire, je me heurte à mon excellent ami, Victor du Bled, qui vient de laisser son article au *Moniteur*, et qui, saisi d'un bel enthousiasme pour le Canada, me parle des études qu'il va bientôt faire sur notre pays. Pour m'en causer plus longuement, il m'entraine à dîner du côté des grands boulevards. Nous traversons la Seine en face de la vaste place de la Concorde qui resplendit déjà de mille flammes de gaz auxquelles se mêle le rayonnement fugitif des lanternes des nombreux équipages revenant du Bois.

Nous débouchons bientôt sur le boulevard de la Madeleine, au milieu du vacarme assourdissant de centaines de voitures qui roulent et se croisent dans tous les sens, et nous parvenons à percer notre voie dans le torrent de piétons qui inonde les larges trottoirs, couverts, par la moitié, d'une multitude de consommateurs humant une dernière gorgée de vermouth ou d'absinthe, avant d'envahir les restaurants dont les glaces sans tain resplendissent au feu des lustres de l'intérieur.

Tandis que mon ami continue à me développer les idées de ses futurs articles sur notre histoire et notre littérature, je m'en vais me grisant du bruit toujours montant, de l'indescriptible surexcitation de Paris qui, la nuit venue, détend bruyamment ses muscles tirés par le travail ou les ennuis du jour, et, bacchante affolée, pousse une formidable clameur de joie en se ruant aux plaisirs.

JOSEPH MARMETTE.

LES PÊCHERIES CANADIENNES

Les derniers rapports publiés au sujet de la saison de pêche qui se termine actuellement indiquent tous une décroissance effrayante, en particulier dans les pêcheries de morue et de hareng du Labrador et du Nouveau-Brunswick.

Les bancs qui avaient jusqu'à présent été considérés comme inépuisables se dépeuplent peu à peu sans cause apparente.

Par suite, les malheureux habitants de la côte, dont la pêche est la seule industrie et la seule ressource, sont menacés de passer un terrible hiver.

L'effet s'est déjà fait sentir au Labrador comme l'assure M. le Dr. Fortin dans un rapport, et au Cap Breton, si l'on en croit une nouvelle publiée il y a quelques jours par plusieurs journaux et annonçant que l'escadre française du Nord avait envoyé des vivres à des pêcheurs de la côte, réduits à la plus atroce misère.

On ne peut encore indiquer exactement les causes auxquelles doit être attribuée la disparition du poisson dans ces parages.

M. Fortin l'attribue aux fréquentes tempêtes qui ont désolé les parages du golfe pendant la saison de pêche. Quant aux pêcheurs, ils l'attribuent à des causes si diverses qu'il est à peu près impossible de se former une opinion exacte.

Quelques-uns croient trouver la raison de cette diminution dans le grand nombre de pêcheurs américains qui viennent aujourd'hui sur de grosses goélettes et munis d'engins perfectionnés avec lesquels ils épuisent toutes les places exploitées autrefois par les Canadiens seuls.

D'autres assurent que la présence toujours de plus en plus fréquente des baleines, marsouins et autres cétacés voraces contribue beaucoup à écarter le poisson de ses lieux de séjour habituels.

La cause principale est toutefois, de l'avis commun, l'emploi des nouveaux engins qui ont remplacé pour la morue l'ancienne ligne à main. Parmi ces engins, la plus utilisée est la *trâle*.

La *trâle* est une longue ligne à laquelle est attaché un millier de gros hamaçons placés à un pied d'intervalle. On la jette à fond et on la relève toutes les deux ou trois heures.

Il arrive malheureusement souvent que le gros temps et les tempêtes si fréquentes et si terribles dans les parages des pêcheries où elles s'élèvent et grossissent tout à coup, obligent les pêcheurs à rentrer en toute hâte au port. La violence du vent est telle quelquefois que les barges de pêche perdent leurs trâles ou sont forcées de les abandonner.

Indépendamment de la perte matérielle qui en résulte pour les malheureux pêcheurs, il s'ensuit encore que les trâles abandonnées au fond de l'eau causent la destruction de milliers de poissons.

Sur chaque hameçon de la trâle se prend une morue

qui meurt là, une autre morue mord sur celle-ci comme sur un appât et se prend à son tour, et ainsi de suite, si bien qu'une trâle restée à fond peut presque dépeupler toute une place.

Si l'on pense au grand nombre de pêcheurs qui les emploient et à la fréquence des tempêtes, on comprend le préjudice qu'elles peuvent causer à la pêche.

Tels ne sont pas pourtant les seuls inconvénients de ce nouveau mode de pêche que les Canadiens ont dû adopter pour pouvoir lutter avec leurs concurrents américains.

La peur de perdre ces engins fort coûteux, quelque fois la seule fortune du pêcheur, le pousse à commettre des imprudences qui causent chaque année de terribles sinistres.

Lorsque la tempête éclate et que la trâle est à fond, le pêcheur s'acharne à vouloir la tirer de l'eau. Cette opération est fort longue, le vent s'élève pendant ce temps et la malheureuse barque se trouve prise au milieu de l'ouragan. Quelquefois elle ne peut même plus rentrer au port et périt au milieu de l'Océan.

C'est une terrible vie que celle de ces pêcheurs. Il faut avoir vécu au milieu d'eux pour comprendre et admirer ces luttes contre les éléments, ces actes d'héroïsme obscurs dans lesquels l'homme seul aux prises avec la tempête cherche à lui arracher sa proie.

Les longs récits du soir dans les pauvres cabanes des Acadiens, des Français, comme ils s'intitulent avec orgueil, sont un vrai martyrologe des victimes de la grande mangeuse, de la mer, leur ennemie et leur passion.

Quelques-unes de ces tempêtes sont devenues légendaires parmi eux et mieux que toute éphéméride marquent les étapes de leur rude et pénible existence.

Sans être sceptique endurci, j'avoue que je m'attendris assez difficilement ; néanmoins je dois avouer que j'ai été profondément touché par le récit d'une tempête célèbre, que me fit un jour un vieux pêcheur de Shippagan, petite ville du comté de Gloucester.

Ce récit est resté gravé dans ma mémoire et je ne puis résister à l'envie d'en faire connaître quelques traits.

***

Il y a une trentaine d'années, quelques pêcheurs de Shippagan étaient sortis pour pêcher la morue au Banc des Orphelins. Ce nom seul ne donne-t-il pas le frisson ?

Presque tous avaient emmené avec eux leurs garçons, de jeunes enfants qui aidaient à la manœuvre et commençaient ainsi leur apprentissage de la vie.

La pêche avait été belle, le ciel était radieux, chacun s'apprêtait à retourner à la maison, lorsque tout à coup le ciel se couvre, le vent commence à souffler et les pêcheurs se préparent à tenir tête à l'orage.

En quelques minutes, l'ouragnan éclate avec furie, la flottille est dispersée et chacune des petites barques devient le jouet de vagues énormes qui menacent de les engloutir.

Un grand nombre disparaissent dans les flots.

Quelques-unes plus heureuses peuvent pousser jusqu'au port où se répand bientôt la triste nouvelle.

Toute la population accourt sur la grève, on veille toute la nuit pour ramasser les cadavres poussés par la mer et le lendemain on en comptait 79, sur 125 pêcheurs qui étaient partis.

Impossible de décrire les pleurs des femmes et des enfants, le désespoir de toute cette population, le spectacle atroce de ces vieux marins racontant leur douleur.

Un malheureux père ramène deux cadavres. Au milieu de la tempête sa barque a chaviré, il a pu sauter sur la quille, mais ses deux fils sont tombés à l'eau.

Il plonge et les ramène à flot mais ce ne sont plus que deux cadavres. Malgré tout, le père veut absolument les faire ensevelir et les ramener au port.

Il prend sa cravate, et avec elle il attache les deux cadavres corps à corps par le cou, puis il les place sur la quille à côté de lui, chacun pendant d'un côté.

C'est dans ce funèbre appareil qu'il revient au port.

Un autre qui avait avec lui son fils, son jeune enfant, chavire également et se sauve en sautant sur la quille. L'enfant qui est dans la cabine ne peut sortir et se trouve enfermé.

Le malheureux père entend ses cris à travers les parois du bateau, mais, que faire ?

Il s'épuise en vains efforts pour arracher les planches,

mais il est sans outils. Pendant ce temps, les appels sont plus pressants. Le père se désole.

Enfin on touche terre, on accourt, on retourne la barque, on ouvre la cabine.

L'enfant venait d'expirer.

Tout ceci est raconté avec une telle simplicité, sans émoi, ni colère, que le cœur se sert réellement.

Ce sont ces mêmes hommes qui vont s'enfermer pour tout un hiver dans leurs tristes cabanes, sans pain quelques fois.

L'année a été mauvaise et M. le docteur Fortin vient demander quelques secours pour eux. Je souhaite de tout cœur qu'il réussisse car je vous jure que quand on a vu de près de tels hommes, c'est presque les larmes aux yeux qu'on lit ces chiffres froidement alignés dans les rapports officiels et qui signifient dans leur sécheresse qu'il y aura peut-être dans quelques semaines de pauvres Acadiens qui mourront de faim.

P. M. Sauvalle.

LETTRE DE PARIS

Une anecdote sur Victorien Sardou—Rabagas—Reprise des Pattes de Mouches—Le grand Casimir—Trois femmes pour un mari—Comment nos auteurs dramatiques connaissent le Canada—Les Danichef—La femme russe—Macbeth—Etienne Marcel—Le chevalier Mignon et le château de Tire Larigot—Guerre et paix par le comte Tolstoï—Lettres de Madame de Rémusat—Une académie sous le Directoire—Vertu et Virtuosité.

M. Victorien Sardou a eu des débuts difficiles. Rebuté par tous les directeurs de théâtre, pauvre, sans ressources, portant en vain ses manuscrits aux auteurs, aux acteurs en renom, il faillit désespérer et s'abandonner au mauvais destin qui semblait s'acharner contre lui depuis tant d'années. Un jour qu'il avait gravi une fois de plus son calvaire dramatique en vain, il se trouva surpris dans les rues de Paris par une pluie battante, s'abrita sous une porte cochère, et se prit à se demander si sa vie valait la peine d'être vécue : des idées de suicide lui montaient comme par bouffées à la tête, son talent ne lui servait de rien, on n'avait que dédains pour lui, la faim le talonnait souvent, son ardente foi se retirait de lui et les ténèbres se faisaient dans son âme. Il quitte la place, résolu à en finir : un passant l'occupe aussitôt, mais à peine Sardou a-t-il fait quelques pas, il se retourne, et voit une énorme voiture dont une roue se détache violemment et va écraser celui qui vient de lui succéder. C'est un avertissement de la Providence qui ne veut pas que je meure, pensa-t-il aussitôt ; les *diables noirs* s'éloignent, le courage lui revient, et quelque temps après Déjazet joue sa première pièce avec un succès dilatant.

Aujourd'hui Victorien Sardou est riche, les directeurs de théâtre sont à ses pieds ; dans l'art dramatique, il vient aussitôt après MM. Augier et Alexandre Dumas, entre MM. Labiche et Pailleron ; il gagne ce qu'il veut, il est célèbre, membre de l'Académie Française et à l'apogée de son talent : son œuvre est considérable et compte trois pièces de premier ordre : la *Haine*, *Patrie*, *Divorçons*, beaucoup de comédies infiniment spirituelles et amusantes, comme *Nos bons villageois*, *La famille Benoiton*, *Nos intimes*, *Les ganaches*, *Les vieux garçons*, *L'oncle Sam*, *Rabagas*, etc. Quand vous voudrez vous distraire, faites venir son théâtre, édité par Calmann Lévy, et vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mon conseil.

Il sème les mots à pleines mains. Tenez ! avant d'arriver à ces *Pattes de Mouches* qu'on a reprises l'autre jour à la Comédie Française, laissez-moi vous citer une simple tirade de *Rabagas* que je relisais ce matin. Le prince de Monaco explique l'opposition dont il est l'objet : " Vous avez vu un de ces mauvais ménages où l'un ne fait rien sans que l'autre y trouve à redire ! L'un c'est moi, l'autre c'est mon peuple ; tous mes actes sont appréciés, dénaturés, travestis avec un art ! Exemples : Je me promène : j'ai donc bien des loisirs ! Je ne me promène pas : j'ai peur de me montrer ! Je donne un bal ; luxe effréné ! Pas de bal : quelle avarice ! Je passe une revue : intimidation militaire ! Je n'en passe pas : je crains l'esprit des troupes ! Des pétards à ma fête : l'argent du peuple en fumée ! Pas de pétards ; rien pour les plaisirs du peuple ! Je me porte bien : l'oisiveté ! Je me porte mal : la débauche ! Je bâtis : gaspillage ! Je ne bâtis pas : et le prolétaire !... Ce pays ne connait que deux procédés : l'absolue routine ou le bouleversement ! Quand il sort de l'ornière, c'est pour faire sauter le coche ! l'aplanir, jamais ! "

Comme on reconnait bien à ces traits le bon peuple de France ! Et le politicien Rabagas qui s'en prend à l'ordre social des déceptions de son orgueil et des avortements de son impuissance. Et ses mots si drôles ! On l'applaudit et il s'écrie : " Mon succès atteste une fois de plus la solidité, l'invincible évidence des immortels principes, auxquels nous sommes prêts à sacrifier : vous, ma vie, et moi la vôtre... On lui observe qu'il change bien vite de conviction : " Je change ? Je ne change pas ! Je n'en ai point ! Nous ne sommes pas chargés de croire ce que nous disons, mais de le faire croire." Et cette définition du socialisme : Les uns veulent tout garder, les autres tout prendre ; à droite la digestion, à gauche l'appétit. Voici un affamé qui gronde à la porte ; invitons-le ; dès qu'il en sera, il ne renversera pas la table."

Mais arrivons à ces *Pattes de Mouches* que le public de la première représentation a si froidement accueillies, ce qui ne les a point empêchées de se relever aux représentations suivantes et de faire de l'argent. J'étais à cette première et j'ai subi cette impression glaciale comme on subit certains courants magnétiques. Je ne me reconnaissais plus moi-même, car le matin chez moi, bien enfoncé, bien emmitouffé dans mon fauteuil, j'avais relu la pièce avec un plaisir extrême ; et le soir, je la voyais qui faisait sur les spectateurs l'effet des vieilles gazettes et des fusées éteintes.

En dépit de tout, je me permettrai de répéter avec M. Weiss, qu'elle est d'un vif attrait. Il est vrai qu'il n'y a pas grand chose dedans, il n'y a quasi rien, si ce n'est un perpétuel éblouissement des yeux et de l'esprit, si ce n'est l'originalité d'un talent qui se plaît dans le trémoussement, le pailleté, la poudre de perlimpinpin brillante et dorée et qui y triomphe. C'est bien quelque

chose, me direz-vous, et je n'y contredis pas : la pièce est une mousse, une dentelle, un débrouillement d'arabesques, un pétillement de bulles de savon et M. Sardou un prestigidateur incomparable.

Analysons un peu les *Pattes de Mouche !* Il s'agit d'un billet, et d'un billet amoureux. La pièce est l'odyssée en trois actes des poursuites, refuites et métamorphoses de ce billet compromettant, qui a commencé par dormir trois ans dans le creux d'une figurine en vieux Sèvres représentant la déesse Flore. Prosper Bloch et Clarisse s'aimaient d'amour tendre, tendre et contrarié, comme c'est l'ordinaire. Ils se juraient d'être l'un à l'autre ; mais les fatalités, les malentendus n'ont pas manqué de faire leur office. Lorsqu'ils se rencontrent trois ans après, ils s'accusent réciproquement d'infidélité. Clarisse a épousé M. Vanhove, un Hollandais, jaloux comme un bataillon de tigres. Prosper Bloch a fait le tour du monde, il n'est pas encore marié, mais il a un certain oncle qui lui intime de le faire immédiatement, sous peine d'être déshérité. C'est pourquoi il vient demander à M. Vanhove la main de Mademoiselle Marthe, sa pupille, et M. Vanhove l'a renvoyé à Madame Vanhove : si bien qu'il se trouve avoir à demander la main de la filleule à la marraine qu'il a tant aimée, dans le même château, dans le même salon, où ils ont filé le parfait amour.

Madame Vanhove repousse la démarche par un sentiment délicat : elle ne se sentirait pas assez honnête femme entre son mari et un autre homme vis-à-vis duquel elle se rappellerait toujours qu'ils se sont aimés. Figurez-vous la Pauline de Corneille entre Polyeute et Sévère, fut-ce Sévère marié. Mais Prosper Bloch n'abandonne pas aisément la partie : du temps de leur secrète idylle, Flore tenait lieu du tronc d'arbre buro-

lique dans lequel les anciens bergers galants échangeaient leur correspondance amoureuse. Prosper et Suzanne glissaient donc leurs lettres sous les pieds de la déesse, et le dernier jour qu'ils se sont vus, le jour où la famille de Suzanne l'enlevait pour la marier de force en Hollande, elle écrivait à Prosper la violence qu'on lui faisait, elle confiait son dernier billet au vieux Sèvres et le billet y est toujours.

Qui l'aura le billet ? Prosper et madame Vanhove tournent autour de la figurine ; le premier l'emporte. Avec lui il espère contraindre Suzanne à rester neutre à son égard. Ici intervient l'héroïne de la pièce, Mademoiselle Suzanne, une femme supérieure qui a l'aversion du mariage et qui est arrivée à la trentaine sans avoir rencontré son vainqueur. De son côté, Prosper Bloch est un oisif de grande allure et de grande intelligence qui a vu les maux des hommes, qui a échappé au poison des Javanaises, chassé le tigre et déteste aussi le mariage. Voilà une comédie du cœur attachante ; deux ennemis du mariage qui finissent par s'épouser. Mais cette comédie,—et c'est ici la marque d'un esprit qui s'échappe toujours vers les combinaisons sémillantes et les accessoires,—cette comédie, M. Sardou l'a laissée là pour ne s'occuper que de son billet. Il subordonne au jeu de raquette du billet la peinture du progrès des sentiments chez Prosper et Suzanne et nous absorbe dans le cache-cache de la lettre.

Naturellement Suzanne qui vient carrément avec son amie chez Prosper, y trouve bien vite le billet ; mais alors elle s'amuse à la bagatelle, elle gamine ; elle tire le papier du pli et le remplace par un autre. C'est bien le moment de faire une attrape. Elle jette enfin le papier au feu, mais tout-à-coup elle le retire flambant et l'éteint pour se donner le plaisir de le faire brûler par Prosper lui-même.

Puis commencent les péripéties du papier devenu allumette, que Prosper retire de la cheminée pour allumer sa lampe, ensuite de quoi il le jette tout enflammé par la fenêtre juste au moment où rentrent les chasseurs. Petit bonhomme a la vie dure! Chériou l'entomologiste qui a besoin d'un cornet pour y mettre un scarabée, le prend: puis de ce cornet, le petit Paul en cognant un peu le brûlé, refait à l'envers une lettre pour Marthe. Enfin, après trois ou quatre autres ovations, c'est Vanhove qui le brûle lui-même, sans se douter du contenu. Ouf!

Le dialogue reste étincelant de verve et de grâce. Voulez-vous quelques échantillons? Suzanne arrivant avec Clarisse chez Prosper, demande naturellement si on peut entrer. "Je vous répondrai, Madame, à l'orientale, qu'un rayon de soleil à ses entrées partout.—Et quand on n'est pas rayon de soleil?—Qu'importe si l'on est parfum de rose?" Et cette jolie tirade sur notre amour du bibelot: "Nos meubles bric-à-brac; nos livres bric-à-brac; nos idées et nos amours, bric-à-brac; nous n'aimons plus que l'étranger ou l'étrange, bric-à-brac. Aussi montrez-moi un monsieur, assis dans un fauteuil à bascule américain, comme celui-ci, devant une table flamande, recouverte d'un tapis algérien, et buvant dans de la porcelaine de Saxe une liqueur chinoise, en fumant du tabac turc, après un dîner à la russe, où il a parlé sport en anglais à sa femme qui lui a répondu musique en italien, je vous dirai de suite: c'est un français."

J'en passe et des meilleurs. L'interprétation des *Pattes de Mouches* en soutient l'agrément, sans toutefois arriver à la perfection. Tebose a composé admirablement le rôle sévère et froid de Vanhove, Coquelin aîné a des parties excellentes, mais il ne garde pas assez l'air

de supériorité qui convient à l'esprit de Prosper, ses costumes du premier et du second acte sont déplorables. Melle Suzanne, (Blanche Pierron) doit être plus montée en couleur que cela ; je la comprend plus brève, plus nette, plus décisive ; elle ne joue pas assez en dehors.

M. Coquelin cadet montre beaucoup de finesse à représenter un personnage qui n'en a pas.

***

Il y a beaucoup de reprises par le temps qui court et les *Pattes de Mouches* ne sont nullement isolées. Ainsi aux Variétés on a repris avec succés *Le grand Casimir*, sorte de comédie bouffe fort gaie et jouée en perfection par Melles Chaumont, Baron, Dupuis et Léonce. Les types en sont restés : le bel et grand Casimir de sous-préfet devenu écuyer et dompteur par passion pour Angélina, Sotherman le poète amoureux aussi de l'étoile, le grand duc de n'importe quoi, qui a *le chic et le chèque*, tout prêt à monter à cheval pour suivre la caravane en faisant l'annonce de la troupe nomade, et Angélina, la diva romanesque, nerveuse et vertueuse par adoration pour le grand Casimir.

***

Au théâtre Cluny, reprise de *Trois femmes pour un mari*, autre bouffonnerie fort spirituelle ma foi, où l'auteur nous prouve qu'il n'a jamais traversé l'Océan et qu'il ne sait nullement où se trouve le Canada. Figurez-vous qu'il a mis en scène un canadien, et savez-vous ce qu'il en fait ? Un homme des tropiques qui chasse le tigre dans les pampas et s'enrichit en plan-

tant de la canne à sucre. Il y a là aussi une jeune américaine assez désopilante qui, pour s'assurer de l'amour d'un prétendant, lui pose un petit chronomètre sur la poitrine ; une invention yankee qui sert à reconnaître si l'amour est de bonne qualité, garanti et contrôlé.

***

A la Porte St. Martin, reprise des *Danichef* de Pierre Newski, jouée en perfection par Madame Pasca. La pièce est de grande allure et de grand style, on sait qu'Alexandre Dumas y a mis sa griffe. Citons-en quelques traits. On demande à un français de définir la femme russe. "Quand Dieu eut fait la femme, il réfléchit un moment et dit : Il faut faire mieux et pire... et il fit la femme russe. Ceux qui aiment se sacrifient quelquefois ; ceux qui sont aimés, jamais. Quand nous aimons un autre homme, l'homme qui nous aime est bien est bien peu de chose pour nous. Que le diable emporte l'amour ! Il s'en gardera bien, c'est lui qui l'a apporté. Et cette déclaration d'Osipe à sa fiancée : "N'es-tu pas plus blanche que cette marguerite, plus fraîche que cette rose ; tes yeux ne sont-ils pas plus ombragés, plus profonds que cette belle pensée ? Ces fleurs n'ont que l'éclat de la surface ; toi, tu as une âme qui éclaire ta beauté."

***

A la Renaissance, une pièce fort médiocre, l'*Amazone*, très-bien interprétée par Mlle Julien et par M. Galipaux. Hier à l'Odéon première représentation des Macbeth de Jules Lacroix, et il y a quelques jours au Théâtre Ly-

rique, opéra en quatre actes, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns. Malgré les qualités de premier ordre que déploie le maëstro, son œuvre n'a eu qu'un succès d'estime. Son Marcel ne se défait pas assez de sa gravité et de son procédé religieux. Je ne doute pas que le plain chant ait été toute la musique du 14me siècle, mais il ne doit pas supprimer le mouvement du drame et y remplacer la passion. On ne comprendra jamais qu'Etienne Marcel manque d'enthousiasme et il en manque ; il n'est pas même un tribun qui déclame avec véhémence. C'est un homme d'église, un religieux qui psalmodie. Quelle est donc cette force du système, pour qu'un artiste de la valeur de Saint-Saëns se retourne contre son art et contre lui-même ? pour que celui qui peut ne veuille plus ? pour que celui qui a domination sur les âmes se refuse d'user de cette domination admirable, qu'il s'interdise de les entrainer, de les émouvoir, de les passionner et de les charmer ?

***

Faut-il vous parler du chevalier Mignon, l'opérette des Bouffes ? Avouons-le ? Elle n'est pas bien neuve, elle met à la scène un chapitre de Faublas ; elle n'est pas bien morale non plus, quoiqu'elle finisse par un mariage : elle n'a pas bien le sens commun. Cependant on s'amuse, et puis cela est joué, chanté à merveille.

Je préfère de beaucoup, dans le même genre, le *Château de Larigat*, opérette fantastique en trois actes, musique de M. Gaston Serpette, paroles de MM. Blum et Raoul Toché. Tout y est vif, enlevé et réalise des prodiges de bouffonnerie, assaisonnée d'humour et de sel. Le mot de l'horizontale Agathe de Buttemblanc à sa

caméristequi lui présente la note d'un fournisseur : "Mais laissez-moi donc tranquille ; vous voyez bien que je suis seule ! " est d'excellente comédie. Elle est sublime, cette réplique d'un faux général mexicain à un collègue, non moins imaginaire, qui s'étonne de voir briller tant de décorations extraordinaires sur sa poitrine : "J'en ai beaucoup d'autres que je mets dans le dos pour que l'ennemi les voie."

***

Voilà une revue sommaire de ce qu'on joue en ce moment. Dans quelques semaines, nous aurons une nouvelle pièce de M. Dumas à la comédie française ; une de M. Sardou au Vaudeville. A la Renaissance, on va répéter Fouché, drame en cinq actes de M. Gilbert Augustin Thierry, sur lequel je vous donnerais des détails inédits, si la place ne manquait ;—enfin M. Pailleron donnera deux pièces au printemps, une à la Comédie française, une autre au Gymnase. Je leur garantis un succès pareil à celui du *Monde où l'on s'ennuie.*

***

Les chefs d'œuvre ne courent pas les rues, et quand on en déniche un, il faut s'empresser de le signaler. Laissez-moi vous conseiller de demander le livre du comte Tolstoï, *Guerre et Paix*, chez Hachette, 3 volumes in-douze, édition bon marché. Le comte Tolstoï " est le plus grand écrivain de la Russie, son roman est une peinture prodigieusement vivante du monde russe au commencement du siècle. Dans un salon littéraire où je me trouvais l'autre soir, MM. Pail-

leron et Augier s'accordaient à dire qu'ils n'avaient jamais rien lu de pareil : " c'est absolument original et particulier, observaient-ils, cela sort du cerveau et ne ressemble à rien."

Deux autres grands succès littéraires : Le tome troisième de la Correspondance de Madame de Rémusat, et une Académie sous le Directoire, par M. Jules Simon. (Calmann Lévy, éditeur).

Un joli mot au sujet de M. Pailleron qui vient de composer sur les prix Monthion un discours qu'il lira bientôt à l'Académie Française, et dont M. Labiche, son ami, dit merveilles : Quelqu'un demande s'il prêche d'exemple—Pourquoi pas ?—En tout cas, fait Madame B... il ne s'agit pas ici de vertu, mais de virtuosité.

VICTOR DU BLED.

LA DOCTRINE MUNROE

Il en est de la doctrine Munroe comme de beaucoup d'autres questions politiques qui n'ont jamais été complètement définies ; tout le monde en parle, tout le monde l'invoque, les uns l'attaquent, les autres la défendent, et tous sans savoir au juste en quoi elle consiste où en la dénaturant au point de la rendre absolument différente de l'idée première de son promoteur.

La dernière élection des Etats-Unis a remis la doctrine Munroe sur le tapis et l'on a encore rompu lances pour et contre ; aussi serait-il peut-être bon une fois pour toutes d'établir en quoi elle consiste réellement, dans quel but elle a été proclamée et comment elle a été faussée au point de devenir un danger pour les nations même qu'elle devait protéger.

En 1824, l'Espagne eut quelques velléités de récupérer par la force ses colonies perdues dans le continent américain. Le Mexique venait de proclamer son indépendance, les colonies sud-américaines venaient de secouer le joug, et l'Espagne ne pouvait, sans colère, voir ses anciennes possessions prendre leur libre essor et se dégager aussi facilement de la vieille métropole. Les états de l'ancien continent menaçaient de l'aider dans sa tâche et de seconder ses efforts pour reconquérir par la force ses anciennes possessions. Munroe, alors président des Etats-Unis, lança une proclamation où il appelait le nouveau continent tout entier du Nord au Sud au secours des jeunes nationalités de l'Amérique Espagnole.

Il refusait à l'ancien continent le droit de s'immiscer dans les affaires du nouveau et de lui imposer ainsi sa volonté.

C'est de cette proclamation que l'on a tiré, après coup, la fameuse devise "*America for Americans*" qui traduisait fort bien à cette époque l'intention de Munroe.

Malheureusement, depuis cette époque, les Américains lui ont donné une extension qui n'était jamais entrée dans l'esprit de son auteur. Pour les Américains avancés, l'Amérique aux Américains signifie l'Amérique aux Etats-Unis.

Ils réclament non seulement leur prépondérance sur le continent, mais encore l'absorption future de toutes les nationalités de descendance latine.

La politique des Etats-Unis n'a jamais varié à cet égard.

En 1848 les Etats-Unis enlèvent par le traité de Guadalupe, le 2 février, la moitié du territoire mexicain, le Texas, l'Arizona, le nouveau Mexique.

En 1849 le général Frémont envahit la Haute Californie annexée ensuite à l'Union.

Quand il s'est agi de créer un canal à travers l'isthme de Tehuantepec, les Etats-Unis, par le traité Clayton-Bulwer, s'étaient arrogé le droit de garnison dans l'isthme.

Plus tard, quand il s'est agi de creuser le canal de Panama, ils ont prétendu y exercer un droit de police maritime.

L'action diplomatique des Etats-Unis a été la même au Pérou.

Le ministre Hurlburt avait assuré aux Péruviens que les Etats-Unis ne permettraient pas aux Chiliens d'annexer une seule parcelle de leur territoire.

Un an après, le ministre Logan les pousse à céder les provinces de Tarapaca et d'Antofagasta et à rendre celles de Tacna et d'Arica.

Les Etats-Unis l'ont faussée à dessein et leurs efforts pour soulever Cuba et jeter les révoltés dans leurs bras une fois la liberté conquise, est une autre preuve de cette sombre machination.

Il y va de l'honneur de l'Amérique entière de réclamer la propriété d'un grand principe proclamé pour le salut de tous et que quelques-uns cherchent à escamoter à leur profit.

Le mouvement a déjà commencé, l'année dernière, à Caracas, lorsque les délégués de l'Amérique Espagnole, réunis pour le centenaire de Bolivar, organisèrent, sous la présidence de Guzman Blanco, une conférence dont le but était de jeter les bases d'une alliance de l'Amérique Latine.

D'un autre côté, la défaite de Blaine est un autre indice de la protection qui élèvent les gens de cœur contre cette politique fratricide.

Que chacun comprenne donc bien la partie de cette belle devise et que les politiciens éhontés ne l'emploient plus, comme dirait M. Prudhomme, à la fois pour défendre les républiques sœurs et aussi pour les combattre.

J. A. N. Provencher.

TABLE DES MATIÈRES

1884

TROISIÈME VOLUME

Sonnet, par Louis Fréchette..... 3
Le nom de la Vérendrie, par Benjamin Sulte..... 5
L'isle aux démons, par Louis H. Taché.....11, 71, 110, 414
I.—Prologue.....
II.—Evacation .....
III.—En Bretagne.....
IV.—Fatalité .....
V.—En mer.....
VI.—Le monde invisible.....
VII.—L'isle aux démons.....
VIII.—Spes ultima.....
IX.—Seuls .....
X.—Deux ans après.....
XI.—Au Carrefour-du-Maudit.....
L'artisan, poésie par Speranza..... 37
La cloche de Caughnawaga, légende (traduction)..... 38
Octave Crémazie, études-critique par Thos Chapais..... 44
Ante lucem, poésie par Louis Fréchette..... 49
Léon XIII, par l'abbé Bruchési..... 53
La langue acadienne, par Pascal Poirier..... 63
Idéal, poésie par Jos Desrosiers..... 91
Les acadiens, par Frédéric Gerbié.....92, 103
Le retour de la pêche, poésie par Nap. Legendre..... 97
La Vérendrie, par Benj. Sulte..... 99
L'amitié, poésie par Ernest Marceau..... 125
Les vieux créoles, (G. W. Cable) traduction de Ls. Fréchette..126, 210
La première moisson, poésie par Louis Fréchette..... 145
Les huitres, par Pascal Poirier..... 147
Une disparition mystérieuse, nouvelle par Chs de Soulanges..... 157
L'affaire Sougraine, par L. P. Lemay (Bibliographie)..... 191
Destinée, poésie par Th. Gautier..... 193
Vieux forts de l'Acadie, par J. G. Bourinot..... 194
Naissances, mariages et décès, par Alphonse Lusignan.....214, 256
I.—Naissances.....
II.—Mariages .....
III.—Décès.....

1760, poésie par A. B. Routhier..... 234
La langue française et la province de Québec.....
Par Nap. Legendre.....235, 273
Lettre de Paris, (mouvement littàraire et artistique).....
Par Victor du Bled.....241, 297
Fils de braves, poésie par M. J. A. Poisson..... 284
Chez le pauvre en hiver, poésie par Nap. Legendre..... 286
Villanelle, poésie par P. J. O. Chauveau..... 288
Les deux frances, poésie par M. J. A. Poisson..... 280
L'amianthe, c'est le million, par A. N. Montpetit..... 323
La louisianaise, par Louis Fréchette..... 333
Fleurs fanées, poésie par Louis Fréchette..... 334
Lettre de Paris, (politique et littérature) par Victor du Bled... 337
L'armée du salut, par J. A. N. Provencher..... 345
Expédition polaire, (La Jeannette)..... 350
Le "notre père," par A. Barbé..... 355
Curieux mémorial, par Oscar Dunn..... 360
Lord Byron, par A. D..... 375
L'automne, poésie par Arthur Globensky..... 385
Lettre de Paris, (M. Caro) par Victor du Bled..... 386
Hypothèse d'un cataclysme, (Le Saguenay) par Arthur Buies... 397
L'armée des misérables allemands, par X. X. X..... 406
Lui et elle, par Louis Lussier..... 409
Ce que c'est qu'une mère, par George Lemay..... 421
Le dernier baiser, poésie par André Theuriet..... 429
Un amour fatal, par Louis H. Taché..... 433
La sirène du lac Supérieur, légende par P. B. de La Bruère..... 439
La grande chartreuse, par H. de C..... 442
Le taupier, par Ignotus..... 446
Formosa, par Auguste Vitu..... 458
Ste-Anne de Beaupré, par Laure Conan..... 468
Un raccomodement, par A. Dalsème..... 475
Le cheveu blanc, poésie par M. J. A. Poisson..... 481
Un soir sur la grève, par Arthur Buies..... 483
Novembre, par Alph. Lusignan..... 492
Lettre de Paris, (Jean Tourguenef) par Victor du Bled..... 497
Le pardon royal, (de l'anglais) par Louis H. Taché..... 506
Le Tonkin, par Napoléon Champagne..... 510
Impressions et souvenirs, par Joseph Marmette.....519, 533
Notre petit Jules, poésie par M. J. A. Poisson..... 529
Les morts, poésie par P. J. Ubalde Beaudry..... 532
Les pêcheries canadiennes, par P. M. Sauvalle..... 546
Lettre de Paris, par Victor du Bled..... 552
La doctrine Monroe, par J. A. N. Provancher..... 563
Table des matières, 1884..... 567

TABLEAU GÉNÉRAL DES MATIÈRES

VOLUMES I, II ET III

1882–83–84

POESIE

Volume I

La nuit, par A. B. Routhier 7
Sur une fleur, par St-C. L. 49
Tempête, par James E. P. Prendergast 97
Une ruine, par A. B. Routhier 145
Hommage à Longfellow, par M. J. A. Poisson 146
A mes enfants, par L. P. Lemay 193
Une boucle de cheveux, par M. J. Marsile 241
Le sacrilège, par M. J. A. Poisson 289
Les blessures, par S. P 385
A l'océan, par S. P 433
Méditation, par T. G 439

Volume II

Le Canada, par Jas Donnelly 5
Le canon de la citadelle, par M. J. A. Poisson 49
Pleurez les morts, par Nap. Legendre 53
La journée de l'enfant, par M. J. A. Poisson 95
I.—Chante .....
II.—Cours .....
III.—Ris .....
IV.—Prie .....
V.—Dors .....
Espère encore, par Chs Gauvreau 102
La fête de la grand'mère, par A. B. Routhier 145

Le bouquet de l'ange..... 207
1870, par Louis Fréchette..... 241
Exil, par Armand Sylvestre..... 289
Notre histoire, par Louis Fréchette..... 385
L'automne, par Sully Prud'homme..... 433
Dies iræ, par l'Abbé Denis, P.S.S..... 481
La maringouine, par Armand Rinfret..... 552

Volume III

Sonnet, par Louis Fréchette..... 3
L'artisan, par Speranza..... 37
Ante lucem, par Louis Fréchette..... 49
Idéal, par Jos DesRosiers..... 91
Le retour de la pêche, par Nap. Legendre..... 97
L'amitié, par Ernest Marceau..... 125
La première moisson, par Louis Fréchette..... 145
Destinée, par Th. Gautier..... 193
1760, par A. B. Routhier..... 234
Fils de braves, par M. J. A. Poisson..... 284
Chez le pauvre en hiver, par M. J. A. Poisson..... 286
Villanelle, par P. J. O. Chauveau..... 288
Les deux frances, par M. J. A. Poisson..... 289
La Louisianaise, par Louis Fréchette..... 333
Fleurs fanées, par Louis Fréchette..... 334
L'automne, par Arthur Globenski..... 385
Le dernier baiser, par André Theuriet..... 429
Le cheveu blanc, par M. J. A. Poisson..... 481
Notre petit Jules, par M. J. A. Poisson..... 529
Les morts, par P. J. Ubalde Baudry..... 532

LITTERATURE

Volume I

Pour les Nouvelles Soirées Canadiennes, par A. Buies..... 9
Hubert Larue, par Faucher de St-Maurice..... 12
De la tradition, par J. E. Prince..... 73
Souvenirs d'un autre age, par Hector Fabre..... 99
Un projet, par A. Buies..... 106
Les quatre vents de l'esprit, de Victor Hugo.....
Etudes-critique par Thos Chapais.....150, 209, 256

Une promenade aux environs de San Francisco..... .....
Par Auguste Achintre..... 201
Notre prononciation, par Ernest Marceau..... 243
Les foins, par Nap. Legendre..... 249
La poésie française en Canada, par Benj. Sulte.....274, 300, 356
L'accent français au Canada, par A. Michel..... 386

Volume II

Pour les Nouvelles Soirées Canadiennes, 1883, par Arthur Buies 11
Une audience chez M. Louis Veuillot, par J. C. Taché..... 31
Au pays du soleil, par A. B. Routhier.....63, 106
I.—En chemin de fer.....
II.—Nice.....
III.—Monaco.....
IV.—Un rêve.....
Poètes illettrés de Lotbinière, par L. P. Lemay.....87, 139, 168, 235
Chez les poètes, par Hector Fabre..... 147
Louis Veuillot, par l'Abbé Bruchési..... 193
Souvenirs de Rome, par A. B. Routhier.....256, 297
I.—Le Colisée.....
II.—Sur la route d'Ostie.....
III.—L'apôtre des nations.....
La presse, par N. E. Dionne..... 267
Impressions, par Geo. Lemay..... 290
Le comte de Chambord, par Louis des Lys..... 362
L'hotel de Rambouillet, par l'Abbé Victor Charland..... ... 400
Octave Crémazie, études-critique par Thos Chapais.....410, 450, 521
Une ville française en Canada, par G. Lamothe..... 434
L'intelligence dans la société, par Altair..... 440
Le cimetière, par l'Abbé Gingras..... 493
L'hiver en Canada, par A. Achintre..... 531

Volume III

Octave Crémazie, études-critique par Thos. Chapais..... 44
Léon XIII, par l'Abbé Bruchési..... 53
La langue Acadienne, par Pascal Poirier..... 63
Les Acadiens, par Frédéric Gerbié.....92, 103
Les huitres, par Pascal Poirier..... 147
Naissances, mariages et décès, par Alphonse Lusignan.....214, 256
I.—Naissances..... .....
II.—Mariages.....
III.—Décès.....

La langue française et la province de Québec.....
Par Napoléon Legendre.....235, 273
Lettres de Paris (Mouvement littéraire et artistique).....
Par Victor du Bled.....241, 297
Lettre de Paris (Politique et littérature) par Victor du Bled.... 337
L'armée du salut, par J. A. N. Provancher..... 345
Curieux mémorial, par Oscar Dunn..... 360
Lettre de Paris (M. Caro) par Victor du Bled..... 386
Hypothèse d'un cataclysme (Le Saguenay) par Arthur Buies... 337
Ce que c'est qu'une mère, par Geo. Lemay..... 421
Ste-Anne de Beaupré, par Laure Conan..... 468
Un soir sur la grève, par Arthur Buies..... 483
Novembre, par Alph. Lusignan..... 492
Lettre de Paris (Jean Tourguenef) par Victor du Bled..... 497
Le pardon royal, par Louis H. Taché..... 506
Impressions et souvenirs, par Jos Marmette.....519, 533
Les pêcheries Canadiennes, par P. M. Sauvalle..... 546
Lettre de Paris, par Victor du Bled;..... 552
La doctrine Munroe, par J. A. N. Provancher..... 563

LEGENDES, NOUVELLES ET CONTES

Volume I

Le rebelle, nouvelle par R. de Trobriand.....62, 91, 123, 177, 218
Un homme désappointé, par Ernest Gagnon..... 434
Les Sablons, par J. C. Taché..... 441
I.—Prologue.....
II.—Géographie.....
III.—Histoire naturelle.....
VI.—Histoire.....
V.—Digression.....
VI.—Chroniques et légendes.....
VII.—Epilogue.....

Volume II

La salutation des morts, par A. Achintre..... 117, 157
Rêve et bonheur, par Louis Lussier..... 153
Peter McLeod, par A. Buies..... 283
A travers les ronces, par Laure Conan..... 403
Trois malheurs du coup, par Alph. Lusignan..... 504

La tour mystérieuse, par G. de B. 555
I.—L'orage .....
II.—La tour .....
III.—La rencontre .....
IV.—Jalousie .....
V.—Vengeance .....
VI.—Dernières reliques .....

Volume III

L'isle aux démons, par Louis H. Taché 11, 71, 110, 414
I.—Prologue .....
II.—Evocation .....
III.—En Bretagne .....
IV.—Fatalité .....
V.—En mer .....
VI.—Le monde invisible .....
VII.—L'isle aux démons .....
VIII.—Spes ultima .....
IX.—Seuls .....
X.—Deux ans après .....
XI.—Au Carrefour-du-Maudit .....
La cloche de Caughnwaga (traduction) 38
Les vieux créoles (G. W. Cable) traduction de Ls Fréchette... 126, 210
Une disparition mystérieuse, par Chs de Soulanges 157
Lui et elle, par Louis Lussier 409
Un amour fatal, par Louis Taché 433
La Sirène du lac Supérieur, par P. B. de La Bruère 439

RELIGION ET PHILOSOPHIE

Volume I

Le doute et la foi, par A. Michel 337
Les premières missions du Canada, par N. E. Dionne 399

Volume II

Philosophie non chrétienne, par A. Michel 39, 75, 125
L'inspiration des Saintes Ecritures, par l'abbé M. E. Méthot.. 176, 209

HISTOIRE ET SCIENCE

Volume I

Coups de plume, par Benj. Sulte 35
A propos du mot "habitant," par T. P. Bédard 39
Habitant et hivernant, par Benj. Sulte 50
Le gouverneur Jean de Lauzon et ses trois fils .....
Par T. P. Bédard 55, 84, 115
Montcalm et le Canada, par Thos Chapais 418, 559

Volume II

L'éclairage électrique, par l'abbé J. C. Laflamme 229
Les aqueducs de Rome ancienne, par Ernest Marceau 315
L'électricité sur nos têtes, par l'abbé J. C. Laflamme 392
Les temps héroïques du Canada, par J. C. Taché 513

Volume III

Le nom de la Vérendrie, par Benj. Sulte 2
La Vérendrie, par Benj. Sulte 99
Vieux forts de l'Acadie, par J. G. Bourinot 194
L'amianthe, c'est le million, par A. N. Montpetit 323
Expédition polaire, (La Jeannette) 350
Le Tonkin, par Nap. Champagne 510

LITTÉRATURE ETRANGÈRE

Volume III

Le "Notre père," par A. Barbé 355
Lord Byron, par A. D 375
L'armée des misérables allemands, par X. X. X 406
La grande chartreuse, par H. de C 442
Le taupier, par Ignotus 446
Formosa, par Auguste Vitu 458
Un raccomodement, par A. Dalsème 475

DIVERS

Volume I

Prospectus des nouvelles soirées canadiennes..... 5
Lettre inédite de Octave Crémazie..... 53
Conférence sur la charité, par l'abbé Bruchési.....
Chroniques, par Ernest Gagnon.....195, 293, 349, 392
Liste des revues littéraires françaises publiées en Canada depuis 1763 à 1883..... 567
Table des matières de 1882..... 573

Volume II

Chroniques, par Ernest Gagnon.....23, 240
Chronique de Québec, par Thos Chapais..... 53
Chronique, par Thos. Chapais.....221, 245, 375
Les associations ouvrières et les grèves, par Nap. Legendre.... 330
Chronique, par J. E. Prince..... 464
Histoire de Melle Legras, (Bibliographie) par Laure Conan.... 485
Table des matières de 1883..... 573

Volume III

L'affaire Sougraine, par L. P. Lemay (Bibliographie)..... 191
Table des matières de 1884..... 567
Tableau général des matières, 1882-83-84..... 569

FIN DU TROISIÈME VOLUME

STATUTS DU CANADA.

Prix des Statuts en vente au bureau de l'imprimeur de la Reine, Ottawa.

B. CHAMBERLIN,
Imprimeur de la Reine.

OTTAWA, Avril 1884.

PROVINCE DU CANADA.

	$	c.		$	c.
Statuts Refondus H. C.	3	25	Code Civil	1	00
" " B. C.	3	25	Lois Criminelles en 1 vol.	1	80
Code de Procédure Civil	1	50	Ordres en Conseil, à 1874	1	25

PUISSANCE DU CANADA.

Vic.		$	c.	Vic.		$	c.
32&33	Statuts de 1869	1	50	42	Statuts de 1879, Vol. I.	1	25
33	" 1870	0	80	"	" " Vol. II.	0	40
34	" 1871	0	80	"	" " Vols I & II	1	50
35	" 1872	2	00	"	" 1880, Vol. I.	1	25
36	" 1873	1	60	"	" " Vol. II.	0	50
37	" 1874	1	43	"	" " Vols I & II	1	60
38	" 1875, Vol. I.	1	50	44	" 1881, Vol. I.	0	80
"	" " Vol. II.	0	80	"	" " Vol. II.	0	60
39	" 1876, Vol. I.	0	80	"	" " Vols I & II	1	25
"	" " Vol. II.	0	80	45	" 1882 Vol. I.	1	00
"	" " Vols I & II	1	50	"	" " Vol. II.	1	00
40	" 1877, Vol. I.	1	00	"	" " Vols I & II	2	00
"	" " Vol. II.	0	60	46	" 1883, Vol. I.	1	60
"	" " Vols I & II	1	50	"	" " Vol. II.	0	60
41	" 1878, Vol. I.	0	80	"	" " Vols I & II	2	00
"	" " Vol. II.	0	35				
"	" " Vols I & II	1	00				

AP
21
N8
v.3

Nouvelles soirées cnadiennes;
recueil de littérature
nationale

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY